L'ART DE LA GUERRE:

OU INSTRUCTIONS SUR L'ART MILITAIRE.

En deux Volumes.

L'ART DE LA GUERRE: OU MAXIMES ET INSTRUCTIONS SUR L'ART MILITAIRE.

Par M. le MARQUIS DE QUINCY,
Brigadier des Armées de France, Lieutenant Général de l'Artillerie, Lieutenant pour le Roi au Gouvernement d'Auvergne, Chevalier de l'Ordre Militaire de S. Louis, &c.

A LA HAYE;
Chez THOMAS JOHNSON.
M. DCC. XXVII.

AVERTISSEMENT
DU
LIBRAIRE.

L'Ouvrage qu'on donne ici est si utile & si necessaire à toutes sortes de personnes militaires, qu'il n'aura plus besoin qu'on le leur recommande dès qu'elles l'auront un peu examiné. On verra que l'Auteur n'a quasi rien omis de tout ce qui est necessaire à savoir ou à faire dans le metier de la guerre, soit dans les marches, dans le Camp, ou en Garnison; de même que dans les Batailles, Sieges, Fourages, Détachemens, & autres entreprises de guerre de quelque nature qu'elles soient. Il entre dans le détail des Fonctions de tous les Officiers,

 de-

depuis le plus bas jusqu'au General qui commande en Chef, & fait voir ce que chacun doit faire pour s'aquiter bien de son devoir. Il explique aussi tout ce qui regarde le service de l'Artillerie, tout ce qui concerne l'attaque & la défense des Places; & il nous communique des Tables très utiles, du Maréchal de Vauban, *pour les garnisons, les provisions, ou munitions de guerre & de bouche nécessaires à une Place pour faire une bonne défense; comme aussi un Traité des Mines du même General. En un mot on verra qu'il n'a jamais paru un Ouvrage si instructif sur l'Art Militaire; & qu'un Officier en le bien étudiant pourra plus apprendre & devenir plus habile en peu de mois, qu'il ne feroit en plusieurs années sans un tel secours. On peut même assurer qu'il n'y a point d'Officier, quelque habile qu'il soit, qui n'y trouve quantité de choses qui lui peuvent être & utiles & agréables.*

Il

Il falloit être auſſi conſommé dans l'Art de la Guerre, qu'*eſt* M. le Marquis de Quincy, *pour en donner un Traité auſſi complet & auſſi achevé. Ce Seigneur après quarante années de ſervice, où il s'eſt fait une étude conſtante de recueillir avec exactitude les faits qui ſe ſont paſſés, s'eſt trouvé en état de donner une Hiſtoire curieuſe & détaillée de toutes les Guerres du tems de* LOUIS XIV. *en ſept volumes in* 4. *par la Lecture deſquels un Officier peut aprendre toutes les actions & entrepriſes de guerre faites pendant ce tems-là, où l'Art Militaire a été à ſa plus grande perfection, comme s'il y avoit été preſent. Cet Auteur ne pouvoit terminer plus utilement ſon grand Ouvrage que par un Traité de la Pratique & des Maximes de l'Art Militaire, qui pût être utile à ceux qui ſont actuellement dans le ſervice. Ils y verront, dit-il, de quelle maniere ils doivent ſe comporter pour*

y bien réussir ; ils trouveront un detail exact de toutes les actions qui peuvent arriver pendant le cours d'une Campagne, & des maximes assez étendues pour aprendre à s'aquitter dignement de toutes les affaires dont ils pourront être chargés à mesure qu'ils avanceront par les differents grades, toutes les fonctions d'un homme de guerre depuis le Soldat jusqu'au General s'y trouvant marquées.

Comme j'ai entrepris de reimprimer cette Histoire Militaire de M. le Marquis de Quincy, *augmentée d'un très grand nombre de Memoires, d'additions & de remarques, pour éclaircir plusieurs faits importans, & pour mieux expliquer plusieurs choses dont ce General n'a pas été assez bien informé ; en attendant que tout cela soit prêt, j'ai crû ne devoir point differer de donner separément ce Traité de l'Art Militaire, pour l'usage des Officiers qui cherchent à se rendre capables de bien ser-*

ſervir leur Prince ou leur Patrie, & d'en meriter & de l'avancement des recompenſes.

AVIS

AVIS AU RELIEUR

Pour placer les Figures & les Tables.

On peut placer les 3 Tables du Tome I. à la page 460. ou bien à la fin du Volume. Et on peut placer les deux figures & toutes les Tables du Tome II. à la fin de ce Tome, tout de ſuite dans l'ordre qu'elles ſont marquées.

Il y a quelques unes de ces Tables qu'il faudra replier en bas en reliant le livre, mais la plus grande partie de celles du Tome II. pourront s'en paſſer : & en brochant ou couſant ſeulement les Volumes, il ne ſera pas néceſſaire d'en replier aucune par en bas.

TABLE
DU CONTENU
DU PREMIER VOLUME.

Moyens

Au-

Des

A la fin du Volume il y a trois Tables du Maréchal de Vauban, pour marquer la quantité d'hommes, & des munitions de bouche, qui sont nécessaires aux Places de guerre, pour une défense de trois mois.

MAXIMES
ET
INSTRUCTIONS
SUR
L'ART MILITAIRE.

AVANT-PROPOS ET INSTRUCTIONS GENERALES.

DAns le deſſein que je me ſuis propoſé de donner quelques inſtructions à ceux qui ont embraſſé la profeſſion des Armes, ou qui y ſont deſtinez, j'ai crû que rien ne ſeroit plus propre pour y réuſſir, que de commencer par leur donner un détail exact & circonſtancié de toutes les actions de guerre qui ſe ſont paſſées dans l'Europe pendant le regne de Louis XIV. On peut avancer que l'Hiſtoire de pluſieurs ſiécles ne nous fournit pas un auſſi grand

nombre de Batailles, tant ſur terre que ſur mer, de ſi memorables attaques, de ſi belles défenſes de Places, & une auſſi grande quantité d'actions particulieres, qu'on en a vû depuis la naiſſance de ce grand Prince juſqu'à ſa mort. C'eſt par la lecture de pareilles actions, qu'un jeune homme qui eſt né pour le metier de la guerre, y prend un goût particulier, ſe ſent animé par l'exemple de ceux qui ont ſignalé leur courage & leurs talens, & forme le noble deſſein de les imiter.

On trouvera dans cet Ouvrage des ſecours qui pourront être d'une grande utilité; puiſque ſi la Paix, dont la France joüit depuis pluſieurs années, étoit troublée par une nouvelle guerre, il ne ſe préſenteroit preſque point d'actions, où l'on ne trouvât occaſion de tirer quelque profit de ces Memoires. Car en quelque Païs qu'on portât la guerre, on verroit des Camps que les Armées ont occupez; on connoîtroit de quelle maniere elles étoient poſtées, par combien de chemins elles y marcherent; les précautions qu'on prit pour y arriver, & pour y demeurer en ſureté. Dans d'autres les lieux où ſe ſont donnez de ſanglantes batailles; comment l'on s'eſt ſervi à propos de l'avantage du terrain; celui qu'on a négligé de prendre; l'endroit

où

où se sont retirez les vaincus ; comment ils s'y sont pris pour faire leur retraite, & quel profit les vainqueurs en ont retiré. Pour ce qui regarde les siéges, on verra les places qu'on a conquises, leur fort & leur foible ; l'endroit des attaques ; les raisons que l'on a eûs de les préferer aux autres ; les mesures qu'on a prises, soit contre les assiégez, ou contre l'ennemi qui pouvoit tenter de les secourir ; les Villes dont on tiroit la subsistance des Armées ; les munitions de guerre, la quantité même qu'on y en a employée ; & enfin tous les lieux où se sont passez un grand nombre d'actions particulieres, soit dans les escortes de fourrages, dans les convois, ou entre les partis.

On joint à ces exemples quelques maximes, dont on pourra se servir comme de regle dans la pratique. On y verra ensuite un détail de toutes les actions qui peuvent se passer dans le cours d'une Campagne, sans en omettre aucune ; & j'espere que ceux qui voudront en faire quelque usage, y trouveront l'utilité qu'on s'est proposée en y travaillant.

J'ai cherché souvent les raisons pour lesquelles les bons sujets étoient si rares dans toutes sortes d'états, & principalement dans celui des Armes : j'ai trou-

vé, après quelque examen, qu'il y en avoit deux principales, ausquelles il conviendroit pour le bien de l'Etat, de tâcher de remedier. La premiere est, qu'à peine un enfant voit-il le jour, qu'on commence par lui destiner un état, sans se mette en peine s'il en aura les inclinations, l'esprit & les talens, pour s'en bien acquiter. La seconde raison est, que lorsqu'on l'a mis dans un emploi, il l'exerce sans aucune application.

Entrée d'un jeune homme dans le service.

C'est l'usage ordinaire des gens de qualité ou de guerre, de destiner l'aîné de leurs enfans à la profession des Armes, & les cadets pour l'Eglise. L'aîné d'une famille de Robbe succéde à son pere dans son emploi; & les autres, quand il y en a plusieurs, sont élevez pour l'Epée, ou bien pour l'Eglise. Cette régle de destination qu'on s'est faite depuis très-longtems, fait que l'on voit fort souvent un aîné de famille qui auroit eû de grands talens pour l'état Ecclésiastique, mal réüssir dans celui où on l'a mis; & au contraire un cadet qu'on a destiné pour l'Eglise, remplir cet état avec peu de succès, & avoir des talens qui faisoient connoître qu'il auroit fait merveille dans l'Epée, ou dans la Magistrature.

Quoique ce premier défaut paroisse comme insurmontable, il pourroit cependant

pendant être réparé par une grande application, principalement dans ceux qu'on a destinez à la guerre : mais il est rare de voir de jeunes gens entrer dans le service avec une pareille disposition, & y faire de grands progrès. Le brillant de ce métier, & la grande liberté qu'il donne, commence par séduire ; & détermine, pour ainsi dire, leur vocation, lorsqu'ils en sont les maîtres. Le mauvais exemple les entraîne dans le libertinage : ils font leur principale occupation de se distinguer par une grande dépense, soit pour leurs équipages ou pour leurs tables, & si je l'ôse avancer, pour leurs débauches ; ce qui les amolit à un point, qu'ils ne s'acquittent plus qu'avec répugnance des pénibles devoirs de leur emploi ; & croyent les avoir remplis assez dignement, lorsqu'ils ont donné des preuves de leur courage dans quelques occasions. Ils se font une habitude de cette nonchalance, à laquelle ils ont beaucoup de peine à remédier, lorsque dans un âge plus avancé ils commencent à s'en appercevoir ; & n'espérant plus réparer le tems qu'ils ont perdu, ils continuent de servir avec la même négligence. Doit-on être étonné après cela, de voir un si grand nombre d'Officiers occuper des places

considérables, qu'ils ont obtenues par la brigue ou par le crédit, être si peu au fait de ce que leur emploi demande, & remplir les places d'un grand nombre de bons sujets, qui rendroient de grands services à l'Etat, s'ils avoient eû la même faveur & la même protection; lesquels dégoutez d'obéïr à des supérieurs si peu capables des postes qu'ils occupent, se contentent de faire leur devoir pour satisfaire leur propre honneur, mais perdent l'émulation qu'ils avoient d'aller plus loin?

Il seroit donc nécessaire pour remédier à ce premier abus, d'éxaminer soigneusement les inclinations d'un jeune homme, avant que de le destiner à un état, d'étudier par de fréquentes réflexions son penchant, & de lui laisser, pour ainsi dire, une entiere liberté de faire le choix de celui qui a plus d'attrait pour lui. Comme je n'ai dessein que de parler de ceux qu'on destine à la guerre, je m'y renfermerai, & je me bornerai à ce qui regarde cet exercice.

Lorsqu'on sera bien assuré que son inclination le porte à cette profession, il convient d'éxaminer les qualitez du corps qu'il seroit bon qu'il eut. Il doit avoir le tempérament sain & robuste; car il est tres-difficile de supporter les fatigues de la guerre, & de résister à toutes les injures

injures du tems, ſi l'on n'a une forte compléxion. Ainſi pour le rendre capable de les ſoutenir, il faut l'accoutumer de bonne heure à une vie dure & laborieuſe, & ne le pas élever dans une molle délicateſſe, qui ne convient, á proprement parler, qu'au ſexe. Il eſt néceſſaire de l'accoutumer à ſouffrir le chaud & le froid, & de lui faire faire des exercices propres pour ſon âge, & qui conviennent à un homme de guerre, afin que le corps devienne non ſeulement ſouple & agile, mais fort & robuſte.

A l'égard de l'étude à laquelle on le doit appliquer, il ſuffit de lui apprendre la Geometrie, la Geographie, les Fortifications, & principalement l'Hiſtoire. Cette derniere ſcience lui procurera une infinité de belles connoiſſances, lui fournira des moyens pour former ſon eſprit ſur les actions des grands Hommes, l'inſtruira de ce qui regarde la profeſſion qu'il veut embraſſer. On ne doit pas pour cela négliger les ſciences ordinaires que l'on apprend dans les Colléges ; mais il ne faut pas l'y pouſſer trop loin, de crainte que voulant lui procurer un trop grand nombre de connoiſſances, on ne l'empêche de devenir aſſez profond dans celles qui lui ſeroient plus utiles.

Sentimens qu'on doit lui inspirer.

Les premiers sentimens qu'on lui doit inspirer regardent la pratique de la vertu, parce qu'elle est le fondement de la félicité des hommes, qu'elle adoucit les peines & les maux de cette vie, & qu'elle peut les rendre heureux au milieu des plus grands malheurs. On doit lui faire comprendre que chacun peut l'acquerir facilement, & qu'elle peut être pratiquée en toutes sortes de professions, même dans celle des armes; que c'est en effet par elle seule qu'on peut acquérir un vrai mérite, & se rendre estimable & aimable à tout le monde; qu'on la doit prendre dans toutes occasions pour guide, & suivre les maximes qu'elle inspire. Mais on doit lui imprimer bien avant dans l'esprit, que la Religion est la principale des vertus, & doit être le fondement de toutes les autres, & que bien loin de croire, comme la plupart, qu'elle doit être négligée par un homme de guerre, il doit se persuader au contraire que l'on n'est véritablement brave & honnête homme, que lorsqu'on est orné de cette vertu la plus nécessaire de toutes, puisque ce sont la Religion & la Pieté qui doivent soutenir la valeur.

Conduite qu'il doit avoir en

C'est dans des sentimens si solides que l'on doit faire entrer un jeune homme dans le metier penible des armes: ces sen-

ſentimens lui feront éviter les vices trop ordinaires à ceux qui s'y engagent, l'impieté & le libertinage, & lui acquéreront la réputation qu'il doit avoir en vûe de ſe procurer. Après lui avoir imprimé ces principes, on doit lui perſuader que la principale choſe qu'il doit ſe propoſer lorſqu'il entre dans le ſervice, c'eſt de faire preſque ſon unique étude de s'acquitter avec beaucoup d'éxactitude des devoirs de ſon emploi quel qu'il puiſſe être; parce que s'en faiſant de bonne heure une habitude, il en retirera de grands avantages dans la ſuite. Elle ne lui coutera plus rien à meſure qu'il avancera en charge. Outre qu'il s'acquérera la réputation d'un Officier éxact, dont le Prince & les Généraux ne manquent point de faire une eſtime particuliere. Il lui ſera d'une grande utilité de s'appliquer de bonne heure à la connoiſſance du pays où l'on fera la guerre. On y parvient aiſément par de bonnes cartes qu'il doit avoir, non ſeulement de celui où il ſervira, mais encore de tous ceux où il y aura des troupes. Sur ces cartes il ſuivra éxactement les mouvemens que les Armées de part & d'autre pourront faire. Il doit étudier tous les camps differens que l'on fera, leur ſituation, leur étendue, ce qu'ils ont d'avantageux & d'in-

commen-çant de ſervir.

commode, & tâcher d'en connoître le fort & le foible, les chemins pour y arriver, sur combien de colonnes on y peut marcher, les précautions que le Général prend pour son avant-garde si l'on marche vers l'ennemi, & pour son arriere-garde, si on se retire à portée de lui; celles qu'il prend, si en marchant on est obligé de lui prêter le flanc; examiner la maniere dont on poste les gardes du camp où l'on arrive; la raison pour laquelle on occupe des postes avancez, ou des passages de rivieres; s'ils sont à portée d'être soutenus, en cas que l'ennemi voulût tenter de les enlever; & enfin, conférer de toutes ces choses avec d'anciens Officiers.

Il peut demander à ses supérieurs la permission d'aller quelquefois aux fourrages, principalement lorsqu'ils se font auprès des ennemis, afin d'y étudier les mesures que prend l'Officier Général qui les commande pour les faire en sureté. Il est avantageux aussi d'accompagner quelque habile Partisan lorsqu'il va à la guerre, afin de se rendre par la suite capable d'y mener une troupe.

S'il se fait quelque siége pendant la campagne, il doit être attentif à tout ce qui se pratique dans l'investissement de la place; à la maniere dont on construit les lignes de circonvallation, aux

mesures que l'on prend pour la communication des troupes, & pour empêcher que l'ennemi ne fasse entrer des secours, & aller aux tranchées volontairement, autant que le devoir de sa charge le lui pourra permettre. Il doit tâcher d'avoir un plan de la place assiégée, examiner la conduite de l'Ingénieur pour les approches, les raisons qu'il a de préferer une attaque à une autre; celle du Commandant de l'Artillerie dans la maniere de placer & de construire les batteries, les dispositions des attaques, soit des chemins couverts ou des ouvrages, & tout ce qui se pratique dans ces sortes d'entreprises; qu'il tâche enfin de pénétrer les motifs de tous les mouvemens que l'on fait dans le cours d'une campagne, & de toutes les actions qui s'y passent.

Le moyen le plus sur de profiter de ces maximes, seroit de rechercher avec empressement le commerce & la conversation de quelques sages & habiles Officiers, & sur tout des Officiers Généraux, de les voir très souvent, puisque c'est d'eux qu'on apprend à bien faire la guerre, & à se former dans les armes. Mais afin que l'on en soit aimé & que l'on en soit reçû avec plaisir, il faut gagner leur cœur par beaucoup de douceur, d'honnêteté, de politesse & de

modestie ; temoigner beaucoup de respect & de déference pour eux, & pour tous ses superieurs, de complaisance pour ses égaux, de bonté & d'affabilité pour ceux qui sont au dessous. Ce sont là des moyens sûrs pour acquerir la bienveillance de tout le monde, & pour se rendre agréable. Avec de pareilles manieres les Officiers Généraux trouveront bon qu'il monte à cheval avec eux lorsqu'ils vont visiter les gardes & les postes du Camp, ou lorsqu'ils vont à quelques fourrages reconnoître les ennemis, ou une Place, les lieux propres à mettre une Armée en Bataille, ou bien les avenuës, ou les passages pour la marche des Troupes. Il doit être à ces promenades attentif à tout ce que les Généraux disent & observent ; car c'est auprès d'eux que l'on apprend la véritable science militaire, les fonctions des Officiers Généraux & du Général même.

En cas que les ennemis viennent attaquer l'armée dans laquelle il sert, il observera très-exactement la distribution que le Général fait des troupes pour les mettre en bataille ; & afin de le connoître plus aisément, il fera en sorte d'avoir un ordre de bataille. Il observera soigneusement toutes les précautions que les Officiers Généraux prennent pour leur

droite, ou leur gauche, pour empêcher qu'on ne prenne l'armée en flanc; & comme ils tâchent de profiter de tous les avantages que le champ de bataille leur donne, ſoit en occupant les hauteurs qui s'y rencontrent, ſoit en ſe ſaiſiſſant de quelques poſtes dont l'ennemi pourroit s'emparer, en mettant quelques ravines, hayes, ou foſſés devant eux; & s'il a une attention telle qu'il la doit avoir, il connoîtra que ces Généraux, s'ils ſont habiles, ne négligent rien qui mérite la moindre conſidération, devant profiter de tout ce qui ſe préſente d'avantageux dans des occaſions ſi importantes.

Il arrive ſouvent que l'on change les premieres diſpoſitions que l'on avoit d'abord faites au commencement d'une action, ſelon celles que les ennemis font pour les attaques: il y aura pareillement une grande attention, & tâchera d'en pénétrer les raiſons. Il examinera comme on place l'artillerie, ſoit ſur les aîles, ſoit dans le centre, la maniere dont on la ſert, & dont on la fait agir; un Officier qui veut parvenir à tout, devant être inſtruit de tout ce qui ſe pratique à la guerre.

Si l'armée étoit battuë, il doit bien examiner la maniere dont on fait la retraite: car ſouvent un Général acquiert

plus de réputation dans une pareille occasion, que par le gain d'une bataille. Si au contraire l'armée a l'avantage sur celle des ennemis, il doit prendre garde comment on en a profité, & si on ne pouvoit pas mieux suivre la victoire. Il peut aller encore plus avant, ayant attention aux mesures que prend le Général pour la subsistance des troupes, & pour ménager les fourrages. Il doit aussi étudier toutes les fonctions des Officiers Généraux & particuliers, écouter leurs sentimens sur les projets qu'on a dessein d'executer, ou sur les actions qui se sont passées, leur faire avec discrétion des questions pour les obliger á l'instruire, & chercher avec prudence les occasions d'avoir des entretiens avec eux dans les occurences différentes qui peuvent arriver. Rien ne sera plus capable de le rendre habile, pourvû qu'il le fasse dans le dessein d'en faire son profit. Il doit enfin réfléchir souvent sui les événemens passés, & sur ce qu'il voit arriver chaque jour, sans rien laisser échaper dont il n'examine les causes pour les aprofondir jusques dans leur source. C'est par là qu'on acquiert une connoissance parfaite de l'art Militaire, & qu'on éprouvera que la prudence vient souvent á bout de ce que la force ne sçauroit exécuter.

Rien

Rien n'étant plus utile que de faire un journal de ce qu'on a vû de remarquable, il doit s'en faire une habitude, en faisant des relations exactes de toutes les actions considerables qui se seront passées dans une campagne. Il connoitra que rien ne sera plus capable de le former, de lui donner du goût pour la guerre, & de lui inspirer de l'émulation.

Il se fera un point d'honneur d'observer exactement les défenses que l'on fera de la part du Prince, ou de ceux qui tiennent sa place dans les armées, & un devoir de connoître tous les réglemens & ordonnances, afin de les pratiquer, ou de les faire observer soigneusement.

A ses heures de loisir il s'appliquera à l'étude de l'histoire, ou à la lecture de la vie des grands hommes: il seroit même à propos de s'en proposer quelqu'un pour modele; il ne sçauroit faire un emploi plus utile ni plus précieux de son tems, qu'en s'occupant de cette maniere: car outre le plaisir qu'il aura d'apprendre les grands évenemens qui sont arrivés dans les Monarchies depuis le commencement du monde, & de voir ce qui s'est passé de plus remarquable, il y trouvera l'exemple de tous les grands hommes qui ont paru dans tous les siécles, sur lesquels on peut se former; ce

qui

qui lui pourra faire naître l'envie de tâcher d'acquérir la gloire qu'ils ont méritée par leurs belles actions.

Conduite pour les mœurs dans le commerce de la vie.

Les jeunes gens, s'ils n'ont de bons principes pour les mœurs, se portent aisément à la débauche : c'est là l'écuëil où la jeunesse fait ordinairement un funeste naufrage. Rien n'est plus capable de les détourner de leurs devoirs, & de l'application necessaire pour réüssir dans le service. C'est dans le commerce de ceux qui en font leur principale occupation, & dans les repas qu'on fait avec eux, que l'on prend la mauvaise habitude de dire des saletés grossieres, & celle de jurer, qui sied si mal à des gens de qualité, & qui même a le desavantage de n'être plus en honneur présentement comme autrefois. On peut éviter de pareilles compagnies sous des prétextes honnêtes, sans pour cela paroitre singulier, comme il peut arriver quelquefois. Il ne convient pas de témoigner s'en scandaliser, il suffit, quand on n'est pas revêtu d'autorité, de faire connoître en n'y participant pas que cela n'est pas de son goût, ou d'engager sans affectation la conversation sur d'autres matieres : on en fait naître aisément l'occasion lorsqu'on s'en veut donner la peine.

A l'égard des éxces ausquels on peut

les inviter, il eſt aiſé de s'en diſpenſer, ſous prétexte de quelque incommodité. On pourra s'appercevoir qu'une pareille retenue provient d'un fond de ſageſſe, ce qui ne doit point embaraſſer, puiſqu'il eſt certain qu'on ne peut refuſer ſon eſtime à un procedé ſi raiſonnable, & qu'on connoît par expérience que la vertu eſt toûjours reſpectée, non-ſeulement par ceux qui en font tout le cas qu'elle merite, mais même par ceux qui ne ſont pas portés à la pratiquer.

Le vrai moyen d'éviter un fréquent commerce avec ceux qui ſont dereglés, c'eſt de s'attacher à rechercher avec empreſſement l'amitié & la compagnie des perſonnes ſages & d'un rang au-deſſus du ſien, d'où l'on ne peut retirer que de l'honneur & de grands avantages, lorſqu'on ſera attentif à acquérir leur eſtime, & à ſe la conſerver par ſon mérite & par ſa vertu. Il faut dans le commerce qu'on aura avec ceux-ci, parler peu, tâcher de le faire à propos, écouter avec attention ceux qui diſent de bonnes choſes pour en profiter, & ſe bien garder d'être opiniâtre ou pointilleux. Ceux de ce caractere ne ſont pas heureux dans la ſocieté, & s'attirent ſouvent des affaires qu'il faut éviter. Nous vivons dans un ſiécle où l'on doit être

bien circonſpect, & dans lequel les querelleurs ſont, pour ainſi dire, en abomination. Je ne prétends point dire pour cela qu'il faille ſouffrir les affronts que l'on peut recevoir, puiſqu'un Gentilhomme doit défendre ſon honneur, & le conſerver avec autant de ſoin que ſa propre vie: on voit même ſouvent que les plus ſages ne ſont point à couvert de l'inſulte, & ſe trouvent engagés à en pourſuivre la vangeance; mais on doit éviter de ſe l'attirer, & il y a des voyes légitimes pour en avoir raiſon. Il ſera même difficile qu'il arrive des affaires à un Officier qui aura beaucoup de politeſſe & de retenuë dans ſes actions & dans ſes diſcours, & une honnêteté convenable avec tout le monde; qui évitera les parties de débauche & le gros jeu, & qui tâchera d'obliger generalement tout le monde, autant qu'il ſera en ſon pouvoir, mais ſans une affectation trop recherchée, & ſans baſſeſſe; qui s'abſtiendra ſur tout de railler, & qui aura une grande attention à n'offenſer perſonne par ſes geſtes ou par ſes diſcours.

Il eſt néceſſaire encore d'éviter avec ſoin un défaut qui regne aſſez ſouvent parmi les jeunes gens, qui eſt de faire des fanfaronnades, & de parler contre la verité. On doit ſe faire une loi inviolablee

lable d'être vrai en toutes choſes, & en toutes occaſions, puiſque les menteurs & les fanfarons ſont en exécration parmi les gens d'honneur. Il ne convient point de parler de ſoi ni de ſa maiſon: ce défaut à toûjours déplû à tout le monde. On doit ſe perſuader que plus le nom que l'on porte eſt grand, & plus on doit avoir de modeſtie; qu'il eſt à charge à celui qui le porte, s'il ne le ſoutient pas par ſon merite, & ne tâche d'imiter les actions de ſes ancêtres, & qu'il lui impoſe même cette obligation.

Il ne faut point ſe piquer de ſe diſtinguer par la bonne chére & par la délicateſſe de la table, ni par un equipage magnifique: il convient qu'il ſoit modeſte & propre; & il faut regler autant qu'il ſe pourra ſa dépenſe ſur ſon revenu. Pour cela on ne doit avoir que ce qu'il faut de domeſtiques bien choiſis, ſages, & qui ayent les talens propres pour leur emploi. Il ne convient point d'emprunter, ſi ce n'eſt dans un preſſant beſoin & lorſqu'on eſt en état de rendre dans le tems qu'on l'aura promis, ſur tout aux Officiers, & l'on ne doit pas manquer de le faire pour maintenir ſon crédit. Si l'on ſe trouve en état de prêter aux autres, il faut le faire de bonne grace & ſans le publier; cela diminuë l'obligation que l'on vous a. Il

Il faut être fidele dans ſes promeſſes: & tenir religieuſement ſa parole, même à l'ennemi: qualité dont un homme de guerre doit ſe piquer plus que de toutes les autres. Pour cela il ne doit point promettre legerement, & trop aiſément ſans y avoir murement réflechi, même dans les plus petites choſes, afin qu'on puiſſe compter ſur ſa parole.

Devoirs généraux d'un Officier.

Si on a le bonheur de réuſſir dans quelque action, ou de ſe diſtinguer, il faut éviter d'en parler, ou ſi on eſt contraint de le faire, s'en acquiter avec beaucoup de modeſtie; rendre juſtice à ceux qui y ont eu part, & ne la point diminuer, afin de s'attirer plus d'honneur: défaut qui provient de l'envie, & qui n'eſt que trop commun, tout indigne qu'il eſt d'un galant homme. Ce procedé ne diminuë en rien le merite de l'action, ne fait point d'envieux, & attire des loüanges des amis & des ennemis.

Quand on eſt dans le Païs ennemi, on ne doit faire ni permettre tout le dégât qu'on feroit en état de cauſer, à moins que l'on en ait l'ordre des ſuperieurs, n'étant pas permis à un particulier d'accabler de ſon autorité des peuples quoi qu'ennemis: il faut au contraire leur faire autant de bien que le ſervice du Prince

le permettra. Comme l'on ne doit point faire de tort à personne, on doit menager les hostes que l'on trouve dans les routes, & bien loin de leur donner quelques sujets de plaintes, il faut les obliger par des manieres honnêtes, à se louër de notre conduite. Cette maniere d'agir, contraire à ce qui ne se pratique que trop souvent, servira à faire estimer davantage un homme de guerre, & lui donnera la réputation d'être juste & équitable en toutes choses.

Il ne faut pas absolument s'abstenir du jeu, pour ne point paroître singulier; mais on ne doit joüer que par divertissement & non par interêt: il faut le faire avec franchise & de bonne foi, n'y ayant pas de plus grande lâcheté que de tromper au jeu. Il ne faut jamais y risquer des sommes de conséquence; car alors, ce qui ne doit être fait que pour le délassement de l'esprit, souvent par complaisance, & pour entretenir la societé, devient une passion qui est capable de la rompre. Il faut avoir pour maxime qu'un homme sage ne doit pas tant donner à son plaisir, qu'il s'en trouve incommodé dans la suite.

Si on est chargé d'une Compagnie, on s'appliquera à remplir tous les devoirs de son emploi: on en prendra grand

soin, & des soldats ; principalement lorsqu'ils sont malades. Si on est à la tête d'un Régiment, on doit être fort exact sur la discipline, & à faire observer les ordres des Generaux, soit pour le service ordinaire, ou pour contenir les soldats, sur tout à l'égard de la maraude. On ne doit point tolerer le mauvais usage qui s'est malheureusement introduit sur ce sujet, de laisser trop de liberté ax soldats, sous prétexte qu'ils ne peuvent pas vivre sans ce secours. On est obligé d'y veiller soi-même, d'en rendre responsables les Capitaines, & les autres Officiers, & d'être très-severe pour empécher un désordre, qui fait perdre un plus grand nombre de soldats dans une campagne, que l'on ne feroit dans une grande action ; & qui ruinant tous les habitans d'un pays, les obligent à l'abandonner, & fait que l'armée en souffre considérablement par la rareté & la cherté de quantité de choses qui lui seroient nécessaires.

Le moyen de rémédier à ce désordre dans les marches, seroit d'obliger tous les Officiers de marcher avec leur corps, de ne point sortir de leur division, & d'en donner lui-même l'exemple, en se tenant à la queüe de son Régiment, pour prendre garde qu'aucun soldat ne sorte de

de ſon rang ; ou , s'il eſt obligé de le faire, que ce ſoit ſans armes , & accompagné d'un Caporal ou d'un Anſpeſade : avoir quelque Officier aupres de ſoi pour porter ſes ordres, ou pour faire rentrer les ſoldats qui quittent le corps. On peut être aſſuré avec cette précaution, de ramener ſa troupe entiere dans le camp , où il ſera plus aiſé de contenir le ſoldat, puiſqu'on peut l'envoyer avec ordre , & toûjours accompagné de quelque Officier, à la paille ou aux herbes, & charger l'Officier , d'y ramener le même nombre qu'on lui a donné à conduire.

Lorſqu'on eſt dans un camp en repos, on peut partager les Compagnies entre les Officiers ſubalternes , les Sergens , les Caporaux, les Anſpeſades, afin qu'ils répondent du nombre des ſoldats auſquels ils ſeront chargez de veiller ; & les punir ſévérement s'ils ne le font pas avec éxactitude , ou s'ils n'avertiſſent pas du moindre déſordre ; faire des exemples des ſoldats qui s'écartent ſans permiſſion, ou qui rapportent dans le camp des meubles ou des hardes qu'ils auront priſes.

Je ſçai que la pluſpart des Officiers ſe récrieront ſur de pareils réglemens, & ſoutiendront que l'exécution en eſt impoſ-

possible; parce que la liberté que l'on laisse aux troupes sur ce sujet, étant un abus qui s'est établi depuis long-tems, & qui est pour ainsi dire toléré, il n'est plus possible d'y apporter remede dans un corps particulier, à moins que tous les autres ne fassent la même chose; que si on l'entreprenoit, cela causeroit une grande désertion dans leurs Régimens oudans leurs Compagnies. Il est bien vrai qu'il seroit à souhaiter pour le bien général, & pour l'interêt particulier, que les Ministres & les Generaux obligeassent sérieusement les Colonels à travailler tous de concert pour remédier à un désordre si préjudiciable au service. Je dis sérieusement, parce que l'on ne manque jamais de faire des défenses rigoureuses en apparence, pour empêcher la maraude, mais ces ordres ne sont exécutez qu'en partie. On se contente de punir quelques soldats qu'on trouve en faute; on en fait quelques réprimandes légéres aux Officiers qui en devroient être responsables, & qui de leur côté voyant que cela ne fait point de tort à leur avancement, suivent le mauvais exemple des autres, & tous ensemble négligent un point si important. Cette mauvaise coutume ne doit point empêcher un Colonel qui a de la réli-

gion,

gion, de suivre la route que je propose; puisqu'il est certain que le prétexte dont on se sert pour permettre une pareille licence, & pour n'y point apporter de remédes, ne le peut dispenser d'être responsable du tort qu'elle a causé à un nombre infini de particuliers: d'autant plus qu'on a vû quelques Colonels avoir empêché par leurs soins un pareil désordre, & que par conséquent la chose dépend de leur zele & de leur vigilance. On me permettra d'en citer un exemple dont j'ai été témoin, & qui prouvera que la chose est possible lorsqu'on veut bien s'en donner la peine.

L'Armée du Roy ayant surmonté en 1707. tous les obstacles qui l'empêchoient de pénétrer dans l'Empire, elle y entra fort avant. Tous les corps firent des pertes si considérables, que sans qu'il s'y passât aucune action, l'armée fut beaucoup affoiblie. Un Colonel qui usa des précautions dont je viens de parler, ne perdit pas un seul homme de son Régiment par la maraude ni par la désertion. Il a toûjours tenu la même conduite tout le tems qu'il la commandé; & par ce moyen il a toûjours eu le Régiment le plus complet qui fût dans les troupes du Roy. Ce seul exemple d'un pratique si salutaire, prouve visi-

blement que les raisons dont on se sert pour s'en dispenser ne sont pas recevables, & doit exciter les Officiers sages à le suivre, & à s'armer de fermeté pour se mettre au dessus du grand nombre de critiques qu'ils ne manqueront pas de trouver, mais qui dans le fond les estimeront davantage; ils souhaiteront même de les imiter, lorsqu'ils n'auront pas assez de courage pour l'entreprendre.

Un Colonel se doit faire une régle & une habitude d'avoir beaucoup d'honnêteté & de politesse pour les Officiers de son Régiment, & une loi inviolable de ne leur faire aucune injustice. Quoiqu'il paroisse utile pour le service, de préférer ceux qui ont plus d'éxactitude & de mérite pour les emplois vacans, ces sortes de préférences ne doivent avoir lieu que dans des cas bien particuliers; & il ne faut jamais avoir égard à la recommandation des Puissances, ni se déterminer à avancer un Officier parce que ses manieres ou son commerce plaisent plus que le commerce ou les manieres d'un autre. Il faut des causes bien graves pour faire un passedroit à un Officier, & pour le deshonnorer en quelque maniere par une préference. On doit être porté à rechercher les occasions de leur

pro-

procurer des graces de la Cour. On ne doit point épargner ses peines pour y réüssir, sur tout en faveur de ceux qui se distinguent par leur valeur & par leur exactitude au service, & qui travaillent à avoir une bonne troupe. On doit les voir souvent, & s'entretenir avec eux, leur donner à manger tour à tour, si on en a le moyen, principalement dans les marches. Cette dépense est tres-bien placée & fait beaucoup d'honneur. Il doit sur toutes choses être fort désintéressé, & avoir l'œil à ce qu'on ne fasse aucun tort aux Officiers ni aux soldats; & tenir la main à ce qu'on leur fournisse exactement ce qui leur est dû: Ne mettre dans l'Etat Major que des sujets actifs, entendus, qui ne soient point susceptibles d'intérêt, ni portez à s'enrichir; ce qu'ils ne peuvent faire qu'aux dépens des Officiers & des soldats: avoir soin qu'ils soient propres, & secourus à propos lorsqu'ils sont blessez ou malades, & ne rien épargner pour les rétablir; ce sont encore des devoirs indispensables des Supérieurs à la guerre; car outre que la charité chrétienne éxige ces soins des Officiers, la justice même leur impose cette obligation: puisqu'il est bien raisonnable que ceux qui contribuent à leur acquerir de la réputation, trouvent au-

près d'eux de quoi se soulager dans leurs besoins & dans leurs infirmitez.

Voilà en abregé á peu près les voyes pour parvenir a être honnête homme, brave soldat, & bon Officier. C'est ce qu'un Gentilhomme qui a pris le parti des armes doit ambitionner, & ne compter pour rien les avantages de sa naissance, s'ils ne sont soutenus par ces qualitez. Il doit être persuadé que la Noblesse sans la vertu n'est qu'une chimere, qu'il la faut pratiquer en toutes occasions, & qu'elle doit être l'ame de toutes ses actions. Un homme de condition qui entrera dans le service avec les vûës & les sentimens que je viens de marquer, & qui aura pris la résolution d'éviter les défauts dont j'ai averti, défauts si communs dans les Armées, ne peut manquer de servir son Prince avec l'approbation de tout le monde, & de devenir en peu de tems un excellent Officier. Il ne se présentera aucune occasion si peu considérable qu'elle soit, qui ne lui soit utile, & il s'attirera bientôt l'estime des Généraux, & de toute l'Armée. S'il n'a pas une grande fortune, il ne laissera pas de faire un chemin considérable; & si au contraire il est en état d'acheter d'abord un Régiment, il pourra esperer de parvenir aux plus grands hon-

honneurs. Cette ambition est non seulement permise à un Gentilhomme, mais je croi même qu'il n'avancera jamais dans les armes s'il n'est animé de cette noble émulation, & s'il n'aspire avec ardeur à parvenir aux emplois les plus considérables de la guerre, même à celui de Général. Mais il doit se souvenir en même tems de soutenir ces sentimens élevez par sa vertu & par ses actions, en travaillant sans cesse à se rendre digne des premiers postes; car autrement ce seroit une chose ridicule de prétendre s'élever au dessus des autres, & de ne rien faire qui pût nous distinguer, & nous tirer de la multitude.

Mais afin de mettre un jeune Officier encore plus en état de pratiquer les maximes que je viens de lui proposer, je croi que rien n'y peut contribuer davantage, que de lui exposer tous les mouvemens & les actions qui peuvent arriver dans le cours d'une Campagne. Je suivrai pour ce dessein les remarques que j'avois faites pour mon propre usage, & que l'on a crû pouvoir être utiles à ceux qui s'engagent dans la même carriere. On y trouvera exactement détaillées les fonctions des Officiers particuliers & Généraux, & sur tout celles d'un

d'un Général d'Armée, par où je vais commencer.

Qualitez d'un Général d'Armée.

C'eſt une vérité conſtante que tous ceux qui embraſſent la profeſſion des Armes, quoiqu'ils ayent d'ailleurs de la naiſſance, qu'ils ſoient d'un ſang illuſtre, qu'ils ayent de la valeur & de grands talens, ne peuvent pas néanmoins prétendre au commandement des Armées; puiſque pour y parvenir il faut avoir une certaine ſupériorité de genie, un eſprit ſublime & pénétrant, une fermeté inébranlable, & un courage capable d'entreprendre les plus grandes choſes. Le zele pour le ſervice de ſon Prince & de ſa Patrie, doit accompagner ces grandes qualitez, parce qu'il fait exécuter avec facilité ce qui paroît le plus difficile, qu'il fait ſupporter le travaux les plus penibles, qu'il inſpire de la patience a une Armée, en adouciſſant par ſon exemple les peines & les fatigues des ſoldats, qu'il rend le Général compagnon de leurs travaux, & le fait partager avec eux ce qu'il y a de plus pénible. Il lui inſpire les moyens de faire ſur l'ennemi des entrepriſes conſidérables, lui fait apporter tous ſes ſoins pour ſurmonter les plus grands obſtacles. Mais il faut qu'il ſoit modéré & réglé par le jugement & la prudence.

Pour

Pour faire un grand Capitaine, l'inclination pour la guerre doit être jointe a ces grandes qualitez. On voit ſouvent des Officiers pleins de courage, de zele & de jugement, ſervir toute leur vie ſans ſe rendre jamais capables du commandement d'une Armée; parce qu'il eſt difficile de réuſſirr dans ce pénible métier, qnand on ne l'a embraſſé que par condeſcendance a la volonté de ceux de qui on dépend. Ils auront des ſentimens aſſez généreux pour leur faire chercher les occaſions de faire connoître leur valeur, & d'acquerir de la gloire. mais le défaut d'inclination ne les portera pas plus loin. C'eſt peut-être la raiſon pour laquelle l'on voit ſi peu d'habiles Généraux, quoi qu'on trouve un ſi grand nombre de vaillans Capitaines, qui ſont capables de bien mener une troupe, de commander un camp volant, de harceler l'ennemi par des manœuvres bien conduites, & enfin de faire des actions d'éclat avec quelques corps qu'ils commandent, mais qui ſe trouvent bien embaraſſez lorſqu'ils ſe voyent à la tête d'une nombreuſe Armée, parce qu'ils n'ont pas reçû de la nature ce génie ſuperieur & univerſel, & ſur tout l'inclination au métier, ſans lequel on peut bien devenir un excellent Officier par-

ticulier, & même général, mais jamais un grand Capitaine, capable de conduire & de donner le mouvement à une Armée entiere.

Il seroit nécessaire qu'un Général eût l'esprit orné par la science, & sur tout par celle de l'Histoire; qu'il possédât les parties des Mathématiques qui ont rapport à la guerre, particulierement la Fortification, afin qu'il fût capable de conduire par lui-même les attaques d'une place, les travaux nécessaires de celles qui sont exposées, ou de retrancher des postes & des camps. Il faudroit au moins qu'il eût assez de connoissance de cette science, pour juger si ceux qui sont chargez de ces fonctions, s'en acquitent avec la capacité nécessaire.

On sçait combien la Géographie est utile à tout homme de guerre, & principalement à un Général. Sans elle il ne peut avoir une connoissance parfaite du pays où il fait la guerre. Il est vrai que l'expérience y peut suppléer: mais combien de tems faut-il pour l'acquérir par ce moyen? Au contraire quel progrès ne fait-on pas, lorsque l'une & l'autre sont jointes ensemble? Un Général ne doit pas se contenter d'avoir les cartes que l'on trouve chez les Geographes; il doit avoir un grand soin de

re-

rechercher toutes celles qu'on a fait à la main sur les lieux par ordre du Prince, ou des Généraux qui l'ont précédé dans le commandement. Il peut néanmoins y suppléer ayant avec lui d'habiles Géographes, ou des Ingénieurs pour tirer les plans particuliers des lieux où l'on doit agir, & il ne doit point plaindre la dépense pour une chose si nécessaire.

L'expérience fait assez connoître combien, faute d'une connoissance parfaite d'un pays, on a manqué d'occasions importantes, ou en combien d'autres on s'est engagé mal-à-propos.

Le désintéressement est une qualité des plus essentielles à un Général, puisque le défaut contraire peut l'entraîner dans des fautes souvent irréparables, dont l'Etat, le Prince, & les Particuliers peuvent souffrir considérablement. Un Général qui a ses interêts en recommandation, ne servira jamais noblement sa Patrie: il travaillera plus pour sa gloire, & pour son utilité particuliere, que pour la gloire & l'utilité de son Prince: il aura plus d'égard à ses avantages, qu'á ceux de l'Etat. Il s'enrichira aux depens des particuliers, & même des Provinces entieres. Il ménagera des lieux qui feront souffrir les troupes: il

ne ſera point inſtruit des mouvemens & des deſſeins des ennemis, faute d'avoir aſſez d'eſpions, ou de les bien payer. Il ſera ménager á ſa table & dans ſes équipages; il ne ſera pas liberal envers les ſoldats; ce qui eſt cependant un moyen de s'attirer leur amitié, & de les animer dans les actions: & enfin, il ne terminera pas auſſi promptement la guerre, qu'il le pourroit, lorſque ſon intérêt particulier en demandera la continuation.

La probité n'eſt pas moins recommandable: elle apprend á un Général á rendre juſtice á tout le monde, á n'employer les forces que ſon Prince lui confie, que pour le bien de ſon païs, á ne s'en pas ſervir pour faire ſur ſes ſujets des concuſſions & des violences; non pas même contre les ennemis de l'Etat, á moins que le Prince n'en retire de l'avantage.

La politeſſe, l'affabilité, la bonté, un abord gracieux, un facile accès, ſont des qualitez qui gagnent les cœurs des Officiers & des ſoldats, & qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'un Général poſſédât naturellement; car ne pouvant rien entreprendre, moins encore exécuter avec ſuccès, s'il ne poſſede l'affection des troupes qu'il commande, il doit ſe ren-

rendre pour l'acquérir, agréable par une certaine familiarité noble & militaire, dont il doit accompagner tout ce qu'il dit & ce qu'il fait; en flattant tantôt un Officier par un discours obligeant; en relevant les espérances d'un autre, par les témoignages qu'il donne de la capacité & de la valeur qu'il a fait paroître dans une occasion; en procurant à d'autres leur avancement. C'est cette bonté aimable, cette noble popularité qui distingua feu M. le Duc de Vendôme & qui le rendit maître de tous les cœurs, beaucoup plus par l'amour, & un dévoüement sans réserve, que par l'autorité du commandement. Mais ces qualitez, au reste, doivent être accompagnées d'une grande séverité à punir les crimes, sur tout ceux qui se commettent contre la Religion; de fermeté pour châtier ceux qui contreviennent aux ordres qui regardent le service, & la police que le Général aura établie. Il ne doit pas manquer aussi de donner des loüanges à ceux qui les observent, ou qui les font observer exactement. La bonne conduite d'un Général consiste autant à punir les fautes, qu'à récompenser les belles actions. Il se doit faire un mélange de douceur & de severité, qui convienne au tems, aux lieux, &

aux autres conjonctures qui se présentent ; retenant par la crainte des châtimens ceux qui négligent leurs emplois, qui n'executent point ses ordres, ou qui agissent sans commandement ; puisqu'il n'y a aucun état ou l'ordre, la discipline, & la subordination soient plus nécessaires, & où elles doivent être plus régulierement observées qu'à la guerre, où les fautes sont toûjours considérables, & d'une dangereuse conséquence.

Il est certain que la prudence est nécessaire à tous les hommes, pour se conduire sagement dans les differentes actions, & dans les divers evenemens de la vie. C'est elle qui fournit les moyens les plus sûrs pour venir heureusement à bout de ses projets, qui applanit les difficultez qui s'y rencontrent, & qui fait tirer avantage de toutes choses. De là l'on peut juger qu'elle est d'autant plus nécessaire à un homme de guerre, & principalement à un Général, que son emploi est plus difficile, & qu'il doit par conséquent la posséder dans un plus haut degré que tout autre ; puisqu'il n'y a point de charge plus pénible, ni plus importante que la sienne, & que de sa conduite dépend souvent le bonheur où la ruine d'un Etat. La prudence lui est nécessaire dans la marche des Troupes, dans

dans les Combats & les Siéges, dans la défenſe & dans l'attaque des Places, dans les meſures qu'il eſt obligé de prendre pour la ſubſiſtance d'une Armée; & enfin dans toutes les différentes occaſions qui ſe préſentent, & qui varient à l'infini dans un Art auſſi étendu que celui de la guerre. Il faut qu'il ſoit ſans ceſſe ſur ſes gardes, pour ne point faire de fauſſes démarches; rien n'étant ſi facile que de ſe tromper, ni plus dangereux que de ſe méprendre. La prudence lui fait pénétrer les deſſeins de ſon ennemi, & les entrepriſes qu'il veut faire; elle lui fait prendre les devans, & faire échoüer les projets contraires à ſes intérêts & à ſes deſſeins. Elle lui fait prendre toutes les précautions pour être toûjours en état de combattre, & pour n'être jamais ſurpris. Dans les marches qu'il eſt obligé de faire, il conſulte ſans ceſſe la Carte du Païs où il doit paſſer, menant avec lui des guides fidéles pour acquérir une connoiſſance parfaite de tous les paſſages & de toutes les routes. Il s'informe des ruiſſeaux, des colines, des montagnes, des bois, des rivieres, des plaines & des défilez, pour être en état de tirer avantage de toutes choſes dans l'occaſion. Il prend garde de ne pas s'engager imprudemment en quelque lieu, d'où il ne

puisse se retirer sans perte & sans dommage.

Il n'a pas moins de prévoyance pour bien camper : il choisit les lieux les plus avantageux par leur situation, soit pour les bois, les ruisseaux, les rivieres & les marais qui les environnent, soit pour les fourages qu'il y peut trouver pour la subsistance de sa Cavalerie, travaillant avec soin à entretenir l'abondance dans son Camp. Il va lui-même placer les gardes, visiter les postes & les avenues pour en connoître le fort & le foible. S'il croit nécessaire de rendre son Camp plus sûr, il y fait faire des Retranchemens ou des Redoutes aux endroits convenables. Il se donne des soins & des peines sans relâche, & prend souvent des précautions qui paroissent, & peuvent même devenir inutiles; parce qu'il vaut mieux faire plusieurs choses superflues, que d'en négliger une seule nécessaire. Il veille sans cesse à la conservation de ses Troupes, afin qu'elles reposent tranquilement, & qu'elles puissent se délasser des fatigues du metier; & c'est en quoi M. de Turenne excelloit. Il est continuellement occupé à former des projets, & à disposer toutes choses pour les exécuter dans son tems, & sçait les dérober à ses ennemis par plusieurs artifices dont

il ſe ſert, en leur donnant de la jalouſie de tous côtez. Il envoye des Emiſſaires & des Partis pour découvrir le nombre, les forces & la marche des ennemis, afin de profiter de leurs mouvemens, & de pénétrer leurs deſſeins; parce que l'expérience apprend que les plus grands avantages que l'on remporte à la guerre, ne dépendent ſouvent que d'une occaſion qui ne fait que paroître, & qui s'échapent au même inſtant, ſi l'on n'a pas l'habileté d'en profiter; & comme il eſt impoſſible de trouver cette occaſion que par la connoiſſance parfaite que l'on peut avoir de la diſpoſition de l'ennemi, un Général prudent n'épargne rien pour l'acquérir; parce que ſi on étoit bien inſtruit de la véritable ſituation de l'Armée ennemie, on pouroit ſouvent la ruiner ſans rien hazarder.

Lorſqu'on lui amene des priſonniers ou des déſerteurs, il ne néglige point de les interroger ſéparément & en préſence de peu de perſonnes, afin que ce qu'il apprendra ſoit ſecret, & qu'il en puiſſe profiter avant que l'ennemi change de deſſein: mais il eſt bien en garde ſur les rapports qu'on lui fait, parce que l'ennemi peut quelquefois s'en ſervir pour l'engager à faire quelque mouvement mal-à-propos, ou pour qu'il ne ſe tienne pas

ſur ſes gardes, comme le Prince d'Orange fit au Maréchal de Luxembourg à Stinkerque, où il penſa le ſurprendre.

S'il eſt près de l'ennemi il s'étudie à connoître le génie, l'humeur & la paſſion dominante du Général qui lui eſt opposé; quelles ſont les troupes qu'il a en tête, leur nombre & leur maniere de combattre. Il éprouve même ſouvent les ſiennes par des eſcarmouches, & les accoutume peu à peu au feu; ce qui eſt utile au commencement d'une guerre, & même d'une campagne.

Lorſqu'il eſt inférieur à ſon ennemi, & qu'il n'a pas aſſez de Cavalerie pour l'attendre en raze campagne, il prend ſoin d'occuper des gorges, ou des lieux coupez de ravines & de bois, afin de rendre inutile la Cavalerie qui lui eſt opposée.

Comme il a attention à profiter de tout ce qui ſe préſente, il obſerve exactement lorſque l'ennemi décampe devant lui. Il eſt pour lors plus attentif à ſes mouvemens & à ſa marche, il le ſuit de près avec l'élite de ſes troupes, pour tâcher de trouver le moment de le ſurprendre, ou de le joindre à quelque défilé, afin de le combattre avec avantage, ou de charger ſon arriere-garde, comme le Maréchal de Luxembourg fit à Leuze.

Si

Si de ſon côté il ſe trouve obligé de décamper devant l'ennemi, il n'oublie rien pour cacher ſa marche, & fait des mouvemens qui marquent le contraire. Souvent même étant fort inférieur, il ſe retranche dans ſon camp, comme s'il y vouloit reſter long-tems ; ruze dont ſe ſont ſervis utilement pluſieurs habiles Généraux, entre autres Mr. de Turenne à Dutweiler en Alſace, étant ſuivi d'une Armée des deux tiers plus forte que la ſienne.

Il peut arriver dans une Armée quelques ſéditions ou tumultes ; c'eſt pour lors qu'un Général à recours à la prudence pour en tirer de prompt ſecours, & les remédes néceſſaires à un mal qui peut avoir de grandes ſuites. Il prend pour cet effet un air de fermeté & d'autorité, qui ordinairement imprime du reſpect & de la crainte dans le cœur des mutins, & les fait entrer dans leur devoir. Elle lui fournit encore d'autres moyens pour appaiſer les déſordres qui peuvent arriver dans ſon Armée, & pour ramener avec adreſſe ceux qui ſe ſont écartez de leur devoir, ſans être obligé de répandre du ſang, à quoi il ne ſe détermine qu'à la derniere extrêmité.

Si je ne craignois d'étendre trop loin cette matiere, je marquerois une infini-

té

té d'occaſions où la prudence eſt néceſſaire. Je me ſuis contenté d'en donner quelques exemples, qui ſuffiront pour faire connoître qu'elle eſt une des qualitez des plus eſſentielles à toute ſorte d'Officiers, & principalement à un Général d'Armée, qui ſans elle ne peut mériter le nom de Héros, ni s'élever à ce haut rang.

Après tout, il faut que l'expérience ſe joigne à toutes ces grandes qualitez ; & quoi qu'on ait quelques fois vû un Général réüſſir dans des occaſions d'importance ſans cet avantage, auquel un petit nombre d'hommes extraordinaires & au-deſſus des régles, a ſupplée par de grands talens naturels & par une forte application, comme fit le grand Prince de Condé à Rocroy ; il eſt certain que ces exemples ſont ſi rares, qu'on ne doit point s'étonner ſi les Souverains préférent à ceux-ci, ceux qui ont une expérience conſommée.

On connoîtra par l'ébauche que je viens de donner, les grandes qualitez qu'il ſeroit à ſouhaiter que poſſédât un homme deſtiné à commander les Armées ; que de pareilles ſujets ſont la principale force d'un Etat, puiſque ſon ſalut dépend ſouvent de leur ſage conduite. On a quelquefois vû qu'un habile Géné-

Général avec des forces inférieures à celles de ſon ennemi, a non ſeulement arrêté ſes progrès, mais même que par ſon courage & par ſon habileté il a mis ſon Armée en déſordre, & fait des conquêtes d'importance en ſa préſence; comme fit le Maréchal de Villars à Denain. Mais encore une fois, ces talens ſont ſi rares, que la Nature ne les donne, pour ainſi dire, qu'à ſes favoris; auſſi voïons-nous qu'elle employe des ſiécles entiers pour en former un très-petit nombre. Les Princes ne ſçauroient trop acheter & ſe conſerver des hommes ſi merveilleux, & de ſi grands génies, puiſqu'ils ne peuvent rien poſſéder de ſi précieux; & que lorſqu'ils ont le bonheur d'en avoir de tels dans leurs Etats, ils ſont preſque certains du ſuccès de leurs projets, quelque grands qu'ils puiſſent être.

On trouvera dans le détail qui ſuit, le moyen de mettre en pratique ces qualitez, & les fonctions des Officiers ſubordonnez à un Général.

In-

Instructions & Maximes particulieres.

De l'Assemblée d'une Armée & du Campement.

LA plûpart des troupes qui doivent composer une Armée, hivernent ordinairement sur la frontiere du païs, où l'on doit porter la guerre, ou bien dans les Provinces voisines. La Cour après en avoir réglé le nombre avec le Général qui la doit commander, selon les entreprises qu'elle veut faire, ou par rapport à la force de l'Armée ennemie qu'elle doit avoir en tête, envoye ses ordres dans le tems convenu, pour faire marcher celles qui en sont éloignées, & pour s'approcher du lieu du rendez-vous. On les fait cantonner ordinairement aux environs des places frontieres, où l'Intendant de l'Armée a dû faire toutes les dispositions nécessaires pour sa subsistance, avec celui qui est chargé des vivres, & a eû soin de faire assembler pendant l'hyver des fourrages pour la Cavalerie & pour les équipages des Officiers Généraux, jusqu'à ce que les herbes soient as-

assez grandes pour la faire vivre. Le Général donne aussi les ordres au Commandant de l'Artillerie, afin qu'il forme l'équipage nécessaire pour mettre en exécution les projets qui auront été arrêtés.

Les troupes étant à portée, & en état de former l'Armée, toutes les choses nécessaires se trouvant prêtes, & le Général ayant arrêté le jour qu'elles doivent marcher, & l'endroit où il veut les assembler, envoye ses ordres pour les faire partir des différens Cantons où elles sont. Il ordonne au plus ancien Maréchal de camp de se mettre en marche pour aller marquer le camp: cet Officier donne le rendez-vous à un lieu marqué à l'Etat Major. Le Campement est composé du Maréchal Général des Logis de l'Armée, qui avec le Maréchal de Camp arrête l'endroit du Camp, a soin de faire marquer le logement des Officiers Généraux, & de ceux qui ont droit d'être logés; du Major Général qui étant accompagné des Aides Majors Généraux, & des Majors des Brigades, doivent marquer le terrain de l'Infanterie; du Maréchal Général des Logis de la Cavalerie, qui fait la même fonction pour ce corps, avec des Aides & des Majors des Régimens; de l'Officier qui

a le détail des Dragons; du Major de l'Artillerie; d'un Commis des vivres, & généralement de tous les Fourriers de l'Armée. Voilà de quoi est composé ce qu'on appelle le Campement, qui est escorté par les troupes destinées à la garde du camp; & le tout sous les ordres du Maréchal du Camp de jour.

Ce Campement marche en bon ordre & avec précaution jusqu'à l'endroit destiné pour camper l'Armée. Le Général a pourvû, avant que de le choisir, à ce qu'il y ait de l'eau pour abreuver les chevaux, & pour l'usage des troupes; qu'il y ait dans le voisinage du camp des bois & du fourrage; &, s'il se peut, quelques villages pour le logement des Officiers Généraux. L'on choisit le plus considérable pour le quartier général. S'il se trouve à la droite de l'Armée, les Officiers Généraux de la droite y sont logés, ce qui se pratique aussi pour ceux du centre & de la gauche, lorsque le quartier général s'y trouve. L'Intendant, les Généraux de la Cavalerie, des Dragons, de l'Artillerie, le Maréchal des Logis de l'Armée, celui de la Cavalerie, le Major Général, les Aides Majors Généraux, celui qui fait le détail des Dragons, le Général des vivres, les Commissaires des guerres, les Ingénieurs,

nieurs, l'Hôpital, les Récolets & le Prevôt de l'Armée ont tous droit d'y loger; afin qu'ils ſoient toûjours à portée de recevoir plus promptement les ordres du Général, chacun pour ce qui le regarde, & généralement tous ceux qui compoſent l'Etat Major de l'Armée, y trouvent auſſi place. Le Maréchal des Logis de l'Armée a le ſoin de faire diſtribuer les logements. Il commet ordinairement un Officier ſubalterne, ou d'autres perſonnes qui les marquent à la craye, ſuivant l'ordre & l'état que le Général lui a donné.

On permet aux Vivandiers qui ſont très-utiles pour la commodité d'une Armée, de camper aux environs du quartier général, ou des autres quartiers, à moins qu'ils ne ſoient attachez à quelques Régimens particuliers, auprès deſquels ils ſe poſtent. Ils ſont tous ſous la police du Prevôt de l'Armée, auſſi-bien que les Bouchers, Boulangers, Marchands de Vin & autres; excepté ceux qui ſont à la ſuite des Régimens, qui ſont ſous celle des Majors.

Si le Maréchal de Camp de jour, ou le Marechal des Logis de l'Armée ne connoiſſent pas exactement les chemins, ils prennent la précaution de les faire recon-

connoître, ou de les reconnoître eux-mêmes quelques jours avant, ou la veille, s'il est possible; sinon ils menent de bons guides. Ils demandent quelquefois un Officier d'Artillerie, des travailleurs, & un chariot ou charette d'outils, afin de rendre les chemins faciles pour la marche des troupes, & laissent souvent aux lieux où ils connoîtront qu'il faut beaucoup travailler, une escorte pour soutenir les travailleurs.

Le Maréchal de Camp détache un parti pour aller reconnoître l'endroit où doit camper l'Armée; & s'il est à portée des ennemis, il en envoye d'autres sur sa droite & sur sa gauche, afin d'éviter toutes surprises: il leur donne alors un rendez-vous sur quelque hauteur, près du lieu où l'on doit camper. Si ces partis n'étoient pas encore revenus lorsqu'il arrivera au lieu qu'il leur a marqué, il y fait alte jusqu'à ce qu'il ait de leurs nouvelles, & en renvoye d'autres pour en sçavoir. Il ne s'engage point dans les lieux où il doit marquer le Camp, qu'il ne les ait fait reconnoître exactement.

Si le Général lui laisse la liberté de choisir un Camp, ce qui n'est pas ordinaire, il s'informe sur son chemin de la route que l'Armée doit prendre, & du

lieu

lieu le plus commode pour le Camp, duquel il examinera ſi la ſituation en eſt avantageuſe, en cas que les ennemis n'en ſoient pas éloignez. S'ils ſont loin, il s'attachera ſeulement à la commodité des fourages, de l'eau, ou du bois, à la facilité des chemins pour la marche du lendemain; enfin à la diſtance du lieu d'où l'Armée doit partir, afin qu'elle ne faſſe pas une trop longue marche.

Si le Maréchal de Camp ne peut avoir par les guides ou autres perſonnes du païs, toutes les lumieres néceſſaires pour bien faire le choix de ſon Camp, il envoye des Officiers entendus, & capables de lui en faire un bon raport. Au reſte, ce que je dis à cette occaſion paroit preſque inutile, puiſque d'ordinaire le Général lui marque l'endroit où il veut camper; & alors le Maréchal de Camp n'a d'autres précautions à prendre que celle d'y établir l'Armée commodément ſelon le terrain, en obſervant ce qui peut la mettre en ſureté.

Si-tôt qu'il eſt arrivé à l'endroit deſtiné pour camper l'Armée, & que les Partis qu'il a envoyez, étant revenus, lui ont donné les éclairciſſemens dont il peut avoir beſoin, il fait avancer les Troupes qu'il a avec lui ſur quelque éminence pour les couvrir. Elles doi-

vent rester en Bataille jusqu'à ce que les gardes du Camp soient postées, & on pousse en avant quelques petites Troupes qui placent des vedettes où il est nécessaire, afin qu'on puisse être averti de tout ce qui peut venir vers le Camp. Il seroit à propos, quand on est près de l'ennemi, que le Maréchal de Camp eût avec lui quelque Infanterie. On se sert ordinairement des Grenadiers, pour les poster dans les passages par où l'ennemi pourroit arriver.

Pendant que le Maréchal de Camp prend ces précautions, il fait faire alte au Campement, menant seulement avec lui le Maréchal des Logis de l'Armée, & les principaux Officiers de l'Etat Major, avec lesquels il reconnoît le terrain où il veut asseoir le Camp, & les endroits propres pour poster les Gardes. Il le fait avec la précaution que les vedettes se puissent voir les unes les autres, & puissent être en état de voir tout ce qui peut venir dans le Camp. Pour cela les petits corps de gardes doivent être postez, autant que l'on peut, sur les hauteurs qui se trouveront à portée. Il prend garde que ce que l'on nomme les Grandes-Gardes, ne puisse être coupé entre elles & le Camp. Il a soin aussi que les Corps de Gardes avancez ne le puis-

puiſſent être entre la Grande-Garde & eux. Il marque enſuite les endroits où elles ſe doivent retirer à la chûte du jour, qui ne doivent pas être éloignées de plus de deux ou trois cens pas du Camp. Il ſeroit à craindre autrement qu'elles ne fuſſent enlevées; ce qui ne doit pas empêcher les Officiers qui les commandent, d'envoyer de tems en tems des batteurs d'eſtrade d'une Garde à une autre, qui doivent avoir le mot que le Général a donné afin que rien ne puiſſe paſſer dans les intervalles. Il envoye de tems en tems viſiter les corps de Gardes avancez, & a ſoin que les vedettes ſoient relevées de deux heures en deux heures. Ils ſéparent de tems en tems la Garde, enſorte que chacun ſoit à ſon tour au corps de Garde avancé, lequel ne doit jamais mettre pied à terre. Le grand corps de garde pourra laiſſer débrider la moitié des chevaux, pendant que l'autre ſe tiendra en état. Mais lorſque le Général, ou les Officiers Généraux de jour viennent les viſiter, tous les chevaux doivent être bridez, & la grande Garde à cheval.

Les Gardes du Camp étant bien poſtées, le Maréchal de Camp ſe rend à l'endroit où il doit camper l'Armée ſur deux lignes, la Cavalerie en quatre corps,

 dont

dont l'un couvre l'aîle droite de la premiere ligne d'Infanterie, un autre couvre l'aîle gauche de la même ligne, & les deux autres la droite & la gauche de la seconde ligne. On campe l'Armée, autant que l'on peut, proche d'une riviere que l'on met derriere elle. On poste des gardes de Cavalerie au-delà de la riviere, s'il y a des ponts ou des guez, que l'on fait garder par de l'Infanterie. Quand le terrain ne permet pas, comme il peut arriver, de camper le long de la riviere, soit qu'on y appuye seulement la droite ou la gauche de l'Armée, ou qu'il n'y ait point de riviere, on poste des gardes de Cavalerie derriere le Camp comme devant.

On commence à marquer le Camp par la droite ou par la gauche de la premiere ligne, & on place les troupes en suivant l'ordre de bataille que le Général a réglé. Si c'est par la droite, le Maréchal de Camp donne le terrain qu'il faut pour l'aile droite de la Cavalerie à quarante ou cinquante pas de cheval par escadron, à même distance pour chaque intervalle, que le Maréchal des Logis de la Cavalerie a soin de distribuer aux Majors des Régimens, qui le partagent aux Fourriers des Compagnies. Le Maréchal de Camp laisse ensuite un intervalle de cent

pas

pas de cheval entre la Cavalerie de l'aîle droite, & l'Infanterie pour laquelle il marque le terrain ſur le même alignement, donnant cent pas de cheval par battaillon, & autant pour les intervalles d'un bataillon à un autre, que le Major Général diſtribue aux Majors des Brigades, & ceux-ci aux Majors des Régimens, qui donnent le terrain aux Fourriers des Compagnies. Le Maréchal de Camp laiſſe pareillement le même intervalle entre l'Infanterie, & l'aîle gauche de la Cavalerie, dont il marque le terrain avec le Maréchal des Logis de la Cavalerie, de la même maniere qu'il a fait à l'aîle droite.

Le Maréchal de Camp va enſuite ſur le terrain qu'il a deſtiné pour la ſeconde ligne, qu'il marque à trois ou quatre cens pas de diſtance de la premiere, ſelon que le terrain le permettra, & pour laquelle il fait le même ordre qu'on vient de voir, auſſi-bien que pour le corps de réſerve, s'il y en a un. Si le terrain n'eſt pas ſuffiſant pour mettre toutes les troupes, il fera un crochet ſur la droite ou ſur la gauche, ſelon que la neceſſité le demandera, où il fera une troiſiéme ligne. On campe quelques Brigades & quelques Régimens pour couvrir le quartier général, s'il eſt trop éloigné de la lig-

ligne, ou les autres quartiers des Officiers Généraux,

On connoîtra facilement si on a assez de terrain pour toutes les troupes qui composent l'Armée par l'ordre de bataille qu'on doit avoir, comme je l'ai déja dit. On sçait combien chaque escadron & chaque bataillon doit occuper de terrain avec celui des intervalles; & en faisant un calcul sur le nombre des bataillons & des escadrons qu'il y aura dans chaque ligne, on verra tout d'un coup l'étendue de terrain qui sera nécessaire pour camper toute l'Armée.

On marque aussi le terrain qu'il faut pour les Dragons, qu'on poste ordinairement sur les aîles & hors des lignes. Quand il y a des Hussards, leur place est toûjours auprès du quartier général. Le parc de l'Artillerie se place vis-à-vis le centre de l'Infanterie de la premiere ligne, à quatre cens pas, si le terrain le permet. Il est gardé par les bataillons du Royal Artillerie, ou des Bombardiers qu'on place à droite & à gauche: s'il n'y en a qu'un, comme il arrive très-souvent, on le partage. En cas qu'il n'y ait pas de terrain devant la premiere ligne, on fait parquer l'artillerie derriere le centre de la seconde. Lorsqu'il y a assez de terrain devant la premiere ligne, & qu'on

y met l'Artillerie, on parque les vivres derriere la seconde ligne, le plus près du centre qu'il est possible, afin de faciliter la distribution du pain qui se fait ordinairement tous les quatre jours.

Chaque bataillon doit avoir une garde qui est postée à cent pas devant lui, commandée par un Sergent qui a un tambour avec lui, pour faire battre aux Champs quand le Général passe, ou pour appeller lorsque les Officiers Généraux de jour visitent les postes. Les Armes sont devant les bataillons en faisseaux, le long desquels il y a une sentinelle qui se promene continuellement pour empêcher qu'on n'y touche, non pas même les soldats sans la permission des Officiers.

Les drapeaux sont pendant le jour vis-à-vis du premier rang de tentes du bataillon, gardez chacun par une sentinelle qui a l'épée à la main, & qui est relevée par la garde des drapeaux de chaque Régiment. On met pendant la nuit tous les drapeaux ensemble à la tête du premier bataillon d'un Régiment, s'il en a plusieurs, pour épargner les sentinelles, ce qui s'observe aussi dans la Cavalerie, dont la sentinelle, qui a le sabre à la main, doit être bottée aussi-bien que toute la garde de l'étendart. Les

Dragons obſervent ſur ce point la même choſe que l'Infanterie.

Lorſque l'on doit reſter quelque tems dans un Camp, le Major de chaque Régiment d'Infanterie fait faire une feuillée à la tête du Camp pour ſervir de Chapelle, dans laquelle l'Aumônier du Régiment doit dire tous les jours la Meſſe, & y faire le ſoir la Priere, où tous les ſoldats, ou une bonne partie aſſiſtent. Chaque bataillon fait auſſi pour la propreté du Camp, à deux cens pas ou environ de la ligne, des latrines, qu'on a ſoin dans un long ſéjour de renouveller, après avoir couvert les anciennes.

Une des choſes les plus importantes qu'on doit obſerver dans l'établiſſement d'un Camp, ſur tout lorſque l'ennemi n'eſt pas éloigné, eſt qu'il y ait non ſeulement un terrain commode à la tête du Camp, pour que l'Armée puiſſe ſe trouver dans un moment en bataille en ſortant, mais encore un lieu qui ait aſſez d'étendue, & qui en ſoit à quelque diſtance, où l'on puiſſe marcher quand il en ſera beſoin, pour s'y poſter ſi avantageuſement, & s'y mouvoir avec tant de facilité, que l'on puiſſe profiter de tout ce qui peut contribuer à faire gagner un combat, ſi l'énnemi vient attaquer, ou l'empêcher d'y venir par ſa ſituation.

ſituation. C'eſt en cela que paroît le plus d'habileté & le ſçavoir d'un Maréchal de Camp, ce qui lui fait beaucoup d'honneur lorſqu'il va rendre compte au Général des diſpoſitions qu'il a faites, ou lorſqu'il l'accompagne quand il va viſiter le Camp & les Gardes.

Lorſque l'Armée eſt nombreuſe, comme elles ont preſque toûjours été dans les dernieres guerres, principalement en Flandre & en Allemagne, il eſt impoſſible que le grand terrain qu'elles occupent, ne ſoit coupé par des bois, des ruiſſeaux, des watergans, ou par des foſſez conſidérables; le Général pour lors ne manque point de faire travailler à abattre les bois, à combler les foſſez, & à faire des ponts, afin de pratiquer une communication bien libre de la droite à la gauche de l'Armée, & qu'elle ſe puiſſe mettre aiſément en bataille à la tête du Camp. Il y fait travailler ſans perdre de tems, ſi-tôt que les troupes y ſont arrivées; ce qu'il a ſoin de faire faire auſſi dans le terrain qu'on aura choiſi pour le champ de bataille, qu'il ne manque pas d'aller viſiter avec quelques Officiers Généraux, afin de réconnoître tous les lieux & les poſtes avantageux qu'il ſera néceſſaire d'occuper. Il ſeroit même à propos que le Commandant de

l'Artillerie l'y accompagnât, afin qu'il fût certain de l'endroit où il pourroit placer son canon avantageusement. J'ay vû des Généraux, lorsqu'ils étoient à portée de l'ennemi, prendre la précaution dans un Camp de repos, de faire mettre leur Armée en bataille à la tête du Camp, & la faire marcher ensuite dans le lieu où ils avoient dessein d'attendre l'ennemi, afin que lorsque l'occasion se présente, chaque troupe connoisse le terrain qu'elle doit occuper, & le chemin par où elle y doit marcher; & que chaque Officier Général ou particulier soit sûr de son poste. Je croi cette précaution très utile, & qu'on ne doit pas la négliger. Lorsqu'on prend un Camp pour y séjourner, on donne aux troupes plus de terrain, que lorsqu'on n'y veut passer qu'une ou deux nuits.

Le Maréchal de Camp qui a campé l'Armée, visite ordinairement les Gardes du Camp une fois la nuit, pour voir si elles sont postées comme il l'a ordonné, si les Officiers y sont, & le nombre d'hommes qu'on a commandé, & s'ils sont en bon état; si les petits Corps de Garde sont tous à cheval, & la moitié du grand; le reste dans les rangs, & les chevaux bridez; si le nombre des vedettes est suffisant pour la sûreté des

gran-

grandes Gardes, & si les Officiers détachent de tems en tems des batteurs d'estrade d'une vedette à l'autre; & enfin si elles sont placées comme elles doivent être.

Le Lieutenant Général qui entre de jour, prend tous les soirs l'ordre du Général, qu'il donne ensuite au Maréchal de Camp, qui le distribue à toute l'Armée de la maniere qui suit. Premierement au Major Général de l'Infanterie, puis au Maréchal des Logis de la Cavalerie, au Major d' l'Artillerie, à l'Aide-Major des Dragons, aux Commis des Vivres, & aux Aides de Camp des Officiers Généraux qui ne s'y trouvent point. Chaque Officier du detail le donne aux Majors de Brigades, ceux-ci aux Majors particuliers, qui font assembler à la tête du Camp les Sergens dans l'Infanterie, & les Maréchaux des Logis dans la Cavavalerie ou les Dragons, lesquels le portent à leurs Capitaines, & aux autres Officiers; & il les avertit lorsqu'ils doivent marcher, ou qu'ils sont détachez. Le Major ou les Aides-Majors des Régimens, portent l'ordre à leurs Colonels. Il y a un Cavalier de chaque brigade de Cavalerie d'Ordonnance chez le Général, qui se tient toûjours à portée du Maréchal des Logis

de la Cavalerie, & pareillement un Sergent de chaque brigade d'Infanterie qui est auprès du Major Général, afin de porter les ordres pour faire les détachemens qu'on n'a point prévûs en donnant l'ordre, ou même pour que l'Armée puisse être avertie de se tenir prête à marcher en cas de besoin.

Lorsque la Maison du Roi est dans une Armée, chaque Compagnie, soit des Gardes du Corps, des Gendarmes & des Chevaux-Legers, des Mousquetaires & des Grenadiers à cheval, doit envoyer un Garde par Compagnie, un Gendarme, un Chevau-Leger, un Mousquetaire du Roi par Compagnie, & un Grenadier à cheval d'Ordonnance chez le Général, lesquels doivent monter à cheval avec lui, & le suivre par tout où il va.

Le Corps des Dragons envoyoit autrefois des Dragons d'Ordonnance chez l'Aide-Major Général des Dragons: mais depuis un Réglement fait par la Cour en 1707 les Dragons sont obligez d'aller chez le Maréchal des Logis de la Cavalerie; & les Officiers des Dragons détachez doivent aller rendre compte au Général, ou au Commandant de la Cavalerie, avant que de le faire au Général ou au Commandant des Dragons.

De

De la marche de l'Armée.

UN Général ne peut prendre trop de précautions pour la marche de l'Armée, ſoit qu'il la faſſe en avant, ou qu'il ſe retire de devant l'ennemi ; autrement il lui pourroit arriver des échecs de conſéquence. Il faut avoir une parfaite connoiſſance des lieux pour la bien diſpoſer. Dans les païs des plaines ou qui ſont ouverts, on peut marcher ſur un grand nombre de colonnes. Il y a d'autres païs, où ſans rien changer à la diſpoſition de l'Armée, on marche par la droite ou par la gauche, ſur autant de colonnes qu'il y a de lignes. Dans les endroits où il y a beaucoup de défilez, ſouvent on ne peut marcher que ſur deux colonnes, & même que ſur une.

Lorſqu'un Général a pris la réſolution de décamper, il en donne l'ordre au Lieutenant Général de jour, & au Maréchal des Logis de l'Armée, qui travaillent à l'ordre de la marche, ſelon la connoiſſance qu'ils ont du païs & des chemins : ils le font voir au Général, qui y change ou augmente ce qu'il juge

à propos. L'ordre de Bataille que le Général a fait de ses Troupes, sert de régle à l'ordre de la marche; c'est-à-dire, qu'on fait de l'aîle qui est du côté qu'on doit marcher, la tête de la marche; les Troupes devant la faire les unes derriere les autres, dans le même ordre qu'elles étoient campées; & l'on en peut faire autant de colonnes qu'on le trouve à propos. Il paroît inutile de dire que le Maréchal des Logis de l'Armée doit avoir un ordre de Bataille, ou un état des Troupes qui composent l'Armée, puisque sans cela il ne pourroit pas s'acquiter de son emploi. Il est nécessaire que le Général l'instruise de la situation des ennemis; s'ils sont sur la droite ou sur la gauche, devant ou derriere l'Armée, afin qu'on puisse prendre les précautions nécessaires pour faire la marche en sûreté. On doit être instruit du païs par où l'on doit passer, si ce sont des plaines, s'il est couvert de bois, traversé de hayes, de fossez, de marais ou de rivieres, sçavoir le nombre des défilez, quel est le chemin le plus court & le plus uni pour l'Artillerie & les Vivres, & pour les gros bagages; afin que lorsqu'on sera instruit de toutes ces choses, on puisse disposer la marche des Troupes selon la connoissance particuliére qu'on

en aura, ou par celle que les Baillifs, ou les autres habitans des lieux auront donnée.

Les grandes Armées marchent ordinairement sur trois colonnes : les Troupes de la droite prennent le chemin de la droite, l'Artillerie, les Vivres & les gros bagages marchent dans le centre, par le chemin le plus frayé & le plus ferme à cause de leur pesanteur, & pour leur sûreté; & les Troupes de la gauche composent la colonne de la gauche. Il doit y avoir toûjours quelques Escadrons à la tête des colonnes, qui sont ordinairement des Dragons avec des travailleurs, & une charette ou un chariot d'outils pour racommoder les chemins. Il ne faut point craindre qu'en s'arrêtant pour accommoder un passage, cela retarde la marche de l'Armée : un défilé fâcheux fait bien plus perdre de tems, que l'on n'en met à réparer le chemin; & c'est à quoi on ne sçauroit avoir trop d'attention. On laisse quelque fois le Corps de réserve, s'il y en a un, ou quelques détachemens pour escorter l'Artillerie, les Vivres & les gros bagages, que l'on fait marcher devant ou derriere, ou qu'on partage selon le besoin ou la situation des ennemis, s'ils sont à portée d'entreprendre quelque

chose

chose. Les menus équipages précedent, & marchent par des chemins sur la droite & sur la gauche, escortez par quelque détachement, pourvû que la marche se fasse loin des ennemis, ou par un chemin particulier, s'il y en a un; une Armée ne pouvant marcher en ce cas sur trop de colonnes : mais lorsqu'on marche vers l'ennemi, les bagages vont absolument derriere : l'Artillerie fait son chemin dans le milieu, excepté quelques brigades, dont une marche à la tête de chaque colonne, précedée de quelques Troupes. Quand les ennemis sont en état de marcher à vous, la disposition de la marche sur trois colonnes est la plus assûrée, avec le Corps de réserve pour couvrir les bagages; parce qu'à mesure que les colonnes de la droite & de la gauche arrivent dans le Camp qui est destiné pour l'Armée, elles peuvent se mettre facilement en Bataille, selon l'ordre qu'en a fait le Général dès le commencement de la Campagne, auquel se doit toûjours rapporter l'ordre de la marche. Comme il est aisé à la Cavalerie de la droite & de la gauche, & à l'Infanterie de se mettre en Bataille sans se déranger, elles forment en arrivant les deux aîles de l'Armée & le centre. Il est pareillement aussi facile à

cha-

chaque brigade d'Artillerie d'aller prendre ſon poſte, pour ſe mettre à la tête des brigades qui lui ſont marquées par l'ordre de Bataille; en ſorte que toute cette diſpoſition étant bien entendue & bien executée, ce ne ſera jamais une affaire dans un païs ouvert, que de ſe mettre promptement en bataille devant quelque ennemi que ce ſoit, ſans courir riſque d'être ſurpris, & par ce moyen l'Artillerie ſera toûjours en état d'agir auſſi-tôt que les Troupes, pourvû qu'on la faſſe marcher par brigades.

Dans un païs coupé de défilez, on obſerve toûjours de faire marcher quelques Dragons à la tête des colonnes, avec un détachement de Grenadiers aſſez conſidérable, & une brigade de canon derriere ces détachemens, l'Artillerie étant néceſſaire pour donner de la facilité à une Armée de ſe mettre en bataille en préſence d'un ennemi, lorſqu'on arrive dans un païs ouvert à la ſortie de ces défilez.

On doit prendre plus de précautions pour l'arriere-garde, quand on décampe devant l'ennemi. On fait alors marcher tous les bagages, les vivres & l'Artillerie devant les Troupes, ayant quelques Eſcadrons à leur tête pour leur ſûreté, & l'on garde les meilleures Trou-

pes

pes pour l'arriere-garde, avec une ou deux brigades d'Artillerie dont on peut se servir très utilement, quand l'ennemi vient pour tenter de l'attaquer. Le canon est aussi très utile, lorsqu'on est obligé de passer un défilé ou une riviere. On le doit poster à l'entrée du défilé sur quelque éminence s'il s'en trouve, ou dans quelque endroit, d'où l'on puisse découvrir les lieux par où les ennemis peuvent venir pour charger l'arriere-garde. Mais il est nécessaire, lorsqu'on marche en avant, que le Général considère les forces de l'Armée qui le suit, quels sont les défilez qu'il a à passer, les Places ennemies qu'il peut avoir sur ses flancs ou devant lui, quelle est la situation des lieux par où il faut qu'il se retire; & qu'il dresse son ordre de marche sur la connoissance qu'il en a pour se retirer, qu'il régle le nombre de Troupes pour son arriere-garde, celles qu'il doit envoyer pour se saisir des passages, des rivieres ou des lieux couverts, & les Partis qu'il doit envoyer pour être averti des mouvemens que peut faire l'Armée ennemie, ou des Troupes qui peuvent sortir de leurs Places. Lorsqu'on a fait occuper tous les passages nécessaires par où l'Armée doit marcher, par des détachemens tirez des premieres Troupes qui

ont

ont passé; ces détachemens gardent les passages jusqu'à ce que toute l'Armée soit défilée; & ils ne se retirent qu'avec les dernieres Troupes de l'arriere-garde. On observe ce même ordre, s'il se trouve des bois ou d'autres embarras.

Chaque Officier Général qui est à la tête des colonnes, doit avoir une copie de l'ordre de marche, où tous les villages, les hameaux, les bois, des rivieres, les ruisseaux, & tous les autres lieux soient marquez.

Il y a dans une Armée un Capitaine des guides, qui a soin, lorsqu'on arrive dans un Camp, d'en prendre le nombre nécessaire pour distribuer au Maréchal de Camp qui va au Campement, aux Officiers Généraux qui marchent à la tête des colonnes, au Commandant de l'Artillerie, & à tous les Officiers qui peuvent être commandez, soit pour des partis ou d'autres détachemens.

On met pour la conduite des bagages un Vaguemestre qui a des Archers avec lui, & qui est instruit de l'ordre de la marche des menus équipages. On leur donne rendez-vous à l'ordre dans un endroit marqué, où les troupes des détachemens se trouvent pour les escorter. Celui du Général marche à la tête, suivi de ceux des Officiers Généraux selon leur rang; en-

ensuite les bagages des Régimens selon leur ancienneté, dont le Vaguemestre doit être instruit. On suit le même ordre pour les gros bagages, qu'un autre Vaguemestre a soin de faire défiler, & de mettre en marche selon le rang des Officiers géneraux & des corps. Chaque Régiment d'Infanterie envoye pour escorter les bagages quelques soldats & un Sergent, pour les contenir dans leur ordre; la Cavalerie & les Dragons en usent de même, aussi-bien que la Maison du Roy. Autrefois il y avoit à la tête des bagages de chaque Régiment des banderolles de différentes couleurs, afin que les Valets reconnussent les équipages de leurs Régimens, & qu'ils les pussent suivre : mais cette pratique, quoique bonne, n'a pas été d'usage dans cette derniere guerre.

Discipline du Prince Louis de Bade dans les marches.

Il seroit à souhaiter qu'on eût en France la même exactitude dans les marches des équipages, que le Prince Loüis de Bade avoit établie dans les Armées de l'Empire qu'il commandoit. Tous les gros & les menus bagages qui sortoient de l'ordre où on les avoit mis, & dans lequel ils devoient marcher, étoient aussi-tôt pillez, sans exception même des siens; & les Officiers Généraux ou particuliers qui en étoient chargez suivoient cet ordre avec tant de ponctualité, qu'ils fai-

faiſoient piller les leurs propres, lorſqu'ils ſe trouvoient en faute. C'étoit le moyen qu'il avoit trouvé, pour que ſon Armée ne fût jamais embaraſſée dans les marches, & pour qu'elles puſſent ſe faire plus aiſément.

Il faut encore avoir une grande attention au ſujet des Vivandiers, qui marchent autant qu'ils peuvent devant, & même avec le Campement. Ils pillent, & font beaucoup de déſordre dans les villages qu'ils trouvent ſur les chemins, aux environs & même dans les quartiers que les Officiers Généraux doivent occuper. Pour remédier à un pareil abus, on les doit faire marcher à la queüe des bagages de l'Armée; & les faire piller ſi on les trouve ailleurs. C'eſt le ſeul moyen de les contenir, pourvû que l'on exécute ce réglement ſans miſéricorde.

J'ai parlé des déſordres, & même des cruautés qui s'exercent par les Maraudeurs. C'eſt ordinairement à la faveur de la marche d'une Armée qu'ils les font, en pillant tous les lieux qui ſont aux environs de la marche & de l'endroit où l'on doit camper. On connoit aſſez de quelle conſéquence il eſt de remédier à un déſordre qui affame, en quelque ſorte, une Armée, ou du moins la prive des vivres & des commodités que les paï-

ſans

ſans apporteroient ſans cela en abondance dans le Camp ; & eſt cauſe de la perte d'une infinité de ſoldats pendant une campagne ; & ce ſont d'ordinaire les meilleurs. C'eſt donc dans les marches qu'on doit redoubler de précaution & d'attention pour remédier à un abus ſi préjudiciable à une Armée, & au ſervice du Prince. On a déja vû que le ſeul moyen d'en venir à bout, étoit d'en rendre reſponſable les Colonels de chaque Régiment, qui par les meſures dont j'ai parlé, peuvent contenir leurs ſoldats dans le Camp, ou dans leurs rangs pendant la marche ; & de punir ſévérement tous ceux qui contreviendront aux ordres que le Général aura donnés dès le commencement de la campagne. Car il ſeroit plus à propos de n'en point donner, que de ne les pas faire exécuter avec la derniere rigueur. Les ſoldats ne manquent pas d'y contrevenir ſi-tôt qu'ils s'apperçoivent qu'on ſe relâche ſur la ſévérité. On réuſſira à les contenir lorſque les Officiers des Régimens auront attention ſur tout à retenir les ſoldats dans le Camp, depuis que l'ordre ſera donné pour marcher, juſqu'à ce que les corps ſoient aſſemblés, & qu'ils veilleront dans la marche, afin qu'aucun ſoldat ne ſorte de ſon rang.

Je

Je répéte encore ce que j'ai dit auparavant, que quoiqu'on doive s'attendre à voir qu'un grand nombre d'Officiers se récrieront sur une telle maxime, & sur l'impossibilité de l'exécution, cela ne doit point empêcher celui qui voudra observer cette régularité, de le faire; l'exemple que j'ai cité, fera assez connoître qu'il en pourra venir à bout, & le doit encourager à ne point plaindre sa peine, pour n'être pas responsable devant Dieu & devant les hommes de tous les désordres que commettent ceux qui sont sous son commandement.

La maniere de marcher sur trois collonnes, ou sur autant de lignes que l'armée en forme dans le Camp, est excellente lorsque les ennemis sont campés sur les flancs de la marche, & que l'on veut marcher en avant; si ce n'est que l'artillerie, les vivres & les bagages doivent marcher sur la gauche de la seconde ligne, si les ennemis sont sur la droite de l'Armée; & au contraire sur la droite, si les ennemis sont à la gauche; parce que s'ils venoient pour combatre l'Armée pendant sa marche, les escadrons faisant une caracolle, & les bataillons un quart de conversion, les deux lignes de l'Armée se trouveroient en bataille, & l'Artillerie marchant à la hauteur des trou-

pes

pes devant lesquelles elle doit être postée, passant par les intervalles des deux lignes, se trouveroit en peu de tems à la tête de la premiere ligne. Mais il faudroit pour cela que chaque bataillon & chaque escadron laissât en marchant des intervalles convenables pour pouvoir faire cette manœuvre sans confusion, & qu'on eût soin de combler les fossés que la cavalerie trouveroit devant elle, & de faire couper les hayes qui pouroient l'empêcher d'agir. Il n'est plus question pour lors que de prendre des précautions pour les équipages, afin qu'ils puissent marcher en sûreté contre les Troupes que les ennemis pourroient faire passer par derriere pour les enlever tous ou une partie, ou y rester si les Armées en venoient aux mains. Pour prévenir cet inconvenient, on peut se servir de quelques Troupes du Corps de réserve, qui seront chargées de veiller à leur sûreté; & ce Corps doit marcher de maniere que le Général s'en puisse servir en cas de besoin.

Lorsque l'Armée est obligée de marcher de la maniere que je viens de dire, c'est-à-dire en prêtant le flanc à l'ennemi, & qu'il est assez près pour faire craindre de ne pouvoir exécuter assez promptement cette manœuvre, l'Armée pour

pour plus grande ſûreté, peut marcher ſelon l'ordre de bataille, c'eſt-à-dire les Eſcadrons ſur trois rangs à la file, & les Bataillons ſur cinq. Si c'eſt par la droite, les trois rangs du premier Eſcadron de ce côté tournent la tête des chevaux à droite, & ces trois rangs marchent à la file les uns des autres : les Officiers font la même choſe dans leurs rangs, ainſi que tous les Eſcadrons qui forment l'aîle droite de l'Armée. Les Bataillons font pareillement à droite, dont les cinq rangs marchent à la file, obſervant de laiſſer les intervalles des rangs, le reſte de l'Armée faiſant la même manœuvre. Si l'ennemi ſe préſente pour la combatre, toute l'Armée faiſant à gauche ſe trouve dans le moment en bataille. On en uſera de la même maniere ſi l'on marche par la gauche. Cet ordre de marche ne peut ſe tenter que dans une plaine ; car autrement cette manœuvre ſeroit bien difficile dans l'exécution : mais comme une pareille marche eſt très dangereuſe à faire devant un ennemi qui eſt à portée de profiter du moindre avantage qui ſe peut préſenter, on ne doit point la tenter, à moins qu'on n'y ſoit abſolument forcé, ſoit par la diſette de vivres, ou de fourage, ou lors qu'on eſt fort ſupérieur à l'ennemi,

ou bien lorſqu'il eſt retranché : parce que les Retranchemens ſont des obſtacles qui empêchent qu'on nè puiſſe aiſément marcher à vous ; & pour lors une Armée a le tems de ſe mettre en bataille, avant que l'ennemi ſoit en état d'y être.

Dans une marche pareille il faudroit toûjours avoir pluſieurs partis de Cavalerie en Campagne dans un païs de plaine, & des détachemens d'Infanterie dans un païs coupé, qui cotoyaſſent ſur la droite ou ſur la gauche, afin d'être averti à propos, lorſque l'ennemi eſt en mouvement. Cette précaution eſt toûjours bonne, ſoit que les ennemis ſoient en tête, ou qu'on ſe retire de devant eux, parce que les ſurpriſes ſont toûjours dangereuſes. On en doit envoyer même pluſieurs, afin que s'il y en avoit quelqu'un enlevé, ou battu, on en puiſſe être averti par un des autres.

Quoi que j'aye dit que les grandes Armées marchent ordinairement ſur trois colonnes, on ne doit pas cependant négliger, lorſque le païs le permet, de marcher ſur un plus grand nombre ; étant toûjours plus avantageux de le faire ſur pluſieurs, principalement lorſqu'on avance vers l'ennemi, ou lorſqu'on l'a derriere en ſe retirant. Les deux aîles de la Cavalerie de la premiere & de la ſeconde li-

ligne, font les colonnes de la droite & de la gauche, & l'Infanterie des deux lignes marche dans le centre à leur côté, faiſant deux autres colonnes; & l'Artillerie dans le milieu de tout, ſuivie des vivres & des gros bagages.

A l'égard des menus équipages, s'il ſe trouve encore un chemin pour eux, on le leur fera prendre, ayant quelques troupes à leur tête & à la queuë, pourvû que l'Officier qui eſt chargé de leur conduite, obſerve de les mener à la hauteur des colonnes, en cas que les ennemis ſoient à portée; ou s'il ne ſe trouve point de chemin pour eux, ils ſuivent les troupes, à moins que les ennemis ne ſoient éloignés. En ce cas ils peuvent devancer les troupes, & ſuivre le Campement, afin que les Officiers trouvent en arrivant, où leurs tentes tenduës, ou ce qui eſt néceſſaire pour s'établir. C'eſt une falicité qu'un Général peut tolérer, lorſqu'il le peut faire avec ſûreté. Il ſe trouve quelquesfois que l'Armée ne peut marcher que par deux défilés; on eſt alors obligé de faire marcher toutes les troupes par celui qui eſt du côté des ennemis, & l'Artillerie, les vivres & les bagages par l'autre, excepté une brigade d'Artillerie qu'on met à l'avant-garde à la ſuite des premieres troupes, &

une autre à l'arriere-garde: mais cette extrémité rend une marche bien longue & bien dangereuse: aussi voit-on difficilement que cela arrive, de même que de ne trouver qu'un seul chemin. Cependant dans ce cas on prend le parti de faire marcher d'abord toute l'aîle droite des deux lignes, ensuite l'Artillerie qui est suivie de toute l'Infanterie & des vivres, & aprês des deux aîles gauches de la Cavalerie, de tous les bagages; & la marche est fermée par le corps de réserve. Il faut être bien forcé de marcher pour le faire dans un pareil cas; sur tout si on est près des ennemis, parce que les troupes étant séparées par l'Artillerie & par les bagages, elles ne se peuvent servir les unes les autres. D'un autre côté si on faisoit marcher toutes les troupes ensemble, l'Artillerie, les vivres & les équipages seroient presque sûrs d'être enlevez, & leur perte ruineroit presqu'autant un armée, que la défaite d'une partie des troupes.

Les petites Armées peuvent marcher sur une même colonne; l'Artillerie & les bagages entre l'avant & l'arriere-garde; les Dragons & la Cavalerie de l'aîle de l'Armée par où l'on marche, étant à la tête. Si cette Armée étoit obligée de se mettre en bataille dans sa marche,

l'a-

l'avant-garde fait une des aîles: l'Infanterie qui la ſuit, le centre; la Cavalerie & les Dragons qui ſont l'arriere-garde, feroient l'autre aîle. Cependant l'Artillerie qui doit marcher au centre de l'Infanterie va prendre ſon poſte par brigade à la tête de l'Infanterie. Lorſque cette maniere de marcher ſera obſervée avec ordre, les troupes & l'Artillerie ſeront en état d'agir en même tems.

Dans les païs coupés on ſuit le même ordre pour la marche d'une petite Armée, que celui que j'ai marqué pour les grandes, quoique l'ennemi ſoit devant ou derriere l'Armée, ou à portée de lui donner bataille.

Si l'on marche dans un païs où il n'y ait rien à craindre, & que les ennemis ſoient aſſez éloignez pour ne pouvoir rien entreprendre ſur les troupes qui marchent, il n'eſt pas néceſſaire de prendre tant de précautions. Pour en être bien informé le Général envoye pluſieurs partis du côté de l'Armée ennemie pour en apprendre des nouvelles, & tenir la main, afin d'éviter toutes ſurpriſes qui ſont toûjours dangereuſes, & qui pourroient donner atteinte à ſa réputation. Il doit ſçavoir outre cela le païs qui eſt entre l'Armée ennemie & la ſienne, l'étudier ſur les cartes particuliers, & avoir ſoin de

de s'en bien informer des habitans du païs; ensorte qu'il n'ignore pas le moindre défilé, ou le moindre ruisseau qui soient entre les deux Armées, ni les bois, les marais, les ravines, ou les hauteurs. Il est même nécessaire qu'il aille lui-même reconnoître les chemins, & la marche qu'il veut faire, ou celle que l'Armée ennemie peut tenir pour venir à lui. Les Généraux éxacts veulent tout connoître par eux-mêmes, & ne s'en rapportent qu'à ce qu'ils ont reconnu.

Il ne nous reste plus qu'à parler de l'ordre qu'on observe lorsqu'une Armée marche à travers les bois, & que l'on craint que l'ennemi ne lui tombe sur les bras, & des précautions que l'on prend pour passer une riviere devant lui. Dans le premier cas il est utile de faire marcher des détachemens de Grenadiers à la droite & à la gauche du chemin qui traverse le bois, dans lequel marchera un bataillon de front, si le chemin est assez large, ou deux, si la troüée les peut contenir. On fait marcher ensuite un ou deux escadrons qui remplissent tout le chemin, & sont suivis de toute l'Infanterie sur deux colonnes à six hommes de front. Celle de la premiere ligne sur la droite,

&

& celle de la ſeconde ſur la gauche; les deux aîles de Cavalerie marchent par leur flanc à trois de hauteur dans le milieu des deux collonnes d'Infanterie; l'Artillerie & les bagages entre les deux colonnes de Cavalerie, s'il y a place; ſinon, elles marchent après, & derriere toute l'Armée. On met un bataillon ou un détachement de Grenadiers; qui á entre le bagage & lui quelques eſcadrons, afin que ſi l'on venoit pour attaquer l'arriere-garde, le bataillon ou les Grenadiers puſſent faire tête, en faiſant demi-tour à droite. Ce bataillon ou détachement doit être aſſez nombreux pour remplir tout le chemin ou la trouée. Lorſque les troupes ſont arrivées au bout du chemin, l'Infanterie ou les Grenadiers qui ont marché ſur la droite ou ſur la gauche, coulent; c'eſt-à-dire, ceux de la droite le long du bois ſur leur main droite, & ceux de la gauche ſur leur gauche. Le bataillon qui les ſuit ſe met hors du bois à cent pas,& fait alte. La Cavalerie qui eſt à main droite ſortant du bois, s'ouvre à droite; & toute la ligne la ſuit. Celle de la main gauche s'ouvre à gauche de la même maniere; & fait de ce côté-là la même manœuvre que celle de la droite. Quand les deux aîles de la premiere ſont paſſées, les bataillons de

la droite s'éloignent avec les escadrons de l'aîle droite qui ont passé, & les bataillons de la gauche avec ceux de la gauche, & se mettent en bataille. Quand les escadrons qui doivent former la seconde ligne ont passé, l'Infanterie se joint à eux, & forme la seconde ligne de même que la premiere. Voilà les précautions que l'on peut prendre, lorsqu'en marchant à travers un bois, on veut se mettre en état de soutenir une attaque qui pourroit se présenter. Voyons présentement celles qu'on prend pour les passages des rivieres ou canaux.

Lorsqu'une Armée trouve dans sa marche l'une ou l'autre à passer, & que l'on craint que les ennemis ne s'y opposent, s'il y a un gué ou plusieurs, pourvû qu'il n'y ait de l'eau que jusqu'aux aisselles, on y fait passer des Grenadiers, sans qu'ils soient obligez de se déshabiller. On leur fait prendre leurs fusils par le bout du canon, tenant la crosse en haut. Les Soldats peuvent passer de cette maniere, ayant toûjours la main haute, afin que la platine ne se mouille point, après avoir pris la précaution d'attacher à la crosse leurs fournimens, & leurs portes-cartouches. Lorsqu'ils sont passez & qu'ils se sont secoüez, ils sont en état de tirer, comme s'ils n'avoient point passé la riviere. Si

Si les ennemis étoient fur le bord de la riviere pour s'oppofer à leur paffage, on fait avancer plufieurs pieces de canon, dont le feu étant joint à celui d'une partie de l'Infanterie, favorife le paffage de l'autre, qui fe fait de la maniere que je viens de dire. Si le gué étoit affez grand pour paffer un bataillon de front, cela feroit encore plus avantageux.

Les premieres Troupes qui font paffées ne doivent avancer que pour faire place à celles qui les fuivent, & qui paffent le gué. On obferve de pofter un bataillon qui faffe front fur la droite & fur la gauche, afin qu'on ne puiffe prendre en flanc celles qui font face devant elles. On s'élargit à mefure que les Troupes paffent fur la droite & fur la gauche; & s'il eft befoin de fe retrancher, on y travaille promptement, pendant que l'on fait les ponts, s'il eft néceffaire. Je ne parle point du paffage de la Cavalerie, puifqu'elle paffe aifément dans l'endroit où l'Infanterie à pénétré.

Si on trouve une riviere ou un canal qui ne foit pas guéable, on peut choifir dans une Armée les foldats qui fçavent nager. On leur fait attacher leurs fufils derriere le dos, il n'importe que les Armes foient moüillées, pourvû qu'elles

ne ſoient point chargées. Lorſque les ſoldats ont paſſé, ils ſouflent dans le canon pour faire ſortir l'eau, s'il en eſt entré, & eſſuyent le baſſinet avec leurs mouchoirs qu'ils ont mis dans leurs chapeaux, auſſi-bien que le fourniment où eſt leur poudre qu'ils attachent deſſus, ou bien leurs portes-cartouches. Ils peuvent mettre encore du ſuif ou de la cire ſur le baſſinet du fuſil, pour empêcher que l'eau n'y entre, s'ils les veulent laiſſer chargez; & après l'avoir ôté, & bien nettoyé la pierre & le baſſinet, ils ſe trouvent en état de faire feu. Les partiſans ſe ſervent ſouvent de ce mo en én Flandre pour paſſer des rivieres & des canaux, quand ils veulent faire contribuer le païs ennemi. Ils menent quelquefois des ſoldats qui ne ſçavent pas nager, & leur font paſſer des canaux ou des rivieres, pourvû qu'elles ne ſoient pas bien larges, en leur attachant une corde ſous les aiſelles, & en les tirant de l'autre côté. On peut donc pour gagner des paſſages, où pour ſurprendre des lieux où l'on voudroit paſſer, choiſir dans les Régimens des ſoldats qui ſçachent nager, & qu'on fait paſſer avec des outils ſur leur dos, afin qu'ils ayent dequoi ſe retrancher, s'il eſt néceſſaire, ſi-tôt qu'ils ſeront arrivez ſur le bord.

Il faut prendre auſſi des Officiers & des Sergens qui ſçachent nager pour les mettre à leur tête, afin qu'ils faſſent abattre les bords pour faire un pont par où l'Armée puiſſe paſſer. Ce ſeroit un grand avantage, lorſqu'on veut tenter le paſſage d'une riviere dans un endroit, d'y trouver un angle rentrant. Après tout, pour faire une pareille tentative, il faut avoir une Armée & une Artillerie bien ſupérieure à celle des ennemis, qu'ils ne ſoient pas retranchez de l'autre côté de la riviere, & qu'elle ne ſoit pas bien large. Par exemple, on ne pourroit pas faire une telle entrepriſe pour paſſer le Rhin, à moins qu'il n'y eût que très-peu de troupes pour s'y oppoſer, que l'on ne ſurprît un paſſage, qu'on ne trouvât moyen de ſe rendre maître d'une des Iſles dont ce fleuve eſt rempli, & qu'on ne pût avoir le tems d'y faire paſſer un gros corps d'Infanterie, qui s'y étant bien retranché, fut en état de s'y ſoûtenir, pendant qu'on feroit un pont pour communiquer à cette Iſle, ſur lequel on fait paſſer le plus d'Artillerie qu'on peut. On l'y établit, & faiſant un feu continuel ſur les ennemis qui ſont de l'autre côté, on les empêche non ſeulement de s'y retrancher, mais aidé du feu de l'Infanterie, on leur fait abandonner le

 bord

bord du fleuve. On y fait pour lors passer des Grenadiers dans des bateaux avec des soldats qui s'y retranchent, si-tôt qu'ils y sont arrivez: le feu donne moyen de travailler à un pont, partant de l'Isle à l'autre bord pour y passer toute l'Armée. Mais une pareille entreprise est bien difficile à exécuter, pour peu que les ennemis ayent des troupes, & soient sur leur garde; à moins qu'on ne trouve moyen de les bien partager par plusieurs divisions, comme fit le Maréchal de Villars lorsqu'il s'empara des fameuses lignes de Biel ou de Stolhoffen en l'année 1707.

Quoi qu'on se soit assez étendu sur les précautions que l'on peut prendre dans les marches, les gens consommez dans le métier de la guerre, trouveront encore qu'on a omis bien des choses qu'ils jugeront nécessaires; je croi cependant avoir dit les principales, qui pourront suffire à un homme de guerre qui voudra les étudier, & lui fourniront des idées pour suppléer à ce que j'aurai pû oublier.

Des Fourrages.

LOrſque l'Armée eſt pour quelque jours dans un Camp, il faut tenir un grand ordre pour les fourrages, afin de les ménager & d'en avoir pour long-tems. S'il y en a en abondance aux environs, on ne ſera point obligé de faire des fourrages réglés, que lorſqu'ils ſeront entierement conſumés, On prend garde ſeulement qu'on n'en faſſe point de dégât, afin que ce qu'on y trouve, dure le plus long-tems qu'il ſe pourra. S'il n'eſt pas abondant, on ne laiſſe pas d'en trouver d'ordinaire ſuffiſamment pour quelques jours, ſans être obligé de paſſer les grandes Gardes du Camp.

Lorſque l'Armée a beſoin de fourrages les Majors de brigades en avertiſſent le Lieutenant Général de jour qui prend pour cet effet les ordres du Général, lequel avant que de rien ordonner, envoye ou va lui-même avec un détachement reconnoître l'endroit où l'on peut faire le fourrage.

Le Maréchal de Camp de jour en eſt ordinairement chargée: mais dans cette derniere guerre il s'eſt ſouvent pratiqué que le Lieutenant Général de jour le fai-

foit lui-même, fur tout lorfque c'étoit à portée de l'ennemi. Celui qui en eft chargé va reconnoître les lieux, ou y accompagne le Général, lorfqu'il y va, afin de régler la quantité de troupes qui convient, pour embraffer le terrain qu'on doit fourrager, & pour être en état de faire la difpofition néceffaire pour le faire en fûreté: Il éxamine bien tous les lieux qu'il faut faire occuper par l'Infanterie, comme villages, cenfes, bois, ponts fur les ruiffeaux ou rivieres & guez, afin de demander au Général le nombre de Grenadiers ou de Fufeliers dont il aura befoin.

On ne fait ordinairement fourrager qu'une des aîles de la Cavalerie á la fois, à laquelle fe joint une parti des équipages de l'Infanterie, le quartier général, & les quartiers des Officiers Généraux de cette aîle. Les troupes qui doivent couvrir les fourrageurs font fortes, à proportion de celles qui doivent fourrager, & du terrain qu'on doit embraffer, & font fournies par l'aîle qui ne fourrage point. L'Officier Général pour être mieux inftruit, va lui-même reconnoître la veille le lieu où on doit le faire, afin que la difpofition des troupes qu'on lui fournit, foit, pour ainfi dire, faite, avant qu'elles arrivent fur les lieux. S'il

se trouve un défilé ou un passage de riviere entre le Camp & l'endroit où l'on doit fourrager, il y poste de l'Infanterie, afin de favoriser le retour des fourrageurs & de l'escorte, & d'assurer la retraite, en cas qu'il soit attaqué & repoussé. Il est quelquefois nécessaire d'y mener une brigade d'Artillerie; ce qui ne se fait que dans un fourage général, ou lorsqu'on le fait à portée de l'ennemi. On poste de l'Infanterie à droit & à gauche du défilé dans des hayes, s'il s'en trouve, ou on se retranche s'il en est besoin; ayant attention que le défilé soit bien libre pour le passage des fourageurs & des Troupes.

Lorsque l'Officier Général aura bien pris toutes les précautions qu'il croira nécessaires, il se rend à l'heure marquée dans l'endroit où les Troupes commandées doivent s'assembler, & les conduit lui-même, sur les lieux où se doit faire le fourage. Il en forme une chaîne pour embrasser tout le terrain, mettant la Cavalerie en pelotons, qu'il poste à quelque distance les uns des autres, de maniere qu'ils se puissent voir & se joindre en cas de besoin, aussi-bien que les vedettes qui doivent être à portée de s'avertir. Il poste lui-même l'Infanterie dans les lieux convenables qu'il aura re-

marquez

quez. Il charge le principal Officier qu'il a ſous ſes ordres de veiller ſur la droite, & les autres ſur la gauche & dans le centre; & garde auprès de lui un Corps conſidérable, avec lequel il ſe poſte dans un lieu à portée de ſecourir ce qui pouroit être attaqué.

Pendant qu'il travaille à exécuter cette diſpoſition, les fourageurs s'aſſemblent à la tête du Camp avec les Officiers commandez pour les contenir. Ils les conduiſent en ordre par ancienneté de Régiment, empêchent que qui que ce ſoit ne s'écarte des chemins, & ne ſe mêle avec d'autres Régimens. Les fourageurs de chaque Corps ſont ordinairement conduits par les Colonels ou Lieutenans-Colonels, & par un Officier de chaque Compagnie. Ils ne ſe mettent point en marche que l'Officier Général ne les envoye avertir; c'eſt-á-dire, lorſqu'il a poſté toutes les Troupes qu'il a ſous ſes ordres. Ils le font pour lors dans l'ordre marqué, & ne laiſſent point débander les fourageurs, qu'ils ne ſoient tous arrivez dans la plaine deſtinée pour fourager. Les Officiers qui ſont à la tête des pelotons, doivent empêcher ſur toutes choſes qu'aucun fourageur ne paſſe l'enceinte, comme la plûpart s'efforcent de faire,

afin

afin d'aller marauder; & c'eſt ce qui fait que lorſqu'on n'a pas toute l'attention néceſſaire dans une pareille occaſion, l'on perd une grande quantité de chevaux dans la plûpart des fourages.

L'Officier Général a d'ordinaire la précaution de tenir de petits partis du côté que les ennemis peuvent venir à lui pour être averti aſſez à tems de leur marche & de leur nombre; afin que s'ils étoient trop conſidérables, il donnât ordre de bonne heure aux fourageurs de ſe retirer, & qu'il pût faire ſa retraite avec les Troupes ſans précipitation, & ſans qu'il lui arrivât aucun échec. Si au contraire les ennemis ne ſont pas bien ſupérieurs, il ſe met en état de les recevoir, ſans que les fourageurs ſoient contraints de ſe retirer avant que leurs trouſſes ſoient faites. Il a grand attention à faire tenir autant qu'il peut tous les fourageurs enſemble; c'eſt-à-dire, le moins écartez qu'il ſe peut, afin de pouvoir les retirer plus facilement & en peu de tems, lorſqu'il le trouve à propos. Il envoye des Officiers pour les hâter, & les faire partir à meſure qu'ils ſont prêts; & ſur tout il ne permet pas qu'ils reviennent deux ou trois fois, comme il arrive ſouvent, lorſque le fourage ſe fait près du Camp; ce qui eſt cauſe que les

Trou-

Troupes attendent plus long-tems qu'elles ne devroient, met beaucoup d'embaras dans les défilez, & fait perdre bien des chevaux. Les fourageurs s'en retournent à mesure que leurs trousses sont faites. Il n'est pas possible de les ramener avec le même ordre qu'ils ont marché. L'Officier Général a la précaution de laisser quelques Troupes sur les derrieres qui se postent à vue des chemins par où ils se retirent, afin qu'ils le puissent faire avec plus de sûreté.

Un Officier Général qui commande un fourage, a grande attention à ne point prendre le change: car il arrive souvent, lorsque l'enceinte du fourage est grande, que les ennemis font de fausses attaques d'un côté, afin de l'obliger d'y porter toutes ses Troupes, ou une bonne partie, pendant qu'ils tombent avec de plus grandes forces du côté qu'on aura dégarni. Par cette ruse ils enlevent un grand nombre de fourageurs. On peut parer à cet inconvenient par l'avis des partis qu'on envoye vers l'ennemi, ordonnant aux Troupes qui forment l'enceinte, de ne point sortir de leurs postes sans ordre, & ne marchant à l'endroit attaqué qu'avec une partie du Corps que l'Officier Général s'est réservé, ou avec

le

le tout lorſqu'on connoîtra le véritable endroit où l'ennemi veut pénétrer.

Le fourage étant fini, l'Officier Général envoye pluſieurs Officiers pour bien examiner s'il ne reſte aucuns fourageurs dans la plaine ; & s'étant aſſûré qu'ils ſont tous partis, il donne ſes ordres pour retirer les poſtes d'Infanterie, s'il y en a, commençant par les plus avancez qu'il fait marcher devant. Il aſſemble enſuite toute ſa Cavalerie diſperſée, il la fait retirer par troupes en bon ordre, demeurant à la derniere. Lorſqu'elles auront paſſé le défilé, s'il y en a, ou le ruiſſeau ou la riviere, il lui fait faire alte, pour retirer l'Infanterie & l'Artillerie qu'il y avoit poſtées. Il commence par mettre en marche l'Artillerie, enſuite l'Infanterie qu'il ſuit avec la Cavalerie. Il retire les Troupes qu'il a laiſſées à vue des chemins, à meſure qu'il les trouve, & arrive enfin dans le Camp en bon ordre.

Si le fourage ſe faiſoit bien près de l'Armée ennemie, le Général fait tenir les chevaux bridez à l'aîle qui ne fourage point, & la fait marcher, ou du moins une partie, s'il eſt averti que les ennemis marchent pour donner quelque échec au fourage. On obſerve autant qu'il eſt poſſible, de faire les fourages

le même jour que les ennemis en font de leur côté.

Voilà les principales précautions que l'on prend pour les fourages ordinaires. A l'égard de ceux que l'on fait dans l'arriere saison, & qui se font dans les Villages, on est obligé de prendre d'autres mesures qu'il est à propos de détailler.

On destine pour fourager un certain nombre de Villages, que le Général a envoyé reconnoître par l'Officier Général qui doit faire le fourage, ou par quelque autre Officier entendu, afin de savoir s'il y en a suffisamment pour les Troupes qui en ont besoin, & d'être certain de celles qui sont nécessaires pour qu'on le puisse faire en sûreté. On en régle le nombre, par rapport à la quantité de villages qu'on doit fourager, & á leur éloignement, ou selon la proximité de l'Armée des ennemis, ou de leurs places. Chaque Brigadier de Cavalerie doit conduire lui-même la brigade qu'il commande, de même que les Colonels leurs Régimens.

L'Officier Général qui commande le fourage, part du Camp avec les fourageurs, avec les détachemens de Cavalerie & d'Infanterie destinés pour l'escorter. Il les poste de maniere que les Villages que l'on doit fourager soient

cou-

couverts. Il fait ſur tout occuper toutes les avenues ou chemins qui y conduiſent, auſſi bien que les hauteurs deſquelles on peut découvrir ce qui y pouroit venir.

Chaque Brigadier particulier, & les Colonels font garder pareillement toutes les avenues du village qu'on leur aura donné pour leur Brigade ou pour leur Régiment: ou ſi l'on deſtine pluſieurs Brigades pour fourager dans le même village, comme il peut arriver lorſqu'il eſt gros & bien fourni, le plus ancien Brigadier ou Colonel doit être chargé de ce ſoin.

Quand on eſt à portée de l'ennemi les Cavaliers & les Dragons portent leurs mouſquetons & leurs fuſils en bandoüillieres pour s'en ſervir en cas de beſoin. Les Officiers les conduiſent enſemble, & veillent à ce que pas un ne quite ſa compagnie. Ils ne les laiſſent point entrer dans les villages, que les eſcortes générales & particulieres ne ſoient poſtées. L'Officier Général prend la précaution de poſter de l'Infanterie dans les bois, défilés ou paſſages qui ſe trouvent entre les villages qu'on fourage & le Camp, & laiſſe quelques troupes de Cavalerie dans la plaine pour la ſûreté du retour des fourageurs, qui ne peuvent

ſe

ſe retirer avec le même ordre qu'ils ſont venus. Cependant les Officiers de chaque Corps les aſſemblent le mieux qu'ils peuvent, les mettent en file & marchent à leur tête. Ils tiennent ſur tout la main à ce que les fourageurs ne jettent point leurs trouſſes aux premieres allarmes, comme il arrive ſouvent, & ils ne le doivent permettre que dans une abſolue néceſſité, non pour ſe retirer en déſordre, mais pour ſe raſſembler, & faire ferme à l'ennemi qui ſe préſente.

Les Brigadiers ou Colonels qui ſont chargez de faire fourager les villages qui leur ont été marquez, ne font point retirer les troupes qui en gardent les avenues, que les fourageurs n'en ſoient abſolument ſortis ; & afin d'en être plus aſſurez, ils envoyent des Officiers pour foüiller toutes les maiſons ſans exception. Lorſqu'ils ont retiré les poſtes & raſſemblé leurs troupes, ils ſuivent le même chemin que les fourageurs, afin de les aider dans leur retraite, s'ils en trouvent l'occaſion.

Chaque Brigade & Régiment d'Infanterie fournit des Grenadiers ou Fuſeliers, pour eſcorter & contenir les fourageurs de leurs Corps, auſſi-bien que l'Artillerie qui ſe ſert du Bataillon du Royal Artillerie, deſtiné pour ſon ſervice.

vice. Le Commandant de ce Corps charge un Lieutenant ou un Commiſſaire Provincial de la conduite des chevaux du charroi. Il commande auſſi les troupes deſtinées pour leur ſureté, & il prend les mêmes précautions qu'on a marquées ci-deſſus, ſoit pour arriver au village qui lui eſt deſtiné pour fourager, afin de le faire en ſureté, ou pour ſe retirer. A l'égard des chevaux des vivres, le Général leur donne pareillement quelques villages pour faire leur fourage, & des troupes pour les eſcorter auſſi bien qu'au quartier général, & aux autres quartiers. L'Officier Général qui a poſté des troupes pour couvrir tous les villages où ſe font les fourages, ne retire point les poſtes, qu'il ne ſoit certain que tout en eſt ſorti.

Il eſt aiſé de connoître par ce détail des précautions qu'un Officier Général doit prendre pour bien camper une Armée, & pour la faire fourrager, quelles attentions il doit avoir pour y bien reuſſir, afin de ne s'attirer aucun blâme de la part du Général, ou de celle des Officiers Généraux, qui ne manquent pas d'y venir pour les examiner: mais pour en recevoir au contraire des applaudiſſemens lorſqu'il s'en ſera bien acquité, en laiſſant des préjugez favorables de ſa capacité,

pacité, pour être élevé à de plus grands honneurs. Les fautes que l'on fait dans le métier de la guerre sont presque toûjours irréparables; & un Officier a bien de la peine à effacer les premieres impressions qu'on a prises contre lui, quand il lui arrive un échec considérable par sa faute, ou pour n'avoir pas pris toutes les précautions convenables, & avoir négligé les avantages dont il pouvoit profiter.

Des Batailles.

NOus allons parler de la plus brillante de toutes les actions de la guerre, dont les suites décident quelquefois de la perte ou de l'agrandissement des Etats. C'est elle qui fait les Conquerans, & qui donne plus qu'aucune autre la réputation de grand Capitaine. C'est par le gain des batailles que les Hommes illustres des siécles passez ont rendu leurs noms immortels. Et quoique d'ordinaire un seul jour, & quelquefois trois ou quatre heures décident du sort des Peuples, & de la réputation d'un Général, on peut dire que tout ce qui précéde n'a eû pour but, que de réussir dans une action

action si importante, & tout ensemble si critique.

C'est dans une bataille que la valeur, la force du génie & la prudence du Général, paroissent dans toute leur étendue: c'est dans cette action qu'il fait voir toute sa capacité, & qu'il met au jour les talens supérieurs qu'il possede. Car, quelle expérience, quel courage, & quelle fermeté d'ame ne doit point avoir un Général dans ces grandes occasions? Il faudroit un volume entier pour donner la juste idée qu'on en doit avoir. C'est pourquoi je me contente de marquer en peu de mots les précautions qu'il prend avant l'action, de quelle maniere il se comporte pendant qu'elle dure, & ce qu'il fait lorsqu'elle est finie pour profiter de sa victoire, ou pour empêcher que l'ennemi ne pousse trop loin ses avantages, s'il a le malheur de perdre la bataille.

Il est nécessaire, comme dans toutes les autres actions de guerre, qu'un Général soit bien instruit du nombre, de la force, du nom & du rang des troupes, dont l'Armée qu'il commande est composée; qu'il ait la même connoissance des ennemis qu'il va combattre, des différentes Nations qui composent son armée, quelle est sa force en Infanterie, en Cavalerie, & en Artillerie; qu'il sça-

che leur maniere de combattre, & le terrain que l'une & l'autre Armée doit occuper.

Les differentes occasions qui donnent lieu à une bataille demandent de dispositions differentes.

On parvient à une action générale ou par un dessein formé, ou par force. Dans l'un & l'autre cas plusieurs occasions la peuvent faire naître. La premiere, lorsque les Armées étant à peu prés d'égales forces, un Général a ordre du Prince de combattre les ennemis lorsqu'il en trouvera l'occasion ; c'est-à-dire, lorsqu'il ne sera pas dans un poste impraticable ; quand les deux partis souhaitent le combat ; lorsque l'on veut faire le siége d'une place ; ou quand on veut empêcher l'ennemi d'en assiéger une ; en attaquant des lignes, lorsque le siége est formé, ou en les soutenant ; lorsqu'on a dessein d'attaquer une Armée retranchée ; ou au contraire, lorsqu'on est obligé, étant inférieur à l'ennemi, de faire des lignes pour éviter de combattre, ou pour couvrir un païs.

On trouve encore l'occasion d'en venir aux mains, lorsqu'on veut pénétrer dans le païs ennemi, & qu'une Armée veut s'y opposer ; & pareillement lorsque l'ennemi veut entrer dans le vôtre, pour l'en empêcher, ou pour l'en chasser lorsqu'il y est entré.

Il peut arriver aussi que les deux Armées

mées ayant deſſein en même tems de ſe ſaiſir de quelques villes, ou poſtes avantageux, elles ſe rencontrent, & en viennent à une affaire générale.

Une Armée eſt encore ſouvent obligée de combattre malgré elle, lorſqu'elle eſt enfermée dans un poſte avantageux, & que l'ennemi, quoique ſupérieur, n'oſe l'y attaquer; mais trouve le moyen de lui couper les vivres & de l'affamer. C'eſt dans une pareille occaſion que l'on riſque le tout pour le tout, & l'habileté du Général jointe au déſeſpoir du Soldat, le fait quelquefois ſortir d'un pas ſi fâcheux avec avantage: & enfin l'on peut donner Bataille quand on a deſſein de joindre une Armée à une autre, & que l'ennemi a intérêt d'empêcher la jonction, ou lorſqu'on veut s'oppoſer à un ſemblable deſſein des ennemis.

Toutes ces differentes occaſions demandent des diſpoſitions particulieres pour combattre, leſquelles je vais tâcher de traiter. Je commence par celles qu'on fait pour attaquer l'ennemi qui eſt dans un poſte ordinaire.

De la maniere de disposer les Troupes pour une Bataille rangée.

ON doit d'abord supposer que le Général qui veut combattre l'ennemi, est parfaitement instruit du païs où il veut agir, & principalement du terrain qui est entre l'Armée ennemie, & la sienne; ensorte qu'il n'ignore pas le moindre défilé, ni les ruisseaux, bois, marais, ravines, hauteurs, &c. qu'il a pour cet effet été reconnoître lui-même, & qu'il s'est approché le plus qu'il a pû du Camp ennemi pour être plus certain de sa situation, & être en état de régler avant que de mettre son Armée en mouvement, l'ordre de la marche, & celui de l'attaque qu'il a projetté de faire.

Je ne puis m'empêcher de marquer ici la faute où les Princes tombent souvent, de retirer un Général qui a commandé quelques Campagnes dans un païs, & qui en a une parfaite connoissance, pour l'envoyer servir dans un autre, pour quelques raisons particulieres, par les intrigues de la Cour, ou par la volonté d'un Ministre qui en veut favoriser quelque autre; puisque ce n'est pas une petite affaire

affaire pour celui qui lui succede, d'acquérir la même connoissance, & qu'il lui faut un tems considérable avant qu'il la possede, un pareil changement ne peut être que très-préjudiciable au service du Prince; étant certain qu'une des qualitez des plus nécessaires à un Général d'Armée, est la connoissance parfaite du païs où il fait la guerre.

Il est souvent nécessaire de dérober à l'ennemi le dessein qu'on a de l'attaquer. Un Général prend pour cela la précaution quelques jours auparavant, & même avant que son Armée soit près de celle de l'ennemi, de donner des ordres de tenir les armes en bon état, & de faire distribuer à l'Infanterie de la poudre & des balles, outre les dix cartouches dont chaque Soldat doit être pourvû en entrant en Campagne, & que les Majors des Régimens ont soin de visiter.

Lorsqu'un Général a pris le parti de marcher aux ennemis pour les combattre, il donne ses ordres, le plus secretement qu'il peut à tous les Officiers chargez du détail, & régle avec eux, & les Officiers Généraux, l'ordre de marcher selon le païs, les chemins ou les défilez qu'il doit trouver. Si le païs est assez ouvert, la marche sur cinq colonnes est

la plus convenable : il sera même encore plus avantageux d'y marcher sur un plus grand nombre de colonnes, si le païs le permet. Si l'on prend le parti des cinq colonnes, les deux aîles de Cavalerie des deux lignes, font les colonnes de la droite & de la gauche ; l'Infanterie de chaque ligne forme deux colonnes à la droite & à la gauche des deux de la Cavalerie, & l'Artillerie fait celle du centre, suivie du Corps de réserve. On prend la précaution d'envoyer les gros & les menus équipages, & les vivres sous quelque place à portée, s'il y en a, ou bien on les poste dans un lieu de sûreté avec quelques Troupes pour les garder. Il y a à chaque colonne des Officiers Généraux qui observent de marcher autant qu'ils peuvent à même hauteur, & ont chacun attention à la marche des autres, afin de faire alte quand il sera nécessaire pour les attendre.

L'Armée marchant en cet ordre, & le Général ayant connoissance du lieu qu'il veut occuper près de l'ennemi, il sera aisé aux colonnes de se mettre en bataille en y arrivant. Celles de la droite & de la gauche se déployent chacune de leur côté, pour laisser à l'Infanterie le terrain nécessaire dans le centre, pour se poster aussi en arrivant : & en même

tems,

tems, l'Artillerie qui fait la colonne du centre ſe partageant à droite & à gauche, ſe trouve bien-tôt à la tête des Troupes, où chaque brigade doit être poſtée ſelon l'ordre de bataille. De cette maniere la premiere ligne ſera promptement en bataille ſans embarras, & donnera le tems à la ſeconde ligne d'en faire autant auſſi-bien qu'au corps de reſerve qu'on ne doit pas négliger d'avoir; l'expérience ayant fait connoître dans pluſieurs occaſions ſon utilité, & principalement dans cette derniere guerre.

Loſque le païs eſt coupé, & qu'il y a des défilés, on ne marche que ſur trois colonnes. La premiere ligne fait celle de la droite, la ſeconde celle de la gauche, l'Artillerie & le Corps de réſerve celle du centre, en obſervant d'y mettre quelques troupes à la tête. Il eſt abſolument néceſſaire d'avoir dans l'un ou l'autre cas des travailleurs, & un chariot d'outils à la tête des colonnes, pour accomoder les paſſages & les chemins. Les Officiers Généraux qui ſont à la tête des colonnes étant obligés de s'arreter, on envoye en donner avis à ceux qui ſont à la tête des autres, afin qu'ils en faſſent de même, ſi quelque choſe les empêchoit de ſe voir.

S'il n'y avoit qu'un ſeul chemin pour

aller à l'ennemi, ce qui n'arrive guerres, il feroit pour lors abfolument néceffaire d'en faire faire fi la chofe eft poffible, afin de pouvoir marcher fur plufieurs colonnes, ou bien il faudroit être certain de trouver une plaine au fortir du défilé, afin de pouvoir s'y mettre en bataille, qu'elle fût affez éloignée de l'ennemi pour avoir le tems de le faire, & qu'on pût enfuite aller à lui fur plufieurs colonnes. Si cela ne fe rencontre pas, il ne feroit pas prudent de tenter une pareille marche, l'avant garde de l'Armée courant rifque d'être défaite, avant que le refte des troupes pût la fecourir.

Dans les différentes manieres de marcher que je viens de donnei pour combattre l'ennemi, & dont la premiere eft la plus avantageufe, le Général a fon plan fait pour mettre fon Armée en bataille, lorfqu'il eft près des ennemis, ce qu'on éxécute à mefure que les troupes arrivent.

La premiere maxime que l'on obferve, eft que toutes les Troupes fe puiffent foutenir les unes les autres fans confufion, en forte que l'une étant rompuë, ne renverfe pas l'autre.

La feconde eft de tâcher qu'elles combattent fur le plus grand front qu'on pourra, afin de ne pas courir rifque d'ê-

tre

tre enfermées par l'ennemi; si son ordre de bataille est plus ouvert; & au contraire de se mette en état de prendre son armée par les flancs, s'il est plus serré: mais aussi il ne faut pas s'étendre de maniere qu'une Troupe étant rompüe, il n'y ait rien derriere pour arrêter celle qui l'auroit défaite, ou bien que les bataillons ou les escadrons soient si éloignés les uns des autres, que deux de l'ennemi se joignant pour en attaquer un seul; ceux qui seroient à sa droite & à sa gauche ne fussent pas à portée de le secourir.

Pour demeurer dans une juste proportion, on met l'Armée sur deux lignes qui sont à peu près de même force, l'Infanterie dans le centre & la Cavalerie sur les ailes, selon l'usage présent, auquel on est obligé de se conformer: car M. de Turenne a souvent entremêlé les bataillons d'escadrons; & M. de Montecuculi Général de l'Empereur, d'une grande réputation & d'un grand mérite, avoit le même usage dans ses ordres de batailles; afin que ses troupes se pussent secourir réciproquement. La raison qu'il en apportoit, étoit qu'on se servoit dans une action de l'Infanterie, de la Cavalerie, & de l'Artillerie; & que ces trois corps doivent toûjours être

à portée de se secourir mutuellement ; que leurs forces étant bien unies, ils sont en quelque sorte invincibles. Il soutenoit au contraire que dans les ordonnances modernes, où toute l'Infanterie est au centre, & la Cavalerie sur les aîles, ils ne pourroient tirer de secours les uns des autres par leur grand éloignement, & qu'il étoit évident que lorsque les aîles étoient battuës, l'Infanterie qui demeure abandonnée & découverte par les flancs, ne pouvoit manquer d'être défaite. Malgré ce raisonnement, qui est parfaitement bon, comme toute l'Europe suit présentement l'usage de mettre l'Infanterie dans le centre & la Cavalerie sur les aîles, on est obligé de s'y conformer. Si un Général vouloit pratiquer le contraire, il est visible que les aîles de l'Armée ennemie ne pourroient pas tenir contre les siennes, s'il y postoit de l'Infanterie ; mais il ne l'est pas moins que son corps de bataille seroit battu ; la Cavalerie qu'il y auroit mise ne pouvant soutenir le feu de l'Infanterie ennemie, elle se renverseroit sur les bataillons, ou laisseroit des vuides qui donneroient occasion de les prendre en flanc.

Les deux lignes de l'Armée étant rangées en bataille, comme je viens de le marquer, elles doivent être soutenues

par

par un corps de rèſerve composé de quelques bataillons, & de pluſieurs eſcadrons de Cavallerie & de Dragons. Il n'y avoit point autrefois d'Infanterie, parce que la Cavalerie ſe poſte plus facilement dans les endroits où l'on peut en avoir beſoin: mais on a reconnu dans ces dernieres guerres de quelle importance il étoit d'avoir de bons Bataillons en réſerve pour s'en ſervir à propos.

La ſeconde ligne doit être éloignée de la premiere de trois cens pas, & le Corps de réſerve de cinq à ſix cens pas. Les eſcadrons & les bataillons étant poſtées vis-à-vis des intervalles des Troupes de la premiere; afin que ſi pendant le Combat les eſcadrons & les bataillons de celle-ci étoient rompus, ils ne ſe renverſaſſent pas ſur ceux de la ſeconde ligne.

Lorſque l'Armée eſt arrivée à portée de celle des ennemis, on fait la diſpoſition pour l'attaque ſelon la ſituation où on la trouve. Quand l'ennemi a des forces à peu près égales, il ſe campe le plus avantageuſement qu'il peut, ſans ſe retrancher, ayant ſa droite & ſa gauche appuyée à quelques villages, s'il s'en trouve, & les fait garder par de l'Infanterie, qui d'ordinaire s'y retranche; ou bien il appuye ſes flancs à quelque riviere, ravine, marais ou bois impra-

ticable. En cas qu'il y ait des villages; il est absolument nécessaire de les faire attaquer par de bonne Infanterie soutenue par d'autre, afin de faire marcher toute l'Armée selon qu'elle sera en bataille, quand l'un ou l'autre sera emporté. Ces attaques doivent être précédées par un gros feu d'Artillerie qui tire longtems, & fréquemment avant que d'en venir aux mains. Son effet peut être si violent, que la grande perte qu'il cause aux ennemis, non seulement les affoiblisse, mais porte encore la terreur dans leurs Troupes; & l'Infanterie qui est destinée pour attaquer, trouve moins de résistance.

On observe assez en France d'avoir la premiere ligne plus forte que la seconde, parce que le premier avantage ou désavantage, parmi les François, cause souvent le gain ou la perte d'une bataille; & qu'un plus grand nombre de Troupes combattant d'abord, rend leur premier choc plus vigoureux : outre qu'une ligne a bien plus d'avantage, lorsqu'elle a plus de front que celle de l'ennemi; puisque pendant qu'on l'attaque devant soi, on peut la prendre par les flancs; ce qui d'ordinaire décide d'un premier choc. On observe encore que tant que la premiere ligne peut combattre, quoi qu'elle

qu'elle ait battu la premiere ligne de l'Armée ennemie, elle doit continuer de le faire, jusqu'à ce que leur seconde ligne marche en avant pour combattre ce qui se présente : & comme elle s'y porte avec ordre, & que les ennemis par le premier choc qu'ils ont fait, ne sont pas d'ordinaire dans le même état, on trouve plus de facilité à la battre.

Si au contraire l'Armée a moins de front que celle des ennemis, on est obligé pour lors de tâcher de couvrir ses flancs de quelques ruisseaux, ravins ou bois, afin qu'on ne puisse être tourné. On s'est servi quelquefois dans de semblables occasions de charettes ou chariots qu'on postoit sur la droite & sur la gauche de l'Armée, & qu'on garnissoit de Mousquetaires : mais on doit supposer qu'une Armée qui va en attaquer une autre, est assez forte pour n'avoir pas besoin de recourir à de pareils secours, par conséquent cet expédient ne peut servir qu'à une Armée inferieure, qui se trouve obligée de combattre dans un lieu où elle n'a pas eu le tems de se bien poster, ou de se retrancher.

J'ai déja parlé de la nécessité qu'il y a d'avoir un Corps de réserve composé de bonnes Troupes. Il faudroit qu'il fût commandé par un Officier Général

qui n'eut point trop de feu ; parce qu'il peut arriver que par sa sagesse & sa valeur, il rétablisse une affaire, & qu'il soit cause du gain d'une bataille.

Le plus ancien Lieutenant Général a le commandement de l'aîle droite de la premiere ligne, le second celui de la gauche, celui qui suit se met au centre de l'Infanterie ; le quatriéme commande l'aîle droite de la seconde ligne, le cinquiéme l'aîle gauche, le sixiéme le centre de l'Infanterie de cette ligne, & les autres redoublent selon leur rang aux aîles ou dans le centre. Les Maréchaux de Camp suivent le même ordre de leur anciennetée, & les Brigadiers sont à la tête de leurs Brigades. La Cour, ou le Commandant de l'Armèe choisit l'Officier Général qui doit commander le Corps de réserve.

Lorsque les Armées sont aussi nombreuses que celles que nous avons vûes en Flandre pendant cette derniere guerre, on partage comme on a fait, le Corps de réserve en trois. On le fait plus fort pour cet effet, & il est composé de Cavalerie & d'Infanterie ; & comme le nombre des Officiers Généraux étoit grand, il a été commandé dans les dernieres campagnes par des Lieutenants Généraux, qui avoient des Maréchaux de Camp sous leurs ordres.

L'Artillerie se place toûjours à la tête de la premiere ligne. Les plus grosses piéces de canon vis-à-vis le centre de l'Infanterie, & les petites vis-à vis l'intervalle qui est entre l'Infanterie & la Cavalerie, ou devant la Cavalerie. S'il se trouve quelques éminences ou hauteurs sur la droite ou sur la gauche, un Général ne négligé point de s'en emparer, afin d'y placer quelques brigades d'Artillerie, qui pouvant prendre l'Armée ennemie par les flancs, causent un grand désordre dans leurs Troupes, & empêchent que l'ennemi ne s'en saisisse pour y mettre son canon. Si au contraire l'ennemi s'en est emparé, le Général fait tous ses efforts pour l'en chasser; ce qui a fait quelquefois changer une bataille générale en un combat particulier de Régimens contre Régimens, les uns pour attaquer ces hauteurs, & les autres pour s'y maintenir: ce combat peut durer jusqu'à la nuit, & obliger l'un des deux partis à se retirer, ou quelquefois les deux, qui trouvant leurs troupes affoiblies, ne sont point instruits du désordre arrive du côté des ennmis. C'est ce qui arriva a la bataille d'Einsheim, que M. de Turenne gagna sur les Impériaux, où toute l'action se passa dans un bois qui étoit devant l'aîle droite de l'Armée de France.

Lors-

Lorſqu'une Arméé eſt en bataille, & que le Général a fait occuper tous les poſtes néceſſaires, & fait toutes les diſpoſitions convenables pour combattre avec avantage, il tâche de prévenir l'ennemi, & de le charger avant qu'il ſoit en état; & s'il y eſt auſſi-tôt que lui, & que le terrain ſoit égal, il l'attaque le premier On connoit par expérience que ceux qui prennent ce parti, ont un grand avantage, principalement lorſqu'on méne des troupes Françoiſes. C'étoit la maxime de Céſar, que les plus grands Capitaines ont ſuivie.

Si au contraire le terrain que les ennemis occupent eſt avantagex pour eux, ſoit à cauſe de quelque rideau qu'il faille monter pour y aller, ou qu'on ſoit obligé de traverſer des foſſez, de paſſer des ruiſſeaux, des rivieres, ou d'autres endroits difficiles, il eſt plus expédient pour lors de les attendre, à moins qu'on ne ſoit beaucoup ſupérieur, ou qu'on n'ait quelques raiſons preſſantes qui obligent de rechercher le combat. C'eſt l'exemple que donna le Prince Eugene devant Belgrade en 1717. lorſqu'il ſortit de ſes lignes pour aller combattre l'Armée des Turcs, leſquels ne ſongeant qu'à faire leurs diſpoſitions pour attaquer les Imperiaux, furent ſurpris & bat-

battus, quoi qu'ils eussent une Armée plus forte. Par ce coup de désespoir, ce Prince sauva l'Armée de l'Empire, qui devant être attaquée deux jours après, auroit été apparemment défaite, & auroit eu de la peine à se retirer, ayant le Danube & la Save derriere elle. On peut encore prendre le parti d'attendre l'ennemi lorsque l'Artillerie est placée si avantageusement, qu'elle peut beaucoup l'incommoder.

Lorsque la premiere ligne s'ébranle pour aller aux ennemis, la seconde doit marcher aussi, afin de ne point laisser un trop long intervalle entre les deux lignes, de crainte que la premiere ne soit rompuë avant que la seconde soit à portée de la secourir. Pour éviter cet inconvenient, la seconde ligne observe le même intervalle qu'elle a gardé en se mettant en bataille : l'Officier Général qui commande l'aîle droite de cette seconde ligne y a beaucoup d'attention aussi-bien que ceux qui sont à l'aîle gauche & au centre. C'est ce qui ne fut point observé à la bataille de Ramillies ; la seconde ligne n'ayant pas eu l'attention de s'avancer à mesure que la premiere marcha contre l'ennemi ; l'aîle droite de la premiere ligne fut battue par le grand nombre de Troupes qui l'at-

l'attaquerent, & la seconde ne fut pas à portée de la secourir; & peut-être que les François n'auroient pas perdu la bataille sans cette faute.

Celui qui commande le Corps de réserve ne doit point marcher avec trop de précipitation, afin de donner le tems aux Troupes rompuës de se rallier. Il seroit même à propos qu'il laissât quelques bataillons ou escadrons pour soutenir en cas de besoin, ceux qu'il mene au combat. Lorsqu'on voit que les Troupes sont rebutées, on ne les mene pas à la charge avec trop de précipitation, mais on leur donne le tems de se bien rallier, & de reprendre haleine.

Le Général doit toûjours sçavoir ce qui se passe aux endroits où il ne peut pas être, & si le terrain l'empêche de le découvrir, il y envoye quelques Aides de camp, ou quelqu'un des Officiers qu'il a auprès de lui, afin d'être en état d'envoyer les ordres selon les nouvelles qu'il apprendra, soit pour pousser les ennemis, ou pour envoyer des secours où il sera nécessaire.

Le Général ne doit point trop s'exposer dans le commencement de l'action. Il tâche de se mettre dans un lieu d'où il puisse voir ce qui se passe, & se porter aux endroits où il s'apperçoit que

l'en-

l'ennemi a de l'avantage. Il se fait voir aux troupes qui doivent combattre, avec un visage qui leur inspire de la hardiesse: il les encourage par des discours obligeans: il leur fait entrevoir une victoire assurée, & les y porte par leur devoir, par nécessité, le butin, les récompenses, & par la fin de leurs fatigues. Il donne avec beaucoup de précision & de neteté ses ordres aux Chefs qui les doivent exécuter; il a attention à faire venir les troupes nécessaires pour les soutenir, les méne lui-même à la charge; & lorsque tout est bien rétabli en un endroit, il va dans un autre, afin de faire la même chose, s'il en est besoin. Il est enfin dans un mouvement continuel pendant l'action; & s'il voit que l'ennemi a un avantage si considérable en quelque endroit qui puisse entraîner la perte de la bataille, c'est alors qu'il ne doit plus épargner sa personne en se metant à la tête des troupes, & en les animant par sa présence, par son exemple & par ses discours; comme fit le Duc de Vendôme à la bataille de Cassano, où il mit pied à terre à la tête de l'Infanterie, & repoussa entierement les Impériaux. Mais il est de l'interest du Prince qui lui a confié son Armée, & de celui de sa patrie, qu'il ne s'expose pas de cette maniere

niere, à moins d'une néceſſité abſoluë.

On ne doit point ſe charger de priſonniers pendant l'action, qu'on ne ſoit bien aſſuré du gain de la bataille, parce, qu'il en peut arriver des inconvénins qui ſeroient préjudiciables, comme celui d'occuper à les garder, des troupes qui ſeroienr utiles ou néceſſaires ailleurs. D'ailleurs, l'avantage qu'on a eû au commencement de la bataille pouvant changer, ceux qu'on auroit épargnés pourroient ſe tourner contre vous. Cela néanmoins ne regarde pas les Officiers de diſtinction; car c'eſt toûjours un grand bien de s'en être rendu maître, & quelquefois le gain de la bataille en dépend.

On doit auſſi avoir une grande attention pour empêcher que les Soldats ou Cavaliers ne ſe débandent pour piller les bagages, ou pour dépoüiller les morts; ce qui peut faire manquer la victoire. Lorſqu'on eſt maitre du champ de bataille, on ne doit pas négliger de ſe rallier promptement. On envoye ſeulement quelques eſcadrons du côté que les ennemis ſe ſont retirés pour les pouſſer, pour faire des priſonniers, & reconnoître s'ils ne ſe rallient point, afin de revenir á la charge. Si les troupes n'étoient point trop fatiguées, & qu'on fût certain qu'ils ne ſongeaſſent point à ſe raſſembler, on

pour-

pourroit alors envoyer après eux un plus grand nombre de troupes pour les pourſuivre juſqu'à la portée de leurs places, ou juſqu'à quelques defilés. C'eſt dans de pareilles pourſuites qu'on fait d'ordinaire beaucoup de priſonniers.

Si une partie de l'Armée avoit de l'avantage, & que l'autre fût battuë, comme cela peut arriver, un Général examine ſi de ſon côté l'avantage eſt plus conſidérable que celui de ſon ennemi; en ce cas il ne retire point les troupes victorieuſes pour ſecourir les autres, qu'elles n'ayent entierement rompu celles qui leur ſont oppoſées, & ſe ſert de celles du Corps de réſerve. Mais s'il reconnoît qu'une partie de ſon Armée eſt plus vigoureuſement repouſſée, que l'autre ne repouſſe celle des ennemis, il ne balance plus pour lors à retirer le plus de troupes qu'il pourra du côté où elles ont de l'avantage, pour ſecourir celles qui ſont en mauvais ordre.

Pendant le combat la principale occupation d'un Général, eſt de faire ſoutenir les troupes qui plient par celles qui ſont derriere elles, & de les faire promptement rallier.

Tant qu'il y a quelque peu d'eſperance de gagner le combat, on retourne toûjours à la charge avec les troupes qu'on

qu'on a ralliées : mais lorsque l'Armée est si fort affoiblie par les differentes charges qui se font faites, & que les ennemis sont si supérieurs qu'on ne doit attendre qu'une déroute, on songe à se retirer avec le plus d'ordre qu'on peut, & on envoye pour cet effet avertir les Officiers Généraux ; afin qu'ils fassent leur retraite avec les troupes qu'ils ont sous leurs ordres : & s'il n'est pas possible de se retirer sur le champ de bataille, on le fait le plus près qu'on peut, afin d'être en état de resister aux troupes que les ennemis pourroient envoyer pour vous suivre.

On ne doit jamais faire envisaget aux troupes, avant ou pendant l'action, le lieu où l'on a dessein de se retirer en cas que l'Armée soit bateuë ; mais il est de la prudence d'un Général de le prévoir sans le faire connoître, & même les chemins par où la droite, la gauche & le centre peuvent marcher en arriere en cas de malheur.

C'est dans une pareille occasion qu'on reconnoît le danger qu'il y a de laisser derriere soy des défilés, des rivieres, des ruisseaux, ou des marais ; puisqu'une Armée battüe qui trouve dans sa retraite de pareils obstacles, se retire avec une telle confusion, qu'elle perd plus de mon-

monde dans ſa retraite que dans la chaleur du combat le plus opiniâtre. C'eſt ce qui fait qu'on ne devroit point s'engagér dans une affaire générale lorſqu'on ne peut pas faire une retraite avec ſûreté, ou à moins que ſe ttouvant dans cette ſituation, on n'ait eû le tems de faire pratiquer autant de chemins ou de ponts, qu'il eſt néceſſaire pour ſe retirer facilement.

Maniere de diſpoſer un Eſcadron pour le mener au Combat.

CHaque Eſcadron eſt compoſé de quatre Compagnies qui étoient chacune de trente-cinq Maîtres avant la réforme, faiſant cent quarante hommes, qu'on met ſur trois rangs. Il y a quatre Officiers par Compagnie, & ſeize par Eſcadron, qui ſont diſpoſez dans l'ordre ſuivant. Si les Eſcadrons étoient plus gros, il ſeroit difficile de les mettre en mouvement; & s'ils étoient moins forts, ils ne pourroient charger que foiblement, & feroient peu de réſiſtance.

Le Commandant de chaque Eſcadron, eſt toûjours dans le centre, afin de bien obſerver ſa droite & ſa gauche: il a la crou-

croupe de son cheval jusqu'aux flancs dans le premier rang.

Chaque Capitaine est à la tête de sa Compagnie, plus reculé dans le premier rang, que le Commandant de l'Escadron, de sorte que l'encolure de son cheval est hors du premier rang, afin qu'il voye la droite & la gauche de sa Compagnie. Les Lieutenants & les Cornettes sont dans le même rang que les Cavaliers, à la tête de leurs Compagnies à une distance égale.

Il y a deux Etendarts par escadron, qu'on observe de placer, de maniere qu'il y ait toûjours huit Cavaliers à la droite & huit à la gauche; & on choisit d'ordinaire deux Cavaliers distinguez pour mettre à la droite & à la gauche des étendarts. Le dernier Lieutenant de l'escadron a sa place derriere avec les Maréchaux des Logis, excepté deux qui doivent rester sur les aîles; & ce sont les deux des Compagnies qui sont sur la droite & sur la gauche de l'scadron.

On a l'attention de choisir les meillers Cavaliers pour mettre au premier rang, lequel étant fortifié des Officiers, se trouve en état d'attaquer plus vivement l'escadron ennemi qui lui est opposé, ou de soutenir ses efforts.

Il y a ordinairement vingt Maîtres com-

commandés à chaque aîle des Escadrons, dont le Commandant se peut servir, lorsqu'il le trouve à propos, soit pour faire tirer d'abord sur les ennemis, & principalement sur les Officiers, soit pour les prendre en flanc, pendant que l'Escadron les charge, ou pour les pousser, lorsqu'après une charge ils seront rompus, & prendront la fuite; ensorte que l'Escadron demeure toûjours réuni, sans désordre & sans confusion, afin qu'il soit prêt à recharger, si les ennemis se rallient & retournent au combat; ou s'il vient une seconde ligne pour soutenir ceux qui sont poussés & battus: & afin que les Cavaliers qui demeurent à l'Escadron, ne songent pas à se débander pour aller prendre des chevaux ou autres choses, ce qui tombe entre les mains des quarante Maîtres commandés, est partagé également à tous les Cavaliers de l'Escadron. Les Cavaliers commandés ont les mousquetons hauts; ceux du premier rang peuvent s'en servir en chargeant, & les autres ont l'épée à la main.

Si le Major commande un Escadron, l'Aide-Major demeure auprès du Colonel, ou de celui qui commande le Régiment: & si le Major ne commande pas un Escadron, aprés qu'il a donné les derniers ordres, il va se placer dans le rang

des Capitaines auprès du Commandant du Régiment, & l'aide-Major va dans le même tems occuper le même poste auprès du Commandant du second Escadron.

Les Escadrons en marchant doivent conserver les intervalles qu'on laisse ordinairement entre les Escadrons, & qui sont au moins de cinquante ou soixante pas, afin qu'un Escadron y puisse passer aisément: la longueur du front d'un Escadron de six vingt chevaux étant de quarante pas.

Il faut qu'un Escadron maintienne exactement les distances ordonnées entre les Cavaliers, qu'elles ne soient pas serrées de maniere qu'ils n'ayent pas la liberté de faire les mouvemens convenables, ni si grandes, qu'elles donnent une entrée facile à l'ennemi.

Maniere de disposer un Bataillon pour le mener au Combat.

LEs Bataillons sont composez de douze Compagnies de quarante-cinq Soldats chacune, & d'une Compagnie de Grenadiers de pareil nombre; ce qui fait cinq cens quatre-vingt-cinq hommes,

mes, qui est la force d'un Bataillon lorsqu'il est complet. Le Roi augmenta les Compagnies de cinq hommes pour la Campagne de 1712. mais cette augmentation n'eut point lieu, à cause de la difficulté qu'on trouva à faire des hommes. C'est pourquoi on compte en France qu'un Bataillon est fort, lorsqu'il se conserve à cinq cens pendant la Campagne.

On les mettoit autrefois sur cinq rangs qui étoient de cent hommes de front : mais dans ces dernieres années on a trouvé plus à propos de ne les mettre que sur quatre rangs; & par conséquent un Bataillon de cinq cens a présentement cent vingt-cinq hommes de front, duquel on ôte la Compagnie des Grenadiers qu'on poste sur la droite du Bataillon, & ce qu'on appelle le Piquet, qu'on met sur le flanc gauche, & qui est de cinquante hommes; ce qui ne donne plus que cent Soldats environ par rang.

La Compagnie de Grenadiers est à la droite du Bataillon, & cinquante Fuseliers à la gauche, qu'on nomme Piquet, commandez par un Capitaine, lesquels se postent proche des Sergens qui sont à chaque aîle des rangs. Le Commandant du Bataillon est dans le centre assez avancé pour voir le front. Il a deux Sergens assurez derriere lui, & deux Grenadiers

ou Fuſeliers. Le premier Capitaine aprés lui eſt à la droite du Bataillon, & le ſecond à la gauche, moins avancez que le Commandant ; c'eſt-à-dire, deux pas devant les ſoldats. Ils ſont à la tête des deux files de la droite & de la gauche, & ont auſſi deux Grenadiers ou Fuſeliers derriere eux. Le troiſieme & les deux derniers Capitaines ont leur poſte à la queue du Bataillon avec deux Lieutenans & un ſous-Lieutenant, entre le Capitaine du centre & celui de la droite, & les deux autres entre le Capitaine du centre & celui de la gauche. Il y a outre cela ſix Sergens. Le reſte des Capitaines & autres Officiers ſe poſtent ſelon leur rang à la tête du Bataillon. On mettoit autrefois les drapeaux entre le ſecond rang & le troiſieme; mais on a trouvé plus à propos de les mettre tous trois enſemble, entre le troiſieme & le dernier rang, avec trois Sergens pour les garder. De cette maniére il y a de tous côtez des Officiers avec des eſpontons, & des Sergens ayant des hallebardes, leſquels avec tous les ſoldats la bayonnette au bout du fuſil, fraiſent tout le Bataillon.

Les Officiers qui portent les drapeaux, les doivent porter le plus haut qu'ils peuvent.

Les tambours ſe mettent entre le troi-

ſieme

sieme & le quatrieme rang, derriere les drapeaux.

Dans cette disposition il n'y a rien d'embarassé aux aîles, & l'on voit tout ce qui approche du Bataillon. Lorsqu'il marche, il le fait très lentement devant lui, & se régle en marchant sur sa droite. Il a attention à conserver les intervalles, qui doivent être de même largeur que le front du Bataillon. Il observe un grand silence, personne ne devant parler que le Commandant, ou le Major par son ordre. Il faut que ses paroles soient courtes, claires, & sans ambiguité.

Lorsque le Bataillon marche à l'ennemi, & qu'il est hors de portée, les Capitaines & les Officiers ont l'esponton à la main; les Officiers subalternes à un grand pas du soldat, les Capitaines à un grand pas des subalternes. Ils doivent regarder de tems en tems derriere eux, parce qu'insensiblement les Officiers s'avancent, & s'éloignent du soldat; ce qui lui donne lieu de parler, & fait souvent rompre le Bataillon. Quand il marche un peu loin de l'ennemi, il faut que les rangs soient ouverts de deux grands pas, & les files serrées, de façon qu'un soldat puisse marcher aisément, tirer, & charger les armes avec la liberté

du coude en marchant; & dans cet état, les soldats marchent le fusil sur l'épaule.

Lorsqu'on est près de l'ennemi & qu'on marche pour le combattre, les Capitaines & les autres Officiers se mettent sur une même ligne, ne faisant qu'un rang, à l'exception du Commandant qui est deux pas devant, & des deux Capitaines des aîles, qui ont un pas seulement d'avance. Ils se serrent sur les soldats, de maniere qu'ils marchent comme s'ils avoient la moitié du corps dans l'intervalle des files des soldats, afin qu'ils puissent voir la droite & la gauche du Bataillon. Ils ont soin, pendant qu'on marche à l'ennemi, d'être toûjours dans cet état, sans être dedans ni dehors le Bataillon. Dans le tems qu'on marche *apreste*, l'on serre les rangs en avant à un petit pas de distance, afin d'éviter un murmure qui se met toûjours dans les troupes, lorsqu'on marche trop vîte, & que les rangs & les files sont trop pressez.

Ce qu'on appelle *apreste*, est de faire présenter les armes aux soldats, & de marcher dans cette disposition pour être prêts à tirer: mais depuis quelque tems, lorsqu'on est prêt de charger l'ennemi, on fait porter aux soldats leurs armes en chas-

chasseur, ce qui est moins embarassant pour eux, a un air plus fier, & les met en état de mieux marcher, & de tirer quand il est nécessaire. On doit, sur tout, les préparer à ne point tirer, & à essuyer le feu des ennemis; attendu qu'un Bataillon est d'ordinaire battu quand il a tiré son feu, & que celui qui lui est opposé a encore tout le sien. On fait pour cet effet comprendre aux soldats, que les Grenadiers & les Fuseliers des aîles, aussi-bien que ceux qui sont commandez derriere les trois Capitaines, n'y sont placez que pour tirer, si le Commandant le juge à propos: mais qu'il ne faut pas que le corps du Bataillon tire, à moins d'un nouveau commandement. Cet ordre ne doit être observé que lorsqu'on marche à l'ennemi; car quand il y a quelque obstacle pour en venir aux mains, il faut tâcher de tirer plus que lui.

Lorsque le Bataillon est obligé de faire demi-tour à droite pour faire tête à l'ennemi par derriere, la ligne des Officiers & des soldats qui est à la queue, se doit serrer pareillement sur le rang des soldats, ayant la moitié du corps dans le rang, à la réserve du Capitaine du centre, qui se met deux pas devant les soldats.

Le Commandant du Bataillon peut

être à cheval à la tête, quoique le reste des Officiers soient à pied, dans le tems qu'on marche aux ennemis. Il y a même de certaines occasions où il est nécessaire qu'il soit à cheval, comme lorsqu'on marche sur une ligne en bataille, afin de faire conserver les intervalles, & de pouvoir plus diligemment remedier aux inconveniens qui pouroient arriver.

Il est nécessaire que le Major soit à cheval, ou un autre Officier à sa place; & ils doivent se mettre l'un à la droite, & l'autre à la gauche; ce qui est très utile pour faire marcher un Bataillon, & très necessaire pour le ralîment.

Le Commandant observe avec attention la ligne avec laquelle il marche, afin de la mener à la hauteur des Bataillons de la droite.

Les Officiers se regardent les uns & les autres, se réglent pareillement sur leur droite, & prennent garde que les soldats marchent bien dans leurs rangs, sur tout sans bruit; & lorsqu'un soldat ne marche pas bien, il vaut mieux s'y porter pour le redresser, que de crier pour l'avertir, le silence étant la chose la plus nécessaire dans ces jours-là.

Le Commandant du Bataillon doit instruire les Officiers de ce qu'ils ont à faire; & le Major a soin de redresser sur

le

le champ ceux qui manquent à ce qui leur aura été ordonné.

Disposition pour attaquer une Armée retranchée.

SI l'Armée qu'on veut combattre est retranchée, précaution que l'ennemi prend quand il est inférieur, les dispositions pour l'attaquer doivent être bien differentes ; aussi bien que l'ordre de Bataille. Pour lors toute l'Infanterie se met à la tête sur une ou plusieurs lignes, selon le front qu'on a dessein d'attaquer. Elle marche sur le plus grand nombre de colonnes qu'elle peut, afin d'être plûtôt en Bataille. Toute l'Artillerie marche à la tête, & on la poste sur les hauteurs qui peuvent battre les retranchemens, & principalement sur celles qui les voyent en flanc. La Cavalerie suit l'Infanterie, & se met en Bataille sur plusieurs lignes pour la soutenir. Il est contre le service, aussi bien que contre l'humanité, de l'exposer, comme on fait souvent pendant plusieurs heures, au feu du canon des ennemis, n'y ayant rien à faire pour elle, que l'Infanterie n'ait emporté les retranche-

mens. Mais lorsqu'elle y est entrée, on la fait marcher en diligence; & si elle peut arriver assez tôt pour soutenir l'Infanterie qui reste dessus ou auprès des retranchemens, & qui travaille à les combler, afin que la Cavalerie les puisse passer par plusieurs endroits, elle est bien mieux en état de combattre, n'étant point affoiblie.

Si tôt qu'elle est entrée dans les retranchemens, elle se doit former sous le feu de l'Infanterie. Elle ne doit point attaquer celle des ennemis, qu'elle ne soit assez forte pour lui tenir tête. Les Escadrons pour lors marchent lentement & bien serrez, observant de laisser les intervalles ordinaires; l'Infanterie reste en bataille derriere pour favoriser le ralîment en cas qu'on soit repoussé. Cette disposition est très avantageuse, la Cavalerie ne pouvant être poursuivie bien loin; & si elle l'étoit, non seulement le feu de l'Infanterie arrêteroit la Cavalerie ennemie, mais lui causeroit encore de grands échecs, pendant que l'autre se ralliroit sous sa protection, & donneroit moyen à la seconde ligne, qui est destinée à la soutenir, de s'avancer pour charger ce qui se présent roit. Il est presque impossible qu'une Armée attaquée de cette maniere ne succombe à la

fin

fin par de fréquentes charges ; d'autant plus qu'il eſt à ſuppoſer qu'on l'a beaucoup affoiblie par un grand feu d'artillerie. Les exemples que nous en avons eûs dans cette derniere guerre, en ſont des preuves indubitables. Je ne rapporterai que celui de la Bataille de Malplaquet, dans laquelle le Prince Eugene & le Duc de Marlborough tinrent cette conduite. Ils laiſſerent leur Cavalerie ſur pluſieurs colonnes éloignée du feu de l'artillerie de l'Armée du Roi, pendant que leur Infanterie faiſoit tous ſes efforts pour pénétrer les retranchemens ; & lorſqu'ils en furent maîtres, ils firent avancer leur Cavalerie au grand trot, qui ſe forma à la faveur de l'Infanterie ; & quoi qu'elle eût été pouſſée, & même rompue pluſieurs fois, leur grande ſupériorité, & leurs troupes pouſſées, étant protegées par le feu de leur Infanterie, obligerent enfin l'Armée du Roi à ſe retirer.

Conduite du Duc de Marlborough, & du Prince Eugene, à la Bataille de Malplaquet.

A l'égard de la pourſuite des ennemis, en cas qu'ils ſoient battus, cela dépend de la perte qu'ils auroient pû faire, de la maniere qu'ils ſe retirent, des défilez qu'ils auront derriere eux, & de la proximité ou de l'éloignement de leurs places. On ne peut gueres donner de régles univerſelles pour la maniere

dont on s'y doit comporter ; un Général prend dans une pareille occasion le parti qu'il trouve à propos pour les intérêts du Prince & de l'Etat. Il est souvent plus prudent de s'en tenir au gain de la Bataille, & de laisser un pont d'or à son ennemi, que de risquer un avantage aussi considérable (à moins qu'il ne se retire dans le dernier désordre, ce qui n'est pas ordinaire) dans la crainte de tomber dans l'inconvenient de plusieurs Généraux, qui voulant pousser trop loin leur victoire, ont considérablement diminué leur avantage. La Bataille de Sénef en peut servir d'exemple ; puisque si M. le Prince avoit voulu se contenter d'avoir taillé en pieces l'arriere-garde des ennemis, il auroit épargné bien du monde à la France, & on ne lui auroit point disputé le gain de la Bataille.

Si au contraire un Général, après avoir employé toute son habileté, & fait combattre la plus grande partie de ses troupes sans avoir pû forcer les ennemis, s'apperçoit qu'elles sont affoiblies considérablement & rebutées, il prend sagement le parti de la retraite, & ses précautions assez à tems pour la faire en bon ordre. Il le peut faire avec plus de facilité lorsque l'ennemi est retranché, parce qu'il ne peut le suivre qu'en défilant.

Lorf-

Lorsqu'il y a plusieurs chemins, on fait la retraite sur plusieurs colonnes, en commençant par faire défiler l'Artillerie, qu'on fait suivre par l'Infanterie, ayant soin de faire occuper par des Grenadiers tous les défilez, villages & ponts qu'on trouve sur les chemins, pour favoriser la retraite de la Cavalerie, qui la doit faire en opposant à l'ennemi autant d'Escadrons qu'il s'en présente pour les suivre, & même davantage, si le terrain le permet. On doit avoir une seconde ligne pour la soutenir, & même une troisiéme, si la Cavalerie est assez nombreuse. Les premiers Escadrons se retirent au petit pas par les intervalles de la seconde & de la troisieme ligne, s'il y en a, & vont se mettre en bataille derriere la derniere, pendant que la seconde fait face à l'ennemi jusqu'à ce que la premiére soit arrêtée. Pour lors la seconde ligne se retire de même au petit pas par les intervalles des autres lignes, pendant que la troisieme se présente à l'ennemi; & l'on continue cette manœuvre jusqu'à ce qu'on soit arrivé au défilé, s'il s'en trouve. Il doit être gardé par de l'Infanterie, comme je l'ai marqué. Les deux derniéres lignes passent le défilé, pendant que la premiere les couvre, & elle passe ensuite le plus

vîte qu'elle peut à la faveur de l'Infanterie. Cette manœuvre bien ordonnée peut s'exécuter facilement, pourvû qu'on la tente ſans précipitation, même en chargeant les ennemis qui ſe préſenteront, ſoit qu'on ſoit contraint de le faire, étant attaqué, ou que les troupes qui ſuivent ſoient inférieures. Elle ne le fera cependant que lorſque l'Armée ſera ſuivie de près dans ſa retraite, par un corps ſupérieur; car autrement on charge tout ce qui ſe préſente. A l'égard de l'Infanterie, comme dans ces ſortes de retraites on commence par la faire retirer, & qu'elle eſt couverte par la Cavalerie, elle ne ſera pas obligée de prendre de ſi grandes précautions.

Après avoir fait voir les meſures que l'on prend pour aller attaquer une Armée, ſoit qu'elle ſoit retranchée, ou qu'elle ne le ſoit pas, je vais marquer celles que prend un Général, lorſqu'il veut demeurer ſur la défenſive, & que ſon Armée eſt aſſez forte pour attendre les ennemis dans un Camp ordinaire, s'ils avoient deſſein de le venir attaquer.

Diſpoſition pour attendre l'ennemi dans un Camp ordinaire.

LA premiere choſe qu'un Général obſerve, lorſqu'il dépend de lui de choiſir un Camp, eſt de mettre la droite & la gauche de ſon Armée bien à couvert, afin qu'on ne puiſſe la prendre par les flancs. S'il ſe trouve quelques villages, il les fait occuper par de l'Infanterie ou par des Dragons, qui s'y doivent bien barricader ou retrancher, ſe ſervant pour ce ſujet de tout ce qu'on y trouve de propre, & n'oubliant rien pour les rendre, pour ainſi dire, impraticables; parce que ſouvent le gain ou la perte de la Bataille en dépendent abſolument; puiſque toute Armée qui eſt priſe en flanc, eſt ſurement battuë. On y met quelques pieces de canon, qui ne doit tirer qu'à cartouche; & lorſque les ennemis ſont proche, on doit chercher les moyens de les placer de maniere qu'elles puiſſent battre les troupes qui viendront attaquer le village par les flancs. On a attention ſur toutes choſes, que les troupes qui y ſont poſtées, ayent aſſez de munitions pour qu'elles puiſſent faire un grand feu. Lorſ-

Lorſqu'on trouve un bois au lieu d'un village, on s'en ſert de la même maniere pour appuyer ſa droite ou ſa gauche, en y établiſſant de l'Infanterie qui puiſſe ſoutenir une attaque vigoureuſe. On fortifie ce poſte par des élevations de terre avec des paliſſades, ſi on en a le tems, ou par des abatis de bois qu'on fait en forme de parapet. Une riviere non gayable feroit à préferer à toutes choſes. On peut ſe ſervir encore d'un marais, pourvû qu'on ſoit bien certain qu'il eſt impraticable, ou d'un ravin. En un mot, on ne ſçauroit trop prendre de précautions pour bien appuyer la droite & la gauche d'une Armée, afin d'en bien aſſurer les flancs.

Si on trouve devant ſoi quelques villages ou bois qui ſoient à portée d'être ſoutenus, & qui ne puiſſent être tournez, on les fait occuper de même par de l'Infanterie. Le Général va reconnoître avec le Commandant de l'Artillerie les endroits avantageux pour y poſter du canon. Il met quelques brigades ſur les éminences & les hauteurs qui découvrent les débouchez de l'ennemi, & qui les peuvent battre, à meſure qu'ils avancent, & ſe forment devant lui. Si l'on en trouve qui les puiſſent battre en flanc, lorſqu'ils ſont en Bataille, on ne doit

doit pas négliger de les occuper, & de les faire ſoutenir par quelques troupes, s'ils ſont un peu éloignez. Le reſte doit être diſtribué le long de la premiere ligne à telle diſtance qu'il puiſſe être ſoutenu par les troupes. On peut même, ſi on a le tems, faire des batteries, s'il eſt néceſſaire, pour être en état de ſoutenir avec avantage une longue canonade. On marque aux Officiers qui commandent les brigades d'Artillerie, l'endroit où ils doivent ſe retirer vers la ſeconde ligne, & par quels intervalles de troupes ils paſſeront, en cas que la premiere ligne ſoit repouſſée ; ce qu'ils ne doivent point faire avec précipitation, pour ne point expoſer leur canon, ni ſe retirer avec confuſion. C'eſt l'affaire du Commandant de l'Artillerie, dont on trouvera les fonctions en particulier à la fin de ce Traité ; étant néceſſaire qu'un Officier qui veut parvenir à tout, ſoit inſtruit de ce ſervice, qui eſt difficile, & dont l'utilité eſt très-grande, afin d'être en état d'ordonner par lui-même, lorſque quelque action roulera ſur lui, les mouvemens que ce corps doit faire, & connoître ſi celui qui eſt à la tête s'en acquitte bien.

On ne doit point négliger de faire brûler les villages, moulins, ou mai-

ſons

ſons qu'on ne trouve pas à propos d'occuper, & qui peuvent favoriſer les ennemis ; auſſi-bien que de faire occuper les hayes ou les bois qui pourront leur être favorables, & qui peuvent leur aider à dérober les mouvemens qu'ils auroient deſſein de faire.

Après que l'on a pris toutes ces précautions de bonne heure, & que chacun eſt inſtruit du poſte qu'il doit occuper, lorſqu'on ſçait que les ennemis marchent pour attaquer, on met l'Armée en bataille à la tette du camp dans l'ordre où elle eſt campée, & on la fait marcher ſur le champ de bataille qu'on a reconnu, appuyant ſa droite & ſa gauche aux villages ou aux lieux dont j'ai parlé ; l'Infanterie dans le centre & la Cavalerie ſur les ailes. On poſte la ſeconde ligne à portée de ſoutenir la premiere, à la diſtance que j'ai dite ci-devant. Le corps de réſerve ſe met à l'ordinaire derriere, pour s'en ſervir utilement en cas de beſoin ; & c'eſt dans cette ſituation qu'on attend l'ennemi avec fermeté, l'Artillerie ne devant pas manquer de faire un feu très vif, ſitôt qu'il eſt à portée & qu'il ſe forme : elle peut aider aux troupes à le rompre à meſure qu'il ſe met en bataille. Quoique ces premiers avantages ne décident pas toûjours

jours ; il eſt très-important de ſe les menager, & la victoire eſt ſouvent attachée à l'heureux début d'une action. M. de Turenne pratiquoit aſſez ſouvent de mettre des pelotons d'Infanterie dans les intervalles des Eſcadrons : ils peuvent tenir ceux des ennemis en reſpect ; le feu de cette Infanterie fait à propos doit les ébranler, & lorſqu'on ſçait prendre le tems pour les charger, on peut compter de les battre ſeurement. Ces pelotons peuvent même ſervir au ralîment de la Cavalerie ; mais il faut que ces ſoldats détachez ſoient fort allertes, afin qu'en cas de beſoin ils ſe puiſſent retirer fort promptement, & retourner aux bataillons dont ils ont été tirez.

Toutes ces diſpoſitions étant faites, & l'affaire embarquée, c'eſt à chaque Officier Général qui commande les aîles ou le centre, d'agir ſelon ſa capacité & ſon expérience ; le Général ne pouvant être par tout. Il a ſeulement l'œil à tout ce qui ſe paſſe pour remedier aux changemens qui peuvent arriver, ſe devant règler ſur la maniere dont l'ennemi fait ſon attaque ; car il arrive ſouvent que les ennemis ayant trouve pendant l'action trop de réſiſtance dans les éndroits qu'ils avoient deſſein d'attaquer, & que ſelon leur diſpoſition un Général ayant poſté

ſes

ſes principales forces de ce côté-la, ils en retirent une partie de leurs troupes, pour les porter dans des endroits qu'on aura dégarnis, en laiſſant ſeulement quelques-unes pour retenir par de fauſſes attaques celles qu'on y aura miſes. C'eſt à quoi un Général doit avoir une grande attention, afin quil puiſſe en retirer les troupes inutiles aſſez-tôt, & les envoyer du côté où les ennemis portent leurs forces. Il eſt vrai que le corps de réſerve peut y ſuppléer : mais ſi on prenoit ce parti, outre qu'il ne ſeroit peut-être pas ſuffiſant, ce ſeroit laiſſer des troupes inutiles ; & on n'en ſçauroit avoir trop qui agiſſent. Il peut encore arriver, comme on l'a quelquefois vû, qu'une des aîles de l'Armée ne puiſſe en venir aux mains à cauſe des marais ou des ravins qui la ſéparent de celle qui lui eſt oppoſée, & que l'ennemi s'en étant aperçû, retire la plus grande partie des ſiennes pour les faire marcher de l'autre côté ; c'eſt à quoi on doit être fort attentif, afin de faire la même choſe ; & c'eſt aux Officiers Généraux qui ſont de ce côté-là, d'en avertir le Général, s'il eſt à portée d'eux : s'il n'y eſt pas, ils ne doivent point balancer de prendre leur parti d'eux-mêmes, & de faire ce qui eſt convenable pour le bien du ſervi-

ce,

ce, comme fit le Duc de Marlborough à Ramillies.

Les Lieutenans Généraux ou les Maréchaux de Camp qui ſont chargez de faire combattre la Cavalerie, doivent bien obſerver tous les mouvemens de celle des ennemis, afin qu'il ne leur échape aucune occaſion favorable de les charger à propos avec leur aîle entiere, & jamais en détail. C'eſt dans de pareils occaſions, que ſans attendre les ordres du Général, ils doivent agir eux-mêmes, & ſe ſervir de la connoiſſance qu'ils ont dû acquérir par une expérience auſſi longue que celle qu'on a ordinairement, lorſqu'on eſt parvenu à un rang ſi conſidérable; & comme le gain des batailles ne dépend bien ſouvent que des avantages que remporte la Cavalerie dans les commencemens du combat; il eſt de la derniere importance que ces Officiers Généraux ſoient capables de profiter des moindres mouvemens, & de n'en point faire dont les ennemis puiſſent prendre avantage. Il eſt preſque indubitable qu'avec de telles précautions, un Officier Général batera la Cavalerie qui lui eſt oppoſée; mais il ne doit point ſur tout la pouſſer trop loin quand elle eſt battuë, & ne point permettre que les Eſcadrons ſe débandent après elle: il doit au contraire

traire tenir la main, afin qu'ils se tiennent bien ensemble, parce qu'autrement ils peuvent tomber sous le feu de quelque Infanterie qui les obligeroit de se retirer avec confusion, & même avec une grande perte, ainsi que nous l'éprouvâmes à la malheureuse journée d'Hochstet. On se contente d'envoyer après les détachemens qui sont pour cet effet sous les aîles des Escadrons.

Ceux qui commandent les aîles de la premiere ligne, ne doivent point se mettre en mouvement pour charger, qu'ils n'ayent envoyé avertir les Officiers qui sont sous leurs ordres le long de la ligne, de marcher en même-tems. Ils prennent outre cela la précaution d'en donner avis aux Officiers Généraux qui sont à la tête des aîles de la seconde ligne, afin qu'ils marchent en même tems à portée de la premiere ligne, en observant de le faire à la même distance que lorsque l'Armée a été mise en bataille, afin qu'ils soient en état de marcher en avant, & de charger les ennemis si la premiere ligne étoit poussée; de sorte qu'ayant passé par les intervalles, elle puisse aller se rallier derriere, & se mettre en état de revenir à la charge pour soutenir la seconde ligne, s'il est nécessaire, ce qui se doit observer jusqu'à la perte ou au gain de la bataille. Quant

Quant à l'Infanterie, celui qui commande celle de la premiere ligne obſerve la même choſe, & ne charge point les ennemis qu'il n'en ait averti celui qui eſt à la tête de celle de la ſeconde ligne. Elle doit être immobile & ferme juſqu'à ce qu'elle marche. Elle le fait pour lors toute enſemble & fort ſerrée, parce que le moindre mouvement qu'elle feroit à contre-tems, en pourroit cauſer la défaite. On ne la fait tirer que par rang, & les Officiers qui ſont à la tête doivent tenir la main pour en empêcher le dérangement, particulierement lorſqu'elle a à ſe ſoutenir contre de la Cavalerie, qui tâche d'entrer dedans, afin d'en avoir meilleur marché; car c'eſt le ſeul moyen dont elle ſe ſert bruſquement dès qu'elle y voit le moindre jour. Ainſi l'Infanterie ne peut trop ſe tenir enſemble & ſerrée, puiſqu'il n'y a que cette précaution qui la puiſſe ſauver contre de la Cavalerie, principalement dans un pays ouvert.

On a trouvé ci-devant la maniere de faire combattre un Eſcadron & un Bataillon, & l'on connoîtra comme on l'a éprouvé dans pluſieurs actions de cette guerre, que la meilleure maniere de mener l'Infanterie aux ennemis, eſt d'empêcher de tirer un Bataillon, & de ne permettre qu'aux Grenadiers & aux Piquets qui

qui sont sur les flancs de faire feu; de laisser essuyer à un Bataillon le feu de l'ennemi, & de marcher vivement dessus la bayonnette au bout du fusil. Il n'est guere d'exemple qu'une pareille manœuvre n'ait réussi, & principalement lorsqu'on mene des troupes Françoises, dont le premier coup de main est si fort à craindre, qu'il y a peu de corps qui y puisse résister. Le Maréchal de Tallard en usa de cette maniere à Spire, ce qui lui donna le gain de la bataille. Le Maréchal de Luxembourg en usa de même à Stinkerque; & sans cela son Armée auroit été battuë: le Duc de Vendôme fit la même chose à Cassano & à Calcinato; le Comte de Bourg, aujourd'hui Maréchal de France, à Rumersheim; & tant d'autres Généraux qui ont remporté de grandes victoires.

A l'égard de l'Artillerie, il est certain que si elle est bien commandée, bien distribuée & bien servie, elle peut beaucoup contribuer au gain d'une bataille. Elle doit sur tout, lorsque les troupes en viennent aux mains, se retirer dans un lieu d'où elle puisse revenir pour agir à propos, & pouvoir faire sa retraite en cas que l'Armée soit battuë: mais celui qui la commande doit donner de bons ordres, afin que tous ces mouvemens se

fassent

faſſent ſans précipitation, & de maniere qu'elle n'embaraſſe point les troupes.

Voilà un précis des meſures que l'on prend pour attendre l'ennemi dans un poſte ordinaire: mais elles doivent être bien différentes lorſqu'elle eſt obligée de ſe retrancher, & de ſoutenir un combat derriere des lignes.

Précautions pour ſoutenir un Combat derriere les Lignes.

L'Uſage des Lignes a été plus fréquent pendant la derniere guerre, qu'il n'avoit été juſqu'à ce tems. On s'en ſert pour défendre un païs, & le mettre à couvert des contributions, ou lorſqu'on a affaire à une Armée ſuperieure, dont on veut arrêter le progrès. Dans ce dernier cas, on ne doit en faire que dans un païs ſerré, & lorſqu'elles n'ont que peu d'étenduë, ou bien lorſqu'il s'y rencontre des endroits ſi impraticables, qu'on les peut garder avec peu de troupes. Lorſqu'il y a néceſſité d'en faire & qu'on y eſt déterminé, on ſe ſert autant que l'on peut d'une riviere, ou d'un ruiſſeau qui puiſſe donner de la facilité pour faire des inondations par le ſecours des écluſes,

qui laissent moins de terrain à garder, & occupent moins de troupes. On les fait autant que l'on peut, sur le terrain le plus élevé, quand même cela en augmenteroit l'étenduë; parce qu'il est certain qu'il faut moins d'hommes pour les garder, lorsqu'elles sont situées plus avantageusement, que lorsqu'on laisse l'avantage du terrain à l'ennemi, pour les moins étendre. On charge les Ingénieurs de les tracer. Ils y pratiquent des redans à la distance de quatre-vingt toises, parce qu'on a remarqué que vingt coups tirez par les flancs font plus d'éfet, que soixante tirez de front; & que le fond du fossé ne peut-être vû ni défendu que par ces redans.

L'on donne au fossé douze pieds de large par le haut, quatre par le bas, & huit de profondeur. On forme le parapet de la terre qu'on en tire, & on lui donne douze pieds d'épaisseur, & six de hauteur du côté que l'on place les troupes. On pratique au bas une banquette commode. Le parapet baisse en talus du côté de l'ennemi.

Les Lignes doivent être situées de maniere qu'on puisse découvrir devant soi tout ce qui peut approcher à la portée du canon, ou au moins à la portée du mousquet; & lorsqu'il se trouve des endroits

droits le long de la ligne, où cela ne se peut observer, on y remédie soit en abbatant les bois, les buissons ou les terres qui sont devant, ou en y faisant établir des redoutes en avant, qui soient cependant à portée, & flanquées par la Ligne. On tâche même d'y établir des communications pour y aller à couvert.

On observe d'appuyer la droite & la gauche des lignes à une riviere non gayable, ou à quelque montagne ou bois qu'on ne puisse pénétrer, ou à des lieux qu'on ne puisse tourner. Si la Ligne traverse quelques villages, on y fait devant des demie-lunes ou d'autres ouvrages, pour être en état d'y loger de l'Infanterie, & de les soutenir; aussi-bien que devant les écluses, si on est obligé d'en faire pour les mettre à couvert, & empêcher qu'on ne les rompe par le canon. On palissade & on fraize autant que l'on peut les ouvrages & les lignes, principalement si l'on est à portée des bois; car autrement ce seroit une trop grande dépense.

Les opinions sont fort partagées pour le lieu où l'on doit poser les palissades Si on les met dans le milieu du fossé, elles peuvent empêcher de le traverser, mais aussi elles peuvent servir à soutenir des planches pour aider à arriver jusqu'au

parapet: ou bien on peut jetter des ponts volans qui passent par dessus, & qui les rendent inutiles. Si cette maniere de les poser a un défaut, elle a aussi l'avantage que l'ennemi ne les peut rompre avec son canon, comme il peut faire celles qu'on met sur le bord du fossé. C'est pourquoi je croi qu'aux lieux où l'on craint plus les surprises que les attaques régulieres, il conviendroit de poser les palissades sur le bord du fossé, & de les placer au contraire dans le fond lorsqu'on fait des lignes pour opposer à une Armée.

On a crû depuis quelque tems avoir trouvé le reméde aux inconvéniens qui peuvent arriver par ces deux manieres de poser les palissades, en les plantant dans le talus du fossé; de maniere qu'elles ne soient point vûes, & ne puissent être rompües par le canon, ni servir à appuyer des planches pour aider à passer le fossé. Comme je n'ai point vû ni appris si cette maniere a réussi, je ne suis pas en état de décider si elle est bonne ou mauvaise. Il me paroît cependant que des palissades ainsi placées ne peuvent empêcher qu'on ne jette sur le fossé des ponts volans; & en ce cas, ces palissades seroient aussi inutiles, que si elles étoient plantées dans le fond du fossé, si ce n'est

qu'elles

qu'elles ne seroient pas vûes du canon.

J'ai vû pratiquer dans la derniere guerre des redoutes de distance en distance dans la ligne même, & se servir pour cet effet des redans; ce qui paroît à bien des gens dangereux, parce que si les ennemis s'en étoient une fois saisis, comme il peut arriver, il seroit très difficile de les en déloger; & elles peuvent les favoriser pour achever de se rendre maîtres de la Ligne. Il n'y a pas moins d'inconvenient d'y faire des Forts, à moins qu'ils ne soient extrémement bons, parce que la perte d'un Fort donne une entrée aux ennemis dans le retranchement qu'on ne peut que difficilement leur ôter; si toutesfois il y avoit quelque hauteur qui fût bien près de la ligne, & qui la commandât, ou quelque passage considerable qu'un Fort pût garder, ou quelque lieu avantageux en dedans des lignes, qui pût servir pour faciliter le ralîment des troupes, en cas qu'elles fussent rompues, on pourroit alors faire des Forts: mais il les faut si bons, qu'on ne puisse craindre de les perdre. Le fossé de ces Forts doit avoir quatorze ou quinze pieds de large par le haut, cinq par le fond, & neuf ou dix de profondeur. On les doit aussi palissader sur le bord du fossé, ou dedans, les revêtir de gazon,

& les fraiser. Dans les lieux où il n'y aura point de gazon, on soutiendra les terres avec des fascines & de la terre battuë, ce qu'on doit observer aussi pour la construction des lignes.

Les Forts doivent avoir au moins quarante ou cinquante toises de front, & leurs formes doivent être de demi-bastion, ou entier, ou en étoile, qui pour les petits Forts, est plus propre; les flancs des bastions se trouvant si petits qu'on n'en retire presque point de défense.

On ne doit pas négliger de faire faire des plates-formes dans les angles saillants pour y mettre du canon, aussi bien que dans les demi-lunes & les redoutes avancées, & des embrâsures où il sera nécessaire.

Lorsque les Lignes seront disposées comme on vient de le marquer, il y aura peu d'endroits par où on les puisse attaquer. On pourra les soutenir avec des troupes médiocres contre un plus grand nombre. Elles mettent un païs à couvert, & donnent le moyen à un Général de faire des entreprises d'un autre côté, s'il est supérieur, ou s'il ne l'est pas, de se soutenir contre une Armée plus forte que la sienne.

A l'égard de la maniere de disposer les trou-

troupes, on diſtribue les Bataillons le long de la ligne, & on les campe à portée de ſoutenir ce qui eſt devant eux. Chaque Bataillon fournit un Corps de Garde & des Sentinelles, qui doivent être à portée de s'avertir les unes & les autres. On obſerve de mettre plus de Bataillons & les meilleurs dans les lieux les plus foibles, & le plus à portée d'être attaqués. S'il y a plus d'Infanterie qu'il n'en faut pour occuper tout le terrain, on fera du ſurplus une ſeconde ligne pour ſoutenir la premiere; ce qui ne peut arriver que lorſque les lignes ont très-peu d'étenduë.

On campe la Cavalerie qui eſt deſtinée pour ſoutenir l'Infanterie autant que l'on peut hors de la portée du canon, parce qu'elle ſe porte aiſément aux endroits où il eſt néceſſaire. On avance ſeulement quelques Eſcadrons, afin de s'oppoſer aux ennemis qui pourroient pénétrer dans les lignes, & donner le tems à la Cavalerie qui eſt éloignée, de venir à ſon ſecours, ſans être pour cela obligée d'être long-tems expoſée au feu du canon des ennemis.

J'ai vû mettre en pratique de faire faire des épaulemens à deux cens pas derriere les lignes à la diſtance de cent pas les uns des autres. Ils étoient aſſez élevés pour

mettre un Efcadron derriere à couvert du canon, & un bataillon dans le foffé qui eft devant, & dont on a tiré la terre pour former l'épaulement; pendant que l'ennemi canone le retranchement, ce qu'il fait fouvent long-tems avant que d'attaquer les Lignes, & tandis qu'il difpofe fes troupes pour le faire: cela donne le moyen au gros de la Cavalerie de fe tenir hors de la portée du canon, & de n'avancer que lors qu'elle eft abfolument néceffaire, pendant que les efcadrons qui font à couvert derriere les épaulements, repouffent les troupes qui ont pénétré; & ils n'en fortent point que quelques troupes des ennemis ne foïent entrées dans les retranchemens. On peut épargner par ces précautions bien du monde que l'on perd dans une canonade, quand on laiffe les troupes expofés inutilement; & elles font bien plus en état de combattre vivement. Il eft à propos de laiffer en arriere trois corps de Cavalerie de réferve, l'un à la droite & l'autre à la gauche, & le dernier au centre, afin qu'ils foient plus à portée pour les faire marcher où il fera néceffaire.

Il ne faut jamais tenir toutes les troupes ou la plus grande partie à la garde d'un feul endroit de la ligne, quoique l'Armée ennemie femble s'y préfenter,

à

à moins qu'on ne ſoit bien aſsûré que toutes les troupes ſont jointes, & qu'ils n'en ont pas dètaché une partie pour pénétrer dans quelque autre endroit.

On doit avoir attention que les ennemis ne ſe fortifient pas ſur les retranchemens, on les fait pour cet effet charger continuellement à meſure qu'ils paſſent, & on ne leur donne pas le tems de ſe mettre en bataille dans la ligne; ce que chaque Officier Général doit bien obſerver dans l'endroit où il commande.

Il eſt d'une grande utilité d'avoir un grand nombre d'outils diſperſez en plusieurs lieux, pour réparer les endroits des lignes que les ennemis pourroient râſer, après qu'on les aura repouſſez, de crainte qu'ils ne faſſent de nouvelles attaques, ou pour abattre quelques parties de la ligne, afin que les troupes puiſſent ſortir par pluſieurs endroits pour les ſuivre, ſi on connoît que dans les attaques où ils ont été repouſſés, ils ont éte beaucoup affoiblis; mais d'ordinaire on n'eſt guere en état de s'en ſervir.

Une grande quantité de canon peut ſervir beaucoup à la défenſe des lignes, & comme on n'eſt pas ſi-tôt aux mains, que dans une bataille qui ſe donne en raſe campagne, l'Artillerie a bien plus de tems pour faire ſon effet. On la doit placer,

comme je l'ai marqué, dans les redoutes, dans les ouvrages avancés, dans les redans, où ils enfilent les retranchemens, & dans les lieux qui découvrent le plus la campagne.

On peut de cette maniere soutenir un combat avantageusement derriere des lignes, & se flatter qu'elles ne seront pas emportées, si les troupes se soutiennent avec diligence & fermeté, & si les Officiers Généraux sont alertes, pour ne pas se laisser surprendre; à moins qu'on n'eût affaire à une Armée si supérieure, qu'on fût enfin obligé de céder à la force, ce qui ne pourroit arriver qu'après que les ennemis auroient fait une perte très-considerable. Dans ce cas malheureux, qu'un Général doit avoir prevû, sans cependant l'avoir fait connoître aux troupes, il envoye ses ordres pour se retirer avec le plus d'ordre qu'il peut, par les chemins & les passages ausquels il a fait travailler quelque tems avant; afin que son Armée puisse le faire ensemble, & sans aucun obstacle. Il observe dans cette occasion le même ordre qu'on a exposé ci-dessus; c'est-à-dire, de commencer par l'Artillerie & l'Infanterie, en lui faisant occuper dans sa marche les défilés & les postes qu'on trouvera nécessaires; pendant que la Cavalerie favorisera

sa

ſa retraite, & fera enſuite la ſienne de la maniere que j'ai déja marquée.

Si au contraire les ennemis étoient repouſſés, il eſt plus prudent de les laiſſer ſe retirer, à moins qu'ils ne faſſent leur retraite dans un grand déſordre, & en confuſion, le débouché des lignes étant un obſtacle pour les ſuivre ; & c'eſt un des deſavantages qu'il y a de combattre derriere des lignes.

Quelques Généraux ſe ſont ſervis d'un autre ordre de bataille pour défendre des lignes, & même avec ſuccés. On met le tiers de l'Infanterie pour border la ligne, dont on prend des pelotons de vingt ou trente hommes qu'on poſte dans les rédans, comme étant les lieux les plus conſidérables pour la défenſe des lignes. On met le reſte des troupes ſur deux lignes, la premiere à trente pas du retranchement, & la ſeconde à cent pas de la premiere. On entremêle ces lignes de Bataillons & d'Eſcadrons ; chaque Bataillon ayant ſes Grenadiers à ſa droite & ſon Piquet à ſa gauche ; auquel on donne ordre de charger les ennemis qui commenceront à paſſer les retranchemens. Les Bataillons ne s'ébranlent point à moins que les ennemis n'ayent paſſé en grand nombre. Les Eſcadrons ont de leur côté chacun une petite troupe de

 quin-

quinze ou vingt Maîtres pour le même sujet, & le gros de l'Escadron fait la même manœuvre que le Bataillon. Cette maniere de mettre une Armée en bataille, pour soutenir des lignes, paroît dangereuse, puisque l'Infanterie & la Cavalerie demeure fort long-tems exposée au feu du canon, ce qui affoiblit les troupes & peut les rebuter. Si l'on n'a pas assez d'Infanterie à portée de soutenir les Soldats qui gardent les retranchemens, il peut passer un grand nombre de troupes avant que celles qui sont à la droite & à la gauche des Bataillons & des Escadrons s'y soient postées, & par le feu qu'ils font lorsqu'ils sont sur le parapet, ils empêchent les Escadrons d'avancer, & leur font perdre beaucoup d'hommes & de chevaux, & à la fin les obligent d'abandonner leur terrain.

On a vû par ce détail les raisons qui peuvent obliger de faire des lignes, & les mesures que l'on prend pour les soutenir. Il ne sera pas inutile de rapporter ce que plusieurs Généraux alleguent pour les désaprouver. Ils soutiennent qu'une Armée quoi qu'inférieure à celle des ennemis, peut combattre avec plus d'avantage en râse campagne, que derriere des retranchemens. Ils appuyent leur opinion sur plusieurs exemples, &

pré-

prétendent qu'on a ſouvent vû une Armée foible en battre une plus forte dans une plaine, & qu'au contraire il n'eſt preſque jamais arrivé, qu'une Armée qui combat derriere un retranchement, en ait défait une qui l'attaque.

Les avantages, diſent-ils, que l'Armée qui attaque a ſur celle qui ſoutient, ſuffiſent, pourvû que de pluſieurs attaques qu'elle pourra faire, une ſeule réuſſiſſe, pour ſe rendre maître des lignes; parce qu'ordinairement les troupes qu'on fait combattre derriere un retranchement y mettent la plus grande partie de leur eſpérance; & que lorſqu'elles voyent un endroit forcé, elles perdent courage, quoique ſouvent mal à propos, & abandonnent le reſte; & qu'au contraire les troupes d'une Armée qui attaquent, ſont perſuadées que toute la difficulté conſiſte à entrer dans le retranchement; ce qui fait que dès lors qu'elles ſe voyent dedans, elles ne croyent plus qu'on puiſſe leur réſiſter, & cette confiance les rend plus hardies, & augmente leur courage.

Le ſecond avantage qu'ont les aſſaillants ſur les autres, eſt qu'en cas qu'ils ſoient repouſſez, ils peuvent facilement ſe rallier pour retourner à la charge, auſſi ſouvent qu'ils le jugent à propos,

& lorsqu'ils connoissent que leurs efforts sont inutiles, ils peuvent se retirer en bon ordre & dans l'endroit qu'ils voudront.

Enfin ceux qui n'approuvent pas les lignes, soutiennent que le plus grand avantage que puisse avoir une Armée qui combat dans un retranchement, est de n'être pas battue, qu'elle ne peut jamais avoir la gloire de défaire entierement ses ennemis, & ne sauroit avoir aucun avantage considérable, qu'en sortant de ses lignes, lorsqu'elle connoîtra que l'Armée qui l'aura attaquée, sera hors de combat par les grandes pertes qu'elle aura faites dans diverses attaques; ce qui ne peut guere arriver. Ces raisons quoi que justes & plausibles ne peuvent point détruire l'utilité des lignes, ni les faire rejetter dans plusieurs occasions. Le grand usage qu'on en a fait dans la derniere guerre, a empêché que des Armées supérieures n'ayent fait de grands progrès, en rendant leur superiorité inutile, & cet ouvrage en fournira des exemples très fréquents. On y trouvera en Allemagne & en Flandre des barrieres qui ont été impraticables. Il est bien vrai qu'on pourra alléguer que les lignes de Stolhoffen ou de Bihel, qui paroissoient imprenables, ont été forcées par le Maréchal de Villars dans la Campagne

de 1707 : mais on doit auſſi convenir qu'elles ont mis l'Empire à couvert, & qu'elles l'ont ſauvé, ſi j'oſe le dire, pendant quatre Campagnes ; & qu'on n'auroit jamais ſongé à les attaquer, ſi on ne s'étoit pas rendu maître la Campagne précedente de l'Iſle du Marquiſat ſur le Rhin ; ce qui donna de la jalouſie aux troupes Imperiales de ce côté-là. Ajoûtez qu'elles furent contraintes de ſe répandre le long de ce fleuve l'eſpace de plus de douze lieuës ; ce qui cauſa une grande diverſion à leurs forces ; & je doute fort qu'on eût tenté de les forcer, ſi le Prince de Bade qui les avoit fait conſtruire ne fût pas mort.

On pourra encore citer les lignes de Flandre, qui furent emportées par le Duc de Marlborough dans la Campagne de 1705. On ſçait aſſez que l'Armée de France qui étoit derriere, avoit près de trente lieues de païs à garder, le long duquel elle étoit diſperſée ; que le Duc de Marlborough y marcha pendant toute la nuit avec ſon Armée, & qu'il donnoit en même tems de la jalouſie en pluſieurs endroits avec tout le reſte des troupes Alliées ; & que malgré cette manœuvre, il n'y ſeroit jamais entré, ſi les ordres qu'on avoit donnez pour la garde du côté qu'il y pénétra, avoient

été

été exécutez ; puisqu'il est certain qu'il ne trouva pas un soldat aux barrieres par où ses troupes entrerent.

On trouvera encore que le Baron de Spar, Officier Général des ennemis, pénétra pendant cette guerre dans les lignes du païs de Waëz, qui couvroient la Flandre Françoise, lorsque les Armées des deux partis agissoient dans le Brabant : mais on sçait que lorsqu'il entra dans ces lignes, il n'y avoit pas le quart du monde qui auroit été nécessaire pour les garder, outre qu'il n'y demeura que très peu de tems, & fut obligé de les abandonner, après avoir tiré quelques contributions.

On ne doit pas disconvenir que les lignes de Weissembourg, ou autrement de Lauterbourg, n'ayent mis pendant cette guerre toute l'Alsace à couvert, aussi bien que celles que les Imperiaux firent à Etlingen, depuis qu'ils furent obligez d'abandonner celles de Stolhoffen, lesquelles couvrirent les païs de Dourlach & de Wittemberg, & empêcherent les Armées de France de pénétrer depuis dans l'Empire ; de sorte que ces lignes de part & d'autre obligerent les deux partis de se tenir sur la défensive sans pouvoir rien entreprendre.

On peut encore citer des exemples

re-

recents, pour combattre ceux qui rejettent abſolument l'uſage des lignes. Après la priſe de Lille, les Alliez avoient projetté de pénétrer en France par l'Artois, ſans être obligez de faire le ſiege de Tournay, qu'ils vouloient laiſſer à côté. Il y a apparence qu'ils auroient réuſſi, ſi le Maréchal de Villars ne leur eût fermé le paſſage par les lignes qu'il fit conſtruire à Lens, leſquelles arrêterent tous leurs projets, quoique leur Armée fut preſque de la moitié plus forte que celle de France; ce qui les obligea de faire les ſiéges de Tournai & de Mons, & donna le tems à la France de revenir de l'embaras où la grande diſette avoit mis ce Royaume, qui ſe trouva hors d'état d'avoir des magaſins pour faire ſubſiſter ſon Armée ſur la frontiere.

Utilité des Lignes.

Le Maréchal de Villars trouva encore à propos, comme on l'a vû dans ces Memoires, en l'année 1711 de former des lignes depuis la mer juſqu'à la Meuſe, par le moyen des rivieres du Crinchon, de la Scarpe & de la Sambre, qu'il joignit par des retranchemens, & qui ſauverent la clef de la France de ce côté-là, je veux dire Arras. Les Alliez mirent tout en uſage pour s'en rendre maîtres; mais ils ne trouverent pas le moyen de pouvoir l'inveſtir avec des Armées

Uſage qu'en fit le Maréchal de Villars en 1711.

mées formidables, que ces lignes auroient rendues inutiles pendant toute cette Campagne, si Milord Marlborough ne fût venu à bout de les passer près d'Arleux; entreprise d'autant plus téméraire, qu'il se mit dans une situation qui auroit causé la perte entiere de l'Armée des Alliez, si les négociations que la France faisoit pour lors avec la Reine d'Angleterre, n'avoient attiré des ordres au Maréchal de Villars de ne rien entreprendre; ce qui seul sauva l'Armée des ennemis, & leur procura ensuite la prise de Bouchain.

Méconte du Prince Eugene en la Campagne de 1712.

Ceux qui sont contre l'usage des lignes ne manqueront pas de se servir pour les blâmer, de la grande révolution qui arriva en faveur de la France sur la fin de la Campagne de 1712. & citeront pour exemple les lignes de Denain, qui ayant été forcées par le Maréchal de Villars, obligerent le Prince Eugene de lever le siége de Landrecies, lui firent perdre plus de quinze mille hommes, & les places de Douay, du Quesnoy & de Bouchain. Il est aisé de faire voir que cette révolution ne doit rien conclure contre les lignes; mais doit être uniquement attribuée au projet que le Prince Eugene avoit fait, d'obliger les Hollandois & les Alliez de ne point écouter les pro-

propoſitions de Paix, pour leſquelles les Plénipotentiaires de tous les Princes de l'Europe étoient aſſemblez à Utrecht. Ce Prince craignant que les Hollandois ne ſuiviſſent l'exemple de la Reine d'Angleterre, qui ayant accepté la Tréve de deux mois que la France lui avoit demandée, avoit retiré les troupes Angloiſes, enflé des avantages qu'il avoit eûs les Campagnes précedentes, & de la priſe du Queſnoy dont il venoit de ſe rendre maître, crut que le ſeul moyen de rompre les négociations de la Paix, étoit de ſe rendre maître de Landreci, ſeule place qui reſtât à la France de ce côté-là pour couvrir ſes frontieres. Il fit connoître aux Hollandois qu'après cette conquête, il donneroit des quartiers d'hiver à leurs troupes en Champagne & en Picardie, qu'il mettroit une bonne partie de la France à contribution, & que les Alliez ſeroient en état de continuer la guerre ſans les ſecours d'Angleterre. Ce projet étoit grand, mais difficile à mettre en exécution, puiſque le Prince Eugene étoit obligé pour tirer la ſubſiſtance des troupes, & les munitions néceſſaires pour ce ſiège, de partager ſon Armée en differens corps, & de les poſter depuis Marchienne juſqu'à Landrecy, dans l'eſpace de plus de douze lieues

lieues de terrain, & de faire occuper plusieurs postes sur la Scarpe. Il falloit être aussi enflé que ce Prince l'étoit par ses prospéritez, pour se flatter de réussir dans une entreprise, où il devoit trouver tant d'obstacles à surmonter. Ne pouvoit-il pas se persuader que le Maréchal de Villars qui avoit reçû des ordres du Roi, mettroit tout en usage pour profiter de la situation où il s'étoit mis? Et doit-on être étonné que les lignes de Denain, qui n'étoient gardées que par dix-huit Bataillons, ayent été emportées par une partie de l'Armée de France? Je ne dis pas cela, au reste, pour diminuer la gloire que M. de Villars s'acquit par une action qui lui a fait tant d'honneur, puisque jamais projet ne fut mieux pensé, ni exécuté avec plus de secret & de valeur; mais pour faire connoître que cette action ne conclut rien contre l'utilité des lignes.

On me pardonnera cette digression que j'ai crû être obligé de faire, pour prouver que si dans quelques occasions les lignes peuvent être préjudiciables; il y en a une infinité d'autres, où elles sont non seulement utiles, mais encore absolument nécessaires.

Des Batailles en formant un Siege.

J'AI dit qu'on pouvoit encore donner bataille en formant le ſiége d'une place; ce qui peut arriver ou avant que d'avoir retranché les quartiers, ou après qu'ils le ſont; lorſqu'il n'y a qu'une partie de la circonvallation de faite, ou lorſque la tranchée eſt ouverte. Souvent on fait une pareille entrepriſe, lorſqu'on eſpére prendre une place avant que les ennemis ſoient en état de la venir ſecourir; ou lorſqu'on les croit ſi foibles, que l'on ſe perſuade qu'il n'ôſeront paroître. Voici à peu près les meſures que l'on prend dans une pareille occaſion.

D'abord qu'un Général arrive devant une place pour en former le ſiége, il examine le terrain des environs, & principalement celui par où les ennemis peuvent venir. Il tient toûjours des partis en campagne, afin d'être bien averti de leur marche. Lorſqu'il apprend qu'ils ſont en mouvement pour venir à lui, & qu'il n'eſt pas retranché, il prend la réſolution ou de les attendre, ou bien d'aller au-devant d'eux. Ce dernier parti eſt le meilleur dans une pareille occa-

ſion ; parce que ſi on les attend dans un poſte fixe, on leur laiſſe le moyen de faire entrer des ſecours dans la place par les autres endroits ; ce qui ne ſe doit faire que lorſqu'on ſe croit ſi foible, qu'il y a peu à eſpérer d'un combat : mais ſi au contraire ou a réſolu d'aller au-devant des ennemis, le Général va reconnoître le chemin par où ils peuvent venir à lui, & remarque quelque poſte avantageux pour s'y mettre en bataille devant eux. On ne peut donner de maximes certaines pour poſter une Armée dans une ſemblable occaſion : cela dépend de la ſituation du terrain. On ſe conforme ſeulement autant que l'on peut, à celles que j'ai établies pour ſe mettre en état de combattre dans les plaines. La principale choſe qu'on conſidére, eſt que, s'il ſe trouve une riviere, un marais, un bois, ou un coteau, on y appuye une des aîles, & on met la plus grande partie de la Cavalerie ſur l'autre. On fait marcher de l'Infanterie dans le bois, s'il n'eſt pas trop épais, ou ſur le côteau.

Si on eſt plus fort que l'ennemi en Infanterie, & inférieur en Cavalerie, on tâchera de ſe poſter dans un lieu couvert & coupé ; ſi au contraire, on eſt plus fort en Cavalerie, on fait ſon poſſible pour combattre en plaine campagne.

D'un

D'un autre côté, lorſque ceux qui viennent au ſecours ne veulent point donner bataille, ils choiſiſſent un lieu avantageux où ils ſe poſtent, afin de ne point combattre qu'avec avantage, & prennent des meſures pour faire couler des ſecours dans la place la nuit, pendant que leur Armée demeure en preſence; & c'eſt ce qu'il eſt difficile d'empêcher avant que la circonvallation ſoit faite, parce qu'on affoibliroit trop les troupes qu'on tient enſemble, ſi l'on en envoyoit autant qu'il conviendroit, pour empêcher qu'il n'en entre dans la place, & l'on ſe mettroit en état d'être battu. Que ſi on n'en envoye que peu, on doit craindre que les ennemis n'en faſſent marcher un plus grand nombre, qui y entreroit preſque ſans obſtacle. Ce qui fait connoître qu'il eſt très-difficile de former un ſiége, lorſqu'une Armée à peu près auſſi forte que la vôtre, veut s'y oppoſer.

Si les ennemis viennent pour faire lever le ſiége d'une place, devant laquelle on a négligé de faire des lignes de circonvallation, ce qui n'eſt pas ordinaire, que la tranchée ſoit ouverte, & que l'Armée qui attaque la place ne ſoit pas de beaucoup ſupérieure, on prend le parti d'en retirer toutes les troupes, afin d'oppoſer toutes ſes forces aux leurs : mais

mais si elle est de beaucoup plus forte, on doit laisser assez de monde pour garder les tranchées, afin que la garnison de la place ne puisse rien entreprendre, pendant qu'on marche en bon ordre devant l'ennemi avec le reste, en ne s'éloiloignant cependant pas trop de la place, de crainte que quelque secours n'y entre par un autre côté, lequel s'étant joint à la garnison, chasseroit les troupes des tranchées.

Si au contraire un Général forme le dessein de faire lever le siége d'une place, & que la circonvallation ne soit pas faite, il marche droit à la place, après avoir pris la précaution d'envoyer des partis devant lui, pourvû que son Armée ne courre pas risque d'être attaquée en détail; ce qui peut arriver lorsqu'il trouve un défilé à passer près de l'ennemi. Il évite de marcher du côté qu'il est posté avantageusement, & prend une autre route pour arriver à la place, en observant de ne point passer si près de lui, que cela l'expose à être attaqué en défilant, ou du moins son arriere-garde; & de se tenir au contraire assez hors de leur portée, pour que s'ils quittent leur poste pour venir à lui, il puisse avoir le tems de se mettre en état de les recevoir.

Si un Général n'avoit pas dessein de com-

combattre les ennemis, & qu'ils vinſſent au-devant de lui, il a ſoin de ſe mettre dans quelque poſte avantageux, & de détacher deux ou trois partis conſidérables pendant la nuit, auſquels il fait prendre un grand tour, afin de pouvoir ſe jetter dans la place, pendant qu'il fait mine de ſon côté de vouloir les combattre, afin qu'ils ne diviſent point leurs troupes.

Si les ennemis ſe tiennent près de la place, on s'en approche le plus près qu'on peut ſans s'engager à combattre, pendant qu'on tâche de faire entrer des ſecours dans la place. Si ceux qu'on a envoyez étoient défaits, que la place fut preſſée, & que faute de vivres, ou par quelque autre raiſon un Général fut obligé de ſe retirer bien-tôt; en ce cas il hazarde un combat, ſi la place eſt de conſéquence. Pour cet effet la nuit étant venue, il envoye quelques détachemens dans divers endroits pour donner des allarmes aux ennemis, afin de les obliger de diviſer leurs troupes, & marche enſuite avec le reſte de l'Armée du côté qu'ils s'y attendent le moins. On pourroit par ce moyen éviter le gros de leur Armée, ou les diviſer de maniere qu'on ſe trouveroit ſupérieur en troupes à celles qu'on rencontreroit; ou bien il pour-

 roit

roit arriver que quoiqu'on trouvât toute l'Armée, on la perceroit en l'attaquant brusquement.

Si les ennemis avoient pris leurs quartiers devant la place, & qu'ils ne s'y fussent pas encore retranchez, on tâche d'en surprendre quelqu'un, afin d'y jetter du secours & d'affoiblir leur Armée; ce qui peut mettre en état de les combattre, si l'échec est considérable.

Si au contraire leurs quartiers étoient retranchez, & qu'ils fussent résolus de n'en point sortir, on tâche pour lors de se poster entre deux, & de faire entrer des secours dans la ville.

Si un Général est plus fort que les ennemis, il attaquera quelques-uns de leurs quartiers; ou s'ils se mettent tous ensemble, après avoir fait entrer dans la place les troupes qu'il trouve à propos, il va se camper avec son Armée entre les ennemis & leur païs, afin de tâcher de les affamer, & d'être en état de les combattre s'ils se retirent.

Des

Des attaques des Lignes de Circonvallation, devant un place assiegée.

L'On prend d'autres mesures lorsque la circonvallation est faite, & que les ennemis sont déterminez à la défendre; & ceci est présentement plus ordinaire. On va se camper le plus près que l'on peut de leurs Lignes, & cependant hors de la portée du canon. La nuit étant venue, on peut diviser l'Armée en un grand corps, & en plusieurs petits, qui feront de fausses attaques en plusieurs endroits, pendant qu'on en fait une sérieuse en un seul: ou bien on partage l'Armée en deux corps considérables, en conservant quelques autres petits, afin de faire deux vrayes attaques: mais il ne faut pas séparer ces deux corps de maniere qu'un des deux étant repoussé, les ennemis puissent sortir dessus pour le défaire, sans qu'il pusse être secouru de l'autre. On choisit la nuit pour se mettre en mouvement, afin que les ennemis ne découvrent point votre véritable dessein. L'heure la plus propre pour faire l'attaque, est une demie heure, ou un

quart d'heure avant le jour, parce que l'ennemi ne peut discerner les lieux où l'on veut faire les principaux efforts, d'avec ceux où on n'a dessein que de faire de fausses attaques, & qu'ils ne sauroient se servir de leur canon; & quoi qu'on soit près des retranchemens, le feu de leur mousqueterie incommode bien moins que pendant le jour, les soldats ne pouvant que tirer au hazard. De plus, lorsque cette premiere attaque a réussi, & a donné aux aissaillants quelques avantages sur l'ennemi, le jour venant à paroître, donne le moyen d'en profiter. Cependant l'issue des attaques de nuit est bien plus douteuse, que de celles qui se font en plein jour; les troupes pouvant prendre des terreurs paniques, qui les feront fuir sans sujet. Cette heure est très propre pour une Armée qui en attaque une plus forte, & qui veut donner au hazard.

Au contraire l'attaque des lignes que l'on fait pendant le jour est d'abord très-meurtriere, à cause du feu du canon & de la mousqueterie: ceux qui les défendent sont à couvert, pendant que les assaillans sont entiérement vûs; & si on ne les force d'abord, on y peut perdre tant de monde, que le reste des troupes en seront rebutées.

L'or-

L'ordre que l'on tient ordinairement pour l'attaque des lignes de circonvallation, est premierement de donner avis au Gouverneur de la place assiegée de l'heure qu'on la doit faire, afin qu'il vous favorise & fasse diversion par des sorties, avec la plûpart des troupes de sa garnison. On doit sçavoir, autant que l'on peut, par quel lieu il peut plus vous favoriser, soit en perçant jusqu'à la ligne de circonvallation, afin de tenter d'en raser une partie, ou de se saisir de quelques redoutes, s'il a assez de troupes pour l'entreprendre; ou s'il n'en a pas assez, en occupant quelque terrain avantageux le plus près de la ligne qu'il se pourra; ensorte, toutesfois, qu'elles ne puisse être coupées entre la place & elles. Elles peuvent même mener avec elles quelques petites piéces de canon. L'utilité qu'on en retire est, que les troupes de la ville s'étant ainsi avancées, laissent moins de terrain aux ennemis pour demeurer en bataille entre la circonvallation & elles; & que si une partie des troupes des attaquans passent la ligne, & que le reste est repoussé, comme il peut arriver, les troupes de la ville peuvent recevoir celles qui vont à leur secours, lesquelles sans cela courroient risque d'être défaites entre la ligne & la ville.

Il est aussi nécessaire de sçavoir quel endroit de la ligne est le moins fort ou le moins gardé. Il y a plusieurs choses qui les rendent foibles ; un fossé moins large & moins profond, le parapet moins élevé qu'aux autres endroits, & moins défendu de Forts : si le terrain qui est derriere, est trop serré ou incommode pour mettre des troupes en bataille ; comme lorsqu'il s'y trouve des vignes, des bois ou des marais ; ouque la Ligne est si près de la place, que le canon y puisse porter, ce qui n'est pas ordinaire, & qu'il puisse battre les troupes qui y sont placées pour les soutenir ; & enfin lorsqu'elle est commandée par quelques hauteurs où l'on puisse se poster, & y mettre de l'artillerie qui fasse un grand fracas dans les troupes qui défendent la ligne. Lorsque cela se rencontre, elles peuvent difficilement s'y mettre à couvert. Enfin on a soin, lorsqu'on veut attaquer des Lignes de circonvallation pendant le jour, d'éxaminer les lieux qui conduisent à couvert proche de ces lignes.

On peut tirer avantage, soit qu'on les attaque le jour ou la nuit, de la foiblesse des lignes par le defaut du parapet, des flancs, & par l'incommodité du terrain qui se trouve derriere : mais des autres défauts on n'en peut profiter que de jour,

jour. Ainsi lorsqu'on les trouve, on ne doit jamais attaquer pendant la nuit; & lorsque la ligne est trop près de la place, ou commandée d'une éminence qu'on peut occuper, on ne doit point précipiter les attaques. On se tient seulement en bataille devant les endroits de la ligne où se trouvent les défauts, & s'il y a peu de troupes, on les force; ou s'il y en a beaucoup, on les y laisse ruiner par le feu de la ville, ou par celui des assaillans.

Lorsqu'on trouvera à propos d'exécuter les attaques qu'on aura projettées, on fait marcher à la tête plusieurs petits pelotons de Grenadiers, commandez par des Sergens: on les fait suivre par deux ou trois cens hommes qui portent chacun une fascine avec leurs armes; & qui après les avoir jettées dans le fossé, ont ordre de monter à la ligne. Il sont suivis par cent soldats ou plus, avec des outils pour les râser, afin que la Cavalerie y puisse entrer. C'est à quoi on doit avoir une grande attention, & il faut y faire travailler jusqu'à ce que l'action soit entiérement finie, afin que si on étoit repoussé à la premiere attaque, on trouvât plus de facilité dans les autres. Les cent travailleurs doivent être soutenus, & suivis par plusieurs batail-

lons qui feront un grand feu sur la droite & sur la gauche, pendant qu'on travaille à applanir les Lignes.

On peut mettre à chaque attaque plusieurs Bataillons, & les faire donner les uns près des autres, ou un peu éloignez, & partager la Cavalerie pour les soutenir. On la tient hors de la portée du canon, ou dans quelque lieu plus près, si elle y peut être à couvert.

Les Bataillons qui soutiennent le premier qui doit attaquer, ne marchent pas immédiatement derriere lui, mais sur la droite & sur la gauche, & en arriere ; & celui qui soutient le premier sur la droite, & le second sur la gauche, doit être encore plus éloigné que celui de la main droite. Dans cette disposition ils peuvent voir ce que font ceux qui attaquent ; ils jugent par là de ce qu'ils doivent faire, & ne peuvent pas être incommodez, ni renversez par les fuyards qui se retirent : enfin ils ne sont point à portée de recevoir les coups qu'on tire sur les troupes qui se présentent pour attaquer.

Il y a des Généraux qui observent de ne mettre qu'un Escadron pour les soutenir de près, & qui tiennent le reste de la Cavalerie hors de la juste portée du mousquet, & la font avancer à mesure

ſure que l'Infanterie ſe rend maîtreſſe de la ligne.

Il ſeroit auſſi à propos que les Régimens qui ſoutiennent, euſſent quelques outils ; car s'ils voyoient que les ennemis priſſent l'épouvante, & qu'ils abandonnaſſent quelques autres endroits, que ceux qui ſeroient attaquez, ils pourroient y marcher & y faire des paſſages.

Précautions pour pénétrer dans le Païs ennemi.

ON peut encore trouver occaſion de combattre, lorſqu'on pénétre dans le païs ennemi, ſoit dans le deſſein d'y attaquer une place, pour la ravager, pour y prendre un poſte, pour y ſubſiſter quelque tems ; ſoit qu'on veuille empêcher l'Armée ennemie de s'y aſſembler ; ou enfin pour combattre cette Armée, ſi elle y eſt formée. Si on ne veut que ravager le païs, on diviſe ſes troupes en autant de différens corps, qu'on croit le pouvoir faire ſans craindre qu'ils ſoient battus.

Si l'on veut prendre un poſte pour y ſubſiſter, on doit le c hoiſir commode pour le fourage, ſain autant qu'on le

peut pour l'air, & situé de maniere qu'on puisse tirer des convois de vivres pour l'Armée, si celui où l'on est ne peut fournir ce qui est nécessaire. L'on prend garde sur tout que l'on puisse se retirer avec facilité, en cas que les ennemis deviennent supérieurs, & que l'on puisse y être en sûreté; c'est une de ces occasions où il est bon de se retrancher.

Si l'on n'entre dans le païs ennemi que pour s'opposer à l'assemblée de leur Armée, on marche avec la plus grande diligence que l'on peut au milieu de leurs quartiers, pour tâcher d'en surprendre quelques-uns, ou d'enlever tous ceux qui sont trop paresseux à se retirer; & l'on doit les poursuivre ensuite autant qu'il sera possible.

Si on a projetté d'entrer dans le païs ennemi pour y combattre une Armée toute formée, on y marche avec de grandes précautions. On doit être bien informé de sa force & du poste qu'elle occupe, dans la crainte de la trouver dans sa marche postée avantageusement, & de s'engager dans une action qui seroit préjudiciable. On ne peut donner de régle certaine pour l'ordre d'attaquer, parce qu'on le fait selon le poste que les ennemis occupent, & selon leurs forces. On peut se servir dans une pareille occasion

sion, des mesures & des précautions dont on use lorsqu'on marche pour attaquer les ennemis dans un poste ordinaire.

Dans toutes ces différentes occasions, on doit être bien instruit de quelle nature sont les rivieres qu'on a à passer, parce qu'il pourroit arriver souvent, principalement en Allemagne, en Italie & en Espagne, qu'un oragée étant survenu, ou les chaleurs ayant fondu les neiges des montagnes, rendroient ces rivieres si rapides & si débordées, qu'on ne pourroit plus les repasser lorsqu'on seroit contraint de le faire. On pourroit vous couper toute communication avec le païs, d'où vous comptez de retirer les vivres pour votre Armée. Cette attention est d'une grande conséquence.

Lorsqu'au contraire une Armée ennemie est entrée en votre pais, & qu'un Général marche avec la sienne dans le dessein de l'en chasser, il met autant qu'il peut tout en usage pour la faire périr sans un combat: ce qui peut arriver lorsque l'ennemi s'est engagé trop avant, ou lorsqu'il a passé quelque riviere non gayable, ou quelques passages dans les montagnes. Il fait alors retirer dans les places voisines, tous les bleds & les fourrages qui sont devant eux; ou les fait brûler, s'il n'a pas le tems de les enleve-

ver : il se posté ensuite entre la riviere & leur païs pour empêcher qu'ils n'en tirent aucunes subsistances, & qu'ils ne puissent même y retourner.

On peut encore les détruire lorsqu'ils sont entrez dans un païs bas & plein d'eau, en inondant le lieu où ils seront campez ; ce qui se peut faire en ouvrant des écluses qui retiennent les eaux, en coupant les digues qui les soutiennent, ou en faisant enfler des rivieres avec des chaussées qui puissent arrêter leur cours. On les peut encore ruiner en prenant plusieurs postes avantageux, d'où l'on puisse couper leurs vivres. Si cependant ils trouvent assez de subsistance dans le païs où ils sont entrez, & qu'ils ne veulent pas hazarder une retraite, on sera contraint pour lors de prendre le parti de les aller attaquer dans le poste qu'ils occupent, s'il n'est point trop avantageux : mais s'il étoit impraticable, on pourroit faire un camp bien retranché le plus près que l'on pourroit de leur païs, laisser quelques troupes dans un autre Camp bien fortifié qui leur fût opposé, pour les empêcher de sortir du leur, & pour leur ôter les moyens de tirer aucune subsistance du vôtre : ou bien si un Général ne veut pas séparer son Armée, de crainte que pendant ce tems-là l'ennemi ne fasse

sa

ſa retraite, il ſe poſte dans le lieu qui l'incommodera le plus, ou bien par où il croira qu'il ſera obligé de ſe retirer.

Marches memorables des Marechaux de Villars & de Tallard.

Un Général ſe trouve ſouvent obligé de forcer quelque paſſage conſidérable pour pénétrer dans le pays ennemi, comme nous l'avons vû arriver dans cette derniere guerre, lorſque les Armées de France pénétrerent dans la Suabe. Si ce ſont des montagnes qu'on veut paſſer, on renvoye ceux qui liront ces Mémoires, aux meſures que le Maréchal de Villars prit en l'année 1703. pour traverſer les Montagnes Noires, dans le deſſein de joindre l'Electeur de Baviere qui s'étoit déclaré pour la France; & aux moyens dont ſe ſervit le Maréchal de Tallard la campagne ſuivante, pour faire paſſer des ſecours au même Prince par la gorge de S. George. On trouvera la manœuvre qu'il fit, très-curieuſe & utile à étudier. On verra encore dans la même campagne de quelle maniere il paſſa les mêmes montagnes par la gorge de Waldkirk, avec toute ſon Armée, pour aller joindre celle de l'Electeur. J'ajouterai ſeulement à ces exemples, que dans une pareille occaſion, comme dans toutes celles qu'on trouve dans la guerre, la diligence eſt ce qui eſt le plus neceſſaire. On tâche de réuſ-

réussir dans ces marches autant que l'on peut par surprise, & de passer avant que les ennemis y soient postez, ou avant qu'ils y soient en grand nombre, afin de tomber dessus promptement. Mais si cela ne réussit pas, & qu'on trouve qu'on ne puisse passer par surprise ou de vive force, on tâche de gagner par quelqu'autre chemin quelque hauteur qui les commande, & de les prendre par les revers, aussi-bien que leurs retranchemens, s'ils en ont. S'il y a quelque château ou tour qu'on soit obligé d'attaquer, on mene quelques piéces de gros canon pour s'en rendre maître, & même quelques petits mortiers pour leur jetter des bombes, qui causent quelquefois beaucoup de terreur dans un lieu serré.

Ces sortes d'entreprises ne se peuvent tenter que lorsque ces passages ne sont gardez que par peu de troupes. Car, pour peu qu'un corps considérable fasse de résistance dans des détroits de montagnes, principalement lorsqu'il y a une Armée près de lui pour le soutenir, il est très-difficile de l'en chasser. Dans toutes les entreprises que l'on forme dans de pareilles occasions, & dans des lieux difficiles, il est de la derniere conséquence de prévoir les moyens de pouvoir se retirer. Si on laisse derriere soi des pos-

tes

tes & des passages étroits, on ne doit pas manquer de le bien faire garder de l'Infanterie.

Il peut encore arriver qu'un Général ayant formé le dessein de se saisir de quelque poste avantageux, en même tems que l'ennemi y marche pour le même sujet, cela engage une Armée à combattre. Les précautions qu'il peut prendre dans une pareil occasion, sont d'envoyer des partis sur les ennemis, afin d'être bien instruit de leur marche, & de ne les point rencontrer en un lieu qui lui soit désavantageux. Il fait aussi marcher devant lui un corps considérable pour occuper le poste, s'il craint que les ennemis ne le préviennent, & s'il croit que les troupes qu'il y enverra, soient capables de s'y maintenir, jusqu'à l'arrivée de son Armée entiere. S'il a connoissance que l'ennemi ait quelque défilé difficile à passer pour y arriver, il ne néglige point d'y envoyer quelques troupes pour les retarder, en occupant ce passage, & donner le tems à ses gens de s'assûrer dans le poste qu'il veut occuper.

Moyens pour retirer une Armée investie par celle de l'ennemi.

IL arrive encore qu'une Armée s'étant trop avancée dans un païs, se trouve investie par une Armée qui lui est de beaucoup supérieure, & qui lui coupe absolument les vivres : inconvénient qu'un Général doit éviter sur toutes choses; mais cependant il faut qu'elle soit dans un poste ou les ennemis n'osent pas l'attaquer. Si le Général ne trouve aucun moyen de vivre qu'en hazardant un combat, il le doit tenter, mais fort brusquement, & avec beaucoup de vigueur ; après avoir fait connoître à ses troupes qu'il faut vaincre ou mourir, n'y ayant plus d'autre resource, ni d'autre parti à prendre. Une résolution brusque & forcée réussit souvent ; & il peut arriver que cette Armée sortira avec avantage de son poste, ou qu'elle recevra un convoi qui la mettra en état de s'y maintenir. Pour en venir à bout, on le doit faire venir le plus secrétement qu'on pourra du côté qu'on croira plus facile ; & lorsqu'on sera averti de son arrivée, le Général va au-devant de lui avec toutes ses forces

&

& hazarde des troupes pour le recevoir: il ne faut rien ménager, si le salut de l'Armée dépend de ce convoi.

Si on juge qu'il soit aussi difficile de le faire arriver que de sortir de son poste ou même qu'en le faisant venir, on prévoye qu'on sera obligé quelque tems aprés de prendre ce parti, & qu'on ne retire aucun avantage de ce retardement, il conviendroit mieux de faire un genereux effort pour sortir de cet embarras, que d'attendre plus long-tems, parce qu'une Armée enfermée dépérit toûjours par la maladie, & par le peu de moyens que l'on a dans une pareille situation de secourir les malades. On prend pour lors la précaution de laisser les équipages dans le lieu qu'on veut quitter, avec quelques troupes pour les garder, en cas qu'on le puisse faire avec peu de monde: car s'il étoit nécessaire d'en laisser un grand nombre, on prend le parti de tout emmener de crainte de trop s'affoiblir. Si l'on appréhende d'un autre côté que les équipages n'embarassent, & n'empêchent la retraite qu'on pourroit faire sans cela, on ne balance point d'en faire brûler une partie, & de conserver le meilleur, & ce qui n'embarassera pas.

Après qu'on a pris toutes les mesures nécessaires, & qu'un Général a fait toutes

tes les dispositions convenables pour faire sa retraite, il la commence à l'entrée de la nuit, aprés avoir bien remarqué l'endroit le plus facile, & avoir envoyé donner quelques allarmes en plusieurs afin de laisser l'ennemi incertain du lieu par où il veut se retirer. En cas que l'on méne les bagages, il faut que les troupes les couvrent; c'est-à-dire, que si l'ennnemi est devant, les bagages doivent marcher après les troupes; & au contraire il faut les faire marcher devant avec des troupes pour les escorter, si les ennemis sont derriere; les mettre sur la gauche de l'armée, si les ennemis sont à la droite; & s'ils sont à la gauche, les placer sur sa droite.

Si les ennemis sont devant, il y faut mettre ses meilleures troupes à son avant-garde; car souvent le succès d'une pareille entreprise dépend du premier coup de main. On en doit user de même, s'ils sont sur les flancs; ou pour l'arriere-garde, si on prévoit que c'est l'endroit où ils feront leurs plus grands éforts. Il peut se faire, à cause de la nuit, que les ennemis ne fassent que de foibles attaques pour retarder la marche de l'Armée qui veut se retirer, afin d'attendre l'arrivée du jour, ou la jonction de toutes leurs forces qui peuvent être dispersées;

en

en ce cas un Général ne doit point s'arrêter, mais se défendre seulement en se retirant, sans qu'il s'attache trop à faire soutenir les troupes qui sont attaquées, quand même il en coûteroit la perte de quelques-unes. Il y a des occasions où l'on est obligé d'en sacrifier une partie pour sauver le reste. Comme c'est une résolution fâcheuse, on ne la prend qu'à la derniere extrémité. Il peut encore arriver, comme dans l'exemple que je vais citer, que l'ennemi a partagé ses forces de maniere, que pendant qu'il fait face avec une partie, l'autre soit en marche pour s'emparer de quelque poste, ou d'une place. On a lû dans ces Mémoires que dans la Campagne de 1703, le Prince de Bade commandant l'Armée de l'Empire, & se trouvant en presence de l'Armée de France commandée par l'Electeur de Baviere, & le Maréchal de Villars auprès de Lavingen, ce Prince ayant laissé une partie de son Armée sous les ordres du Comte de Stirum, passa le Danube avec le reste à quelques lieües de-là, & marcha droit à Ausbourg, dont il s'empara par intelligence avec les habitans. Par cette entreprise l'Armée de France se trouva bien embarassée, parce qu'elle tiroit de cette Ville ses subsistances, & qu'elle n'en avoit plus.

plus que pour quelques jours. Cette situation auroit fort intrigué l'Electeur de Baviere : mais ayant appris que le Comte de Stirum marchoit pour passer le Danube, afin d'aller joindre le Prince de Bade, il s'avança droit à lui, le combattit & le défit ; ce qui obligea dans la suite le Prince de Bade d'abandonner le voisinage d'Ausbourg, & donna le moyen au Duc de Baviere de reprendre cette Ville, & de faire subsister au large ses troupes, & celles de France.

Des Retraites.

De toutes les actions qui peuvent arriver dans le cours d'une Campagne, il n'y en a point où l'intelligence, la fermeté & le courage d'un Général paroissent davantage que dans une retraite. L'Histoire nous fournit des exemples de plusieurs grands Capitaines qui se sont fait plus d'honneur par une belle retraite, que par plusieurs victoires. Il en est, qu'une retraite bien exécutée a immortalisez. On peut avancer cependant qu'il paroît aux yeux du commun des hommes si peu de différence entre la retraite & la fuite, que si l'assûrance

ſûrance & le bon ordre qu'y apporte un Général ne la font diſtinguer, les troupes mêmes prennent ſouvent l'une pour l'autre. Il faut encore convenir que quelque gloire & quelque avantage qu'on puiſſe tirer d'une retraite faite à propos, & ſagement conduite, il eſt des Guerriers qui dédaignent d'y avoir recours : & c'eſt dans ce ſentiment, qu'un de nos plus grands Rois diſoit, *qu'il ne ſe connoiſſoit point en retraites.*

Les retraites peuvent être forcées ou volontaires ; elles ſe peuvent faire avec une petite Armée devant une grande, avec une grande Armée devant une moindre, ou par une Armée égale à celle qui la pourſuit. Les retraites ſont volontaires, lorſqu'un Général campé près d'une Armée ennemie, veut changer de Camp pour ſa commodité, ou bien lorſqu'il veut marcher pour aller former un ſiége, ou pour exécuter quelqu'autre deſſein. Dans ces occaſions on ne trouve pas d'ordinaire de grands obſtacles, parce que n'étant point forcé, on ne les tente que lorſqu'on n'y voit pas de difficultez conſidérables. Les retraites forcées ſe font lorſqu'une Armée ſe voyant les vivres coupez, ou manquant abſolument de fourrages, ſe trouve obligée de hazarder cette reſſource, pour ne pas

périr

périr dans son poste. Elle peut être encore forcée, lorsqu'un Prince envoye un ordre absolu à un Général de revenir dans son païs, pour quelque désordre qui y sera arrivé, soit par une guerre civile, ou par l'entrée de quelque ennemi puissant.

Si l'Armée qui doit se retirer, est plus forte que celle qui la suit, tout le soin du Général qui la commande sera d'avoir la précaution de faire travailler quelques jours auparavant à tous les passages & les défilez, afin que les troupes qui feront l'arriere-garde ne soient pas si séparées des autres; & qu'en cas qu'elle fût attaquée, elle pût en être facilement secourue.

S'il est obligé de se retirer par un bois, il envoye poster de l'Infanterie à droite & à gauche. On a déja marqué ailleurs que l'Artillerie & les bagages doivent marcher à la tête, ayant seulement quelques Régimens de Dragons devant, pour se précautionner contre les embuscades. Si l'on craint que les ennemis ne détachent quelques corps considérables de leur Armée, ou de leurs places, pour aller couper la tête de la marche, pour s'emparer de quelques passages difficiles, ou pour enlever l'Artillerie ou les équipages, on détache de l'Armée le nombre

bre de troupes qu'on croit néceſſaires pour éviter ces inconvéniens, pour chaſſer les ennemis des poſtes qui pourroient arrêter la marche, pour les occuper, s'ils n'y ſont pas encore, & pour couvrir l'Artillerie & les bagages.

Dans l'endroit où j'ai déja parlé de la retraite d'une Armée, j'ai marqué qu'on laiſſe à l'arriere-garde une Brigade ou deux d'Artillerie, qu'on poſte au premier défilé à la droite & à la gauche, ſur quelques éminences, s'il s'en trouve, auſquelles on fait enſuite paſſer le défilé, lorſque toutes les troupes l'auront paſſé, afin d'aller faire la même manœuvre à tous les autres défilez qu'on trouvera, ſi les ennemis ſuivent l'Armée. Un Général met quelquefois à ſon arriere-garde toute ſon Artillerie de campagne; ce qu'il fait lorſqu'il croit que l'ennemi a deſſein de charger ſon Armée, quand elle ſera à moitié paſſée.

Quelquefois un Général ſe retire dans le deſſein d'engager une affaire générale, & d'obliger l'ennemi de ſortir d'un poſte avantageux pour le ſuivre, comme fit M. le Prince à Lens. S'il prend ce parti, il retourne ſur lui lorſqu'il a paſſé quelque défilé difficile: ou bien il ſe met en bataille derriere quelque Montagne ou quelque bois, pendant que les équipages

pages & le reste des troupes suivent leur marche, afin de lui cacher l'embuscade, & le charge en flanc lorsqu'il s'est avancé. Cette manœuvre bien exécutée met infailliblement un grand désordre parmi des troupes, qui d'ordinaire prennent l'épouvante lorsqu'elles sont chargées par les flancs.

Si l'Armée qui se retire est plus foible que celle qui la suit, ce qui arrive le plus souvent; après qu'on a pris toutes les précautions nécessaires pour faire sa retraite en bon ordre, & de la maniere que j'ai marquée, on fait marcher les troupes en diligence, & cependant sans confusion, quand même on risqueroit quelques soldats qui ne pourroient pas suivre. C'est le cas où l'on doit sacrifier une partie de ses troupes pour sauver l'autre, s'il n'y a pas d'apparence de sauver le tout; ce qu'on ne doit cependant faire que dans la derniere extrémité. On ne doit point non plus abandonner son canon, parce qu'il sert de trophée à l'ennemi. Pour les bagages, il ne faut pas balancer dans cette extrémité à brûler ce qui peut embarasser. Si l'on se voit pressé, de maniere qu'il n'y ait pas moyen d'éviter un combat, on prend un tems qui soit avantageux, tâchant autant qu'on pourra, de mettre l'Armée en bataille

taille derriere une montagne ou un bois, comme je viens de le dire, afin de charger les ennemis en flanc. Ou bien, lorsqu'ils suivent de près, on fait une contre-marche quand ils auront passé le défilé, afin de tomber sur une partie de leur Armée, avant qu'elle ait le tems d'être jointe par le reste.

Dans ces occasions forcées, il ne faut point compter le nombre des ennemis; & quoique l'on n'aye que la moitié & même le tiers des troupes de leur Armée, on peut prendre son tems si à propos, & avec une telle résolution qu'ils soient défaits.

Si l'on étoit si foible qu'on ne pût rien espérer par un combat, ni par une prompte marche, ou qu'on vîd qu'une partie de l'Armée ennemie eût gagné le devant, il faudroit se résoudre à sauver ce qu'on pourroit; & pour cet effet séparer son Armée en plusieurs corps qui iroient chercher des passages par diverses routes. De cette maniere les ennemis ne pouvant se séparer sitôt pour les suivre, plusieurs de ces troupes se sauveroient immanquablement. Mais si l'Armée qui veut se retirer, n'est inférieure à celle des ennemis qu'environ d'un tiers, & que le Général n'ayant pas de meilleures troupes, ou ayant ordre d'éviter un

combat général, ne veuille pas s'y engager ; il laissera, ainsi que je l'ai dit, ce qu'il y a de plus pesant, & de moins nécessaire dans ses équipages ; & mettra, s'il se peut, son gros canon en sûreté, ne se chargeant que des piéces qui ne pourront incommoder sa marche. Il partira sitôt que la nuit sera arrivée, le plus secrétément qu'il pourra, afin de gagner du tems sur les ennemis, & marchera nuit & jour, ne faisant des altes qu'autant qu'il croira en devoir faire, pour ne pas mettre entierement les hommes & les chevaux hors d'état de servir. Mais lorsque l'ennemi l'aura joint, il marchera plus lentement, & dans le meilleur ordre que le terrain le permettra. Il enverra toûjours devant lui pour accommoder les chemins, des gens entendus qui ayent de l'autorité, afin que ce travail se fasse avec toute la diligence possible, n'y ayant rien de plus nécessaire pour une retraite.

Si quelque parti des ennemis s'éloigne trop du gros de leur Armée pour suivre la sienne, il le fera charger brusquement. On tâchera de le couper par quelques embuscades, ou par quelques Escadrons qu'on envoye pour l'arrêter en chemin, pendant qu'on les fait attaquer par d'autres dans tous les passages un peu serrez.

On

On ne manque point de faire escarmoucher contre les ennemis de l'Infanterie, qu'on poste pour retarder leur marche, & l'on se tient dans les plaines le plus serré qu'on peut. Selon qu'on sera plus ou moins fort que les ennemis en Cavalerie ou en Infanterie, on se retire par les plaines ou par des païs coupez, si l'on en peut avoir le choix.

On fera, s'il se peut, des altes soit de jour ou de nuit sur le bord de quelque défilé après qu'on l'aura passé, afin que les ennemis ne puissent pas vous combattre pendant ce tems-là.

Si on est obligé de traverser un grand bois, on fera des abatis le plus que l'on pourra derriere soi pour embarasser le chemin, parce qu'il faut plus de tems pour les ôter que pour les abattre.

L'ordre de bataille pour les Retraites ne se peut prescrire, à cause des différentes circonstances qui obligent de les changer presque à tout instant. On se régle sur la force ou sur la foiblesse des ennemis en Cavalerie ou en Infanterie, sur leur proximité ou leur éloignement, sur le terrain où l'on se trouve, & sur celui où l'on doit marcher. La maxime la plus générale en ces rencontres, est de ne point se retirer en bataille, mais de marcher sur le plus de colonnes qu'on

pourra, excepté l'arriere-garde qu'il faut faire retirer en bataille, & qui doit être composée des meilleures troupes. A l'égard de la quantité, cela dépend du nombre des ennemis qu'on a à craindre : mais afin de prescrire quelque chose sur ce sujet, j'ai vû que l'arriere-garde d'environ quarante mille hommes étoit composée de quinze ou seize Escadrons, soit de la maison du Roi, lorsqu'elle est dans une Armée, ou des plus anciens corps de Cavalerie ; de mille ou douze cens Grenadiers, & d'une brigade d'Artillerie de dix pieces de canon, qu'on fait marcher immédiatement après que toute l'Armée a défilé, & qu'on poste à droite & à gauche du premier defilé qu'on trouve, ou sur le bord d'une riviere ou d'un ruisseau, auprès du pont ou du gué, par où les troupes ont passé. Les Grenadiers marchent ensuite, ne faisant qu'une seule troupe commandée par un Colonel, ou un Brigadier. Ils sont suivis des escadrons, qui marchent sur une même ligne dans les lieux ouverts ; excepté deux escadrons qui demeurent toûjours derriere, pour découvrir les mouvemens des ennemis & les amuser.

Dans les païs couverts, on entremêle les Grenadiers avec la Cavalerie ; les Grenadiers faisant l'arriere-garde de tout

avec

avec quelques petites piéces de canon. Le tout est commandé par le Lieutenant Général de jour ; & le Général ne manque point de s'y trouver lui-même lorsque l'ennemi est proche.

Comme on ne sçauroit rien prescrire de plus certain, je me contenterai d'ajouter que l'observation du secret pour le jour & l'heure qu'on doit faire une retraite, le grand soin de bien faire accomoder les chemins & élargir les passages, la diligence dans la marche, le bon ordre, les embuscades, & la ruse dans les combats qu'on est obligé de soutenir, sont les principaux moyens qu'on doit employer, & peuvent procurer tout l'avantage dans une action qui est une des plus importantes de la guerre ; & qui, quoiqu'on en dise, peut acquérir une grande réputation à un Général d'Armée.

Recapitulation des Maximes générales pour les Batailles

QUoique je me sois beaucoup étendu sur ce qui concerne les Batailles, ce que je n'ai pû éviter à cause des différentes occasions, qui dans le cours d'une Campagne, font naître une action géné-

rale, qu'elle puiſſe arriver dans des poſtes bien différens les uns des autres, & que j'aye tâché de les détailler ; cependant cette matiere eſt ſi vaſte, que je ne doute point qu'il ne m'ait êchappé un nombre infini de circonſtances auſſi utiles peut-être que celles que j'ai rapportées. Les gens du métier le connoîtront aiſément, & trouveront encore qu'on pouvoit traiter plus amplement un ſujet ſi inépuiſable. Je laiſſe ce ſoin à d'autres, qui certainement pourront mieux s'en acquiter. Je me contenterai d'ajoûter quelques maximes générales, & quelques réflexions qui pourront ſuppléer à ce qui manque ici.

Un Général cherche les Batailles lorſqu'il a lieu d'eſpérer la victoire ; quand il veut ſecourir une place aſſiégé ; quand il craint de voir ruiner ſon Armée ſans combattre ; pour prévénir un renfort qui vient à l'ennemi ; pour profiter de quelque avantage, ou de la deſunion des ennemis, ou de quelque faute qu'ils ont faite ; & enfin lorſqu'il a un ordre du Prince d'en ſaiſir, ou d'en faire naître l'occaſion.

Les moyens d'y engager l'ennemi ſont, de lui aſſiéger une place d'importance, de faire le dégât dans ſon païs, le charger lorſqu'il s'y attend le moins dans un paſ-

paſſage étroit. Quand il eſt déſuni dans ſa marche, ou négligeant dans ſes quartiers, l'enfermer entre deux Armées, l'attirer en feignant de ſe retirer ou de marcher ailleurs, & par une prompte contre-marche le charger & le réduire à combattre. Mais on doit joindre dans une ſi grande affaire beaucoup de prudence à la valeur; & il ne faut pas ſacrifier inconſidérément l'Armée qu'on vous a confiée, ſans utilité & ſans beſoin.

Les raiſons d'éviter le combat, ſont lorſque la perte peut cauſer à l'Etat plus de dommage, que le gain n'apporteroit d'avantage; lorſqu'on eſt inférieur à ſon ennemi; quand on attend des ſecours; quand l'ennemi eſt poſté avantageuſement, & lorſqu'on voit qu'il ſe détruit lui-même par la faute ou la diviſion des Chefs, ou la déſunion des Alliez, ou enfin lorſqu'il manque de vivres ou de fourrages.

On doit conſidérer dans les Batailles ce qui précéde l'action, ce qui l'accompagne, & ce qui la ſuit. Pour ce qui la précéde il faut reünir toutes ſes forces, examiner les avantages du terrain, du vent, du Soleil, choſes qui ne ſont pas à négliger; choiſir un champ de Bataille proportioné au nombre de ſes

troupes, prevenir l'ennemi principalement quand on conduit des François; animer les soldats par des discours obligeans, & par une contenance ferme, tranquille & asûrée, leur inspirant de la hardiesse, leur faisant entrevoir une victoire asûrée; leur remettant devant les yeux leur devoir, la nécessité, la gloire, le butin, les récompenses, & la fin de leurs fatigues; les faisant ressouvenir des belles actions qu'ils ont faites dans d'autres occasions.

On forme l'Armée en plaçant les Troupes à son avantage, & en lieu qu'elles ne soient pas inutiles; en se mettant en état de combattre de tous côtez. On les dispose de maniere qu'elles puissent le faire plusieurs fois, parce que celui qui conserve le plus de Troupes jusqu'à la fin gagne la victoire; car elle se range, disoit un de nos Guerriers, du côté des gros Bataillons. On a grand soin de bien appuyer ses aîles, afin de n'être pas pris en flanc: on a soin que les troupes se puissent secourir sans confusion, que celles qui sont rompuës ne se renversent point sur les autres, que les intervalles soient proportionnez aux Escadrons & aux Bataillons, que la distance de la seconde à la premiere ligne soit d'environ trois cens pas, & le corps de réserve plus éloig-

éloigné de la seconde ligne. On doit faire un ordre de bataille dont tous les Officiers Généraux ayent des copies, aussi-bien que tous les Officiers du détail. Il faut que chaque soldat ait des munitions pour tirer un grand nombre de coups, outre les dix cartouches qu'on leur distribue en se mettant en Campagne, & qu'il y ait des chariots chargez de munitions derriere l'Infanterie sur la droite, sur la gauche & au centre, afin que les soldats ne puissent manquer de poudre ni de plomb. Il est encore nécessaire d'envoyer les équipages dans un lieu de sûreté, & de commander un corps suffisant de troupes pour les garder. Un Général prend aussi des mesures pour retirer l'Armée en cas de malheur: mais il a grand soin de ne le point faire entrevoir aux troupes; & enfin il donne le mot.

Dans l'action il faut prévenir l'ennemi, & le charger, s'il se peut, avant qu'il soit en bataille; que les troupes marchent lentement & fiérement; que chaque Bataillon & chaque Escadron se régle sur sa droite & sur sa gauche, l'Infanterie la bayonnette au bout du fusil, & la Cavalerie le sâbre à la main; essuyer le premier feu de l'ennemi, & le charger vivement l'épée à la main; tâcher de faire d'abord quelques prisonniers

qu'on interroge séparément, pour apprendre au vrai l'état des ennemis, & les circonstances qui peuvent être utiles ; occuper les lieux les plus avantageux, comme les hauteurs, les passages & les chaussées ; faire un grand feu d'Artillerie dès-lors qu'on est à portée, & toûjours sur les troupes ; commencer la bataille par le côté ou sont les meilleures Troupes, & par où on se sent le plus fort ; amuser l'ennemi dans la partie la plus foible, ou en n'engageant pas le combat sitôt de ce côté-là, ou en s'aidant des avantages du terrain ; combattre avec ordre & résolution ; attaquer le premier l'ennemi, si le terrain est égal : mais si l'on est bien posté, & que l'Artillerie fasse un grand effet, l'attendre de pied ferme ; maintenir exactement les distances ordonnées ; qu'elles ne soient pas si serrées, qu'elles empêchent la liberté de faire les mouvemens nécessaires, ni si grandes, qu'elles donnent une entrée facile à l'ennemi, ou qu'elles éloignent trop les secours ; soutenir les troupes qui plient, les ramener à la charge ; ne pas outrer celles qui sont fatiguées & en désordre, & leur redonner le tems de respirer & de reprendre courage, afin de ne les point rebuter ; faire ensorte que l'Infanterie fasse un feu continuel, ce qui

se

ſe peut faire lorſqu'une partie tire, pendant que l'autre recharge ; viſer particuliérement ſur les Officiers ; ſuivre les ennemis en corps ; ne ſe point débander, & ne point s'arréter au butin, qu'on ne ſoit abſolument maître du champ de bataille ; commencer le combat de bonne heure, ſi l'on eſt ſupérieur, afin d'avoir du jour pour pouſſer ſa victoire, & la rendre plus complette ; & ſur le ſoir ou la nuit, ſi l'on eſt beaucoup inférieur, afin que ſi on a du déſavantage, la défaite ne ſoit pas ſi conſidérable, la nuit pouvant favoriſer une retraite ; faire peu de priſonniers, principalement dans le commencement de l'action. Le Général doit être en lieu d'où il puiſſe voir tout ce qui ſe paſſe pour envoyer des ſecours bien à propos. Il donne des ordres pour être averti de tout. Il ſe fait voir aux troupes, les anime, les mene à la charge, & ne doit point trop s'expoſer, que dans la derniere extrémité. Il doit confier ſon projet aux Officiers Généraux qui ſont ſous ſes ordres, afin que le plus ancien, en cas qu'il fut tué, puiſſe agir ſelon ſes vûes, & ſuivre la même diſpoſition. Quand l'ennemi eſt défait, le pourſuivre avec de la Cavalerie, & ne lui pas donner le téms de ſe rallier ; & quand au contraire on a per-

 du

du l'esperance de vaincre, se retirer avec le moins de confusion qu'on peut.

Pour ce qui suit la bataille, communément, on l'a gagnée ou on l'a perdue. Voici ce qui convient de faire dans l'une & l'autre conjoncture. Dans la victoire rendre graces à Dieu qui en est l'auteur; publier la victoire & la poursuivre; pousser vivement les restes de l'Armée battuë sans se débander; ne lui pas donner le tems de se reconnoître, jetter la terreur dans le païs; prendre des places, s'y fortifier, s'y établir; diviser son Armée pour faire en même-tems, s'il se peut, plusieurs entreprises; ne point ruiner les Provinces qu'on veut conserver ou en proprieté, ou pour y prendre des quartiers d'hiver; & enfin traiter avec beaucoup d'humanité les soldats prisonniers; avoir grand soin des blessez, & beaucoup de politesse pour les Officiers, afin de les consoler de leur malheur.

Dans la défaite ne point perdre courage, parce que les armes, comme l'on dit communément, sont journalieres; retirer les restes de l'Armée; ramasser ce qui s'est débandé; armer les habitans du pays; faire de nouvelles levées, & se retirer dans des lieux de difficile accés; pourvoir aux passages; garnir les frontieres & les places; faire des abatis dans

les

lès bois ; rompre les ponts & innonder les campagnes, s'il eſt néceſſaire.

Pour la retraite, comme le plus habile Générale eſt quelquefois battu en ſuivant les régles de la guerre, & qu'il n'eſt garant que de ſa diſpoſition ; la marche doit être réglée ſuivant le terrain, & projettée avant l'action ; on rallie les troupes dans le lieu le plus près que l'on peut du champ de bataille, afin de pouvoir réſiſter à quelques corps que les ennemis envoieroient après ; on gagne une riviere, un ruiſſeau, ou un défilé, & on fait enſorte d'occuper aſſez de terrain pour que l'ennemi ne puiſſe l'attaquer, qu'il n'ait toutes ſes forces. Comme il lui faut un tems aſſez conſidérable pour s'y diſpoſer, on en profite pour ſe retirer. On le fait auprès de la place la plus proche & la plus conſidérable, & l'on jette des troupes dans les plus expoſées. On tâche à ſauver tous les bagages ; ſi cela ne ſe peut, on emmene le meilleur, & l'on brûle le reſte. On envoye des troupes devant pour raccommoder, ou pour occuper les paſſages & les défilez par où l'on doit marcher. Dès qu'on en eſt ſorti, on les retranche & on les défend. Dans l'extrémité on ſacrifie à l'arriere-garde une partie des troupes pour ſauver l'autre. On ſépare l'Armée

en quatre ou cinq corps, pour qu'elle se retire par divers chemins; on charge tête baissée les détachemens des ennemis, qui s'avancent loin de leur gros; on les coupe; on leur dresse des embuscades; on marche promptement en colonnes avec un petit corps qui sert d'arriere-garde pour opposer à l'ennemi, & l'on ne met point ses troupes en bataille, qu'on n'y soit forcé par la nécessité de combattre. Enfin la science d'un Général, est de pouvoir faire combattre une Armée en tout lieu; & en quelque situation qu'il se trouve, y savoir prendre ses avantages. Il doit avoir des Lieutenans Généraux & des Maréchaux de Camp bien entendus & bien expérimentez, & un excellent Etat Major. Il seroit à souhaiter qu'il se servît d'Aides de Camp qui eussent de l'expérience & du service, & qu'on leur donnât des Gardes comme dans l'Empire.

Mesures pour la jonction de deux Armées.

J'Ai dit qu'un Général se trouvoit quelquefois aussi dans la nécessité de combattre, lorsqu'il avoit intérêt de joindre

dire une Armée séparée de la sienne ; & qu'une Armée ennemie se trouvoit entre les deux, pour en empêcher la jonction. Pour réussir dans ces importantes occasions, les Chefs des deux partis se donnent un rendez-vous en un lieu convenable, & à la même heure sur la droite ou sur la gauche de l'ennemi, afin de tâcher de se joindre, avant qu'il ait nouvelle de leur marche ; ou si absolument on ne peut le faire qu'en combattant les ennemis dans le poste qu'ils occupent ; ils prennent les plus justes mesures, afin que les deux Armées arrivent & les attaquent en même tems. Pour cela ils s'avertissent du jour & de l'heure que chacun arrivera au lieu marqué, & conviennent des signaux qu'ils pouront voir ou entendre, ausquels l'un & l'autre doivent répondre pour être plus certains qu'ils sont en état de commencer l'attaque. Par cette manœuvre bien concertée & bien exécutée, il est presque impossible qu'on ne batte une Armée qui prend d'ordinaire l'épouvante, lorsqu'elle se voit attaquée vivement par devant & par derriere.

Si l'on trouvoit lieu à faire la jonction par un autre côté, & qu'il y eût une riviere ou quelque défilé, que l'une des deux Armées dût passer pour joindre

l'au-

l'autre, celle qui ne le doit point passer, doit marcher la premiere, & faire faire à l'endroit convenu des redoutes ou des retranchemens, les faire garder par de l'Infanterie, & se rendre maîtresse du passage. En cas que les ennemis voulussent y marcher pour y attendre l'autre & la combatre; alors elle passe pour la secourir. Si l'ennemi marchoit au-devant de l'une des deux, celle contre qui il marche, tâchera d'éviter le combat en attendant l'autre; ce qu'elle peut faire en prenant quelques postes avantageux.

Autres occasions de Batailles.

ON se trouve encore souvent engagé dans une affaire générale, lorsqu'une Armée veut reprendre une place & qu'une autre en vient de faire la conquête, laquelle n'est pas encore décampée. Mais si l'on veut éviter le combat après la prise de la place, & empêcher qu'elle ne soit assiégée, il faut la munir le plus diligemment qu'on peut de vivres & de munitions de guerre, réparer les bréches, combler les tranchées; en cas que le convoi qu'on y destine pour la pourvoir des

des choses nécessaires, ne soit pas entierement prêt; si toutefois on avoit sujet de craindre que l'ennemi ne vint avant qu'il pût arriver, il ne faut pas laisser de le faire venir en quelque état qu'il soit, & renvoyer promptement pour faire revenir le reste après, ce sera toûjours un grand bien d'en avoir une partie lorsqu'on ne peut avoir le tout.

Si les ennemis viennent sérieusement dans le dessein de reprendre la place, & qu'un Général l'ait mise à peu près dans l'état qu'il souhaite, il y jette encore tous les vivres & les munitions qui se trouvent dans son Armée. Après y avoir mis une garnison convenable pour sa défence, il se retire à portée de ses places pour tâcher d'y faire passer d'autres vivres & des munitions, aprés en avoir néanmoins gardé suffisament dans son Armée, pour être en état de recevoir l'ennemi, s'il prenoit le parti de le suivre, jusqu'à ce qu'il soit arrivé en lieu où il puisse faire venir ce qui lui manque.

Si l'ennemi venoit se poster entre votre païs & votre Armée, & qu'elle ne fût pas assez forte pour l'attaquer, ou reste dans son camp, si on a assez de vivres pour y attendre un secours considérable; & si on n'en espéroit point, & qu'il y eût des vivres dans la place, on doit

doit alors se retirer le plus secretement qu'on pourra, & on laisse dans la place le gros canon, & tout ce qui peut embarasser dans une retraite, si l'on n'a pas eu le tems, ou pris les précautions de le renvoyer.

Si la place n'est pas assez pourvue, & qu'il y ait quelque espérance de la pouvoir munir, on prend le parti de rester dans son poste, s'il est bon, afin d'empêcher l'ennemi de former le siége de la place, & l'on cherche les moyens d'y faire venir des convois le plus secrétement qu'on pourra, audevant desquels on envoye une partie des troupes, tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre. Dans une pareille occurrence, un Général examine bien lequel est moins domageable, d'abandonner la place, ou l'Armée, & cette considération lui fait prendre son parti.

Précautions pour traverser un païs ennemi, lorsqu'on veut secourir une place ou un Allié.

POur les précautions que l'on prend lorsqu'on est obligé de traverser un païs ennemi, pour secourir une place ou

un Allié, ces Mémoires en fourniſſent bien des exemples : on pourra y avoir recours, afin que les meſures qu'on a priſes & celles qu'on a négligées, puiſſent être de quelque utilité dans une pareille occaſion. J'ajoûterai ſeulement qu'on y doit marcher avec tout le ſecret & la diligence poſſible, & qu'on ne doit rien mener avec ſoi de peſant ni d'embaraſſant. Cependant on eſt obligé dans ces ſortes de marches d'avoir quelques piéces de gros canon, parce qu'on peut rencontrer dans le paſſage quelques villes ou châteaux, dont il faut néceſſairement ſe rendre maître, & même y mener une grande quantité de munitions, comme on a été obligé de faire en Baviere. Si toutes fois on eſt harcelé dans ces marches, & attaqués par les ennemis, celà ne doit point arrêter ; mais on continue ſon chemin, autant qu'il eſt poſſible en ſe battant en retraite.

Si au contraire vous voulez empêcher qu'une Armée ennemie ne traverſe votre païs, il faut, ſi vous le pouvez, lui couper les paſſages qui ſont en avant : ſi la choſe n'eſt pas praticable, il faut attendre qu'elle ſoit paſſée, & charger l'arriere-garde ou la moitié de l'Armée, lorſque l'autre aura paſſé quelque défilé, afin de l'amuſer juſqu'à ce que les habitans du

païs

païs soient armés selon les ordres qu'ils en auront reçûs du Général, & que toutes vos forces ayent joint votre Armée. On doit éviter autant qu'on pourra une affaire générale, à moins que ce ne soit avec un très-grand avantage, parce que la hazardant en païs ennemi, on pourroit perdre une bonne partie de ses troupes, en perdant la bataille.

Précautions pour le passage d'une Riviere.

J'EN ai déja rapporté quelques-unes, en parlant des fonctions d'un Géneral; j'en ajoûterai ici quelques-autres. Lorsque la riviere n'est pas gayable & qu'elle est large, on reconnoit exactement les lieux les plus commodes pour construire un pont. On fait ensorte de trouver un côteau qui commande la plaine qui est de l'autre côté proche du bord de la riviere, à l'endroit qu'on choisit pour faire le pont, où l'on puisse placer plusiers pièces de canon, qui empêchent les ennemis de s'y tenir en bataille, & on choisit autant que l'on peut l'endroit où la riviere fait un angle rentrant de son côté, afin que postant des batte-

ries

ries à droite & à gauche, elles puissent croiser sur le lieu où l'ennemi peut se poster, pour s'opposer à la construction du pont, pourvû qu'on soit asûré qu'il y ait au débouché une place assez spatieuse pour mettre les troupes en bataille, lorsqu'elles seront passées,

Le lieu étant déterminé, on fait paroître des troupes éloignées de cet endroit sur la droite & sur la gauche, afin de donner de la jalousie aux ennemis, de les obliger de partager leurs troupes en plusieurs corps, & les jetter dans l'incertitude du lieu où l'on a dessein de passer. L'on fait pendant la nuit quelques épaulemens pour placer du canon à couvert, si on craint que les ennemis opposent de l'Artillerie de leur côté ; & on fait en méme tems un retranchement sur le bord de la Riviere de cent toises d'étendue ou environ, dans lequel on poste des Grenadiers. On jette aussi-tôt par le milieu autant de bateaux qu'on peut dans l'eau, dans lesquels on met des Grenadiers avec des travailleurs & des outils. Lorsque ces travailleurs sont arrivez sur l'autre bord, ils construisent promptement une demie-lune qu'on palissade, si on peut ; & pour cet effet on fait passer quelques Ingénieurs & des palissades. La demi-lune étant achevée,

on

on y fait passer encore d'autres Grenadiers qui se retranchent à droite & à gauche avec les autres, & y font encore deux demi-lunes, si on les croit nècessaires. Si les ennemis n'inquiétoient point le travail, & qu'on craignît seulement qu'ils ne vinssent pour s'opposer au passage avec des forces considérables, on feroit passer assez de travailleurs & d'outils, afin que tandis qu'on travailleroit à la demi-lune, ils commençassent à construire un ouvrage à corne, dont les branches seroient défendues par les batteries établies sur le bord de la riviere, & par le feu des Grenadiers qui seroient dans le retranchement. Si la riviere étoit si large, que le feu des Grenadiers ne portât pas de l'autre côtè, ce qui n'est pas ordinaire, les branches de l'ouvrage à corne tireroient leurs défenses des demi-lunes ou des retranchemens qu'on auroit faits à droite & à gauche; ou dans ce cas, on observe de ne point tenter le passage d'une pareille riviere, que vis-à-vis d'une Isle dont on s'empare, comme je l'ai marqué ailleurs.

Pendant qu'on est occupé à s'assûrer du bord de la riviere, on ne perd point de tems pour travailler à la construction du pont; & si tôt qu'il est achevé, on fait passer dessus les troupes en diligence, si

si les ennemis n'étoient point en présence: car autrement il faudroit achever auparavant l'ouvrage à corne, parce que les troupes courroient risque d'étre défaites à mesure qu'elles passeroient. L'ouvrage à corne étant fini, on y fait passer autant de Grenadiers qu'il en peut contenir, & quelques piéces de campagne: & comme le canon qui sera posté de l'autre côté de la riviere, tiendra les ennemis éloignez, on pourra alors faire passer la Cavalerie en diligence; ce qui ne peut cependant se faire que lorsque l'Armée ennemie est tres-foible: car si elle étoit nombreuse, ses troupes se viendroient mêler avec les vôtres, & pour lors le feu de votre canon & de votre Infanterie deviendroit inutile. Dans ce cas il seroit à propos de faire un autre pont vis-vis d'une des autres demi-lunes, & une ligne qui la joignant, seroit poussée jusqu'à l'ouvrage à corne, & qui pût contenir une grande partie de l'Infanterie.

Le meilleur & le plus sûr seroit d'aller tenter un autre passage un peu plus loin, & hors de la vûe des ennemis, afin qu'ils n'en fussent pas sitôt avertis, & de tenir pendant qu'on y travailleroit l'Armée en leur présence, ne leur faisant connoître que le plus tard qu'on peut que

l'on a détaché des troupes pour ce sujet.

A tout ce que je viens de dire, j'ajoûterai un nouveau moyen, lequel pourroit réussir. On ordonne à tous les Colonels d'Infanterie, & même de Cavalerie & de Dragons, de faire une perquisition exacte, & un rôle de tous les bons nâgeurs, tant Officiers, que Sergens, & soldats qui se peuvent trouver dans leurs Régimens, sous l'espérance d'une gratification à chaque soldat : & lorsqu'on aura choisi un lieu convenable pour pouvoir y construire un pont, on les assemble. Le Général pour cacher son dessein & faire diversion, fait étendre son Armée à droite & à gauche le long de la Riviere le plus loin qu'il peut, afin de donner davantage de jalousie à l'ennemi, & en plusieurs endroits, pendant qu'on dispose à celui qu'on a choisi pour le passage, beaucoup d'Artillerie & d'Infanterie, qu'on poste pendant la nuit le long du rivage. Cependant les nâgeurs passent par plusieurs petits détachemens, qu'on fait suivre par de plus gros, des Officiers & des Sergens à leur tête; chaque soldat n'ayant pour toute chose que son chapeau sur la tête, auquel on attache avec des cordons une épée & un pistolet. On choisit deux des meilleures nâgeurs, à chacun desquels on at-

tache

tache un havresac au cou, dans lequel on met un rouleau de fisselle, dont on laisse le bout sur la rive pour attacher à une corde, & la corde à des pontons ou bateaux, dans lesquels on met les habits & les armes des nâgeurs, qui doivent être mis par paquets & par ordre, pour éviter la confusion en les reprenant. On met aussi dans ces bateaux beaucoup d'outils propres à remuer la terre, pour que les nâgeurs puissent se retrancher promptement sur la rive opposée. S'ils trouvoient quelques troupes ennemies pour s'y opposer, comme ils seroient en grand nombre, car il s'en trouve beaucoup dans une grosse Armée, ils doivent marcher brusquement dessus avec l'épée & le pistolet, tandis que des gens préposez pour cela tireroient avec des cordes les bateaux où sont leurs habits & les outils, & le plus d'Infanterie qu'on pourroit, laquelle travaille avec diligence à se retrancher, en même-tems qu'on construit le pont; & lorsqu'il est fait, le Général prend les mesures convenables pour le passage des troupes.

* * * * *
* * * *
* * *
* *
*

Mesures que l'on prend pour empêcher le passage d'une Riviere à une Armée ennemie.

ON visite avec beaucoup d'exactitude de tous les lieux qui sont le long de la Riviere, qui peuvent être avantageux à l'ennemi. On y oppose des forts ou des redoutes, qu'on fait garder soigneusemene par les paisans des lieux. Si un Général ne trouve pas à propos de diviser son Armée, afin de pouvoir être averti, lorsque les ennemis arriveront en quelque endroit, pour lors il marche en bataille à portée d'eux, & tâche de les bien observer, & de découvrir par des espions, ou par quelques autres moyens, s'ils ne ne font point des détachemens pour aller surprendre quelque autre passage. S'il juge que ces passages soient difficiles, & qu'une partie de son Armée les puisse défendre aisément, il la divise, pour le plus sûr, en autant de détachemens qu'il le trouve à propos, pour veiller aux autres lieux où les ennemis pourroient tenter de passer. Il peut arriver que l'Armée ennemie soit si supérieure à celle qui veut défendre le pas-

paſſage, qu'elle voudra faire des efforts pour paſſer, malgré les précautions qu'on aura priſes pour s'y oppoſer ; pour lors on eſt fort attentif à leurs mouvemens ; & on n'épargne rien pour être bien inſtruit de quel coté ils le veulent faire préciſément. S'ils viennent ſe mettre en bataille ſur le bord de la Riviere avec leur Artillerie de campagne ; qu'ils mettent leur gros canon ſur quelque éminence, & qu'à la faveur d'un grand feu d'Artillerie & d'Infanterie, ils veulent tenir vos troupes éloignées pour conſtruire leur pont, & paſſer enſuite ſans avoir fait de retranchemens, il faut, en cas qu'il ne ſe trouve pas de lieu avantageux pour placer le canon, le mettre à une portée de mouſquet de leur paſſage au-deſſus ou au deſſous, afin qu'y faiſant un épaulement pour le couvrir de l'artillerie des ennemis, on puiſſe tirer dans l'endroit du paſſage ſans être battu. Si l'on peut trouver quelques hayes ou des arbres, il faut s'en couvrir autant que l'on pourra, parce que des batteries dans une pareille ſituation, ſont très-périlleuſes à élever.

S'il ſe trouve quelque chemin creux, rideau ou haye qui en ſoit proche, on y loge ce que l'on peut d'Infanterie qui s'y retranche. Mais ſi malgré toutes ces précautions, un Général ne peut empê-

cher que les ennemis ne passent, il ne doit pas balancer à les attaquer, lorsqu'une partie de leurs troupes sera passée, afin que les siennes étant aux mains avec eux, puissent les empêcher de faire feu de leur canon & de leur Infanterie qui est sur le bord de l'autre côté du rivage, parce quils ne le pourroient faire sans tirer sur les leurs.

Si les ennemis font un retranchement sur le bord de la Riviere, & qu'ils fassent passer de l'Infanterie pour y faire quelques ouvrages de terre, & faire ensuite leur pont, qu'on ne puisse poster son artillerie assez avantageusement pour les en empêcher, & si le pays & le lieu sont propres pour la Cavalerie, on en fait marcher de petites troupes un peu plus fortes que celles qui seront passées pour les attaquer; parce que si on y envoyoit de plus gros corps, ils recevroient bien plus de dommage du feu des ennemis qui seroient de l'autre côté de la Riviere, qu'ils ne tireroient d'avantage de la défaite des troupes qui auroient passé.

Si lorsque les troupes que le Général aura envoyées au passage sont arrivées, elles trouvent que leur demi-lune est faite, il doit sans perdre de tems la faire attaquer, pour peu qu'il voye d'appa-

rence

rence de la pouvoir forcer; ou si on ne le juge pas à propos, ou que les troupes ayent été repoussées, on tâche, avec l'artillerie & l'infanterie qu'on aura postée avantageusement, d'empêcher qu'ils ne fassent d'autres travaux. Mais s'ils ont une demi-lune bien assûrée, & qu'ils ne veuillent point se presser, il sera très-difficile d'empêcher leur passage, parce que les travailleurs qu'ils auront mis dehors pour faire d'autres retranchemens, se peuvent retirer dans le fossé de la demi-lune, si on les pousse; & ceux qui la gardent, feront retirer vos troupes par leur feu, secondé de celui qu'ils feront de l'autre côté de la riviere. Aussi-tôt que vos troupes se seront retirées, leurs travailleurs retourneront à leur travail; & autant de fois qu'on ira à eux, ils vous tueront beaucoup plus de monde, que vous ne leur en ferez périr. Cependant quoique ces petites attaques coutent, si on peut par-là retarder le passage des ennemis jusqu'à la nuit, on en peut tirer un grand avantage; parce qu'aussi tôt qu'elle sera venue, on peut faire des batteries & des retranchemens le plus près des travaux des ennemis qu'on pourra pour y poster de l'Infanterie, qui par son feu empêchera les ennemis d'augmenter leurs travaux; & afin qu'ils ne

les continuent pas pendant la nuit, il faut les attaquer tout autant de fois qu'ils ſortiront pour travailler; ces attaques ne pouvant être bien périlleuſes, parce que leur feu de de-là l'eau leur eſt inutile, & que celui de la demi-lune ne peut pas beaucoup les favoriſer. Mais ſi enfin après tous ces efforts, un Général perd l'éſperance d'empêcher les ennemis d'achever leur paſſage, il lui ſera beaucoup plus facile de ſe retirer la nuit que le jour, pour aller ſe poſter dans quelque lieu qu'il aura reconnu, & où il pourra arrêter les ennemis.

Des Convois.

CE ſont les Officiers, ou Généraux ou Particuliers qui ſont chargés de la conduite des Convois. C'eſt une commiſſion difficile, parce que d'ordinaire ils tiennent une grande etendue de païs, l'eſcorte eſt partagée en tant d'endroits diférens, qu'on ne peut prendre de trop grandes précautions pour l'aſſurer. La connoiſſance que celui qui en eſt chargé aura du païs, la proximité où l'éloignement de l'ennemi & de ſes places, doivent le déterminer ſur les meſures qu'il aura

aura à prendre pour s'en acquiter avec ſuccès. Le Général de l'Armée ordonne les troupes convenables pour l'eſcorter par rapport à la force du convoy, aux troupes que les ennemis peuvent mettre en campagne pour tenter de l'enlever, & au païs par lequel il doit paſſer. Ce qu'on peut propoſer en général ſur la conduite que doit tenir celui qui en eſt chargé, c'eſt 1°. de commencer par faire garder par de l'Infanterie les défilés par où il doit déboucher. Le Commandant de la place d'où il part, peut prendre ſur lui, de faire garder par des troupes de ſa garniſon, ceux qui ſe trouvent à ſa portée, & le Général de l'Armée ceux qui ſont de ſon côté. 2°. De mettre ſes principales forces à la tête de ſon convoy, lorſqu'il marche vers l'endroit où eſt l'ennemi, ce qui n'arrive pas ordinairement; de faire tout le contraire quand il craint pour la queuë, & lorſqu'il eſt obligé de prêter le flanc à l'ennemi dans ſa marche. 3°. De renforcer les troupes qui marchent de ſon côté, de ne point abandonner le lieu où il y aura le plus à craindre, & de veiller lui-même à ce qui ſe paſſera, afin d'être en état de donner promptement des ordres.

La conduite que l'on tient ordinaire-

ment dans ces occasions, c'eſt de partager ſes troupes en trois corps. On met le premier à la tête, le ſecond au centre & le troiſiéme à l'arriere-garde. On en tire des pelotons pour marcher de diſtance en diſtance le long du Convoy. On met à l'avant-garde la Cavalerie, & enſuite l'Infanterie. On fait la même choſe à la queüe du Convoy, la Cavalerie qui y eſt, devant le fermer.

Les petites troupes de Cavalerie qui marchent le long de la colonne, le font à quelque diſtance les unes des autres en pleine campagne, autant qu'elles le pourront, & ſur les hauteurs qu'elles trouveront, afin de pouvoir découvrir de loin ce qui peut venir de leur côté. On répand le long du Convoy des détachements d'Infanterie pour marcher à quelque diſtance les uns des autres, auprès des chariots & des charettes. Le Commandant ne doit pas négliger d'avoir des partis du côté de l'ennemi, ou des places qui ſont à portée, afin d'être averti de bonne heure s'il venoit à lui, & de pouvoir prendre des meſures pour le recevoir. Cet ordre s'obſerve lorſqu'on marche dans un païs ouvert, & ſe doit changer lorſqu'on a des bois à traverſer, & qu'on marche dans un païs coupé. On met alors l'Infanterie à l'avant-garde: on

on en tire des détachemens pour faire des poſtes fixes à droite & à gauche du chemin, le reſte marchant à la tête, ſuivi de la moitié de la Cavalerie ou des Dragons. Ceux-cy ſont mêmes plus utiles dans une pareille occaſion, parce que ſelon le beſoin ils peuvent ſupléer à l'Infanterie en mettant pied à terre dans les bois & les dèfilés, & ſervir comme la Cavalerie dans les plaines. On répand pareillement de l'Infanterie le long des voitures pour les cotoyer dans le bois. Lorſque les troupes qui ſont à la tête, ſortent du bois, elles ſe mettent en bataille, l'Infanterie ſur la droite & ſur la gauche, & tâchent d'y trouver quelque poſte pour s'y mettre : s'il ne s'en rencontre pas, elles ne s'éloignent point du bois, pendant que la Cavalerie va ſe mettre en bataille en avant, & prend les précautions néceſſaires pour pouvoir découvrir tout ce qui entrera dans la plaine. Elle laiſſe aſſez de terrain derriere elle pour que le convoy puiſſe ſe doubler, à meſure que les voitures ſortent du bois. Lorſque la plus grande partie en ſera ſortie, l'Officier qui eſt à la tête de la Cavalerie, ſe met en marche pour ne point perdre de tems, & fait l'avant-garde au lieu de l'Infanterie qui ſuit la Cavalerie. Toutes les petites troupes de Cavalerie

s'arrêtent pareillement en marche dans leur premier ordre. Les postes fixes de l'Infanterie se joignent à l'arriere-garde, à mesure qu'elle traverse le bois. Elle sera composée du reste de l'Infanterie & de la moitié de la Cavalerie, comme en partant.

On ne doit pas négliger de mettre à la tête de tout, des travailleurs avec des outils & quelques troupes pour les soutenir. Ils sont absolument nécessaires dans cette occasion, parce que le convoy trouvant les chemins faciles, rien ne l'arrête, & il fait bien plus de diligence. Il ne faut pas craindre de le faire attendre jusqu'au tems que les chemins soient racommodés, puisqu'un seul passage difficile put arrêter long-tems une voiture, soit en y restant embourbée, ou en se rompant.

Celui qui est à la tête marche très lentement, & fait des altes de tems en tems, afin que les voitures puissent marcher fort serrées. Il les fait doubler toutes les fois qu'il sortira d'un défilé; & si la marche est longue, & ne peut se faire sans que les chevaux repaîssent, on attendra qu'on trouve une plaine assez spatieuse pour contenir toutes les voitures, doublées sur plusieurs rangs, & dans un tel ordre, qu'on ne trouve aucun embarras lorsqu'on

qu'on se remettra en marche. Pour lors toutes les troupes se doivent rassembler & se mettre en bataille, le plus gros du côté de l'ennemi, & le reste sur les côtés, & derriere, afin que le Convoy soit couvert de toutes parts. L'on ne doit point souffrir qu'aucun chartier détéle ses chevaux; on leur permet seulement d'aller couper du fourrage pourvû que ce ne soit pas loin, & qu'ils ne courrent point de risque d'être enlevés. Lorsqu'un Convoy sera obligé de marcher quelques jours pour arriver au lieu où il doit être conduit, on choisit quelque endroit où l'on puisse passer la nuit en sûreté, aprés avoir pris quelques précautions, comme une petite ville, ou un bourg, ou quelque lieu qui soit couvert d'une riviere. On fait parquer le Convoy auprès de ces endroits, & l'on y campe les troupes de maniere qu'elles le couvrent de tous côtés. On y ordonne une garde qui soit bien éxacte & allerte pendant la nuit, & l'on a soin de la visiter de tems en tems. On dispose les chariots & les charettes, de maniere que les chevaux y soient enfermés; ce qui ne s'observe que lorsqu'on marche près d'une Armée ennemie, ou de quelques-unes de leurs places, où il y a une forte garnison: on le fait afin d'éviter

 l'em-

embarras où l'on se trouve le matin pour atteler les voitures, & pour les mettre en ordre de marche. On peut se faire avec des chariots ou des charettes, un rempart impraticable lorsqu'on y met de l'Infanterie pour le défendre.

On se remet en marche dès la pointe du jour, & l'on observe le même ordre que j'ai marqué, soit dans le pays ouvert, dans le bois, ou dans les défilez, jusqu'à ce que le Convoi soit arrivé au Camp ou au lieu pour lequel il est destiné. Avant qu'il parte du lieu où il a passé la nuit, le Commandant fait défiler devant lui les troupes & les voitures, selon l'ordre qui se sera fait de la marche, & tient la main à ce qu'il soit observé ponctuellement.

A l'égard des attaques qu'il peut essuyer dans sa marche, l'essentiel est d'être averti assez-tôt du mouvement des ennemis, pour qu'il puisse rassembler à tems la plus forte partie des troupes, & se poster diligemment à l'endroit où l'on croit les pouvoir contenir & les combattre; ce qu'il faut faire sans balancer, si c'est une nécessitè indispensable pour sauver le Convoi. Si l'on apprend que l'ennemi ait encore d'autres troupes en marche, on donne avis au Général de la situation où l'on est, & du parti qu'on

a

a pris, afin qu'il envoye des troupes pour couper les ennemis dans leur retraite, & protéger le Convoy dans ſa marche.

S'il arrivoit que l'ennemi eût ſurpris quelque poſte ou défilé, & qu'il vint attaquer le Convoy à portée d'un village, on le feroit doubler auſſi-tot à droite & à gauche, toute l'Infanterie s'y jetteroit, & la Cavalerie ſe mettroit en bataille ſous ſon feu. Si au contraire on étoit forcé de combattre en plaine, il faudroit doubler tout ce qui arriveroit de voitures pour y former un grand parc quarré, le plus étendu qu'on pourroit, afin d'y placer toute l'Infanterie, & la Cavalerie ſe mettroit à ſa droite & à ſa gauche ſous ſon feu: mais il faut que l'ennemi ſoit très fort, car autrement il ne faudroit rien changer à l'ordre de la marche, & ſuivre toûjours ſon chemin: il ſuffiroit que les troupes les plus proches ſecouruſſent celles qui ſont attaquées. On doit dans cette occaſion uſer de prudence, ne pas prendre le change, connoître ſi c'eſt une fauſſe ou une véritable attaque, & bien prendre garde que quelques troupes des ennemis ne tombent dans un endroit qu'on auroit dégarni de troupes. C'eſt une faute dans laquelle un Officier conſommé ne tombera pas facilement.

Quand la tête des troupes sera á portèe du Camp, elles ne doivent point y rentrer que la derniere voiture n'y soit arrivée. Elles doivent au contraire aussi-bien que celles qui ont côtoyé le Convoy, se replier sur celles de l'arriere-garde pour les fortifier. Mais le Commandant détache un Officier avec une troupe, pour conduire le reste du Convoy dans le Camp, au lieu qu'on lui aura marqué, afin que les autres l'y suivent; & il n'y rentre point lui-même avec les troupes, que la derniere voiture n'y soit arrivée. En suivant une pareille disposition, on peut espérer de n'être point surpris, & l'on ne donne point occasion à l'ennemi d'attaquer un Convoy. On doit juger par le peu que j'en ai dit, avec quelle vigilance, quelle prudence & quelle activité un Officier chargé d'une telle commission doit se conduire. Le bon ordre qu'il y donne, & le succès, s'il réussit, est capable tout seul de lui acquérir de la rèputation, & peut donner une grande idée de sa capacité.

Des

Des Partis.

CE n'eſt pas une choſe aiſée que de mener un parti d'Infanterie, ou une troupe de Cavalerie à la guerre; & l'on voit très-peu d'Officiers capables de s'en bien acquiter. On peut même aſſûrer que parmi les Officiers Généraux il ne ſe trouve pas un grand nombre de bons Partiſans : cela vient de ce qu'il y en a peu qui s'appliquent de jeuneſſe à ce ſervice, qui eſt cependant d'une tres-grande utilité dans bien des occaſions, & duquel par conſéquent toute ſorte d'Officiers devroient bien être inſtruits; puiſqu'un Officier Général ou particulier peut ſouvent être détaché avec un gros corps, ſoit pour aller reconnoitre la ſituation des ennemis, pour veiller aux mouvemens qu'ils peuvent faire, ou pour les harceler, ſelon que le Gènéral le trouve à propos.

Un Officier particulier eſt ſouvent auſſi détaché avec de petites troupes de Cavalerie, ou des partis d'Infanterie, ſoit pour les mêmes raiſons, ſoit pour enlever des fourrageurs, ou pour faire des priſoniers pour inſtruire un Géneral de ce qu'il

qu'il veut ſçavoir pour former quelques entrepriſes. Je ne crains même point d'avancer, qu'un jeune homme qui veut devenir habile dans le metier de la guerre, & y faire ſon chemin plus vîte, ne peut prendre un plus sûr moyen, que celui d'accompagner quelque-fois à la guerre un Partiſan expérimenté, & de tâcher à ſon exemple de devenir capable d'y mener une troupe. C'eſt par-là qu'il verra en peu de tems bien des actions; & c'eſt la route qui peut lui procurer l'avantage d'être ſouvent employé, & de rendre de grand ſervices à un Général.

Un Officier qui eſt chargé de mener une troupe à la guerre, doit avoir une parfaite connoiſance du pays : il doit connoître les paſſages des rivieres, les défilez, les bois, les marais, villages, cenſes & hameaux des lieux où il doit marcher : il doit connoître même les Prevots & les Baillifs, & avoir quelques intelligences ſecrétes avec eux. On y peut parvenir en leur faiſant des libèralitez, en ne permettant pas qu'on faſſe de tort à leurs Villes, Bourgs on Villages, & en conſervant pareillement ce qui leur appartient. Avec de ſemblables précautions un Partiſan marchera toûjours en sûreté, & ne pourra jamais être ſurpris; car il ſera exactement inſtruit

ſtruit des moindres troupes qui ſeront ſorties, ſoit de l'Armée des ennemis, ou de leurs places.

Il ne ſort jamais du Camp que la nuit pour ſe mettre en campagne, & on ne commande les troupes qui l'accompagnent, que dans le moment qu'elles ſe doivent mettre en marche; afin que les ennemis ne ſoient point inſtruits de leur ſortie, ni de la quantité de troupes qui forment le parti.

Il marche toute la nuit, & prend la précaution en marchant de faire foüiller par de petites troupes avancées, les endroits ſur ſa route où il pourroit y avoir quelque parti ennemi embuſqué. Il charge un Officier entendu de marcher à la tête avec un détachement, qui pouſſe devant lui quatre Cavaliers avec un Maréchal des logis. S'il a de l'Infanterie dans ſon détachement, il en poſte dans les défilez ou aux paſſages néceſſaires, ſoit des rivieres ou à d'autres, afin d'aſsûrer ſa retraite, s'il n'y a que ce chemin par où il la puiſſe faire; car s'il y en a d'autres, il ne revient pas par celui-ci, principalement lorſqu'il n'a point d'Infanterie pour en garder les paſſages.

Il prend ſes meſures pour tâcher d'arriver à la petite pointe du jour près des ennemis pour les reconnoître, s'il en a l'ordre

l'ordre, & se retire bien-tôt aprés, ne devant s'arrêter que pour faire repaître sa troupe, si elle en a besoin : il le fait dans un lieu où il puisse demeurer en sûreté, après avoir pris les précautions nécessaires pour n'être pas surpris.

Quoiqu'il soit bien instruit du pays, il ne néglige pas de prendre des guides ; il leur fait même quelques gratifications afin d'en être mieux servi : il en prend d'autres dans les lieux où il passera : il s'en trouve bien s'il les traite avec douceur, & s'il les paye libéralement. On trouvera peut-être que j'appuie bien souvent sur la liberalité, qu'il seroit à souhaiter qu'un Officier eût dans de certaines occasions ; mais ceux qui connoissent de quelle utilité elle est dans le service, n'auront garde d'y trouver à redire ; puisqu'il est certain que faute de cette qualité, plusieurs Officiers ont manqué des entreprises considérables. Aussi seroit-il à souhaiter qu'on les mît en état d'éxercer une vertu si avantageuse pour eux, & si importante pour le service.

On ne permet à aucun Soldat ni Cavalier de s'écarter pour aller marauder ; mais au contraire on veille très-exactement pour les contenir, & on compte de tems en tems sa troupe pour connoître

tre s'il n'y a pas quelqu'un qui ait déſerté ; car pour lors on doit ſonger à faire retraite.

Lorſqu'on marche pendant le jour, on ne néglige pas d'examiner dans les chemins les pas des chevaux qui s'y trouveront. Les bons Partiſans connoiſſent à ces marques les troupes de Cavalerie qui ont paſſé ; & par l'impreſſion des fers des chevaux, leur nombre, & de quel côté ils ont marché, même ſi les pas ſont frais ou anciens ; & lorſqu'il trouve de pareilles marques, il les ſuit ſouvent à la piſte, s'il connoit que les ennemis ſont plus foibles que lui.

Si les Cavaliers ou les Soldats ont beſoin de refraîchiſſemens, il détache quelques Officiers avec des Cavaliers ou des Soldats pour en aller chercher dans les villages voiſins, afin de les faire apporter & diſtribuer avec ordre. On évite cependant autant que l'on peut, de s'arrêter ainſi pour ce ſujet, & on ne le doit faire que lorſqu'un Partiſan eſt obligé de reſter plus long tems dehors qu'on n'avoit prévu ; car on commande toûjours aux troupes détachées, de porter des vivres pour tout le tems qu'on doit reſter à la guerre. On ne s'embuſque jamais deux fois dans le même endroit ; & lorſqu'on eſt embuſqué, on ne doit point ſe découvrir

couvrir quand un parti passera, ou sera apperçû : mais on ne manque pas de l'attaquer lorsqu'on connoît qu'il est plus foible.

Quand on a exècuté les ordres qu'on a reçûs, on songe à la retraite. On la fait en bon ordre, le Commandant se tenant toûjours à l'arriere-garde qu'il compose de ses meilleures troupes, jusqu'à ce que le parti ait passé tous les défilez, dont il retire l'Infanterie, s'il y en avoit mis. Il la fait marcher à la tête; & étant arrivé au Camp, il renvoye ses troupes à leurs Régimens, & va rendre compte au Général de ce qu'il aura fait, & lui méne les prisonniers qu'il aura pris.

Pour ce qui regarde un parti qui n'est composé que d'Infanterie, il ne marche que dans un pays couvert, & ne s'expose que le moins qu'il peut en plaine. On prend à peu prés les mêmes précautions dont je viens de parler. Il est moins sujet à être découvert; il peut en tout cas se retirer avec plus de facilité, sans courir risque qu'il lui arrive quelque échec, & peut réussir plus facilement à executer ce qui lui est ordonné; celui qui le commande n'étant destinè qu'à faire quelques prises sur l'ennemi.

Des

Des Camps-volans.

ON ne parvient à devenir Officier Général, & l'on ne ſe met en état de commander un corps de troupes conſidérable, qu'après de longs ſervices & une grande application. Ainſi l'on ne devient un bon Général d'Armée, qu'après avoir commandé en pluſieurs occaſions de gros corps ſéparez; ou du moins c'eſt un chemin qui y conduit plus ſûrement ou plus vîte.

Il eſt certain qu'il y a quelque différence entre le commandement d'un Camp-volant & celui d'une groſſe Armée: cependant on doit convenir qu'il y a un ſi grand rapport de l'un à l'autre, qu'il eſt à prèſumer qu'un Officier Général qui a eu ſouvent le commandement d'un corps ſéparé, ſera plus en état de commander une groſſe Armée, qu'un autre qui n'aura pas eû cet avantage. C'eſt ce qui fait qu'un Officier Général qui ambitionne d'y parvenir, s'attache particulierement a briguer de pareils commandemens, & à s'en rendre capable.

Les Camps-volans ſont deſtinez ordinaire-

naire-

nairement à couvrir quelque païs entre deux Armées, à faire tête à quelque corps pareil que l'ennemi a formé ou détaché, a faire quelques entreprises particulieres, à jetter des troupes dans quelques places menacées, à tirer des contributions, ou à se mettre à portée de joindre de plus grosses Armées en cas de besoin. Cette destination doit faire connoître avec quelle vigilance & quelle précaution, un pareil corps de troupes doit être conduit. Les principales choses qu'un Officier Général chargé de ce commandement doit observer, c'est de tenir son Corps dans une fort grande discipline; d'empêcher que qui que ce soit ne s'écarte, de faire ses marches avec beaucoup de précaution, de choisir des camps bien avantageux, & d'être fort attentif sur les gardes.

Celui qui commande ces corps, prend ordinairement ses mesures avec le Général qui l'a détaché & avec l'Intendant, pour la subsistance de ses troupes; & celui-ci lui donne un Commissaire Ordonnateur qui en est chargé, à moins qu'il ne reçoive ses ordres précisément de la Cour: pour lors le Ministre pourvoit à tout ce qui lui est nécessaire.

Il doit être fort allerte contre les surprises; & pour cet effet il ordonne aux

Bail-

Baillifs des lieux avancez, & les obligent par menaces sous peine d'exécution, de l'avertir des troupes qui passent dans leur pais. On ne doit pas cependant s'y arrêter absolument, & il ne faut pas négliger d'avoir continuellement des partis en campagne, du côté que l'ennemi peut venir, ni d'en faire partir d'autres lorsque les premiers son rentrez. On n'épargne point outre cela les espions, dont on ne manque pas si on les paye bien; & jamais argent ne peut être plus utilement employé. Avec de semblables mesures les troupes dorment en repos, & le Géneral est sûr de son fait.

Mais s'il est près de l'ennemi il doit redoubler sa vigilance; ne point épargner les bioüacs, ni sa peine particuliere, & multiplier les partis, veiller lui-même contre les surprises. S'il a la carte blanche, & qu'il ait affaire à un corps plus foible que le sien, il ne doit pas balancer de marcher pour l'attaquer, pourvû qu'il ne soit pas dans un poste trop avantageux: mais si ses troupes sont inférieures à celles qu'il a en tête, il ne doit pas rester long-tems dans le même camp, à moins qu'il n'ait des ordres positifs de demeurer dans de certains postes. C'est une maxime générale pour les corps détachez; car autrement cela donne oc-

casion

casion à l'ennemi de prendre des mesures pour le venir attaquer; & ayant le tems de les prendre justes, il réussit d'ordinaire.

Enfin, on doit observer toutes les précautions que j'ai marqueés pour les grosses Armées; elles doivent être les mêmes pour les marches, les Camps, les combats, ou les retraites.

Des Siéges.

QUoiqu'il soit certain que de toutes les actions de guerre qui peuvent rouler sur un Général d'Armée, il n'y en a point qui lui donne plus d'éclat que le gain d'une bataille, on doit cependant convenir en même-tems qu'il n'y a point d'occasion à la guerre où il fasse paroître plus de prudence, de vigilance & de constance que dans l'attaque d'une place bien située, bien fortifiée, bien munie, défendue par une forte garnison, & par un Gouverneur ferme & expérimenté dans la défense des places. Quoiqu'on se soit plus étendu sur cet article que sur les autres, cependant le sujet paroit si vaste, qu'on est obligé d'avoüer, que si on entreprenoit de pousser cette matiere

tiere aussi loin qu'il seroit nécessaire, il faudroit des volumes entiers pour s'en bien acquiter. Je tâchera néanmoins de ne rien oublier des choses qui me paroissent les plus considérables, & qu'aucun Officier, dans quelque rang qu'il soit, ne doit ignorer.

Avant que d'entrer dans un si long détail, je croi qu'il ne sera pas hors de propos, de commencer par exposer les connoissances qu'on doit avoir pour tenter une pareille entreprise. La premiere est d'être bien instruit de la situation de la place qu'on veut attaquer, de la force de la garnison, & de sa qualité. Si le Gouverneur est etendu dans la défense d'une place, si les habitans lui sont affectionnés, & s'il a toutes les choses nécessaires pour une longue résistance.

Les places peuvent être fortes par la nature, par l'art, ou par tous les deux ensemble, & par la facilité d'y faire entrer des secours. Elles sont fortes par la nature, lorsque les abords en sont difficiles, qu'elles sont situées dans un marais, ou enfermées de rivieres, de lacs, ou de mers qu'on ne peut traverser à gué. C'est encore un plus grand avantage lorsque les eaux ne se glacent point en hyver. Elles sont estimées aussi très-fortes, lorsqu'elles sont situées sur des hauteurs rem-

plies de rochers, dont l'accès est trés-difficile, & sur tout lorsqu'elles sont malaisées à miner; qu'il manque de fourrages aux environs, & que les eaux en sont fort éloignées; ce qui fait qu'une Armèe ne peut y rester long-tems.

Ces avantages rendent une place presque imprenable; mais il y en a d'autres qui quoique moins considérables, ne laissent pas quelque fois de rendre les places très-fortes. De ce nombre sont la difficulté qu'une Armée peut trouver à faire venir des convois pour sa subsistance; un terrain aux environs de la place si pierreux, que difficilement les tranchées s'y puissent ouvrir, ou si bas, que l'on ne puisse le creuser sans trouver l'eau, ou bien un sable mouvant; plusieurs grandes rivieres qui se viennent joindre près de la plaee, ce qui fait que les troupes qui en font le siége, sont éloignées les unes des autres, & rend leurs communications difficiles; sur tout si les rivieres sont sujettes à de grandes crües, qui puissent emporter les ponts qu'il convient de faire; que dans leur cours le terrain se trouve marécageux. C'est encore un grand avantage pour une place assiégée, qu'elle soit environnée de hauteurs & de montagnes à une telle distance, qu'elles obligent de porter la circonvallation fort loin

loin, ou ſituées de maniere que l'on ne puiſſe tracer les lignes ſur les plus hautes éminences; ce qui feroit que ceux qui viendroient au ſecours domineroient toûjours les lignes.

L'on doit regarder encore comme trés-avantageuſe la ſituation d'une place, lorſqu'il ne ſe trouve rien à la portée du canon qui en puiſſe favoriſer les approches, comme valons, chemins creux, rideaux, foſſés, hayes ou maiſons.

La force que l'art peut donner à une place conſiſte en la forme de la fortification, c'eſt-à dire, qu'elle ſoit bien tracée ſelon le terrain où elle eſt ſituée, en ſorte que toutes les parties qui peuvent être attaquées, ſoient bien flanqués; que la muraille ſoit d'une hauteur convenable pour qu'elle ne puiſſe être eſcaladée; que l'épaiſſeur en ſoit raiſonnable, & que l'alliage & la matiere en ſoient bonnes pour réſiſter à la violence du canon.

L'avantage des places conſiſte encore dans la hauteur & la largeur des remparts, dans les cavaliers, dans la conſtruction des murailles, lorſqu'elles ſont caſematées & contreminées, les fauſſes brayes, la largeur & profondeur du foſſé, la difficulté d'y deſcendre par dehors, & les coffres dans les foſſés pour les défendre, dans les ouvrages qu'on nomme Dehors, comme les baſtions détachées, les demi-

lunes, les ravelins, les ouvrages à corne, à couronne, & sur tout dans de bonnes contre-gardes qui envelopent les bastions, & les demi-lunes, dans la défense que ses Dehors tirent du corps de la place; dans la hauteur de l'eau qu'on met, ou qu'on peut mettre dans les fossés, la facilité de leur communication avec la place, les chemins couverts, soit des fossés ou du corps de la place, ou des Dehors qui soient assez larges pour contenir un nombre suffisent d'hommes pour les bien défendre, & dans lesquels ils ne puissent être vûs des lieux où les ennemis se pourroient loger; & enfin dans la facilité de faire des retranchements derriere les lieux qui peuvent être attaqués.

Il y a des endroits si propres à faire des places, ausquels la nature a donné de si grands avantages, qu'encore qu'elles ne soient pas fortifiées, on peut en peu de tems, & avec peu de dépense les rendres si fortes, qu'il faut apporter autant de précautions pour les assiéger qu'il en faut pour les places les plus achevées. Celles qui sont de cette nature, peuvent être des Isles, des Peninsules, ou des places situées sur des éminences de difficile accès, ou bien dans des marais.

La force des places, outre celle que lui donnent les fortifications, consiste

encore dans la maniere dont elles sont fournies de vivres, de munitions de guerre, & d'artillerie; dans la facilité d'y faire des retranchemens, dans la force de la garnison, la bonté des troupes qui la composent, leur union entre elles & avec les habitans; & enfin dans la capacité du Gouverneur, ou du Commandant.

Voilà à peu prés les principales choses sur lesquelles un Général d'Armée doit faire attention, & prendre ses mesures avant que de se déterminer à faire le siége d'une place de conséquence. Mais si-tôt qu'il en aura reçûs, il commence par avoir un plan exact de la place, & même une carte détaillée des environs; afin d'avoir une parfaite connoissance du fort & du foible. Il considére si son Armée est en état de faire une telle entreprise; si ses forces sont suffisantes par rapport à celles de la garnison, & de l'Armée que les ennemis peuvent mettre en campagne, pour en tenter le secours. Ces considérations doivent avoir éte faites avec la Cour, afin qu'il soit assuré qu'on lui envoyera les renforts nécessaires, en cas que les ennemis tirent des troupes d'un autre côté, pour renforcer celles qu'ils ont déja.

Il doit être assuré des endroits d'où il

pourra tirer les vivres, les munitions de guerre, & l'argent qui lui seront nécessaires pour tout le tems que le siége pourra durer. Il examine si pendant le tems qu'il sera devant la place, les ennemis peuvent en attaquer quelqu'autre qui soit d'une plus grande importance par la situation, ou par l'entrée qu'elle donne dans les Etats de son Prince; & en cas que cela pût arriver, il considére s'il aura le tems de pousser son entreprise à bout, & de marcher pour faire lever le siége que l'ennemi pourroit entreprendre.

Il s'assure sur toutes choses de plusieurs personnes qui lui sont absolument nécessaires, entr'autres d'un Intendant d'Armée habile, qui soit chargé de faire fournir les subsistances & les fonds convenables; d'un Chef des Ingenieurs très expérimenté pour la direction & la conduite des attaques, & d'un Commandant d'Artillerie qui soit consommé dans ce service. Comme c'est sur ces trois personnes que doit rouler son entreprise, il fait son possible pour avoir dans son Armée ceux qu'il croira les meilleurs. Il est même nécessaire pour le bien du service, qu'ils agissent tous trois de concert & de bonne intelligence, ayant continuellement besoin les uns des autres.

C'est

C'eſt avec l'Intendant de l'Armée qu'il prend des meſures pour ſes ſubſiſtances, pour l'établiſſement des hôpitaux, & pour le payement des troupes, & des frais extraordinaires qui ſont fort grands pendant un ſiége de conſéquence; il entre pour cet effet dans la connoiſſance des fonds, pour ſçavoir s'ils ſont ſuffiſans.

Il confére avec l'Ingénieur en chef ſur la force de l'entrepriſe qu'il veut faire; il examine avec lui la ſituation de la place, & les fortifications ſur le plan qu'il en aura. Il s'inſtruit de la capacité des Brigadiers des Ingénieurs qu'il aura ſous ſes ordres, & même des autres Ingénieurs, afin qu'il puiſſe compter ſur quelqu'un d'eux, ſi le Chef venoit à manquer.

Il travaille pareillement avec le Général de l'Artillerie; il entre avec lui dans tous les détails qui regardent ce ſervice, qui ſont d'une grande étenduë; il régle la quantité de piéces de canon, de mortiers, de poudre, de boulets, de bombes, de grenades, de feux d'artifice, de pontons, & enfin des voitures qu'il faut pour conduire tout ce qui ſera néceſſaire au ſiége. Il prend une parfaite connoiſſance des lieux & des places d'où l'on peut tirer toutes ces choſes, & de celles

où l'on peut en laisser en dépôt, pour y avoir recours en cas de besoin : il s'en fait donner des états exacts, afin qu'il puisse compter que rien ne lui manquera pour l'Artillerie. Il s'instruit pareillement des Lieutenans en second & des autres Officiers de ce corps, afin d'être sûr que le Commandant sera bien secondé, & d'avoir un homme pour le remplacer, s'il venoit à le perdre. Quoi qu'il soit de l'interêt de celui qui commande l'Artillerie d'avoir dans son équipage les meilleurs subalternes qu'il pourra, cependant le Général ne néglige point de les connoître, pour savoir s'ils sont tels. Toutes ces précautions sont nécessaires s'il veut que son entreprise soit poussée vivement.

Tous les préparatifs dont je viens de parler, doivent se faire long-tems avant l'exécution, avec tout le secret possible, afin de dérober à son ennemi la connoissance de ses desseins. On les peut faire pendant l'hiver, ce tems étant ordinairement employé à faire des amas de fourages & de vivres dans les places frontieres, & les radoubes d'Artillerie ; on est accoutumé à y voir travailler dans les arcenaux, & dans les magasins, sans que cela puisse donner aucun soupçon.

Un Général ayant un grand interêt

que

que rien ne lui manque, il convient qu'il faſſe part de ſes deſſeins aux trois perſonnes dont je viens de parler, & principalement à l'Intendant & au Commandant de l'Artillerie, qui ſont chargez de grands détails, leſquels demandent qu'ils ayent bien du tems devant eux pour y faire travailler, afin que toutes les choſes qui appartiennent à leur miniſtère, ſoient prêtes pour le tems que le Général le ſouhaite.

De l'Inveſtiſſement d'une Place.

Lorſqu'il ſera bien aſſuré que tout ce qui eſt néceſſaire pour l'entrepriſe qu'il veut faire, eſt en état, & que ſon Armée eſt aſſemblée, il prend les meſures les plus convenables pour faire inveſtir la Place qu'il veut, ou qu'il a ordre d'aſſiéger; ce qu'il fait avec le plus de diligence qu'il peut, afin d'ôter aux ennemis les moyens d'y jetter des ſecours. S'il craint que la marche qu'il pourra faire par le droit chemin pour y arriver, ne faſſe ſoupçoner ſon deſſein à l'ennemi, & ne lui donne le moyen d'augmenter la garniſon, & d'y jetter des vivres & des munitions avant qu'il ſoit devant,

assez-tôt pour l'en empêcher, il marche avec le gros de son Armée vers quelque autre Place, afin d'en faire, s'il se peut, augmenter la garnison aux dépens de celle qu'il veut véritablement attaquer, pour en trouver la garnison plus foible. Cependant il détache un Officier Général qui va avec un gros corps par le plus droit chemin investir la place. Il marche ensuite avec le reste de son Armée pour le joindre, lorsqu'il juge qu'il peut être devant. Ces ruses de guerre sont permises, & réüssissent quelquefois. On en trouvera un exemple dans mes Mémoires, en la Campagne de 1703. Lorsque M. le Duc de Bourgogne assiégea Brisach, il envoya un gros corps qui fit mine d'investir Fribourg; ce qui obligea le Gouverneur de Brisach d'y envoyer des troupes de sa garnison, laquelle se trouva affoiblie, lorsque le Prince l'investit.

L'Officier Général qui est chargé de faire l'investissement, détache lorsqu'il est environ à une lieuë de la place deux ou trois partis de Cavalerie, dont il régle le nombre suivant la force de ses troupes, la grandeur de la place, & la quantité de Cavalerie qui peut y être, afin que ses détachemens soient plus forts que ceux qui en peuvent sortir. Il suit de

près

prés ces partis pour empêcher qui que ce soit d'y entrer. Il va se poster d'abord entre la place & le côté par où les secours peuvent venir. S'il fait quelques prisonniers, il s'informe le plus exactement qu'il peut, de la force de la garnison, en quoi les troupes qui la composent consistent, du nombre des habitans, ou des païsans des lieux circonvoisins, des vivres & des munitions qui y seront. Il tâche de sçavoir si le Gouverneur s'attend depuis quelque tems à être assiegé, les secours qu'il espére, d'où & par quel endroit ils peuvent venir; & selon ce qu'il apprend, il envoye plusieurs partis à la guerre, afin d'être ponctuellement instruit du mouvement que peuvent faire les ennemis, & fait part au Général de tout ce qu'il aura appris, soit du dedans de la place, ou du païs des environs; afin qu'il prenne d'avance les précautions qu'il croira nécessaires. Il divise ensuite ses troupes en plusieurs corps, suivant ce qu'il aura appris, & les avis qu'il pourra avoir d'ailleurs de l'état des ennemis, Ces corps occuperont tous les passages & les avenuës par où l'on peut tenter de faire passer des secours. On lui donne ordinairement pour cet effet un gros corps de Cavalerie & de Dragons, & même quelquefois de l'Infante-

rie, principalement lorſque la place eſt environnée de bois & de défilés. Ces troupes ne campent point, & on les tient allertes juſqu'à ce que l'Armée ſoit arrivée.

Mais s'il apprend que les ennemis marchent à lui avec des troupes à peu près de la force de celles qu'il a ſous ſes ordres, il les tient toutes enſemble, & marche même au-devant d'eux, s'il eſt certain du chemin par où ils viennent. Cependant il faut être bien ſûr de ſon fait, avant que de prendre ce parti, parce que l'ennemi pourroit jetter une partie de ſes troupes dans la place par un autre endroit que celui qu'il gardera.

L'avantage qu'il y a de combattre un peu loin de la place, un grand parti qui marche dans le deſſein de s'y jetter, c'eſt que quand même on le déferoit, ſi c'étoit près de la place, il ſeroit très difficile d'empêcher que la plus grande partie n'y entrât : au lieu que ſi on l'attaque lorſqu'il en eſt éloigné, il eſt plus aiſé d'empêcher que les fuyards ne ſe ſauvent de ce côté-là. S'il croit n'avoir pas beſoin de toutes ſes forces, il laiſſe quelques Eſcadrons aux principales avenuës de la place pour empêcher que pendant l'action quelques troupes n'y entrent, & prin-

principalement des Officiers de diſtinction. S'il eſt incertain de la marche des ennemis & qu'il juge que le plus sûr eſt de ſe tenir proche de la place, il envoye continuellement des partis dehors, afin d'être inſtruit de leur marche, & s'approche pendant la nuit le plus près de la place qu'il peut, afin que le circuit que ſes troupes occuperont, ſoit moins grand; il tient juſqu'à la pointe du jour ſa Cavalerie à cheval, & l'Infanterie ſous les armes, & ne leur donne de repos que pendant le jour, qu'il fait repoſer la moitié alternativement. Il fait le pluſtôt qu'il peut le tour de la place pour reconnoître les avenuës des ſecours, les fortifications, & quel côté il croira le plus propre pour les attaques, en quels lieux il convient de prendre des quartiers, & les poſtes avancés qu'il croira néceſſaires de faire occuper, afin d'en dire ſon avis au Géneral & lui faire part de tout ce qu'il aura remarqué.

Lorſque le Général a apris que l'inveſtiture eſt faite, il donne ſes ordres pour y faire avancer ſon Armée, & prend les devants avec les Officiers de jour & l'Etat Major, pour la camper devant la place, & établir les quartiers. Il régle la diſtribution des troupes qui campent de maniere qu'elles embraſſent tout le

circuit de la place, hors la portée du canon. On ne les éloigne pas trop, parce que la circonvallation auroit trop d'étenduë, & seroit par conséquent trop difficile à garder, que cela augmenteroit le travail, & que les troupes auroient plus de chemin à faire pour aller monter la tranchée. Elles ne doivent pas être aussi trop près de la place, pouvant en être incommodées par le canon, & obligées de décamper, ce qu'il faut éviter ce mouvement étant desavantageux, & causant bien du retardement. C'est ce qui arriva à M. de Calvo à Limbourg, d'où il fut obligé de retirer deux fois des troupes qu'il avoit fait camper trop près de cette place. Souvent les assiégés ne tirent d'abord que de petites piéces de canon qui ne portent pas loin, & chargent moins celles qui sont de plus longue portée, jusqu'à ce que les troupes soient campées, & lorsqu'ils les voient bien établies, ils leur donnent toute leur charge, & font beaucoup de fracas parmi les troupes. Un Général expérimenté se garantit aisément de ces supercheries.

Il est souvent impossible qu'on puisse déterminer dès le jour qu'une Armée arrive devant une place, les quartiers qu'on doit occuper & la quantité

de troupes qu'on y mettra. Le Géneral accompagné d'une partie des Officiers Généraux, fait le tour de la place, & ſelon leur avis il prend une réſolution convenable. On en a vû même qui dans de pareilles occaſions ont aſſemblé un Conſeil de guerre, dans lequel on règloit les quartiers qu'on dèvoit prendre; la quantité de troupes qu'on envoyoit à chacun, & les Officiers Généraux qui les commandoient.

L'attention que l'on a dans le choix des différens quartiers, eſt de conſidèrer par quel endroit les ennemis peuvent plus facilement venir au ſecours de la place, & de quel côté on doit faire les attaques; afin que les quartiers où il y aura plus de troupes en étant plus proches, puiſſent plus facilement les ſecourir en cas de beſoin, & y faire marcher plus commodément les gardes de la tranchée, y conduire les munitions & les autres choſes néceſſaires, & afin que les Officiers Généraux ſoient à portée de s'y rendre, lorſqu'il ſera nèceſſaire. On conſidére auſſi la commodité du fourrage & de l'eau, pour les ſoldats & pour les chevaux.

Après qu'on a reglé les principaux quartiers, on en met encore entre deux de plus petits, ſuivant l'étenduë du circuit de la place. & la quantité de chemins

mins par où l'on y peut aborder. Si cependant on craint qu'un secours un peu considérable n'arrive avant que les lignes de circonvallation soient faites, on ne divise l'Armée qu'en trois ou quatre corps, de crainte que de plus petits ne fussent enlevés. Mais aussi-tôt que les lignes sont faites, on suit la premiere disposition, afin que si elles étoient attaquées à l'improviste aux endroits les plus éloignés des principaux quartiers, ils pussent être promptement secourus. Le Général choisit avec le Commandant de l'Artillerie un lieu propre pour y former la parc, & d'autres pour y mettre les vivres, & établir les hôpitaux qui doivent être le plus près de l'eau qu'on pourra. Il prend son quartier & donne les ordres nécessaires pour travailler, sans perdre de tems, aux lignes de circonvallation.

On observe que tous les quartiers se communiquent aisément, afin qu'ils puissent se secourir les uns les autres en cas de besoin ; & dans cette vûë on applanit les chemins, on comble les fossés, on pratique des passages dans les marais, s'il s'en rencontre, on fait couper les hayes & les buissons ; & afin que cela soit plustôt fait on y fait travailler les troupes, chacune de son côté. Si la place est traversée d'une riviere, comme

il arrive aſſez ſouvent, on commence par faire faire des ponts deſſus avec diligence, & ſur les ruiſſeaux qui ſéparent les quartiers : mais il faut que ces ponts ſoient dans la circonvallation.

Chaque Officier Général qui commande dans un quartier, veille bien ſoigneuſement pour ſe mettre de ſon côté à l'abri des ſurpriſes de l'ennemi.

On campe les troupes faiſant face aux lignes, les bataillons entre-mêlés avec les eſcadrons dans les intervalles d'un quartier à un autre, ſans y laiſſer de vuide, s'il y a aſſez d'eſpace pour cela ; ſinon on leur fait occuper les hauteurs préférablement aux autres terrains.

Des lignes de Circonvallation.

PEndant qu'on eſt occupé à ces diſpoſitions, les Ingénieurs ſe ſont auſſi à tracer les lignes de circonvallation ſuivant le terrain, & à y faire travailler. On y employe des Pionniers que l'Intendant de l'Armée fait fournir par les païs voiſins, & qui doivent arriver en même tems que l'Armée. On donne ordinairement au foſſé de ces lignes douze pieds de largeur par en haut, neuf de profondeur

deur, & quatre par en bas. De la terre qu'on tire du fossé, on en fait le parapet de six pieds de haut, depuis la berme qu'on fait en glacis, & de l'épaisseur de cinq ou six pieds, avec une double banquette d'un pied & demi de hauteur chacune, & d'un pied de largeur.

S'il se trouve dans le terrain que doivent embrasser les lignes de circonvallation des bois, on y fait des abatis de gros arbres qu'on entrelasse, ce qui est suffisant pour arrêter de la Cavalerie, & même de l'Infanterie; & lorsqu'on a affaire à une grosse Armée, on y fait à vingt pas une double pallissade avec des pieux, & un clayonnage, auquel on donne trois pieds de largeur, & qu'on remplit de terre; ce qui forme un parapet de quatre ou cinq pieds de haut, pour défendre l'abatis qui sert de ligne.

On flanque les lignes par des redans qui sont à la portée du fusil les uns des autres, & on pratique sur les hauteurs des Forts qui ayent assez d'étendue pour contenir un corps de troupes considérable. On met dans les distances quelquefois des redoutes & des demi-lunes, sur tout devant les barrieres qu'on place à tous les chemins, & on occupe & fortifie tous les châteaux qui se trouvent dans les lig-

nes.

nes. On étend même la ligne davantage de ce côté-là pour les occuper.

S'il ſe rencontre des hauteurs qui donneroient trop d'étenduë aux lignes en les y faiſant paſſer, & que les ennemis en les occupant puſſent s'en prévaloir pour les attaquer, il faudroit y conſtruire des Forts, dont les proportions doivent être conformes à celles des Forts des lignes, dont j'ai parlé à l'occaſion des Camps retranchez.

Si la ligne de circonvallation traverſoit un vallon, il ſeroit dangéreux de la conduire en droite ligne, parce que les ennemis ſe poſtant ſur les éminences, pourroient voir toutes les troupes qui ſeroient derriere. Il eſt néceſſaire, pour s'en garantir, de faire la ligne courbe en dedans en cet endroit; ce qui fait que les troupes ſont moins vûes, & que la ligne étant plus flanquée, elle eſt plus difficile à attaquer.

Si-tôt que les lignes ſont achevées, on y met les troupes & les ſentinelles néceſſaires pour les garder, & on les régle par rapport au nombre de troupes dont l'armée eſt compoſée, & ſelon que les ennemis ſont forts ou foibles, près ou éloignez: ces Gardes ſont fournies par les troupes campez vis-à-vis. On y place l'artillerie qu'on juge à propos; & c'eſt toûjours des piéces de cam-

campagne. On en met ordinairement dans les Forts ou redoutes qui occupent les hauteurs; & dans les flancs le long de la ligne, ſelon que l'ennemi ſe préſentera d'un côté ou d'un autre, on renforce, on l'on affoiblit les gardes auſſi-bien que les quartiers.

Lorſque la garniſon de la place aſſiégée eſt fort nombreuſe, on peut faire faire quelques rédoutes de diſtance en diſtance du côté de la place pour empêcher les ſorties, & aſsûrer ceux qui vont d'un quartier à un autre: mais ſi la garniſon étoit aſſez forte pour enlever quelques quartiers, ou pour aller ſe ſaiſir de quelques endroits de la ligne, & favoriſer par-là l'entrée d'un ſecours dans la place, on ſera pour lors obligé de faire une ligne de contrevallation qui ſoit hors de la portée du fauconneau de la place, & qui doit être flanquée comme la ligne de circonvallation. Cette ligne peut même ſervir de premiere parallele pour l'ouverture des tranchées. On fait ſon foſſé plus ou moins large ou profond, ſelon que la garniſon eſt plus ou moins à craindre.

On fait quelquefois des lignes de circonvallation ſans en faire de contrevallation, dont on ne ſe ſert que lorſque la garniſon de la place eſt tres-forte, &

que

que les ennemis n'ont point, & ne peuvent avoir d'Armée en campagne. On tient cette maniere d'aſſiéger les places des Romains, & Jules Céſar fut le premier qui la mit en uſage; il la ſuivit toûjours dans tous les ſiéges qu'il fit.

Maniere de Jules Céſar d'aſſiéger les villes.

Pendant que les Pionniers ſont occupez à la conſtruction des lignes, on fait faire un grand nombre de faſcines par la Cavalerie & par l'Infanterie. Le Major Général en ordonne un certain nombre par bataillon & par eſcadron. L'Infanterie les doit faire plus longues, & doit fournir les gabions dont on a beſoin, & qu'on leur paye. On ne ſçauroit faire un trop grand amas de faſcines pour un grand ſiége, principalement lorſque la place eſt environnée de beaucoup d'eau, & que les foſſez du corps de la place & des dehors en ſont remplis & profonds. Chaque bataillon & chaque eſcadron les aſſemble à la tête de leur camp, d'où on les porte aux tranchées.

On forme le parc de l'Artillerie hors de la portée du canon de la place, à moins qu'il ne ſe trouve plus près quelque rideau qui la mette à couvert de ſon feu, & qui puiſſe ôter à l'ennemi la connoiſſance de ſes mouvemens. Le parc doit être, autant que l'on peut, éloigné des chemins, & des paſſages du camp à la tranchée.

Le

Le Commandant de ce corps ordonne l'établiſſement du parc, l'arrangement des piéces d'artillerie, des affuts, des bombes, des boulets, des outils; ſacs à terre, bois de plattes formes, mantelets, chevalets, blindes, galleries, & autres munitions qu'on fait ſortir des chariots, charettes & caiſſons, & dont l'arrangement ſe fait de maniere que les uns n'embaraſſent point les autres, & qu'on puiſſe tirer & charger facilement.

Il marque un endroit éloigné pour faire le grand magazin des poudres, & d'autres pour de médiocres, qui doivent être à une telle diſtance les uns des autres, que s'il arrivoit un accident à l'un, il ne pût ſe communiquer aux autres. On fait ces magazins en forme de redoute avec des foſſés autour, qu'on garde bien éxactement. On établit dans des endroits un peu éloigneés du parc, les Ouvriers & les artificiers; & afin que tout ce que le Commandant de l'Artillerie a ordonné pour l'établiſſement de ſon parc, ſoit exécuté avec diligence & ſans embarras, il en charge pluſiers Officiers, diſtribuë à chacun ſa fonction particuliere, & veille lui-même à l'éxécution de ſes ordres, autant que le peu de tems qu'il aura le lui pourra permettre; étant obligé d'être prèſque toûjours auprès

près du Géneral, & de le ſuivre pour conférer avec lui, & recevoir ſes ordres, ſur le diférentes occaſions qui ſe préſentent. Il fait un état du nombre de travailleurs qu'il lui faut, de la quantité de faſcines, & de tout ce qui lui ſera néceſſaire pour la conſtruction des premieres batteries.

Ce n'eſt point ici l'endroit de détailler plus particulierement toutes les précautions qu'il prend dans cette occaſion. Nous nous réſervons de donner à la fin de cet ouvrage un Traité particulier qui marque toutes ſes fonctions, dans toutes les actions de la guerre. On pourra y avoir recours dans le beſoin. Elles ſont ſi étenduës, qu'elles feroient ici une digreſſion trop longue, dont il n'y auroit peut-être que les Officiers de ce corps qui s'accommoderoient, & qui auroit paru trop ennuïeuſe aux autres, y ayant très peu d'Officiers d'autres corps qui ſe veuillent donner la peine d'entrer dans les diſcuſſions de ce ſervice, quoiqu'il fût cependant à ſouhaiter que tous ceux qui aſpirent à devenir Officiers Généraux, s'y applicaſſent aſſez, pour connoitre au moins ſi ceux qui ſeront ſous leurs ordres, s'acquitent bien de leur devoir.

Enfin le Général va reconnoître les

Châ-

Châteaux, les bois, les défilés, les ruisseaux, les rivieres qui sont à portée des lignes, & choisit un champ de bataille pour s'y poster au besoin.

De l'Ouverture de la Tranchée.

SItôt que le Général d'Armée a pris toutes les précautions qu'on vient de voir, & plusieurs autres qui peuvent m'avoir échapé, & qu'aïant bien examiné la place avec les Officiers Généraux, l'Ingénieur en chef, & le Commandant de l'Artillerie, il aura déterminé le nombre des attaques qu'il convient de faire, & les endroits par où l'on commencera d'ouvrir les tranchées, réglé le nombre de bataillons qui les monteront les premiers; la quantité de travailleurs qu'il y aura à chaque attaque; la Cavalerie qui conviendra pour s'opposer aux sorties; ce qu'il arrête sur la force de la garnison; & enfin tout ce qui sera nècessaire pour ce premier jour; il fait ensuite un réglement géneral, comme fit M. le Duc de Bourgogne au siége de Brisach, qu'il souhaita qui fut observé pendant le cours du siége, afin que chacun étant de tranchée, sache précisément ce qu'il aura à faire.

Le

Le principal Ingénieur & le Commandant de l'Artillerie, approchent le plus près qu'ils peuvent de la place pendant le jour à la faveur des hayes, ou chemins creux que les aſſiégés auront laiſſés par négligence, & le font pendant la nuit ſans être obligès à ces précautions. Ils ont chacun un fuſil, ſont accompagnés de quelques Grenadiers qu'ils laiſſent en un endroit propre à favoriſer leur retraite. Ils s'avancent le plus près qu'ils peuvent, afin que ſur leur rapport le Général détermine les côtés des attaques. On en fait au moins deux pour fatiguer d'avantage la garniſon, & quelquesfois trois, lorſque la place eſt fort grande, & que l'Armée eſt aſſez forte pour fournir les gardes & les travailleurs ſans les fatiguer. On évite cependant autant que l'on peut de les faire vis-à-vis les unes des autres, de crainte que les coups de canon échapés d'une attaque, ne tuent dans les tranchées ceux qui ſeront dans l'attaque opoſée. C'eſt le Major Général qui eſt chargé de faire fournir par les brigades le nombre de travailleurs & de faſcines qu'on aura demandé. Le plus ancien Lieutenant Général commande la principale attaque, le plus ancien Maréchal de camp conduit l'autre, ayant chacun un Brigadier ſous ſes ordres.

Bien souvent il n'y en a qu'un pour les deux.

On se détermine pour le choix des attaques sur le plus foible côté de la place, ou sur la facilité des approches. Sa foiblesse consiste aux endroits les moins flanqués, les moins bien revêtus & les moins terrassés ; ceux qui sont moins capables de retranchemens derriere, & ceux dont les fossés sont moins bons & moins larges, & où il y a moins de dehors. C'est ainsi que les Dragons se logerent en arrivant à Limbourg.

La facilité des approches consiste aux chemins creux, aux ravines, fossez, rideaux & hayes, où l'on peut mettre des troupes à couvert, & aux hauteurs ou buttes qu'on peut trouver, qui commandent la place, & qui sont très-propres à y ètablir des batteries ; dans des hayes à la portée du mousquet de la place. A Bouchain un creux servit de place d'armes la premiere nuit de trenchée, à deux portées de pistolet. A Mastricht un chemin creux servit de queüe de tranchée. Cette négligence des Gouverneurs avance les travaux des assiégeans de deux ou trois jours. Si les endroits de la place, dont les approches sont le plus faciles, se trouvent le mieux fortifiez, & que les plus foibles soient les plus difficiles

à approcher, on doit bien peser les avantages, & les désavantages des uns & des autres, pour faire le choix des attaques. On tire ordinairement plus d'avantage des défauts de la place, que de la facilité des approches, sur tout lorsque la garnison est forte. On sera seulement obligé d'ouvrir la tranchée plus loin; parti que l'on prend lorsqu'on est contraint de le faire dans une plaine, où l'on ne trouve aucun lieu pour se mettre à couvert, & y poster la garde de Cavalerie.

Les inconvéniens pour l'ouverture de la tranchée, sont lorsqu'on trouve une terre marécageuse, laquelle on ne peut approfondir sans trouver l'eau, ou lorsqu'on trouve un terrain pierreux ou des roches, où l'on est contraint d'apporter de la terre de fort loin pour se couvrir, ce qui retarde considérablement l'ouvrage, & fatigue le soldat.

On observe pour la conduite des tranchées, qu'elles ne soient point enfilées ou vûes d'aucun endroit de la place; qu'elles soient assez hautes pour couvrir les soldats; que les parapets soient à l'épreuve du canon, & d'une matiere douce; qu'il y ait des redoutes de distance en distance, & des places d'armes pour contenir un certain nombre de soldats qui

puisse s'y défendre contre les sorties; qu'elles soient conduites par la ligne la plus courte; & s'il est nécessaire, par des traverses, & vers les parties les plus foibles de la place, qui sont ordinairement les faces des bastions, & quelquefois les courtines, lorsqu'elles sont trop longues, ou dans les endroits qui par la quantité du terrain ou d'autres circonstances, rendent les approches plus faciles. Dans un bon terrain, on la fait de dix pieds de large, de trois de profondeur, & le parapet de quatre pieds & demi, & l'on observe quelle soit par tout de six à sept pieds de hauteur. On se servoit autrefois de mantelets pour couvrir les travailleurs, ce qui sauvoit des soldats, & leur travail avançoit bien davantage : mais cela n'est plus en usage. On se sert de gabions, que l'on remplit de fascines & de terre, lorsque le terrain est trop sabloneux. C'est à quoi on a attention, afin que lorsqu'on se trouve dans ce cas, on en ait une plus grande quantité.

Les travailleurs portant chacun une fascine, & commandez par des Officiers, s'assemblent à l'heure & à l'endroit marqué, aussi-bien que les troupes, afin qu'elles ne se mettent en marche que vers la chute du jour, & n'arrivent qu'à la nuit

nuit cloſe à l'endroit où ſe doit faire l'ouverture de la tranchée. La Cavalerie commandée marche auſſi en même-tems, chaque Cavalier portant 2 faſcines, qu'ils jettent, étant en file, au lieu deſtiné, qui eſt la queüe de la tranchée. On choiſit pour cela autant que l'on peut un lieu à couvert de la place par quelque rideau, pour y faire les amas néceſſaires, & y mettre les troupes & les travailleurs; ce que l'on fait en ordre par ancienneté de Régiment, afin que les Ingénieurs les puiſſent trouver & conduire ſans embarras. Les travailleurs y trouvent les outils néceſſaires, que le Commandant de l'Artillerie a ſoin d'y faire porter, avant que les troupes y arrivent. On en diſtribue deux à chaque travailleur, ce qu'un Officier fait par ordre. Ils portent outre cela chacun une faſcine & des piquets.

Avant cette diſtribution il faut que les Ingenieurs ayent bien reconnu la qualité du terrain, afin qu'on ne donne aux travailleurs que les outils qui y ſont propres. On doit prendre garde ſur toutes choſes que les ſoldats n'ayent pas les pieds moüillé; & pour cet effet ſi c'eſt un terrain bas, on ne s'enfonce que d'un pied ou deux; & en élargiſſant la tranchée plus qu'à l'ordinaire, on trouve

autant de terre qu'il en faut pour former le parapet ; & le faire à l'épreuve du canon.

L'Ingénieur en chef fait d'ordinaire un plan du travail qu'il veut faire, pour le montrer & le donner au Général, qui confére dessus avec lui, & avec le Commandant de l'Artillerie.

Le Général ne manque point de se trouver à l'ouverture de la tranchée. Il commence, ou celui qui la commande, par détacher un nombre de Grenadiers pour couvrir les travailleurs, qui vont se poster en avant derriere quelques hayes ou rideaux ; & s'il n'y en a pas, ils se mettent sur le ventre, & on dispose les bataillons à la queüe pour les soutenir.

On commande aussi quelques troupes de Cavalerie que l'on met à couvert autant que l'on peut, lesquelles sont destinées à répousser les ennemis qui peuvent sortir de la place. On les dispose de maniere qu'elles les puissent couper. On en commande même un plus grand nombre la premiere nuit, lorsqu'on a affaire à une grosse garnison, qu'il y a un gros corps de Cavalerie dans la place, & jusqu'à ce qu'on ait fait un épaulement, pour la mettre à couvert de son feu. Les Ingénieurs tracent les tranchées avec des fascines que chaque travailleur porte ; & sitôt

sitôt qu'elle est posée ils travaillent avec diligence pour se mettre à couvert. On les dispose à trois pieds l'un de l'autre, ce qui fait que chaque travailleur a pour son ouvrage le terrain de la longueur de sa fascine, sur laquelle il commence par jetter de la terre à mesure qu'il s'enfonce. Ils marchent par ancienneté de Regiment, & ne le font point que les Ingénieurs ne les demandent & ne les conduisent. Ils sont commandez par des Officiers de leurs Régimens, dont chacun est chargé d'en faire travailler un certain nombre, de les contenir afin qu'ils ne s'échapent point, & de faire remplacer ceux qui peuvent être tuez ou blessez. L'Ingènieur se fait un point fixe qu'il a remarqué, & marche à la tête du premier des travailleurs qui place à terre sa fascine; & ceux qui le suivent font la même chose sur la même ligne, pendant que d'autres Ingénieurs les redressent s'ils s'en écartent.

Lorsqu'on a affaire à une forte garnison, on commence par faire une grande parallele, dont on tâche d'appuyer la droite & la gauche à quelque ruisseau, riviere ou ravins impraticables: & si on n'en trouve point, on ne doit pas plaindre la peine de faire de bonnes redoutes aux extrémitez, qui soient assez grandes

pour contenir un détachement d'Infanterie considérable. On fait pareillement de bonnes places d'armes, & principalement au centre. C'est le moyen de se mettre à couvert des grandes sorties, ou de les rendre inutiles.

Les Ingénieurs doivent profiter de tous les avantages qu'ils auront remarquez ou qu'ils trouveront, comme rideaux, fossez; & s'il y a des cavins ou vallons, ils s'en servent pour des places d'armes, quand même le chemin seroit plus long pour occuper ces lieux, que si on conduisoit la tranchée par un terrain plain; elle est plustôt faite, & est bien plus asûrée. On pousse la tranchée la premiere nuit le plus loin que l'on peut, & c'est un grand bonheur si les ennemis ne s'en apperçoivent pas, comme il arrive quelquefois, parce que les travailleurs n'étant point inquiétez, ils font bien plus de besogne. Le jour qui suit est employé à élargir les tranchées jusqu'à six pieds par le fond; à faire des banquettes, à épaissir les revers ou les parapets, & à réparer les endroits qui seront défectueux.

Souvent les assiégez qui ne manquent point de mettre tout en usage pour découvrir les endroits où se fait l'ouverture de la tranchée, jettent quantité de balles composées d'artifices qui brulent

ce

ce qu'elles recontrent, & éclairent les endroits où elles ſont tombées, près de la portée du mouſquet; ce qui leur fait découvrir les travailleurs & les troupes qui les ſoûtiennent, preſque comme en plein jour; & pour lors ils font un grand feu deſſus. Le reméde qu'on y peut apporter, eſt d'avoir de petits barils ſciez par la moitié, ou des ſceaux pour les mettre deſſus ces balles d'artifice, & de les étoufer à meſure qu'elles tombent. On peut encore les éteindre en jettant de la terre deſſus: mais il faut pour qu'on en jette, que les tranchées ſoient près de la place.

Les attaques ſont relevées le lendemain ſur les cinq ou ſix heures du ſoir par un pareil nombre de bataillons, avec autant de travailleurs, & la même garde de Cavalerie commandés par d'autres Officiers Généraux; ce qui s'obſerve dans le cours du ſiege entre les troupes & les Officiers Généraux ſuivant leur rang. Les Ingénieurs ſont pareillement remplacés par d'autres. Les travailleurs ſe ſervent des mêmes outils qu'on à diſtribués le jour précédent. On remplace ſeulement ceux qui ont été caſſés: ce qu'on obſerve tous les jours ſuivans. On fait quelquefois de bons épaulemens pour la

garde de Cavalerie, comme on le pratiqua au siége de Mastricht en 1673.

On pousse d'ordinaire le travail la seconde nuit assez loin pour être à portée de faire les premieres batteries, ce qu'on doit commencer le plustôt qu'on pourra, pour diminuer le feu du canon de la place, principalement s'il y a dedans une grosse Artillerie.

Le Commandant de l'Artillerie accompagné des Officiers qui en seront chargés, va reconnoître les endroits le plus convenables pour les placer, dont il convient avec l'Ingènieur en chef; ou s'ils ne s'accordent pas, le Général en décide, après avoir entendu les raisons qu'ils ont pour soutenir chacun leurs opinions.

Lorsqu'on est convenu du lieu, le Commandant de l'Artillerie les marque lui-même, au declin du jour, & charge les Officiers principaux de son corps de leurs constructions. C'est à lui de leur faire fournir le nombre de travailleurs nécessaires, les fascines, les piquets, outils, masses, & enfin il ne les doit laisser manquer de rien. Je parlerai de ce service plus particulierement à la fin de ces memoires : Ici je me contenterai de dire que ces premieres batteries ne sont destinées qu'à ruiner les défenses & les batteries de la place. Quoique

la

la portée de canon de but en blanc soit de trois cens toises, & qu'on pût placer ces premieres batteries à cette distance, il seroit cependant plus à propos de ne les point faire plus éloignées que de deux cens toises, afin qu'elles fissent plus d'effet; & lorsqu'on les met à cet élognement, on n'est pas obligé d'en faire d'autres, si ce n'est lorsqu'on est maitre du chemin couvert, ce qui épargne bien du tems.

Le moyen de ruiner promptement toutes les défenses du front attaqué, qui est ordinairement tout le côté d'un poligone, est de battre en même tems tout ce qui est vû avec une artillerie supérieure à celle que les assiegés peuvent mettre sur leurs remparts.

Si l'on est obligé d'attaquer un ouvrage à corne qui couvre le corps de la place du côté de l'attaque, on dispose plusieurs batteries de canon dans le même tems pour battre les faces des deux demi bastions, le deux flancs, & les faces de la demi-lune qui est entre les deux; & ce que l'on voit de la courtine, entre la demi-lune & l'angle flanqué des deux demi bastions: mais s'il n'y a point d'ouvrage à corne, & qu'on attaque d'abord le corps de la place, ou qu'on veüille bien-tôt éteindre tous les feux qui en

ſortent, on fait deux batteries de ſix piéces de canon chacune; l'une ſur la droite pour battre la face du baſtion de la gauche, l'autre de pareil nombre ſur la gauche, pour battre celle du baſtion de la droite, & deux autres de trois piéces chacune, pour ruiner les batteries qui ſont ſur les flancs; deux de trois piéces pour battre ce qui ſe voit de la courtine entre le baſtion & la demi-lune; & enfin deux autres qui battront les deux faces de la demi-lune, de quatre piéces chacune: ce qui ſera pour ces premieres batteries trente-deux piéces de gros canon, ſéparées en huit batteries, qui étant commencées dans le même tems doivent être achevées de même, & en état de tirer toutes enſemble. Pour cela le Commandant de l'Artillerie commet un Officier principal à chacune, qui en a ſous lui d'autres auſquels il fait fournir tous les travailleurs, & tout ce qui leur eſt neceſſaire; & il viſite ſouvent lui-même toutes les batteries, tandis qu'on y travaille, afin d'examiner ſi l'on exécute bien & promptement ſes ordres. S'il y a quelques Cavaliers ſur les remparts, on augmente les batteries de canon pour ruiner celles qui ſeront deſſus. On en viendra facilement à bout en leur oppoſant un feu ſupérieur de canon, & en y

jettant

jettant des bombes. Pour cela, outre toutes les batteries dont je viens de parler, on en fera d'autres de Mortiers, pour jetter des bombes ſur tous les remparts du front de l'attaque.

On trouvera dans l'ouvrage que j'ay promis, un détail plus exact des précautions que l'on prend pour la conſtruction des batteries, la maniere & les proportions qu'elles doivent avoir. J'ajoûte ſeulement ici qu'elles doivent être bien paralleles à ce qu'elles doivent battre; que les épaulemens doivent être à l'épreuve du canon, & qu'elles doivent être bien aſsurées par leurs flancs; afin que les aſſiégés n'y puiſſent aborder dans les ſorties qu'ils peuvent faire. On employoit autrefois deux jours & trois nuits pour la conſtruction d'une batterie, pour y conduire le canon & les munitions néceſſaires pour les mettre en état de tirer; mais préſentement il ne faut plus qu'un jour & deux nuits. Il y en a qui font tirer les batteries à meſure qu'elles ſont en état, quoyque les autres ne ſoient pas achevées. J'ay vû pratiquer de ne les faire tirer que toutes enſemble, ce qui pour lors ſurprend terriblement les aſſiégés, & leur tuë bien du monde dans ce premier moment, puiſque juſqu'à ce qu'on ait tiré le premier coup de canon,

les remparts ſont bordés de curieux ou d'autres: c'eſt ce qui arriva au ſiége de Landau fait par le Maréchal de Tallard en 1703.

On peut compter que des batteries diſpoſées de la maniere que je viens de dire, & bien ſervies, mettent bien-tôt celles des aſſiéges hors d'état de tirer, étant impoſſible que le canon qu'ils auront à barbette, puiſſe ſe ſoutenir en plein jour, & que celui qui eſt dans des embraſures ne ſoit démonté en peu de tems. Par ce moyen on peut avancer conſidérablement les approches, & même en plein jour à la faveur de ces batteries, qui en faiſant un feu continuel éteignent celui des aſſiégés, & favoriſent beaucoup les travailleurs.

On fait des places d'armes aſſez grandes, & en aſſez grand nombre pour contenir toutes les troupes qui montent la tranchée, dont les reſtes ſont dans ces endroits, ou dans les redoutes qu'on aura pratiquées; on laiſſe ſeulement dans les tranchées quelques petits détachemens pour les garder, ſi ce n'eſt lorſqu'on eſt près de la place. Alors elles bordent la derniere parallele, pour faire feu contre les ennemis, lorſqu'on le trouve à propos.

On prend de grandes précautions contre les ſorties que peuvent faire les aſſiégés,

gés, qui sont fréquentes dans un siége de conséquence, & lorsqu'on a affaire à une forte garnison. On rassure les travailleurs contre les inquiétudes que les assiégés peuvent donner, soit par de fausses ou de véritables sorties. On met pour tâcher d'y remédier des Grenadiers couchés sur le ventre à l'ordinaire; on en détache cinq ou six, éloignés les uns des autres de cinquante pas, avec ordre de tirer lorsqu'ils s'appercevront de quelque sortie. Cette allarme donne le tems au détachement qui est sur le ventre de la bien recevoir, & aux bataillons de la tranchée de couper les troupes sorties, si elles s'obstinent au combat, ou de les repousser aisément. Il faut que les Ingénieurs prennent soin de montrer cette disposition aux Officiers destinez pour le travail, afin que le faisant connoître aux travailleurs, ils tâchent de leur inspirer une fermeté qui les empêche de fuir au premier bruit, comme il arrive tres-souvent. Le secret pour cela est de n'employer que quinze ou vingt travailleurs d'abord, commandés par un Officier & un Sergent, leur faisant observer un grand silence; & lorsqu'ils auront commencé à poser leurs fascines, & à travailler, d'en faire marcher un pareil nombre, & ainsi de suite, jusqu'à ce

que

que ce qu'on s'est proposé de faire soit tracé.

Souvent les assiégéz font de fausses sorties pour obliger les troupes d'abandonner les trenchées, afin de les exposer à un gros feu qu'ils ont préparé pour cela. on doit être bien en garde contre une pareille supercherie,& les troupes ne doivent point marcher sans ordre, & ne point sortir des tranchées, qu'on ne soit asfûré d'une véritable sortie.

On prend aussi la précaution de laisser un Sergent avec quelques soldats pour rôder dans les boyaux, afin de faire revenir ceux qui voudroient s'en aller.

Les ennemis font ordinairement leurs tranchées assez larges, pour pouvoir conduire à couvert l'artillerie & les munitions nécessaires pour les batteries, ce qui ne se pratique pas en France. Pour abreger le travail, nous prenons le chemin le plus court; on comble seulement les endroits de la tranchée qu'on veut traverser. Il est vrai qu'il en peut couter quelques chevaux; mais on expédie bien plustôt l'ouvrage de cette maniere.

Je ne m'arrêterai point ici à détailler jour par jour la conduite du travail, jusqu'à ce qu'on soit arrivé au chemin couvert, y ayant plusieurs opinions différentes sur ce sujet, & chacun suivant dans l'exé-

l'exécution ſa maniere particuliere, pour laquelle il a ſes raiſons. On ne peut pas précisément déterminer en combien de jours on peut arriver à la derniere parallele, ni le progrès de la tranchée; le travail pouvant être avancé ou retardé ſelon la force ou la foibleſſe de la garniſon; ſelon la défenſe qu'elle fait par les ſorties, ou par ſon feu; ſuivant la facilité ou difficulté du terrain; ou ſelon le nombre d'hommes qu'on peut fournir, tant pour le travail du jour que pour celui de la nuit; & enfin ſelon que les travailleurs ſont bien ou mal conduits. Je rapporterai ſeulement la méthode que M. de Vauban a miſe en pratique dans les derniers ſiéges qu'il a faits en perſonne, qui eſt le précis, & le fruit d'une expérience conſommée dans la conduite des attaques, principalement des grandes places.

Méthode de M. de Vauban dans l'attaque des places.

Cette méthode conſiſte à commencer ſes attaques par une grande parallele qui embraſſe tout le front de l'attaque qu'on veut faire, & le plus près de la place qu'on peut, obſervant ſeulement de faire quelques boyaux pour y arriver en ſûreté, s'il eſt néceſſaire. De cette parallele ſortent trois boyaux par zig zag, qu'on pouſſe de maniere qu'ils ne puiſſent être enfilez, & qui marchent ſur les trois lignes capitales du front attaqué, c'eſt-

c'eſt-à-dire, ſur les lignes qui vont droit aux angles ſaillans des deux baſtions, & de la demi-lune qui couvre la courtine, ce qui forme le côté du poligone qu'on attaque ordinairement. Ces trois boyaux ſe pouſſent ſur ces lignes juſqu'au lieu où l'on a deſſein de faire la ſeconde parallele; & c'eſt entre ces deux paralleles qu'on fait ordinairement les premieres batteries. On les place même quelquefois ſur la ſeconde parallele, de laquelle on débouche pareillement trois autres boyaux qu'on conduit ſur les mêmes capitales, ſans être enfilez juſqu'à l'endroit où l'on forme la troiſiéme parallele. Il y en a qui en font une quatriéme; mais trois étant ſuffiſantes, cet uſage a été peu ſuivi.

Après qu'on a ſurmonté tout ce que les aſſiégez peuvent oppoſer, & qu'on eſt enfin arrivé au lieu où l'on veut faire la derniere parallele, qui doit embraſſer tout ce qu'on veut attaquer, & qui ne doit être éloignée que de trente ou quarante pas des palliſſades du chemin couvert, on ſe trouve obligé pour lors de ne marcher que par demi-ſapes ou par ſapes entieres, parce qu'on ne peut plus conduire un boyau à l'ordinaire, qu'il ne ſoit vû des remparts ou des ouvrages de la place. Il eſt donc néceſſaire d'être inſtruit ſi la contreſcarpe eſt contremi-

née

née, ſoit par un plan juſte de la place qu'on doit avoir, ou par le moyen de quelques Eſpions, Rendus, ou Priſonniers ; ſi les fourneaux ſont fort avancez dans la campagne ; des endroits où ils ſont, & s'ils ſont enterrez. Lorſqu'on eſt bien certain de toutes ces choſes, on pratique pour cet effet des puits dans la place d'armes à trois ou quatre toiſes les uns des autres. On les creuſe de dix-huit ou vingt pieds, ſi on le peut, ſans rencontrer l'eau ; & on les couvre de planches du côté que l'on voudra laiſſer le paſſage libre aux troupes, pour aller & venir. Du fond de chacun de ces puits l'on conduira vers les palliſſades des galleries de cinq pieds de haut ſur trois de large, afin de tâcher de rencontrer celles des ennemis. Si l'on les trouve deſſous, ce qui eſt aiſé de reconnoitre en perçant la terre evec une éguille de fer, que l'on enfónce juſqu'à ce qu'on ne trouve plus de réſiſtance, on s'en rend maître après les avoir enfoncées avec des bombes. Si on ſe rencontre deſſus, on les fait ſauter par le même moyen. Mais ſi l'on ne rencontroit point ces galleries par ces chemins, ce qui peut arriver, on pratique dans celles qu'on a faites de petits rameaux à droite & à gauche de douze ou quinze pieds de longueur, au bout

bout desquels on fait des fourneaux ; & à force d'en faire joüer, on ne sçauroit manquer de rencontrer & de ruiner les galleries des assiégez.

Toutes ces précautions ne sont nécessaires que supposé que le fossé soit revêtu ; car lorsqu'il ne l'est pas, on peut sans tant de mistere, faire marcher droit aux pallissades un petit détachement pendant la nuit, qui fera grand bruit, afin d'obliger les assiégez de faire joüer leurs fourneaux ; ce qui ne sçauroit presque manquer d'arriver, parce qu'ils apprèhenderont que s'en étant rendu maître, l'on n'entre dans le fossé, & qu'on ne s'empare de leurs galleries. Ce moyen devient inutile à l'égard de la pluspart des places considérables, puisqu'il n'y en a point qui ait ce défaut, & ainsi ce seroit faire tuer du monde sans qu'il en revint aucune utilité.

Pratique de M. de Vauban.

L'on ne doit point oublier un moyen dont M. de Vauban se servoit toûjours fort utilement, pour trouver moins de résistance à l'attaque du chemin couvert ; c'est d'établir des batteries de quelques piéces de canon de huit & de douze à droite & à gauche, qu'on tire dedans à ricochet, ce qui tue bien des soldats, & intrigue fort ceux qui y sont pour le garder. On pratique la même chose pour

en

en tirer le long des faces des baſtions par dedans.

On s'eſt ſervi dans pluſieurs ſiéges de ces puits dont je viens de parler, pour noyer les mines des ennemis, en y faiſant couler de l'eau de quelques ruiſſeaux, qu'on détourne pour les y faire paſſer. Toutes ces précautions ſont pour éviter le revenſement des batteries, lorſqu'elles ſont établies ſur le chemin couvert, ce qui cauſeroit un fâcheux contre-tems, & un retardement conſidérable.

Les ſappes ſe font avec des gabions qu'on poſe les uns contre les autres des deux côtez, & que les ſappeurs empliſſent de terre. On met enſuite des blindes par-deſſus que l'on couvre de faſcines, pour empêcher que les aſſiégez ne voyent ceux qui ſont dedans pour y travailler. Les ſappeurs doivent avoir devant eux des mantelets à l'épreuve du mouſquet, ou des ſacs à laine, parce que ce travail eſt périlleux : auſſi leur donne-t-on des ſommes aſſez conſidérables. On les paye à la toiſe, & on leur donne une certaine ſomme pour chaque gabion qu'ils placent.

Des Attaques du Chemin-Couvert.

LOrsque le travail est assez avancé pour que l'on puisse tenter de se rendre maître du Chemin-Couvert, on fait tous les préparatifs nécessaires pour cette grande action. On y parvient de deux manieres; ou par la force, moyen plus périlleux, mais plus court; ou par la sappe. Les opinions sont fort partagées sur ce sujet.

On peut se déterminer à attaquer le Chemin-Couvert à force ouverte, lorsque voulant profiter de l'avantage qu'on a sur l'ennemi, ou du tems, ou qu'on a dessein de faire un autre siége après celui-là; quand on craint qu'une forte Armée ne vienne au secours, ou qu'on manque de vivres, de fourrages ou d'autres choses de conséquence. C'est pour lors qu'on se voit forcé de terminer son entreprise le plus promptement que l'on peut, & de ne pas tant ménager les troupes. Le Maréchal de Villars par de pareilles raisons, fit attaquer de vive force le Chemin-Couvert de Fribourg, & perdit bien du monde dans cette action.

Mais si on n'étoit point contraint par aucune de ces raisons, je croi qu'il seroit plus convenable de prendre le dernier parti ; puisqu'il est certain qu'on ne peut s'empêcher de perdre dans l'attaque d'un Chemin-Couvert qu'on veut emporter de vive force, principalement lorsque la garnison de la place assiégée est forte, composée de bonnes troupes, & défendue par un habile homme ; tout le monde devant convenir que c'est l'action la plus difficile, & la plus meurtriere qui se puisse passer dans une siége, & même à la guerre.

Si on prend le parti d'attaquer le chemin couvert à force ouverte, par les raisons que je viens de rapporter, ou par quelque autre, on s'y prépare quelques jours auparavant, & l'on prend bien des précautions pour y bien réussir. On commence par élargir la derniere parallele ou place d'armes, beaucoup plus que le reste de la tranchée, afin qu'elle puisse contenir sans confusion les troupes destinées pour l'attaque. On y pratique une banquette ou talus aisé, afin que les troupes puissent sortir toutes ensemble, & comme en bataille, au signal qu'on leur doit donner. On fait un grand amas de matériaux, comme fascines, sacs à terre & outils, pour les loge-

legemens qu'on s'eſt propoſé de faire, dont on met une partie ſur les revers de la place d'Armes & l'autre en dedans & dans les endroit les plus à portée. L'on commande le nombre de travailleurs que l'on croit ſuffiſant, & pluſieurs compagnies de Grenadiers doivent être ſoutenus par des détachemens de Fuſeliers, & ceux-ci par des Bataillons de la tranchée, en cas d'une reſiſtance opiniâtre. On communique aux Officiers principaux la diſpoſition générale qu'on a faite pour l'attaque, & à chaque Officier particulier ce qu'il doit faire dans celle dont il eſt chargé.

Les choſes étant ainſi diſpoſées, & lorſqu'on a pris toutes les précautions qu'on vient de voir, pour rendre les mines des ennemis inutiles, les troupes étant poſtées vis-à-vis des endroits qu'elles doivent attaquer, & n'attendant plus que le ſignal pour marcher qui eſt d'ordinaire un certain nombre de coups de canon d'une batterie marquée, ou d'une certaine quantité de bombes; pour lors les Grenadiers partagés en diférens détachements, qui ont des Fuſeliers pour les ſoutenir, marchent tous enſemble chacun une grenade à la main, à tous les angles ſaillans, & rentrans du Chemin-Couvert du front de l'attaque, qui ſont les

en-

endroits qu'il faut d'abord emporter. Souvent on n'a pas befoin des Fufeliers qui les foutiennent ; c'eft pourquoi ils ne doivent point fe découvrir qu'on ne les demande ; mais ils entrent dans la parallele, s'il n'y a pas de place pour les contenir d'abord, fi-tôt que les Grenadiers en font fortis. Les travailleurs n'en doivent point auffi fortir, que les ennemis ne foient entiérement chaffés du chemin couvert. Pendant que l'action dure, les batteries de canon & de mortiers doivent redoubler leur feu fur tous les remparts de la place, afin de diminuer celui que les troupes font de cet endroit fur celles qui attaquent ; ce qui les favorife beaucoup, & épargne bien du monde, foit pendant l'action, ou lorfqu'on fait le logement.

Quelques fois tout le chemin couvert eft emporté par une pareille action; mais il arrive fouvent qu'il n'y a que les angles faillants, les affiégés confervant le refte à la faveur des traverfes : alors fans perdre de tems, on fait avancer les travailleurs qui travaillent aux logemens que les ingenieurs leur ont tracés. Il doivent bien prendre de juftes précautions pour qu'on ne les faffe pas trop près, ou trop éloignés des paliffades, parce qu'on eft obligé de fe fervir

de ces logements pour placer les batteries qui doivent battre en bréches; & que s'ils étoient trop éloignés, elles ne pourroient voir le pied de l'ouvrage qu'on veut ruiner, & par conséquent on ne pourroit faire qu'une mauvaise bréche; & s'ils étoient trop près, les épaulements seroient trop foibles, & ne pourroient résister au canon de la place. Pour ne point tomber dans ces inconvéniens, on fait ces retranchements à trois toises des pallissades. On ne peut établir les batteries qu'aprés qu'on a absolument chassé les assiégés des traverses, par le moyen desquelles ils conservent souvent encore quelque partie du chemin couvert. On y parvient en prolongeant les retranchemens commencés par la sappe, & par là, on leur fait abandoner les traverses l'une après l'autre.

On ne convient pas du tems de faire ces attaques. Les uns veulent qu'on les fasse en plein jour, & les autres pendant la nuit. Ceux qui veulent qu'on fasse cette entreprise de jour, prétendent qu'elle peut réüssir avec moins de perte que pendant la nuit, en suivant les dispositions que je marque ici. Lorsque les tranchées sont arrivées auprès du

glacis

glacis, ils font border la parallele, & même toutes les tranchées qui peuvent faire feu ſur les remparts de l'ouvrage qu'on attaque, pendant que toutes les batteries font la même choſe. Ils font ſortir des Grenadiers armez à l'éupreve du mouſquet, qui marchent aux angles ſaillans, & qui ſont ſuivis de travailleurs qui y font des logemens, ſi-tôt que les ennemis en ſont chaſſés, avec des gabions & ſacs à terre, qu'ils pôſent de deux toiſes, ou environ, des deux côtés des angles. Si cela réüſſit, on continue le logement à la ſappe. Il eſt cependant certain que cette maniere d'attaque faite en plein jour, eſt très-perilleuſe, & qu'il eſt très-difficile qu'elle ait un heureux ſuccès, puiſqu'il eſt à craindre que ceux qui travaillent au logement ne ſoient tous tués ou bleſſés, tant par ceux qui bordent les remparts du corps de la place & ſes dehors, que par ceux qui ſont dans le chemin couvert: & quand même ce logement rèüſſiroit d'abord en ſurprenant les aſſiégés, il n'y a pas à douter qu'ils ne faſſent quelques ſorties pour les renvenſer, ce qu'ils peuvent faire ſans beaucoup riſquer, n'ayant affaire qu'au peu de gens que peuvent contenir ces petits logements imparfaits

& embarassés de travailleurs. Mais l'avantage qu'on retire d'entreprendre l'attaque du chemin couvert pendant la nuit, c'est que lorsque les assiégés ont un gros corps dans la place, on peut envoyer des bataillons entiers par la droite & par la gauche pour se mêler avec eux, ce qu'on ne peut entreprendre de jour à cause du feu de la place, joint aussi qu'on peut faire des logemens étendus pendant la nuit, & par consequent plus capables de défense.

Maniere de M de Vauban d'attaquer le chemin couvert.

Mais si pour épargner le monde on vouloit s'en rendre maître autrement, on pourroit suivre la pratique que M. de Vauban mettoit plus volontiers en usâge. Il préféroit de prolonger le siége de quelques jours pour épargner les troupes. Lorsque ses approches étoient à portée du chemin couvert aussi-bien que la derniere parallele, il faisoit un detachement de trente Grenadiers commandés par un habile Officier, qui alloit brusquement attaquer un des angles saillans de la contrescarpe, & qu'il faisoit soutenir par un pareil nombre, si le premier trouvoit trop de résistance. Il faisoit tenir un plus gros corps d'Infanterie à portée, pour soutenir ces dètachemens, en cas que, s'ils se rendoient maîtres de cet angle les ennemis fissent quel-

quelques tentatives pour les en chasser. Les premiers détachemens étoient suivis d'un petit nombre de travailleurs qui avoient tout ce qui étoit nécessaire pour y faire promptement un logement; & lorsqu'il étoit bien établi, il faisoit prolonger le logement à la sappe sur la droite, & sur la gauche du tout, le long du chemin couvert; & à mesure que les sappes avançoient, on faisoit abandonner les traverses les unes aprés les autres, ce que les assiégés étoient obligés de faire parce qu'on les voyoit à revers. Ce travail est à la vérité bien plus long, mais il se trouve plus sûr, & moins périlleux.

On peut encore pratiquer dans la place d'armes, ou un peu derriere, de petits cavaliers assez élevés pour voir le chemin couvert à revers, sur lesquels on mettra quelques petites piéces de canon, ou un certain nombre de Grenadiers, qui par leur feu en chassent les assiégés, sans beaucoup de risque. A la faveur de ces cavaliers on peut se porter sur la palissade, soit par la demie sappe, ou par des détachemens de huit ou dix hommes à la fois, jusqu'a ce que le logement se trouve ébauché par tout : on le perfectionne dans la suite.

Voici une conduite plus étendue pour

Autre méthode sûre pour s'en rendre maître.

se rendre maître du chemin couvert pied à pied. Il faut après avoir poussé les tranchées le plus près de la place que l'on peut sans enfilade, & qu'on est arrivé au pied du glacis, commencer les fourneaux pour aller sous l'angle saillant le faire sauter. On les conduit toûjours en descendant, afin d'éviter les contremines, & qu'ayant plus de terre au-dessus d'eux, ils fassent plus d'effet. Pendant qu'on pousse les fourneaux, on tire trois ou quatre sappes paralleles entre elles, vers l'angle saillant du chemin couvert. Elles se font, comme j'ai dit, en poussant devant soi un mantelet à l'épreuve, monté sur deux roües, & en pôsant des gabions & des fascines sur la droite & sur la gauche, que l'on remplit de terre à mesure qu'on avance vers la place, & pôsant des blindes de distance en distance, autant qu'il est nécessaire pour n'en point être vû. Ce travail se continue nuit & jour, par des gens qu'on reléve de tems en tems, afin qu'étant toûjours frais, ils travaillent davantage : le meilleur moyen cependant de faire plus de diligence, est de donner une certaine somme par toise aux soldats, parce que par l'envi du gain, ils font une fois plus de travail, qu'ils ne feroient autrement.

Lors-

Lorsqu'on a avancé la sappe huit ou dix toises, on tire des lignes à droite & à gauche, paralleles à la place, de quatre ou cinq toises de long, dont on fait de petits places d'armes, tant pour y poster des Grenadiers, que pour y mettre les choses nécessaires pour l'avancement des travaux.

Quand on est à portée à la distance environ d'un jet de pierre du chemin couvert, on couvre les sappes avec des clayes sur lesquelles on jette un peu de terre; afin de se mettre à couvert des pierres & des grenades. Pendant qu'on pousse ses travaux sur le glacis, si l'on entend que les ennemis travaillent à faire des fourneaux, on fera des contremines pour les éventer.

Aussi-tôt que les fourneaux sont en état, on les fait joüer, soit de jour ou de nuit, de crainte qu'ils ne soient éventés si on tardoit à y mettre le feu, & l'on envoye en même tems des travailleurs armés, & soutenus de quelques Grenadiers, pour porter des gabions sur l'effet des fourneaux, & les remplir de terre: ce qui sera facile à cause que les fourneaux l'auront remuée.

Pour favoriser cette maniere de logement, on en pratique un sur la moitié du glacis, qu'on éleve aussi haut que le

Chemin-couvert ; afin que lorsque les fourneaux l'auront fait ébouler, on puisse de ce logement voir le dedans du Chemin-couvert ; & si on en faisoit un de chaque côté de l'angle, on demeureroit ainsi maître du Chemin-couvert presque sans aucune perte. L'inconvenient que l'on peut trouver en se logeant de cette maniere sur la Contrescarpe, c'est que les sappes ne se pouvant faire qu'avec fort peu d'hommes, les assiégez peuvent en employer autant pour aller au-devant d'eux par dessus la terre, ou par dessous, ce qui est le parti le plus sûr pour eux, & de cette maniere éviter les fourneaux, ou faire sauter la tête des sappes.

Aussi-tôt que le logement est fait, on travaille à faire des sappes dans le Chemin-couvert, & le long du haut du glacis ; on fait la descente dans le Chemin-couvert fort profonde, de crainte qu'elle ne soit vûe du flanc opposé, on ne l'ouvre qu'à l'entrée de la nuit ; auquel tems on fait une traverse de chaque côté, & à la tête du logement sur le bord du fossé. Pendant qu'une partie des travailleurs est occupée à ce logement, on employe les autres à pousser les travaux le long du haut du glacis, lesquels on ne pousse qu'à la sappe, si

les

les assiégez se défendent bien : mais s'ils ne font que peu de résistance, on fait ce travail comme le logement de l'angle, avec des gabions qu'on remplit de sacs à terre, & les épaulemens dont j'ai parlé, avec des chandeliers remplis de fascines.

Si l'on veut attaquer la face gauche du bastion, on fait au logement sur le haut du glacis une batterie de canon, pour démonter celui que l'ennemi a dans le flanc opposé, & pour le ruiner tout autant que l'on pourra. Tandis qu'on travaille à mettre en état cette batterie, on fait un logement afin de la couvrir. De là on tire une traverse, & l'on fait une tranchée sur le bord du fossé, qui joindra cette traverse, & qui doit être à l'épreuve du canon. On fait ensuite la batterie par derriere; & si les assiégez sont forts & entreprenants, on fait une redoute sur la gauche, afin de l'assurer contre les sorties, & la tête de la tranchée. Aussi-tôt que l'on aura achevé cette batterie, ou bien dans le même tems qu'on y travaille, on pousse une ligne tirant vers la demi-lune, & l'on fait des descentes & des traverses dans le Chemin-couvert. Si les assiégez ont encore des traverses sur la contrescarpe, qui incommodent, on va pen-

dant la nuit les attaquer par derriere, & après les en avoir délogez, on s'y poste, si le reste du travail n'est pas bon, & si elles peuvent servir ; ou bien on les rase, afin qu'ils n'y puissent plus venir.

Les logemens de la contrescarpe doivent communiquer avec la place d'armes, & la derniere parallele, par de grands & larges boyaux, dont on jette la terre des deux côtez, & quelquefois d'un seulement, selon les endroits qui les voyent. S'il y a deux ou trois attaques, comme je l'ai marqué, on doit aussi les faire communiquer, à mesure que les tranchées s'avancent, par quelques lignes qu'on fait pour cela. Dans cette vuë on choisit d'ordinaire les deux côtez du poligone de la place qui se joignent, excepté lorsque la place est partagée par une riviere, & qu'on trouve à propos de faire une attaque de chaque côté. Dans ce cas l'Armée qui est obligée de se séparer, conserve sa communication par deux ponts qu'on a fait, l'un sur le haut de la riviere, & l'autre sur le bas. On partage pareillement l'Artillerie en deux parcs, qu'on établit de chaque côté, comme on fit au siege de Brisach en 1703, afin qu'on soit à portée de servir promptement les batteries de chaque attaque. On fait enfor-

te

te que les travaux avancent également de chaque côté, afin que l'attaque du Chemin-couvert se puisse faire en même tems aux deux attaques, parce que causant une plus grande diversion de troupes aux assiégez, on y trouve moins de résistance.

Si les fossez n'étoient point revêtus, qu'ils fussent secs, & que les ouvrages opposez au Chemin-couvert fussent de terre, pour lors on prend ses mesures, & on fait des dispositions pour attaquer ces ouvrages, si tôt qu'on sera maître du Chemin-couvert. On garde des Ingenieurs & des travailleurs pour y faire les logemens, qui y marchent aussi-tôt. Si c'est un ouvrage à corne, ils se logent simplement vers les deux faces des flancs & de la courtine pour deux raisons. 1. Parce que le parapet de l'ouvrage leur sert à eux-mêmes de logement; que le logement se fait sans beaucoup de risque, & se peut soûtenir aisément par la proximité du fossé, qui n'étant vû d'aucun endroit de la place, sert de place d'armes. 2. Parce que se logeant dans l'ouvrage, l'on trouve d'ordinaire un terrain fort dur, où on a de la peine à s'enfoncer; ce qui fait perdre beaucoup de monde, étant exposé à découvert à tout le feu de la pla-

 ce.

ce. Dans le fond on eſt auſſi bien maître de l'ouvrage étant logé de cette maniere, que ſi l'on étoit plus avancé, & l'on ne riſque preſque rien : outre que de ces derniers logemens, on ſe peut avancer par demie ſappe juſque ſur le bord du foſſé de la place ſans perdre de monde.

De l'attaque d'un Ouvrage à Corne.

L'Attaque d'un Ouvrage à corne ou couronné ſe fait en plein jour, parce qu'il y a beaucoup moins de feu à eſſuyer qu'aux autres ouvrages, ne tirant ſa défenſe que de ſoi-même, outre que le foſſé, comme je l'ai dit, quand il eſt ſec, ſervant de place d'Armes, donne la facilité de ſoutenir les logemens ; & de repouſſer les ſorties que les aſſiégez pourroient faire pour tâcher de reprendre l'ouvrage. A ces raiſons j'ajoûte que ces attaques ſe font toûjours mieux le jour que la nuit, parce que l'on voit bien mieux ce qu'on a à faire, & que quantité de ſoldats qui ne feroient pas ſcrupule de ſe cacher la nuit, n'ôſeroient ſonger le jour à le faire.

La demi-lune au contraire ne doit

être inſultée que pendant la nuit, étant très-bien défendue du corps de la place; & ſon angle ſaillant ſervant de but à tous les coups qui en ſortent, qui peuvent voir ceux qui l'attaquent depuis la tête juſqu'aux pieds; ce qui les incommode beaucoup, & leur fait quelquesfois manquer leur entrepriſe, & perdre beaucoup de monde; au lieu que ces inconvéniens ceſſent pendant la nuit, parce que les aſſiégés ne tirant qu'au hazard, font beaucoup moins de mal aux aſſiegeans; leſquels à la faveur de l'obſcurité portent leur logement ſur la pointe de l'ouvrage. Afin qu'il ſoit pluſtot fait, ils n'embraſſent que trois ou quatre toiſes de chaque côté, d'où l'on s'étend à loiſir par demie ſappe juſque ſur le bord du foſſé, comme à l'Ouvrage à corne. On le communique avec le logement de la contreſcarpe par un boyau; ce qui ſe fait en peu de tems par les travailleurs, que les Ingénieurs mettent en file depuis l'angle ſaillant de la demi-lune en deſcendant, & traverſant le foſſé, & en le remontant, juſqu'à ce qu'il ait joint le long du chemin couvert. Les communications doivent être larges avec des eſcaliers pratiqués dans la deſcente & dans la montée, afin de les rendre plus aiſées. Ce que je viens de marquer n'a

lieu qu'au cas que les ouvrages & la contrescarpe ne soient pas revêtus : car s'ils le sont, comme il est à supposer, dans une place, pour peu qu'elle soit importante, on doit se contenter par necessité, ne pouvant aller plus loin, d'avoir fait le logement sur le chemin-couvert dans lequel on se fortifie. Pour y parvenir on fait une sappe large, dont on jette la terre des deux côtés, & on la couvre de madriers, à mesure que l'on avance pour éviter les grenades, & les pierres, que le assiégés pourroient jetter du haut des ouvrages. Lorsqu'on se trouve au niveau du fossé on perce le revêtement de la contrescarpe, ce qu'on fait en plusieurs endroits, afin qu'on en puisse faire sortir un plus grand nombre de troupes à la fois.

Il y a une maniere qui est plus aisée lorsqu'on n'est vû d'aucun endroit de la place, c'est de conduire les sappes jusqu'au bord du fossé, & de s'approfondir par des escaliers ou des tâlus aisés, jusqu'à ce qu'on soit parvenu au niveau du fossé, dont l'on perce le revêtement. Si le fossé est taillé dans le roc, l'on prend le parti de s'enfoncer sur le bord, le plus avant que l'on pourra ; & comme il est égal de quelque profondeur qu'il puisse être, suposé qu'il soit de tren-

trente pieds, ce qui n'eſt guerre ordinaire, & que les mineurs étant ſouvent relevés puiſſent parvenir à s'enfoncer de ſix ou ſept pieds en ſept ou huit jours, quoique cela ne ſe faſſe pas ſans peine, quand le rocher eſt bien dur; mais on en vient cependant á bout à force de pics & de ciſeaux: pour lors ils font ſur leur droit & leur gauche un fourneau; obſervant qu'il y ait moins de diſtance de leurs fourneaux au foſſé, que des mêmes fourneaux au terrain qui eſt deſſus; car c'eſt une régle générale pour tout ce qu'on veut faire ſauter, d'affoiblir toûjours, & de laiſſer moins de terrain du côté que l'on veut que le fourneau faſſe ſon effet; autrement il ne fait que ſoufler, la poudre cherchant toûjours à faire ſon effet du côté du plus foible. Les deux fourneaux étant chargés, il faut avant que d'y mettre le feu, jetter dans le foſſé une grande quantité de faſcines & de ſacs à terre. On ne doit point craindre que les aſſiégés s'aviſent d'y mettre le feu, ni de les ôter en plein jour, qui eſt le tems que cela ſe doit faire; car outre que le logement qui ſera ſur l'angle du foſſé ou ſur la rondeur, le doit enfiler, les fourneaux venant à joüer étouferoient ceux qui ſeroient deſtinés pour faire cet ouvrage. Ainſi l'effet des

des fourneaux joint aux fascines & aux facs à terre qu'on aura jettés dans le fossé y feront une descente aisée.

Lorsqu'on propose un fossé taillé dans le roc, on doit supposer le corps de la place fondé de même. Mais il paroît embarassant pour y attacher le mineur, de faire un trou dans une matiere aussi dure, & par la longueur du tems qu'il faut pour faire des trous assez avancez pour pouvoir espérer un bon effet : cependant on pourroit remédier à cet embaras, & faire une bréche assez raisonnable sans le secours des mineurs, ni être obligé de faire le passage du fossé. Le moyen d'y parvenir seroit de mettre sur le chemin-couvert sept ou huit piéces de gros canon en batterie, pour battre en bréche depuis le haut du roc en remontant jusqu'au haut de la muraille, afin que les débris de la chemise & de la terre de l'ouvrage attaqué, fissent une rampe aisée à hauteur, ou qui soit même plus haute que le roc. Si on continue à tirer sur la même bréche, le mineur pourroit être inutile, parce qu'on pourra faire une rampe assez praticable pour y monter à l'assaut. Il n'y a qu'une chose à empêcher; c'est que les assiégez n'ôtent pendant la nuit une partie des décombrés, & il seroit difficile pour lors

qu'il

qu'il y en restât assez pour qu'on pût aller jusqu'à la bréche. Les précautions que l'on peut prendre pour remédier à cet incovénient, seroient de placer sur le logement du chemin-couvert des Grenadiers, qui ne cesseroient point de faire un feu continuel pendant la nuit, à l'endroit où seroient les décombres, & empêcheroient les assiégez d'y aller.

Mais si avant que de tenter l'assaut, on trouvoit à propos de faire la bréche plus considérable, le mineur se foureroit dans les décombres, d'autant plus facilement, que les assiégez ne s'y attendroient pas, se croyant en sûreté contre les mines, à cause de la situation de la place.

Cette manœuvre fait connoître qu'on peut trouver en quelque sorte moins de difficultez à attaquer une place bâtie sur le roc, pourvû qu'il ne regne pas jusqu'au haut du parapet, qu'une place où il n'y en auroit point du tout; parce que dans cette premiere situation, les chicannes se peuvent étendre tout au plus jusqu'à la contrescarpe, & ne finissent aux autres que par la prise de la place. Lorsque les mineurs s'éleveront au-dessus du roc pour s'enfoncer dans les débris que le canon aura faits, ils se servent, pour n'être point entendus, d'outils qui

font

ſont des manieres de forêts, de deux pieds de long, & larges de dix ou douze pouces, emmenchées à proportion de l'outil, comme des forêts ordinaires. Ils perçent la terre avec ces outils ſans bruit, & en emportent aſſez grande quantité toutes les fois qu'ils les retirent. Par ce moyen on peut faire en peu de tems ſauter quelques fourneaux, entre ceux que les ennemis pourroient avoir au-deſſus d'eux, ſans qu'ils s'en puſſent appercevoir, que lorſqu'il ne ſera plus tems. Ils n'oſeront pas faire ſauter ceux qu'ils pourroient avoir deſſous, quand ils les auroient entendus, de peur d'ouvrir leur place; ceux de deſſus ne pourroient empêcher de charger les fourneaux des aſſiégeans, ou de les faire ſauter s'ils le veulent, avant qu'ils puiſſent aller juſqu'à eux.

Mais pour revenir aux attaques des places ordinaires, & dont les foſſez ſont revêtus comme le corps de la place, ſi tôt qu'on eſt maître du chemin-couvert, & pendant qu'on travaille à la deſcente du foſſé, on y établit avec diligence des batteries, auſquelles on employe plus de jours qu'aux premieres, à cauſe de la proximité des ouvrages, ou du corps de la place, & de la quantité de pierres que les aſſiégez ne manquent

quent pas de jetter. Elles doivent être poſtées de maniere, qu'elles puiſſent battre en bréche la demi-lune qui couvre la courtine, les contre-gardes, s'il y en a, qui enveloppent les baſtions, ou bien les baſtions du corps de la place, s'il n'y en a pas. Mais pour faire une bonne bréche qui ſoit praticable, il faut, comme je l'ai marqué, qu'on puiſſe voir ces ouvrages par le pied. La plûpart des premieres batteries peuvent ſubſiſter, ſi elles ſont à la diſtance convenable, & doivent continuer à tirer ſur les défenſes. Il n'y aura que celles qu'on aura faites pour détruire les batteries de canon que les aſſiégez pourroient avoir encore ſur les Cavaliers qui ſeront inutiles, parce que ceux des ennemis ne peuvent plonger lorſqu'on eſt arrivé ſi près de la place; c'eſt pourquoi on peut ſe ſervir de ces pieces de canon pour les mettre ſur le chemin-couvert; & on laiſſera celles qui tireront ſur les remparts, ſur leſquels on jette continuellement des bombes & des pierres, qui incommodent terriblement les aſſiégez. Outre les batteries de canon pour battre en bréche les deux baſtions attaquez, & les deux faces de la demi-lune, il eſt néceſſaire d'en faire deux autres de deux ou trois pieces de

ca-

canon chacune, pour ruiner celles que les ennemis pourroient avoir dans les flancs retirez des bastions, & qui sont couvertes par les orillons, & dans lesquels les assiégez conservent souvent quelques pieces pour défendre le passage du fossé. Ces batteries même ont bien de la peine à démonter celle qui est le plus près de l'orillon, parce qu'elle en est couverte ; dans ce cas on tâche à le faire par les bombes qu'on y jette.

De l'attaque d'une Demi-Lune.

TOutes les batteries dont je viens de parler, postées sur le chemin-couvert, & les sur-descentes du fossé étant achevées, on ne perd point de tems pour le traverser, & pour aller attacher le mineur à la Demi-Lune, ou aux contre-gardes, s'il y en a ; & si les batteries n'ont pas fait des bréches assez praticables pour les insulter, ou pour faire la même chose aux bastions, les batteries de canon peuvent faire la bréche assez grande à la Demi-Lune, pour sauver le tems d'y attacher le mineur. Pour lors si la descente du fossé est facile, pourvû qu'il n'y ait point d'eau,

ou

ou qu'il y en ait peu, ſans s'arrêter à toutes les formalitez ordinaires, on peut aller fort bruſquement l'attaquer, après avoir fait les diſpoſitions néceſſaires pour s'y loger, de la maniere que je l'ai marqué pour le logement des Demi-Lunes non-revêtuës, & l'on prend les mêmes précautions pour le communiquer au chemin-couvert, & pour y aller & venir en ſûreté. Si les foſſez ſont pleins d'eau, & que les ennemis ne puiſſent y avoir de communication qu'avec un bateau, on hazardera peu en tentant ce logement: mais ſi le foſſé de la place eſt ſec, ou que les ennemis ayent un côté du chemin-couvert libre pour ſecourir cette Demi-Lune, ou que la garniſon ſoit forte, on fera cette entrepriſe avec les précautions ſuivantes.

Si tôt que les logemens du chemin-couvert ſont bien établis, ſi le foſſé eſt ſec, on fait deux ou trois deſcentes pour y entrer, que l'on couvre avec des madriers à l'épreuve: ſi la contreſcarpe eſt fort haute, on ſera obligé de commencer la deſcente au pied du glacis: mais ſi elle n'avoit que ſept ou huit pieds de profondeur, il ſuffit de commencer la deſcente au chemin-couvert; & ſi la garniſon eſt forte & entreprenante, on en fera pluſieurs. Celle du

mi-

milieu doit servir pour attacher le mineur à la face de la Demi-Lune, si la bréche n'est pas praticable. Pour son passage, on fait une sappe ou une gallerie dans le fond du fossé, que l'on couvre pareillement de madriers, de blindes ou de clayes, avec la terre par dessus, & on procédera à l'attaque & au logement, comme on l'a dit auparavant. Si la demi-lune étoit retranchée, on seroit obligé de faire deux mines, dont l'une doit être le plus près que l'on pourra vers la gorge, afin de faire sauter les traverses & les retranchemens, & l'autre, vers l'angle, pour ôter le moyen à l'ennemi de faire un retranchement à revers, & parce que les retranchemens que l'on fait sur l'angle ne peuvent être vûs de la place, comme ceux qu'on fait dans les faces. Si après avoir monté sur l'effet des mines, on s'apperçoit que les retranchemens ne soient pas bien en défense, on doit tâcher de les emporter d'abord; & s'il y avoit un pont qui communiquât de la place dans la Demi-Lune, on fait bien vîte un logement à la tête : mais si on ne croyoit pas pouvoir bien assûrer les logemens, soit à la tête du pont, ou à la communication du chemin-couvert à la Demi-Lune, on se contenteroit de

faire

faire seulement la premiere nuit un logement le plus grand que l'on pouroit sur l'effet de la mine ; & si le fossé de la Demi-Lune est plein d'eau, on travaille à y faire un passage.

Si les assiégez étoient encore maîtres du chemin-couvert qui va joindre l'aîle gauche, & qu'on attaquât la face droite, on doit faire un logement sur le haut du parapet à l'extremité de la face vers la gorge, pour enfiler le chemin-couvert par où les ennemis y pourroient venir ; mais on ne doit point tomber dans cette nécessité, parce qu'on n'attaque point la Demi-Lune, qu'on ne soit absolument maître de tout le chemin-couvert.

Pour passer les fossez des Demi-Lunes lorsqu'ils sont pleins d'eau, après avoir fait les descentes qui doivent être à fleur d'eau, on jette des fascines dans le fossé jusqu'à ce qu'elles soient au-dessus de l'eau ; & ensuite tant pour les affermir, que pour empêcher que les assiégez ne les brûlent par des feux d'artifices, on y met des pierres & de la terre dessus, & l'on fait un épaulement avec des fascines & des sacs à terre du côté de la place : on favorise ce travail avec un grand feu de canon qui doit avoir ruiné le parapet de la Demi-Lune, &

& emporté les levées de terre que les assiégez pourroient avoir assemblée, pour y mettre des Mousquetaires à couvert, & avec un feu d'Infanterie qu'on poste le long des retranchemens faits sur le chemin couvert; & si les assiégez mettoient quelques piéces de canon dans la face du bastion, ou sur la partie de la courtine qui enfile le fossé, on fait des contre-batteries pour les ruiner. Que si on ne pouvoit avec le canon & la mousqueterie empêcher que les assiégez qui défendent la Demi-Lune, ne fissent feu sur ceux qui travaillent au passage du fossé, il faudroit outre l'épaulement qu'on doit faire contre la place, mettre de l'autre côté un rang de chandeliers remplis de fascines pour soutenir les clayes qu'on mettra dessus appuyez sur l'épaulement, & ces chandeliers avec de la terre dessus, si la Demi-Lune est élevée: mais si elle est basse, on se contenteroit de mettre des blindes, pour ôter aux assiégez le moyen de tirer sur le pont, si ce n'est à la tête, où il est impossible de travailler sans péril.

Les Demi-Lunes qui sont basses, incommodent beaucoup plus dans les passages du fossé que celles qui sont hautes; & celles qui ont une fausse braye en-

encore plus. Il eſt preſque impoſſible de le paſſer, ſi on ne couvre la tête du travail ; ce que l'on peut faire en pouſſant devant ſoi des mantelets lorſque les foſſez ſont ſecs, ou un grand tas de faſcines lorſqu'ils ſont pleins d'eau ; & comme il eſt difficile de jetter des faſcidans l'eau par-deſſus ce tas, on charge pour lors quelques ſoldats avec une fourche emmenchée fort long de le faire. On peut pouſſer ce travail avec quelque ſûreté ; mais avant que d'entreprendre le paſſage du foſſé de la Demi-Lune, il faut, comme je l'ai dit, être entiérement maître du Chemin couvert ; c'eſt-à-dire, avoir des logemens ſur la droite & ſur la gauche, tant ſur le haut du glacis que ſur le bord du foſſé.

Si les aſſiégez avoient des tranchées dans le foſſé de la Demi-Lune, & des retranchemens, il faut en le paſſant s'épauler de ce côté-là ; & parce que dans les foſſez ſecs cela favoriſe les ſorties, on fait pour aſſurer les mineurs à ce travail une traverſe au-devant.

Auſſi-tôt qu'on eſt maître de la Demi-Lune, on travaille ſans perdre de tems à y établir des batteries de canon, ſi on le croit néceſſaire ; car ſouvent il n'en eſt pas beſoin, & l'on prend des meſures pour paſſer le foſſé du corps de

la place. Les opinions ſont partagées ſur l'endroit de la face du baſtion où l'on doit attacher le mineur. Les uns veulent que ce ſoit vers l'angle flanqué, à cauſe que le demi cercle qui ſe fait dans le baſtion par la ruine que fait la mine, n'eſt point vû des autres baſtions de la place. Les autres ſont d'avis que l'on faſſe la mine plus près de l'angle de l'épaule, afin de faire ſauter le retranchement, s'il y en a un dans le baſtion. Il eſt certain que ſi les faces oppoſées des baſtions ſont attaquées en même tems, les mines feront mieux dans le milieu des faces, & encore plus près du flanc, tant pour ruiner tout d'un coup la face du baſtion & le premier retranchement, qu'afin de s'approcher de la gorge du baſtion, où il y a d'ordinaire un ſecond retranchement. Mais ſi ſur un front de la place on n'attaquoit que la face d'un baſtion, la mine feroit mieux à l'angle flanqué, afin d'éviter que la bréche ne ſoit vuë à revers par le baſtion oppoſé. Si on trouvoit lieu de loger le mineur à la courtine, il ſeroit très avantageux de le faire, n'étant pas un endroit où l'on faſſe ordinairement des retranchemens derriere: mais il faut que les aſſiégez ſe défendent très mal, ou que le Gouverneur ſoit bien peu

peu expérimenté, pour souffrir qu'on l'y attache.

Autrefois on se servoit d'une gallerie de charpente qui étoit à l'épreuve du mousquet : mais on perdoit beaucoup de tems & de monde, avant qu'on pût parvenir à la mettre dans sa perfection. Aujourd'hui que les longueurs ne sont plus de saison, principalement en France, qu'on se sert mieux du tems & des hommes qu'au tems passé, on a trouvé le moyen de faire le passage du fossé beaucoup plus vîte, & avec moins de risque & de frais ; pourvû cependant que le fossé soit sec. Je rapporterai ici deux manieres qu'on a mises en usage, par rapport aux endroits & au tems qu'on a pû avoir, après que j'aurai dit encore un mot de la descente du fossé.

Comment on fait la descente du fossé.

Lorsque la garnison est forte & que le fossé est sec, on fait trois descentes, pour aller à la face de chaque bastion, ou contre-garde, s'il y en a. Celle du milieu est destinée pour les mineurs, & les autres pour faire les logemens dans le fossé, afin que les troupes puissent aller & venir sans s'embarrasser. Lorsque le fossé est rempli d'eau, comme les assiégez ne peuvent faire de sorties sur les travaux qu'on y fait, il semble qu'il suffit d'y faire seulement une des-

cente, afin d'y pousser par cet endroit un pont, ou une gallerie pour attacher le mineur au bastion : mais la gallerie étant presque toûjours ruinée par l'effet de la mine, il est nécessaire d'y faire une seconde descente qui soit plus vers l'angle flanqué, & de la faire, comme je l'ai dit à la demi-lune, à fleur d'eau, bien chargée de terre & de pierres, afin qu'elle puisse subsister contre les ruines que la mine peut renverser dessus. Le logement ne doit point se faire, que celui qui conduit à la mine ne soit fait, afin que la gallerie ou épaulement qu'on fait dessus, couvre, contre le feu qui peut sortir du flanc opposé, ceux qui travaillent à ce second pont.

La premiere maniere dont je parle, quand le fossé est sec, se fait en posant deux rangées de tonneaux, depuis la descente du fossé jusqu'à trois ou quatre pieds de la muraille. Cette distance de trois ou quatre pieds doit être occupée d'un côté par un bon épaulement de sacs à terre pour couvrir le mineur, l'autre côté de cette distance n'étant vû d'aucun endroit, sert à mettre la terre que les mineurs tirent de leur gallerie & de leurs fourneaux. Les deux rangées de tonneaux doivent être éloignées l'une de l'autre de six pieds,

pour

pour composer la largeur de la gallerie. On les remplit de sacs à terre, aussi-bien que l'entre-deux des tonneaux ; & pour fermer la gallerie l'on couvre les deux rangées de tonneaux, & les entre-deux, de madriers couverts de peaux de vaches nouvellement tuées, ou de fer blanc ; si l'on veut mettre encore du fumier dessus, la gallerie sera en plus grande sûreté contre le feu qui peut venir du rempart. Ce moyen est si aisé & si peu meurtrier, qu'on peut même s'en servir en plein jour avec peu de perte ; mais pour cela il faut que le feu du canon & de la mousqueterie ne discontinue pas, afin de faire taire celui qui peut encore sortir de la place, & ôter aux assiégez la curiosité de voir ce qui se passe dans le fossé. Pour empêcher que les feux d'artifices ne brûlent cette gallerie, il faut avoir des hommes tout prêts pour les éloigner avec des crocs ; à mesure qu'ils tombent dessus ou auprès.

La seconde maniere paroîtra encore plus aisée, n'y ayant autre chose à faire qu'un bon épaulement pour se couvrir du flanc opposé à l'endroit où on veut attacher le mineur ; lequel traversant le fossé, va se joindre à la muraille du côté du corps de la place, ou de la

contre-garde, s'il y en a; car ce qui est bon pour l'un est bon pour l'autre, aussi-bien que pour le passage du fossé de la demi-lune. Cette maniere néanmoins est moins sûre, & l'on ne la doit mettre en usage que quand l'on n'est vû d'aucun côté de la place, & que les feux d'enhaut sont peu à craindre. Dans le tems que l'on fait cet épaulement, l'on porte contre la muraille six madriers pour faire le logement du mineur, armés de fer blanc, ou couverts de peaux de vaches fraîches. L'on dresse les madriers contre la muraille, leur donnant du talus, afin que les grenades des ennemis & leurs feux d'artifices n'y puissent avoir prise; & pour les affermir, ces madriers doivent avoir une pointe de fer par le bout qui entre dans la terre de trois ou quatre pouces.

A l'égard des fossés remplis d'eau, si on veut éviter les formalitez ordinaires, on commence par ruiner à coups de canon la face du bastion où l'on veut attacher le Mineur, afin qu'il puisse aller à la nâge se loger dans les ruines. Souvent il aura passé bien avant dans la muraille avant que les assiégés s'en soient aperçûs. Il pourra, ayant porté une corde avec lui, tirer un ponton sur lequel seront les outils, & même des madriers

pour

pour ſe couvrir d'enhaut, en cas que les aſſiégés s'apperçuſſent de ſon travail. Afin de lui faciliter le moyen de percer la muraille, on tâchera d'établir ſur la contreſcarpe quelques piéces de canon qui découvrent le lieu où l'on veut l'attacher; & on le battera autant qu'il ſera poſſible, afin que le Mineur trouvant la muraille ébranlée, ait moins de peine à faire ſon ouvrage. Mais comme il ſera toûjours néceſſaire de combler le foſſé, pour que les troupes puiſſent le traverſer, lorſque les mines auront fait leur effet, & qu'on trouveroit beaucoup de difficultés à faire paſſer les hommes & les choſes dont le Mineur a beſoin, cette pratique ne ſe peut tenter qu'à l'égard d'une petite place, où il y auroit peu de monde, & pour l'obliger de ſe rendre plus vîte.

De l'attachement du Mineur.

AVant que d'attacher le Mineur, on doit être informé de l'épaiſſeur de la muraille qu'on veut faire ſauter, & ſi les ennemis ont une gallerie derriere. S'il n'y en a pas, le Mineur ayant per-

cé la muraille, se coule entre elle & le terrain à droite & à gauche, environ de douze pieds. Au bout de chacun de ces rameaux, il pratique deux fourneaux, l'un dans la muraille, & l'autre enfoncé dans les terres de quinze pieds, y compris la chambre du fourneau.

Si l'on veut faire une bréche plus considérable & plus aisée, on peut attacher plusieurs Mineurs le long de la face du bastion, qui compassant chacun de leur côté la distance qu'il y aura de lui à son camarade, & mettant le feu à leurs fourneaux en même tems, feront une bréche de la longueur de la face, sans qu'il y reste une pierre. On observe aussi d'avancer une gallerie dans trois ou quatre endroits, le plus avant qu'on peut sous le bastion, pour assûrer leurs fourneaux du derriere, & pour étoufer avec une fougasse les Mineurs des assiégés, qui viendront à eux; & enfin si les derniers ne prennent pas ce parti, l'on peut se servir de ces trois galleries pour faire sauter le reste du bastion & le retranchement, dans le même tems que la face, s'il y en a; ce qui donnera aux assiégeans la facilité de l'emporter.

Mais si les ennemis ont une gallerie derriere l'épaisseur ou à peu près, on s'y

s'y enfonce en deux ou trois endroits, & l'on pratique sur la droite ou la gauche deux fougasses pour crever la gallerie, sans la combler. Avant que de faire sauter les fougasses, on fait les préparatifs nécessaires pour se rendre maîtres de la gallerie. On met pour ce sujet quantité de sacs à terre depuis le revêtement du fossé jusqu'au corps de la place ; & pour ne pas embarasser le passage, on les posera sur la gallerie, ou épaulement qui conduit au Mineur. L'on choisit ensuite dix ou douze Grenadiers commandez par deux Sergents de valeur. Les deux derniers doivent être armez chacun de ses grenades, & ils doivent porter entre eux tous, quatre ou cinq bombes, trois chargées, & deux qui ne le soient pas, les dernieres auront pourtant leurs fusées remplies de composition, comme les autres. Ces préparatifs étant faits, & l'effet des fougasses ayant ouvert la muraille de la gallerie, & donné la facilité d'y rentrer, les deux Sergents s'y jettent l'épée ou le pistolet à la main, suivis des Grenadiers, pour renverser & chasser ce qu'ils rencontreront d'abord. S'ils n'y trouvent personne, le logement sera aisé à faire avec des sacs à terre qui leur seront donnez de main en main, &

Maniere de se loger dans une gallerie.

avec lesquels ils font une bonne traverse dans la gallerie.

Si au contraire les ennemis venoient à eux pour gagner ce qu'ils auroient perdu, ou pour éviter de rien perdre davantage, comme cela ne peut guere manquer d'arriver, ils leur jetteront les trois bombes chargées qui étoufferont les assiégez, ou les estropiront, pendant que les deux Sergens & ceux qui les suivent, se retirent du côté par où ils sont entrez, & où ils se trouveront en sûreté. Ces trois bombes ayant fait leur effet, les Sergens rentrent dans la gallerie avec les Grenadiers portant les deux dernieres bombes, qui ne sont point chargées; & si les ennemis y reviennent une seconde fois, pour les empêcher de faire leur logement, ils leur jettent ces bombes non-chargées, ayant leurs fusées allumées; ce qui les obligera de se retirer fort vîte de crainte d'être étoufez, ou mis en piéces. Cependant les Sergents & les Grenadiers qui n'en craindront point l'effet, travailleront à leur aise; & profitant du tems que la retraite des ennemis leur donnera, ils feront les logemens si épais, & si bien percez avec des crenaux, que si les assiégez revenoient, ils se verroient frustrez de l'espérance de pouvoir regagner leur gallerie.

Cet-

Cette maniere de se rendre maître d'une gallerie peut s'étendre à toutes sortes de logemens, ou de postes que l'on voudra forcer, quand ils seroient défendus par un tiers plus de monde que n'en ont ceux qui attaquent, pourvû que l'on puisse aborder, & se jetter dedans. Car s'ils étoient bien palissadez & revêtus, il faudroit la hache & le canon, ou le Mineur pour les emporter; mais lorsqu'ils ne le sont pas, on peut faire tenir aux Grenadiers qui attaqueront les premiers, la même conduite que l'on vient de marquer pour s'emparer d'une gallerie: c'est-à-dire, de leur faire jetter d'abord un grand nombre de grenades chargées, pour mettre le desordre & la confusion parmi ceux qui les défendent; & quand ceux qui sont destinez pour attaquer, voudront donner sérieusement, & emporter le logement, ils jetteront un moment auparavant toutes leurs grenades non chargées, qui auront leurs fusées comme si elles l'étoient; ce qui augmentera l'embaras de ceux qui défendent, dont on profite en se jettant dans le logement, pêle mêle avec les dernieres grenades qu'ils auront jettées, & l'on s'en rend maître au milieu du désordre & de la confusion des ennemis, avant qu'ils se soient aperçûs de la ruse.

Etant tout à fait maître de la gallerie, on y fait des traverses avec des sacs à terre, l'une vers l'angle de l'épaule, & l'autre vers l'angle flanqué, & l'on postera des Grenadiers derriere, tant pour empêcher les ennemis d'y revenir, que pour la sûreté des mineurs.

A l'égard des soupiraux où l'on pourroit les incommoder, on les bouche dans la gallerie avec un ou deux madriers l'un sur l'autre, pour avoir plus de force, dont les côtés armés de fer blanc, seront tournés du côté d'où pourroient venir les feux qu'on y jetteroit de la place; & ces madriers doivent être bien étançonnez.

On observe de faire trois ou quatre entrées à la gallerie, afin que si on en étoit chassé, on y pût plus aisément rentrer par plusieurs endroits, & par la raison que deux fourneaux prenant plus vîte que les autres, en pourroient étouffer le feu; de sorte que faisant leur effet à l'endroit du trou, comme cela peut arriver, ils mettroient les assiégeans hors d'état de faire joüer les fourneaux qui leur resteroient; le seul passage qu'il y auroit, leur étant interdit: au lieu qu'y ayant trois ou quatre entrées, un pareil inconvénient ne feroit qu'un leger retardement.

Les

Les choses étant en cet état, on met dans la gallerie deux Mineurs de cinq toises en cinq toises de distance, depuis l'angle de l'épaule, jusqu'à trois ou quatre toises de l'angle flanqué du bastion, afin qu'il en reste assez derriere pour couvrir les assiégeans contre le flanc opposé, lorsqu'on voudra monter à l'assaut. Les Mineurs ainsi postez font chacun de leur côté deux *T.* & deux fourneaux à chaque *T.* On les appelle ainsi en langue de Mineur, parce qu'ils ont la figure de cette lettre. Ceux qui sont dans les terres, doivent être beaucoup plus avancez que ceux de la muraille; & les autres pour faire un bon effet, éloignez seulement de trois toises. Cette distance s'emporte aisément par les débris des deux fourneaux de chaque extrémité. On doit avoir une grande attention quand les fourneaux sont faits, & qu'on y fait porter les poudres par des Soldats, de leur faire garder une grande distance de l'un à l'autre, afin que si les assiégez jettoient des grenades ou feux d'artifices d'enhaut, ayant atrapé quelqu'un de ceux qui les portent, ils ne puissent entraîner dans leur mauvaise destinée ceux qui les suivent. Pour donner plus de facilité à les porter, on les met dans des sacs à

terre par vingt-cinq ou trente livres tout au plus, afin qu'ils ne ſoient pas trop chargez, & qu'ils puiſſent aller plus vîte, & éviter les grenades. Il faut que les ſacs ſoient bien liez, afin de ne pas répandre la poudre, de crainte que laiſſant quelque traînée, un pot à feu ou une grenade venant à tomber deſſus, ne fît bruler tous les hommes qui ſeroient en file. Pour éviter ce malheur, on ſe ſert de deux ſacs vuides l'un ſur l'autre bien liez, le premier ſur la poudre, & le ſecond ſur le premier qu'il enveloppe; & par cette précaution la poudre ne peut ſe répandre.

Tous les fourneaux étant chargez, l'on compaſſe le feu de maniere qu'ils puiſſent prendre tous en même tems; ce qui fait un très bon effet, parce que les fourneaux s'aidant les uns les autres, & ſe donnant, pour ainſi dire, la main, ébranlent tous enſemble cette groſſe maſſe, & ne font que la renverſer ſans jetter des pierres fort loin.

C'eſt mal-à-propos que l'on faiſoit autrefois de grands fourneaux, dont un ſeul contenant plus de poudre, que quatre de ceux dont je viens de parler, tuoient beaucoup de monde par l'éclat des pierres, & ne faiſoient qu'une petite bréche, dont la rampe étoit roide,

dif-

difficile à monter, & aiſée à défendre: au lieu que par l'uſage de ceux d'aujourd'hui, l'on peut faire une bréche à monter un Bataillon de front, ſans faire de mal aux troupes qui ſont deſtinées pour donner l'aſſaut.

On croira peut-être qu'il faut beaucoup plus de tems pour faire cette quantité de fourneaux: mais il eſt certain qu'on n'en emploiera pas plus que ſi on n'en faiſoit qu'un ſeul, ſi l'on ſuit la conduite dont j'ai parlé, pour les faire; il n'eſt queſtion que d'avoir un plus grand nombre de Mineurs.

On ne peut aſſez prodiguer l'argent pour les obliger de travailler avec beaucoup de diligence. Il ſera à propos de leur donner une ſomme par pied de l'ouvrage qu'ils feront, pluſtôt que de leur en payer une pour tout le travail, de crainte qu'ils ne pouſſaſſent pas aſſez avant. On envoye de tems en tems meſurer leur ouvrage, & voir s'il eſt bien conduit vers le lieu où on leur a ordonné de le pouſſer. C'eſt l'affaire du Commandant des Mineurs. On peut même leur promettre une gratification, ſi leurs travaux ſont faits pluſtôt qu'ils ne les ont promis.

Les fourneaux étant prêts à y mettre le feu, ſi l'on appréhende que les aſſiégez

gez ne s'avisent d'y vouloir entrer pour couper les saucissons, lorsque tout le monde sera retiré de la gallerie, on pourroit faire sauter du côté qu'ils pourroient venir, deux ou trois fourneaux pour leur en interdire l'entrée; ce qui ne sçauroit produire qu'un bon effèt, non seulement pour les fourneaux qui restent à jouer, mais encore parce que les assiégez pouvant croire qu'il n'y en a plus, ou que les autres sont manquez, se posteront avec confiance sur la bréche pour la défendre. C'est pour lors le tems qu'il faut prendre pour faire sauter tous les autres du même feu, ce qui enterrera sans difficulté les troupes qui seront sur le bastion, ou sur la contregarde, ou autre ouvrage. On a vû pratiquer ce que je viens de dire, en plusieurs occasions, & entre autres au siége de Luxembourg.

De l'Assaut du Corps de la Place.

PEndant que l'on charge les fourneaux, on fait tous les préparatifs pour donner l'assaut au corps de la place; c'est à dire, pour attaquer en même tems les deux bastions du front attaqué, parce que l'on doit y attacher les mineurs en même tems, & l'on y doit donner l'as-

faut de même, afin de faire faire une plus grande diverſion aux aſſiégez; ce qui cependant ne ſe peut faire qu'en cas que l'Armée qui fait le ſiége, ſoit aſſez forte pour fournir toutes les troupes néceſſaires à une pareille action. On doit rendre tous les paſſages aiſés pour entrer dans le foſſé, auſſi bien que les ponts, s'il y en a, afin que rien ne retarde une action qui doit décider du ſort de la place. On prend la précaution d'aſſembler tout ce qui ſera néceſſaire pour faire les logemens, lorſqu'on ſera entré dans les baſtions, ou pour ſe retrancher ſur les bréches; comme ſacs à terre, gabions, beaucoup de faſcines & d'outils.

Jai marqué que lorſqu'on eſt maître de la demi-lune, on y établit quelquefois des batteries de gros canon, pour battre en bréche la partie de la courtine qu'elle couvre: car bien ſouvent les aſſiegez pratiquent dans les gorges des baſtions pendant le cours du ſiége, des retranchemens d'autant meilleurs, qu'ils s'y ſont préparez de longue main; ce qui leur donne le moyen de ſoûtenir de bons aſſauts aux faces des baſtions, ſans courir riſque que la place ſoit emportée; & pour lors ils attendent à faire leur capitulation, que l'on ait donné pluſieurs

assauts opiniâtres, où les assiégeans repoussez plusieurs fois, se sont enfin rendus maîtres des bastions. Ces retranchemens même peuvent être si bons, que les assiégez ne se rendroient pas encore, s'ils en avoient quelques autres derriere, ou quelque réduit. Alors les assiégeans pourroient être obligez de faire conduire du canon sur les bastions par les bréches pour les battre, & allonger un siége de plusieurs jours; ce qui peut être sur la fin d'une grande importance, puisque cela peut donner le tems de secourir la place.

Utilité des bréches dans la Courtine.

Des bréches faites dans la courtine, rendroient toutes ces précautions inutiles, puisqu'on ne peut se retrancher derriere le rempart, qui n'a pas assez de capacité pour cela; ou parce que les assiégez ne s'y étant pas attendus, n'auroient pas eu le tems d'en faire d'assez bons pour empêcher que la place ne fût emportée dans un assaut: outre que les batteries destinées pour battre continuellement les défenses, ruineroient en même temps les retranchemens qu'ils pourroient y faire. Nous en avons vû un exemple en l'année 1707. Le Maréchal de Bouflers qui défendoit Lille, avoit fait à la gorge des bastions attaquez des retranchemens qui paroissoient

impraticables, & qui auroient encore donné bien de la peine au Prince Eugene qui en faisoit le siege, s'il ne s'étoit avisé, en ayant eu connoissance, de faire faire une bréche à la courtine; ce qui rendit ces retranchemens inutiles; & obligea le Maréchal de Boufflers de se rendre bien plustôt, pour sauver les effets des Bourgeois, qui l'avoient bien secondé dans une tres-longue & tres-belle défense.

Les dispositions des troupes étant faites pour marcher en même-temps aux faces des deux bastions, & les travailleurs étant prêts avec tout ce qu'il leur faut pour s'y retrancher, sitôt qu'on les aura fait avancer, le Général ayant réglé la maniere des attaques avec les principaux Officiers Généraux & l'Ingénieur en Chef, on en met la disposition par écrit, afin que chaque Officier qui est à la tête des Grenadiers des détachemens, & du corps des troupes, sçache ce qu'il aura à faire. Il est même nécessaire que l'Ingénieur en chef leur explique la disposition, & la maniere dont ils doivent tous se conduire.

Chacun attend le signal dont on est convenu pour s'ébranler: mais il est nécessaire que quelques heures auparavant les batteries de canon, de mortiers,

&

& les pierriers redoublent leur feu; c'est à-dire, que les batteries de canon tirent sur les défenses & sur la bréche; que les mortiers jettent un grand nombre de bombes, sur les remparts de la place, & principalement sur les deux bastions, de même que les pierriers. Les troupes attendent dans cet état l'effet des fourneaux, & les signaux, & s'ebranlent ensuite sans aller trop vîte, pour ne point perdre haleine. Il ne seroit pas hors de propos qu'elles restassent un moment au pied de la bréche, pour se rassembler en cet endroit, & pouvoir ensuite monter jusqu'au haut sans s'arrêter, étant constant que le plus grand péril est passé quand on y est parvenu, parce que le grand feu de mousqueterie n'a plus lieu; ce qui est plus à redouter que le coup de main. Les premieres qui donnent seront à la vèrité plus exposées, étant obligées d'essuyer tout ce que les assiégez jettent d'enhaut dans une pareille occasion : mais ces sortes d'actions ne réüssissent pas sans qu'il en coûte; & cela ne va que du plus au moins, & selon la résistance qu'on trouve. On suppose donc que les assiégez se défendent de leur mieux, & que joüant de leur reste, ils se surpassent en fermeté, qu'ils fassent même joüer les

four-

fourneaux qu'ils pourroient avoir pratiquez dans le reste de leur gallerie du fond du fossé, enfin qu'ils brûlent avec leurs feux d'artifice, & leurs poudres répandues sur la bréche beaucoup de monde, & qu'ils empêchent les assiégeans de s'y loger en les repoussant plusiers fois. L'un portant l'autre, cela ne va qu'à un peu plus ou un peu moins de tems, particulierement quand on est si avancé, & qu'il n'y a point d'Armée qui vienne au secours de la place. Malgré tout cela, il est certain que si les assiégeans sont aussi opiniâtres que les assiégez, étant plus forts, il parviendront à la fin à se maintenir au haut de la bréche; & il ne leur sera pas difficile, le logement se trouvant presque fait par l'effet des fourneaux, d'achever de s'y loger. Ils travailleront à rendre la rampe de la bréche assez aisée pour y faire monter du canon à force de bras, ou avec un cabestan. Ils le mettront en batterie, & ruineront les retranchemens que les assiégez auront faits. Mais ces sortes de retranchemens ne servent d'ordinaire que pour faire une Capitulation, parce qu'il en faut avoir un second pour en faire quelque usage; c'est pourquoy on peut compter une place prise, lorsqu'on est maître des bastions.

Tout

Maniere d'attaquer les contre-gardes.

Tout ce que je viens de marquer, n'a lieu qu'en cas que les bastions & la demi-lune ne soient pas envelopés de contre-gardes; puisqu'il faudra s'en rendre maître s'il y en a, en suivant les mêmes mesures que j'ay marquèes, pour l'attaque des bastions; avec cette diférence, qu'on ne doit attaquer la demi-lune qu'en même tems qu'on attaque les deux ou du moins l'une des contre-gardes. Il seroit plus avantageux d'attaquer ces trois piéces à la fois; mais il faut de si grandes dispositions pour y réüssir, que beaucoup d'habiles gens sont dans l'opinion que cela est comme impossible, à cause de la grande quantite de troupes qu'il faudroit pour ces trois attaques, & pour les soutenir, & le grand nombre de travailleurs & de matériaux dont on auroit besoin, pour faire en même tems trois logemens. Ils prétendent qu'il n'y a pas assez d'espace dans les tranchées,& dans les places d'armes, pour les contenir sans confusion; comme on l'éprouva au siège de Turin en l'année 1706. où l'on attaqua les trois ouvrages en même tems, & d'où les troupes furent repoussées. Ceux qui soutiennent cette opinion, voudroient qu'on attaquât d'abord la contre-garde de la demi-lune seule, quoique l'entreprise soit périlleuse,

ſe, parce que les troupes qui y ſeront deſtinées, auront beaucoup de peine à s'y loger, & à ſoutenir les logements qu'on y aura faits, étant expoſés au feu de la demi-lune, des contre-gardes, & de la tenaille qui couvrent la courtine, & à celui qui ſort des baſtions, ou des tours baſtionnées, ou de la courtine. Ils prétendent que ſi on parvient malgré ces difficultés à ſe rendre maître de cette demi-lune, on pourra plus facilement attaquer enſemble les deux contre-gardes des baſtions. Ou bien ils veulent qu'on attaque en même tems la contre-garde de la demi-lune, & l'une des deux contre-gardes des baſtions; parce que le feu des aſſiégées étant partagé, on pourroit les emporter & s'y loger plus facilement; principalement dans la demi-lune, qui aura moins de feu à eſſuyer. Mais ſans blâmer cette opinion qui peut avoir des raiſons pour la ſoutenir, je croi cependant qu'on pourroit attaquer les trois contre-gardes en même-tems, & en faire la diſpoſition ſans confuſion, en ſéparant les troupes, les travailleurs & les matériaux pour les logements, en les poſtant dans les tranchées, & dans les places d'armes qui ſeront oppoſées à chacune de ces trois piéces de fortifications, pourvû qu'il y ait devant chacune

ne plusieurs descentes pour entrer dans le fossé, & pour y passer plus de troupes à la fois, & qu'on en puisse conserver une pour retirer les blessés, afin que les troupes qui doivent suivre celles qui attaquent, n'en soient point ébranlées, & que les travailleurs puissent avancer facilement, quand on les demandera, aussi-bien que pour transporter tout ce qui est nécessaire pour les logemens; mais il faut en même tems convenir que c'est une action des plus vives & des plus dangereuses, par la difficulté des dispositions qui doivent être sans confusion, & sur tout pour s'y loger; ce qui ne se peut faire sans une grande perte. Ajoûtez à cela la difficulté d'établir des batteries sur les contre-gardes pour faire bréche aux bastions ou tours bastionnèes, qu'on trouve dans leur entier, excepté les défenses qu'on voit de la campagne, par le peu de capacité que les contre-gardes ont d'ordinaire; la nécessité de bien affermir les ponts & le travail qu'il faut pour faire des rampes commodes pour descendre le canon dans le fossé, ou celles dont on a besoin pour monter le gros canon sur les contre-gardes à force de bras, afin qu'il y puisse faire une bréche: tout cela rend une pareille entreprise bien difficile. Pendant

dant qu'on eſt occupé à ce travail, les travailleurs fortifient les logemens qu'on aura faits dans les ouvrages; on met les batteries en ètat d'y recevoir le canon. On en doit conſerver d'autres ſoit de canon ou de mortiers, pour démonter les piéces de canon que les ennemis pourroient avoir conſervées, & écarter les aſſiéges des remparts, afin de faciliter l'établiſſement de ces dernieres batteries, & qu'elles y puiſſent faire leur effet, lorſque le canon y eſt arrivé ſans être troublées.

Dans l'un ou l'autre parti que l'on prendra, on doit avoir la précaution de garnir les logemens de la contreſcarpe de trois ou quatre rangs de fuſeliers, & l'on recommande aux Officiers de l'artillerie de faire un feu continuel ſur les piéces de fortifications qui défendent celles qu'on attaque, tant que l'action durera, & qu'on y ſera occupé à faire le logement, juſqu'a ce que les attaquants y ſoient entrés, afin que ce grand feu empêche les aſſiégés de ſe montrer.

Tout cecy ſuppoſe une place qui a un foſſé ſec; car lorſqu'il eſt plein d'eau, toutes les chicanes dont on vient de parler, ne peuvent ſe mettre en uſage, que juſqu'à ce qu'on ſoit ſur le chemin

couvert. Mais pour ce qui eſt des mines & fourneaux, les aſſiégeans ni les aſſiégés ne ſçauroient s'en ſervir de la maniere que j'ai marquée, à cauſe de l'eau qu'ils trouveroient d'abord en creuſant; d'ailleurs les retranchemens dans les ouvrages détachés, & ſur le baſtion devant être attaqués de la meme maniere, il ne nous reſte qu'à parler du paſſage du foſſé rempli d'eau, pour lequel on prend d'autres meſures.

Je ſuppoſe qu'on ſoit maître du chemin couvert, pour lors on peut faire ce paſſage de deux manieres, en ſaignant le foſſé, s'il eſt poſſible; à quoy on peut parvenir; en faiſant écouler les eaux par des endroits où la campagne eſt plus baſſe, en rompant à coups de canon, ou par les bombes les écluſes & les digues qui les retiennent. Alors les défenſes de la place étant ruinées par le canon, c'eſt-à-dire, le flanc oppoſé au paſſage du foſſé, on le pourra paſſer de la même maniere qu'un foſſé ſec. Si cela ne ſe peut, comme il eſt plus ordinaire, on le comble peu à peu avec des faſcines, des pierres, des arbres, & généralement avec tout ce qui peut le combler, & l'on fera ſur ces ponts un parapet pour le couvrir du flanc oppoſé. S'il y avoit un courant d'eau dans le mi-

lieu

lieu du fossé, on laisse un passage libre de cinq à six pieds de largeur, afin que les ponts n'en soient pas incommodés. Sur ce passage on met des planches qui ont un parapet de madriers, à l'épreuve du mousquet aussi-bien que le parapet du reste du pont. Si on pouvoit joindre encore un pont de bateaux tenant à celui qui est de fascines, cela feroit un chemin plus large pour aller à l'assaut.

On fait autant de ponts qu'il y a d'ouvertures, ou de passages dans la contrescarpe. Ils doivent être bien chargès, comme je l'ay déja dit, de pierres & de sacs à terres, afin de faire aller les fascines au fond, & de rendre les ponts plus solides. Car bien souvent les assiégés retiennent une partie des eaux du fossé ; & lorsque les ponts sont avancés, ils les laissent écouler en abondance, ce qui les ruine & les renverse, quand ils n'ont pas le poids & la solidité qu'ils doivent avoir.

Lorsque les bastions ou même un des deux sont emportés, il n'est pas possible qu'un Gouverneur ne demande à capituler, puisque les retranchemens qu'il aura pû faire à la gorge du bastion, n'auront pû servir qu'à lui donner occasion de soutenir un ou plusieurs assauts, & pour avoir le tems de faire une Capitu-

 lation

lation, qu'on lui accorde selon les loix de la guerre, ou selon la volonté & la politesse du Général. Il arrive souvent que lorsqu'il a eu affaire à un Gouverneur qui a fait une belle défense, il le laisse maître des conditions, pour lui marquer l'estime qu'il fait de sa valeur. Le Prince Eugene en usa ainsi à l'égard du Maréchal de Boufiers au siége de Lille en 1708. ce qui fit l'éloge de l'un & de l'autre.

Conduite à tenir en se rendant maître d'une place.

Il est presque inutile de dire que l'on doit tenir inviolablement les conditions qu'on a accordées à un Gouverneur, à une garnison, & aux habitans; puisqu'un Général d'armée doit faire son capital de tenir sa parole, principalement envers l'ennemi. On évite autant que l'on peut, de prendre une place d'assaut; sur tout lorsque c'est une ville riche & de conséquence, & que l'on a dessein de garder, à cause des violences & des excès qui se commettent dans un pareil désordre; comme le feu, le violement, le meurtre, & même celui qui se commet entre les assiégeans pendant le pillage; outre que la plusspart des soldats ayant considérablement gagné par le moyen du butin qu'ils peuvent faire, quittent souvent le service pour se retirer, & ce sont ordinairement les meilleurs.

leurs. Lorſqu'on eſt réduit à en venir à cette extrémité, un Géneral prend de grandes meſures conjointement avec les Officiers Genéraux, pour contenir les ſoldats dans la premiere chaleur, & obliger enſuite la ville de payer une certaine ſomme, afin de la faire diſtribuer aux ſoldats, principalement aux bleſſez & aux malades qui ſe trouvent dans l'Armée, comme en uſa le Maréchal de Villars à Fribourg dans la Campagne de 1713.

Lorſqu'on eſt enfin maître de la place, on commence par s'emparer de toutes les munitions ſoit de guerre ou de bouche, dont l'Intendant & le Commandant de l'Artillerie font faire chacun de leur côté des états pour ce qui les concerne, afin que le Général puiſſe enſuite régler la quantité de vivres & de munitions qu'il conviendra d'y faire venir.

On commence à y mettre ce que l'on aura dans l'Armée ſans qu'elle en puiſſe ſouffrir; le Général y établit un Gouverneur ou un Commandant, ſelon les ordres qu'il en aura de la Cour, & y fait entrer une garniſon convenable. Il donne des ordres pour combler les tranchées, & pour réparer les bréches avec des faſcines, juſqu'à ce qu'on ait le tems de

les faire revêtir. Il fait vuider les fossez de tout ce qu'on y aura jetté & des décombres des bréches. Il fait retirer des batteries l'artillerie qui aura servi au siége, & les munitions qui restent : il convient avec le Commandant de ce corps, des lieux où on l'envoyera, ou si on la laissera dans la place conquise: le Commandant de l'Artillerie charge quelque Officier de faire ramasser tous les outils qui seront répandus, afin de ne rien perdre. On fait sortir les gens suspects: & enfin après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour la sûreté de la place, le Général donne des ordres pour combler les lignes de circonvallation.

De l'Attaque d'une Place environnée d'eau.

SI on avoit formé le dessein d'attaquer une place qu'on ne peut approcher que par une digue ou langue de terre, ou par plusieurs; & que la digue fût si étroite, qu'on n'eût pas de place pour faire de tournant, afin de l'approcher sans être enfilé, on commence par faire une ligne parallele devant toute la digue

digue ou langue de terre qui ſert de place d'armes. On prend la précaution, pour couvrir les travailleurs, de faire marcher un détachement de Grenadiers, & l'on fait porter après eux par des ſoldats trois ou quatre chevaux de Friſe, ſelon la largeur de la digue ou de la langue de terre. On les fait avancer le plus près de la place que l'on peut, & ceux qui portent les chevaux de Friſe, les poſent à l'endroit où on les doit mettre. On fera marcher enſuite vingt ou trente broüettes, ſur leſquelles ſont des mantelets à l'épreuve du mouſquet, qu'on poſe à l'endroit des chevaux de Friſe. Les travailleurs ſuivent, font une traverſe auprès de ces mantelets, & obſervent de ne pas ouvrir leurs lignes juſqu'au bord de l'eau, & de laiſſer de chaque côté trois pieds de terre, afin que l'eau n'entre point dans la traverſe. On poſe ſur ces trois pieds de terre des palliſſades, des faſcines, & de la terre qui les ſoutienne. On fait ces traverſes de cinquante pas en cinquante pas, & on les joint l'une à l'autre par une tranchée fort enfoncée dans la digue, & de huit pieds de large pour les communiquer. L'on poſe des gabions à droite & à gauche, qu'on remplit d'une partie de la terre que l'on tire de la tranchée,

& l'on met des blindes par dessus, afin qu'on ne soit point vû de la place. La nuit suivante on pousse les chevaux de Frise & les mantelets plus avant. On continue la ligne directement par le milieu, & les traverses de cinquante pas en cinquante pas, jusqu'à ce qu'on soit arrivé au pied du glacis, d'où l'on tire des lignes à droite & à gauche, au bout desquelles on joint une grande parallele qui embrasse, si l'on peut, tout le côté du poligone de la place qu'on a dessein d'attaquer, pour ouvrir de cet endroit les sappes, afin d'aller gagner le chemin couvert, s'il-y en a, ou le bord du fossé. On commence des batteries sur la derniere parallele. On fait un grand amas de fascines & de matériaux à la premiere place d'armes, pour combler le fossé lorsqu'il en sera tems; & l'on suit pour l'attaque, tout ce qu'on pratique dans les siéges ordinaires. On garnit toute la ligne de soldats sur deux files à droite & à gauche, qui se donnent les fascines de main en main, lesquelles arrivent sans embarras au pied du fossé. Pour les sacs à terre qu'il faut avoir pour jetter sur les fascines, on les fait porter en file par les soldats qui en portent chacun un, & retournent par une autre file, afin de ne point embarasser.

rasser. Quand la tranchée a huit pieds de large, comme je l'ai dit, il y a assez de place pour faire cette manœuvre. Les traverses doivent avoir des banquettes garnies de soldats, aussi-bien que la place d'armes à l'entrée de la chaussée. Il faut convenir que ces sortes d'entreprises sont d'une grande difficulté, quand ce ne seroit que celle qu'il y a de faire passer le canon, & toutes les munitions nécessaires pour l'usage des batteries sur la derniere parallele, principalement lorsque la chaussée ou les langues de terre sont fort étroites. On la surmonte cependant, mais c'est avec beaucoup de peines & de tems. Il est rare aussi de trouver des places dans une pareille situation.

Quoique je me sois beaucoup étendu sur le sujet des siéges, je ne présume pas encore l'avoir fait assez, pour qu'on ne puisse me reprocher d'avoir obmis bien des choses. Les Officiers consommez dans le service, sur tout les Ingénieurs, pourront y suppléer par leur expérience; car pour ceux qui ne font que commencer, ou qui veulent s'instruire, j'ose avancer qu'ils trouveront de quoi se mettre suffisament au fait de tout ce qui peut être en usage dans l'at-

taque d'une place, & c'eſt le ſeul deſſein que je me ſuis propoſé

Soins & attentions d'un Général dans un ſiége.

Tout le monde connoîtra cependant de quelle activité, & de quelle vigilance doit être un Général avant & durant le cours du ſiége : combien il doit être éxact & aſſidu aux tranchées, afin d'exciter par ſon exemple, tous les Officiers Généraux & particuliers, à bien remplir leur devoir, & à s'acquiter exactement des choſes dont ils ſont chargez. Il ordonne tout par lui même, eſt préſent à toutes les actions, en fait toutes les diſpoſitions, & réſout toutes les difficultez qui ſe prèſentent. Il décide des avis différens qu'il trouve dans les Officiers du dètail, & ſour tout entre l'Ingénieur en chef & le Commandant de l'Artillerie ; ce qui arrive fort ſouvent. Il a ſur tout une grande attention que les tranchées ſoient bien fournies de munitions de guerre, de faſcines, de gabions, & des travailleurs néceſſaires. Il a ſoin que ceux que demandent les Ingénieurs & les Officiers de l'Artillerie, ſoient éxactement fournis par les Majors des Régimens. La négligence dans ces choſes cauſeroit un grand préjudice au ſervice, puiſqu'il n'en coûteroit pas moins au Roy, que le travail ſeroit fort reculé, & par conſéquent le ſiége

ſiége dureroit plus long-tems; ce qui peut être d'une grande conſéquence, les momens étant précieux au métier de la guerre. Il a ſoin que les travailleurs ſoient bien payés, de faire donner des refraîchiſſemens aux troupes de la tranchée : il à méme attention qu'elles ne manquent pas d'eau dans les tems de chaleurs. Il en charge quelquefois un Commiſſaire des Guerres, afin d'en être plus aſsûré; leur fait diſtribuer de l'eau de vie, principalement avant une attaque; fait à propos des liberalitez aux troupes, aux canoniers & aux travailleurs, pour les obliger à bien faire leur devoir; il en uſe de même à l'égard de tous ceux qui ſe feront diſtinguez. Il a ſoin de procurer l'avancement des Officiers qui ont fait quelques actions remarquables & d'éclat, & des graces aux corps qui auront le plus contribué au ſuccès de l'entrepriſe. Il veille lui-même á la maniere dont les malades & les bleſſez ſont traitez dans les Hôpitaux; ce qui eſt une des attentions de plus de conſéquence, parce que l'avidité du gain dans ceux qui en ſont chargez, fait que l'on ne leur fournit pas ordinairement tout ce qui eſt ordonné & néceſſaire, dont cependant ils ſe font bien payer. De là la perte d'un nombre

infini de bons soldats, qui seroient d'une grande utilité. Il ne sçauroit pour cette raison, punir trop sévérement ceux qui se trouvent coupables d'un si grand nombre d'homicides, & d'un désordre si déplorable. Un Général pour y remédier, les visite lui-même quelquefois, & charge quelques personnes de confiance de le faire, & de lui en rendre un compte éxact. C'est par cette attention que M. de Turenne se rendit maître du cœur des Officiers & de celui des soldats, & s'acquit le surnom de leur Pere, qui est le plus glorieux qu'un Général puisse souhaiter, & qui lui fait trouver de la facilité dans les plus grandes entreprises, & les plus périlleuses.

Précautions pour la sureté des Convois durant le siége; & pour se couvrir des insultes de l'ennemi.

JE n'ai point encore parlé des précautions que l'on prend pour la sûreté des convois, soit pour les vivres de l'Armée, ou pour les munitions de guerre, dont on fait une grande consommation dans un long siége, n'étant pas possible de conduire la grande quantité qu'il en faut, en même tems que les troupes arrivent.

rivent devant la place qu'on veut attaquer. On les tire des places les plus prochaines, dans lesquelles on a eû la précaution de faire de grands magasins. On prend des mesures pour les faire venir par rapport à leur éloignement, & aux lieux par où ils doivent passer. Si l'on est obligé de faire le siége dans l'arriere saison, ou dans un tems pluvieux, on commence par envoyer des ordres à tous les Baillifs des environs de bien faire accommoder les chemins, & on charge quelques Officiers particuliers d'y avoir l'œil. On fournit des escortes aux travailleurs, s'il est nécessaire ; & l'on fait occuper par des détachemens d'Infanterie les villages & les châteaux qui sont sur les chemins : on en fournit d'autres pour occuper les bois qui s'y trouvent, que ceux qui commandent dans les villages envoïent relever toutes les vingt-quatre heures, & prennent les précautions convenables, pour avoir une communication sûre avec les places dont on doit tirer les munitions & les subsistances pour l'Armée.

Il arrive encore souvent que l'Armée des ennemis se met à portée pour harceler celle qui est occupée au siége, en tâchant de couper ses convois, de jetter des secours dans la place ; ou dans le

dessein de faire absolument lever le siége. C'est dans une pareille conjonctu- qu'un Général d'Armée redouble sa vigilance pour pousser son entreprise à ses fins, pour faire tête à l'ennemi de dehors, & pour se mettre à couvert de ses entreprises. Dans ce dernier cas il est à présumer qu'il a assez de troupes pour leur opposer une Armée d'observation, qui soit du moins aussi forte que la leur, ou bien qu'il a trouvé un poste assez avantageux pour y mettre une partie de ses troupes, qu'il pourra retrancher, qui soit sur le chemin des ennemis, & puisse rendre par là leurs desseins inutiles, pendant que le reste de ses troupes sera occupé au siége, à garder les lignes, & à la sûreté des convois. Ces troupes sont relevées de tems en tems par celles de l'Armée d'observation, si elle est assez à portée, & si celles qui continuent le siége, ne sont pas assez nombreuses pour fournir à toutes les gardes sans une trop grande fatigue. Mais si un Général avoit entrepris une siége sans avoir une Armée d'observation, comptant sur le peu de troupes que les ennemis peuvent mettre en Campagne, & qu'il eût pris des mesures, comme il est de sa prudence en pareil cas, avec la Cour, pour qu'on

lui

lui envoyât des renforts d'un autre côté, en cas que les ennemis en reçussent du leur, & que par un mal entendu, ou par des mesures mal prises, les secours des ennemis arrivassent avant ceux sur lesquels il comptoit, & qu'ils rendissent leur Armée supérieure, ou à peu près de même force que celle qui feroit le Siége, il prend pour lors le parti dont ces Mémoires fournissent plusieurs exemples; entre autres celui que prit le Maréchal de Tallard en la Campagne de 1703. lorsqu'il étoit occupé au Siége de Landau, dont j'ai déja parlé, qui fut de laisser autant de troupes qu'il convenoit pour la garde des tranchées, & de marcher au-devant des ennemis avec le reste. Cette manœuvre lui réüssit si bien, que cela doit faire connoître que c'est le seul parti qu'on puisse prendre dans une pareille extrémité. Cette démarche étonne un ennemi qui ne s'y étant pas attendu, se trouve embarassé, intimide ses troupes, & peut lui attirer le même sort que les Princes de Nassau & de Hesse éprouverent dans une pareille occasion; je veux dire la défaite de leur Armée, qui entraîna la perte de la place qu'ils venoient secourir. J'ai déja parlé des mesures qu'on doit prendre dans ces conjonctures, en traitant du

du campement des Armées: on peut y avoir recours.

Si on avoit suivi cet exemple dans un des plus grands siéges & des plus considérables * qui se soient faits de nos jours, la France n'auroit pas manqué une entreprise qu'elle fut obligée d'abandonner, & plusieurs places qu'elle avoit conquises, aussi-bien que tous les avantages qu'elle avoit eûs pendant plusieurs Campagnes.

* Le siége de Turin.

De l'ordre que tient un Gouverneur pour la sûreté de sa Place.

AVant que de donner quelques maximes sur la défense des places, il ne sera pas hors de propos de marquer l'ordre que tient un Gouverneur pour la sûreté de la Place qu'on lui a confiée.

Le Major est chargé par le Gouverneur de faire monter les gardes par escouades, qni doivent s'assembler dans la grande Place, conduites par les Officiers qui doivent les monter, & par les Sergens. On partage les Capitaines & les Officiers selon le nombre qu'il y en a dans la ville. Les Capitaines se trouvent dans la Place, lorsque les escouades y arrivent, que les Lieutenans, sous-Lieutenans, Enseignes & Sergens y condui-

duiſent, n'y ayant que les Capitaines qui en ſoient exempts. Les eſcouades étant arrivées, le Major fait tirer par les Capitaines les corps de garde, que chacun conduit enſuite au poſte qui lui eſt échcu. Les Capitaines prennent ceux des portes où l'on met de plus groſſes gardes. S'il y avoit plus de Capitaines que de portes ils tireroient au ſort pour celui qui doit demeurer dans la Place, où il eſt neceſſaire qu'il y en ait une, & principalement dans une place conquiſe. En arrivant au lieu où ils doivent entrer en garde, ils trouvent l'ancienne garde ſous les armes, laquelle étant relevée, s'en retourne, & chaque Capitaine & Officier la ramene à la Place, & la congédie enſuite. L'heure de fermer les portes étant venue, on ſonne la cloche: on fait prendre enſuite les armes, & les Officiers qui doivent monter, ſont obligés de s'y trouver chacun à la porte qui lui eſt écheue, où ſe trouve le Capitaine des portes. Le Major commence par prendre les ſoldats qu'il veut mettre dehors pour faire la garde, ce qui eſt très-néceſſaire, parce qu'avec cette précaution, on ne ſçauroit petarder une porte, ayant une garde devant, ni eſcalader aucun endroit, y ayant des ſoldats dehors le long de la con-

contrefcarpe; & que tenant la main à ce qu'on faffe la ronde dehors auffi-bien que dedans, il feroit fort difficile d'avoir quelque intelligence dedans & dehors la place, les foldats qu'on fait fortir ne fçachant s'ils font de la garde de dehors, que lorfqu'on ferme les portes.

S'il y de la Cavalerie parmi la garnifon, on en tire dix ou douze maîtres, qui vont fur les avenuës battre l'eftrade, & écouter ce qui fe peut paffer afin d'en donner avis.

On peut auffi faire faire des patroüilles avec de la Cavalerie dans la place, fi on croit qu'il en foit befoin. On donne un autre mot aux gardes de dehors qu'à celles de la place.

Si-tôt que les portes font fermées toutes les efcouades qui font deftinées pour la garde des remparts, vont s'y pofter, & le Major va à la Place, & y donne aux Sergents le mot que le Gouverneur lui a donné, & fait tirer les rondes & les patroüilles. Ceux qui font deftinés pour les rondes, laiffent la marque à un corps de garde, & ceux qui font les patroüilles, la laiffent au corps de garde de la Place, & donnent aux Sergents le mot qu'ils vont porter à leurs Officiers; & le Major le doit porter au Lieutenant de Roi. Pendant

ce tems-là le Capitaine des portes va porter les clefs au logis du Gouverneur, ou de celui qui commande, accompagé d'un Sergent, & de six soldats.

Le Major doit faire la premiere ronde, & tous les corps de garde lui doivent le mot, afin qu'il connoisse si tous ont le véritable. Il doit visiter les armes, afin qu'elles soient en bon état, & si le nombre de soldats qu'il aura vû à la parade de la place, & les Officiers y sont.

Le Major revenant sur le rempart pour la seconde fois, doit alors donner le mot à tous les corps de garde, excepté à celui d'où il part pour faire sa ronde.

Les rondes & les patroüilles se doivent faire éxactement selon qu'elles ont été tirées.

Ceux qui font les rondes, les doivent faire bien éxactement, écouter, s'ils n'entendent rien dans le Chemin-couvert, & visiter les guérites. Durant ce tems-là, la sentinelle doit être dehors, parce qu'elle doit demander, sitôt qu'elle voit la ronde, *Qui va là?* & la voyant proche, elle doit sortir dehors & présenter ses armes, & ne se point laisser approcher. Lorsque la ronde aura visité la guérite & qu'elle sera passée,

la

la ſentinelle peut ſe remettre dedans; & toutes celles qui ſont ſur les remparts doivent faire la même choſe.

Quand le Gouverneur ou le Lieutenant de Roi font la ronde, les Officiers du corps de garde ſont obligez de ſortir au-devant, de faire mettre les ſoldats en haye ſans armes, & d'avancer quelques pas pour donner le mot. Les autres rondes doivent donner le mot aux Caporaux & aux Anſpeſades, qui le reçoivent l'épée nue, la pointe à l'endroit du cœur de celui qui le donne.

Celui qui fait la ronde porte du feu, & dès que la ſentinelle l'apperçoit, elle doit crier, *Qui va là?* ſi haut, que le corps de garde puiſſe l'entendre; & on eſt obligé de répondre, *Ronde de Gouverneur, ronde de Major, &c.* La ſentinelle qui eſt près du corps de garde, après avoir dit, *Demeure-là*, & crié encore, *Caporal, hors de la garde*, le Caporal ſort de la garde, met l'épée à la main, & demande encore, *Qui va là?* On lui répond, *Ronde*; il dit, *Avance qui a l'ordre*.

Quant aux diſputes qui peuvent arriver ſur les remparts pour le mot, l'inférieur le doit au ſupérieur, comme l'Apointé à l'Anſpeſade; l'Anſpeſade au Caporal; celui-ci au Sergent, & ainſi des

des autres. D'égal à égal ; celui qui découvre le premier, fait donner le mot à l'autre.

Pour ce qui regarde les Habitans & les Echevins, ils doivent le mot aux Capitaines, Lieutenans, Sous-Lieutenans & Enſeignes, & les Sergens aux Echevins ; & quant aux communs Bourgeois, les Caporaux, Anſpeſades & Apointés, les premiers qui découvrent, font donner le mot aux autres.

S'il ſe trouve quelqu'un ſur les remparts ſans ordre & ſans feu, il ſera arrêté priſonnier dans le plus prochain corps de garde ; & de même ceux qui ſeront trouvez par les Patroüilles dans les ruës après la retraite, ſeront menez au corps de garde de la Place, & le Major en avertit le Gouverneur, qui les fait punir, s'ils le méritent.

Si les ſentinelles qui ſont ſur les remparts entendoient du bruit dans le foſſé, elles doivent demander, *Qui va là ?* & ſi elles découvrent quelqu'un, elles doivent tirer pour donner l'allarme, & appeller le corps de garde dont elles ſont. Alors le Caporal, ou la Ronde qui paſſe, appelle la garde de dehors, pour ſavoir s'il y a quelqu'un dans le foſſé.

La nuit étant paſſée, & l'heure de l'ouverture de la porte venue, on ſonne

la cloche. Les escoüades sortent de dessus les remparts, & vont à la porte où elles doivent demeurer le jour.

Le Capitaine de la garde les fait tenir sous les armes en attendant que le Major & le Capitaine des portes viennent; ce dernier prend avec lui un Sergent & six soldats, & va prendre les clefs chez le Gouverneur, ou chez celui qui commande. Etant arrivé à la porte, le Major monte sur le haut de la porte, & demande à ceux qui font la garde dehors, ce qui s'est passé pendant la nuit, s'ils n'ont rien entendu, & si ceux qui ont battu l'estrade n'ont rien apris. Il fera encore avancer deux Cavaliers pour sçavoir s'ils ne voyent rien, & quatre ou cinq Fuseliers pour les accompagner; cependant il fera ouvrir les portes, excepté la barriere ou bascule, laquelle ne doit être ouverte que lorsque ceux qui sont à la découverte seront de retour; pour lors on l'ouvre aussi.

Ordinairement les jours de marché & les autres jours d'assemblée, on trouve quantité de charettes & de chariots près des portes, qui attendent pour entrer. Le Major les fait visiter pour connoître ce qui sera dedans, fait sur tout sonder les chariots & les charettes de fourage, & ne fait point poser les armes qu'ils ne

ſoient tous entrez. On doit faire la même viſite pour tout ce qui arrive pendant la journée.

Les ſoldats des portes ont quelques droits ſur le bois qui entre, on doit empêcher qu'ils n'en abuſent.

Les ſentinelles des portes doivent arrêter tous ceux qui ſe préſentent pour entrer. Elles appellent le Caporal, qui s'informe d'où ils viennent, de leurs noms, de l'endroit où ils vont loger, & leur donne un ſoldat pour les conduire, lequel doit porter les armes qu'ils ont, mettre leurs noms en écrit, & les donner au Major, qui les remet au Gouverneur. Les Hôtes chez qui ils vont loger, doivent avertir le Gouverneur du monde qu'ils logent chez eux : on connoît par là ſi l'on a accuſé juſte.

Lorſqu'on croit qu'un homme reſte dans une place de guerre plus long-tems que ſes affaires ne le demandent, le Gouverneur l'envoye chercher pour l'interroger ; & s'il connoît qu'il n'y ait plus d'affaire, il lui commande d'en ſortir.

On ne doit point ſouffrir que qui que ce ſoit, & ſur tout les Etrangers, montent ſur les remparts, ni qu'ils examinent les fortifications ſans permiſſion.

Si-tôt qu'on a arrêté des eſpions dans la place, on en donne avis à la Cour

Cour, & on leur fait ensuite leur procès.

Enfin la principale qualité d'un Gouverneur est la vigilance, parce que les surprises peuvent être fréquentes, principalement lorsque la place est dans le voisinage des ennemis. Il en doit connoître l'importance, la maniere dont elle peut être attaquée, la force de chaque piéce de fortification, & faire faire en tems de paix les préparatifs les plus nécessaires pour remédier aux défauts, & soutenir les endroits les plus foibles. Il ordonne les gardes, les rondes, les patrouilles, donne tous les soirs l'ordre & le mot, visite lui-même de tems en tems les portes, afin d'obliger les Officiers & les Soldats à être assidus & vigilans. Il envoye souvent des partis en campagne pour faire payer les contributions, & pour apprendre des nouvelles des ennemis. Il doit sçavoir tout ce qui se passe au dedans & au dehors de sa place, & dépenser pour cela en espions, sans quoi il ne sera pas parfaitement instruit. Il doit sçavoir toutes les ruses, & toutes les chicannes dont on peut se servir pour l'attaque & la défense d'une place : car s'il n'est pas capable d'opposer à l'ennemi quelque défense nouvelle, il ne tiendra pas long-

tems, s'il eſt attaqué, quelque bonne que ſoit ſa place, & ne fera qu'une défenſe ordinaire. Un Gouverneur qui a ſoin de ſa réputation doit aller au-delà. Il ſeroit néceſſaire qu'il fût bon Ingénieur, qu'il ſçût commander l'Infanterie, qu'il eût défendu des poſtes, & qu'enfin il ſe fût trouvé à la défenſe d'une place, & aux attaques de pluſieurs.

Le Lieutenant de Roi qui eſt la ſeconde perſonne de la place après le Gouverneur, commandant ſouvent en ſon abſence, principalement en tems de paix, doit avoir ſans contredit la même vigilance, & les mêmes qualitez que le Gouverneur. On choiſit d'ordinaire pour remplir ces places d'anciens Officiers à la tête des corps d'Infanterie, qui ont acquis une grande expérience par de longs ſervices, & qui ſe ſont trouvez quelquefois dans des places aſſiégées. Il eſt aſſez ordinaire en France, que les Gouverneurs des places importantes, n'en ont, pour ainſi dire, le gouvernement que *ad honores*, pour en retirer les appointemens, comme une récompenſe de leurs ſervices: d'autres les ont obtenus par faveur. Il y en a enfin qui ne réſident preſque jamais; parce qu'ils ſont employez dans les Ar-

mées, ce qui fait que le commandement reste toûjours au Lieutenant de Roi. Pour le bien de l'Etat, ces sortes de places ne doivent être occupées que par des Officiers d'une grande valeur, & de beaucoup de capacité.

Les fonctions du Major d'une place sont si étendues, qu'elles demandent un Officier consommé dans le détail, & d'une grande activité. C'est lui qui fait assembler les troupes, monter la garde, fortifier les postes, faire les rondes, qui régle les sentinelles, va prendre l'ordre, & le distribue aux Maréchaux des Logis, & aux Sergens de la garnison, fait la ronde Major, visite les corps de garde, les escoüades, les armes des soldats, distribue les munitions, ferme & ouvre les portes, & rend toûjours compte au Gouverneur ou au Commandant de la place de tout ce qui s'y passe. C'est lui encore qui signe les extraits des revûes de Commissaire avec le Gouverneur.

On met quelquefois plusieurs Aides-Majors dans une grande place, mais ordinairement il n'y en a qu'un. Comme ils sont quelquefois les mêmes fonctions que les Majors, en leur absence, ou quand ils sont malades, il faut qu'ils ayent la même capacité, & la même

activité pour le détail. On prend les uns & les autres dans l'Infanterie. Les principales fonctions des Capitaines des portes ſont d'aller prendre tous les matins les clefs chez le Gouverneur, & de les lui porter le ſoir.

Le Major ne commande pas dans la place en l'abſence du Gouverneur & du Lieutenant de Roi, à moins qu'il ne ſoit plus ancien en commiſſion que les Capitaines de la garniſon, ou qu'il n'ait une commiſſion expreſſe de la Cour.

Le Gouverneur, le Lieutenant de Roi & le Major, ont part aux profits d'une place qu'ils partagent entre eux. Le Gouverneur a la pêche du foſſé quand il eſt plein d'eau, & le profit des fauſſes brayes des baſtions & des remparts. Le Lieutenant de Roi à la moitié des dehors. Le Major partage l'autre moitié avec les autres Officiers de l'Etat Major, qui répartiſſent également leur quart. Le Gouverneur partage de même les autres émolumens du dedans de la place, qui conſiſtent dans les droits de cantine, de vin, de biere, & autres menus impôts.

Tous les Officiers ſont dépendans du Gouverneur, du Lieutenant de Roi, & du Major, quand il a commiſſion; s'il ne l'a pas, du plus ancien Capitaine.

Ils ne peuvent ſortir ni entrer, ni donner aucune permiſſion à leurs ſoldats, ſans le conſentement du Gouverneur ou du Commandant de la place. Tous les Conſeils de guerre ſe tiennent chez lui. L'heure de monter la garde dépend de la volonté du Gouverneur: mais ordinairement c'eſt le matin.

On doit la garde dans les places de guerre aux Princes du Sang, aux Maréchaux de France, aux Généraux d'Armées. Quand ils paſſent, le Gouverneur les fait ſalüer de pluſieurs piéces de canon en entrant & en ſortant, & les tambours battent aux champs.

De la défenſe des Places.

LA défenſe des places peut regarder les Officiers Généraux & particuliers, & même un Maréchal de France, comme il s'en eſt vû quelques exemples dans les deux dernieres guerres que la France a été obligée de ſoutenir contre preſque toutes les Puiſſances de l'Europe. La belle défenſe qu'on vit dans la Campagne de 1708. d'une des plus fortes places de la Flandre Françoiſe, fut dûe à l'habileté, à l'experience, & ſur

tout

tout au zele que le Maréchal de Boufleɾs qui la défendit, avoit pour le ſervice de ſon Prince & de ſa Patrie, auſſi-bien qu'aux Officiers Généraux & particuliers qu'il avoit ſous ſes ordres; & leur acquit, ainſi qu'aux troupes qui compoſoient ſa garniſon, une ſi grande réputation, qu'on peut propoſer cette fameuſe défenſe pour un mémorable exemple aux ſiécles à venir. On en verra la preuve dans le détail que j'en ai donné dans cette Hiſtoire, & l'on y trouvera de quoi tirer des inſtructions pour une ſemblable occaſion.

La défenſe d'une place ne dépend pas ſeulement de ſa forte ſituation, & de la bonté de ſes fortifications; mais d'une garniſon ſuffiſante & compoſée de bonnes troupes, & d'une quantité néceſſaire de munitions de bouche & de guerre: de l'experience & de l'habileté d'un Gouverneur, & d'un nombre convenable de bons Officiers pour le ſeconder.

Il faudroit commencer par donner un détail des munitions de guerre & de bouche qu'il eſt néceſſaire d'avoir dans une place pour ſa défenſe, quelques régles pour la force de la garniſon par rapport à ſon étenduë, & à ſes ouvrages, entrer dans le détail des travaux & des préparatifs qu'il faut faire avant qu'elle

ſoit inveſtie, & marquer les Officiers qu'il convient d'y avoir, ſoit de guerre ou de police; mais je croi qu'on ne peut rien trouver de plus inſtructif ni de plus poſitif ſur ce ſujet, que les Tables que M. le Maréchal de Vauban à laiſſées, & que j'ai inſerées plus bas dans cet Ouvrage. Il n'eſt pas poſſible de s'égarer en ſuivant des régles qui viennent du plus habile, & du plus expèrimenté Ingénieur de l'Europe ſur le fait des attaques, & de la défenſe des places: & tout homme qui voudra s'en ſervir pourra être aſſuré que ſa place ſera munie de tout ce qui ſera néceſſaire pour faire une belle défenſe.

Cela ſuppoſé, je commence par les meſures que le Gouverneur d'une place doit prendre, lorſqu'il eſt menacé, ou à portée d'être aſſiégé.

Il obſerve de ſe ſervir de tous les avantages que donnent les eaux & le terrain, pour en rendre les aproches plus difficiles, par le moyen des inondations. Il prévient les ſaignées que l'ennemi pourroit faire pour les faire écouler, & fait faire pour ce ſujet de bons batardeaux pour les retenir qui ſoient dèfendus par des redoutes, ou des demi-lunes bien paliſſadées. Il fait faire de bonnes traverſes dans leſquelles il tient juſqu'à l'extrémité de

bon-

bonne infanterie. Sous ces ouvrages il fait pratiquer des fourneaux pour les faire ſauter quand on eſt obligé de les abandonner, de peur qu'on ne s'en puiſſe ſervir contre la place. Il ſe ſert pareillement du terrain lorſqu'il ſe trouve de maniere devant le foſſé, qu'on y puiſſe faire des traverſes, pour empêcher les curieux d'approcher de la place pour la reconnoître, & pour ſoutenir les petites ſorties de Cavalerie que l'on doit faire fréquemment, dans le tems qu'on l'inveſtit, pour éloigner l'ennemi, autant qu'il eſt poſſible. il prend la précaution d'avoir de petits bateaux pour paſſer les foſſés & avant-foſſés, s'il y en a, & qu'ils ſoient remplis d'eau, afin de jetter du monde dans les ouvrages avancés.

Il fait tirer de la campagne, & enlever tout ce qui peut ſervir aux aſſiégeans, & qui peut être utile aux aſſiégés. Il ſe rend maître de toutes les choſes qu'il juge néceſſaires dans la place à ſa défenſe. Il fait déſarmer les habitans, s'il n'eſt pas bien aſſuré de leur fidélité, & établit des places d'armes dans tous les quartiers de la ville pour contenir les bourgeois & les ſoldats; mais quand il connoît qu'ils ſont fidéles, il ne ſe ſert pas de tant de précautions; il ſe conten-

te de prendre cellesqui sont absolument nécessaires pour prévenir & empêcher le désordre.

Il en fait sortir les gens suspects & inutiles. Il fait faire un grand amas de fascines & de gabions, pour s'en servir aux batteries, & aux autres ouvrages, selon qu'il le jugera à propos, aussi-bien que d'un grand nombre de pallissades pour les chemins couverts.

Des Fonctions de l'Etat-Major d'une Place.

IL est nécessaire que la Place soit pourvûe d'un bon Etat Major, & d'une certaine quantité d'Officiers d'expérience capables de supléer au Gouverneur ou au Lieutenant de Roy, s'il arrivoit qu'ils fussent absens, ou hors d'état de faire leurs fonctions. Ces Officiers doivent être d'un caractere distingué, au-dessus de Colonels, afin qu'ils les puissent commander, & donner les ordres dans les postes où ils se trouveront éloignés du Gouverneur, dans des occasions imprévûes.

Ce sont de ces Officiers avec le Lieutenant de Roy, le Major, l'Ingenieur en

en chef, & le Commandant de l'Artillerie, que le Conseil doit être composé, & avec lesquels le Gouverneur délibere de tout ce qu'il y aura à faire de considérable. L'Intendant s'il y en a, ou le Commissaire-Ordonnateur y doivent aussi entrer, principalement lorsqu'il s'agira de la subsistence des troupes; du payement des travaux, ou de prendre quelque résolution extraordinaire. Il seroit même à propos que ces personnes fussent nommées par la Cour. Le Gouverneur doit cependant être toûjours le Président & l'ordonnateur de toutes les résolutions qui s'y prendront.

Il doit avoir deux Aides de camp, si la place est petite, & trois ou quatre, si elle est grande. Le Lieutenant de Roy en doit avoir deux, parce qu'il commande toûjours dans les dehors, où il ne se peut qu'il n'ait beaucoup d'affaires, & par conséquent besoin de quelqu'un pour porter les ordres d'un poste à l'autre.

Le Major a ses Aides-Majors, qu'on augmente autant qu'il en aura besoin.

L'Ingenieur en chef doit être secondé de trois ou quatre bons Seconds, & d'autres subalternes, des Inspecteurs & entrepreneurs des ouvrages, gens ordi-

res du métier, & d'autres dont il faudra s'assurer de bonne heure.

Le Commandant de l'Artillerie qui doit être un Lieutenant, & même un Lieutenant Général, lorsque ce sera une Place de conséquence, doit avoir un second Lieutenant sous lui, deux Commissaires Provinciaux, quatre ordinainaires, quelques extraordinaires, un bon Garde-magazin, & des Aides sûrs & connus, pour aider au remûement, & au transport des poudres, hors & dans les magazins, & des autres munitions. Il doit y avoir au moins une Compagnie de Canoniers, & un bataillon qui ne soit destiné que pour le service de l'Artillerie. Rien n'est plus nécessaire qu'un bon Officier de Mineurs, qui ait avec lui vingt ou trente Mineurs. Il faut pareillement quelques Artificiers, Bombardiers & Armuriers; un grand nombre de Serruriers, Charpentiers, Fourbisseurs & Tourneurs, lesquels sont tous sous le ordres du Commandant de l'Artillerie.

On doit avoir aussi un nombre suffisant d'Eclésiestiques réguliers ou séculiers pour administrer les Sacramens aux mourans, & assister les blessez & les autres.

Le Gouverneur doit avoir dans son cabi-

cabinet un coffre dont il aura une clef & l'Intendant l'autre, qui contienne les ordres ſecrets de la Cour, pour ce qui regarde la défenſe de la Place, & qui marque juſqu'où le Roy déſire qu'elle ſoit portée; les ordres de Sa Majeſté pour celui qui ſuccédera au Gouvernement, en cas qu'il mourut pendant le ſiége, & un certain nombre de Commiſſions en blanc & de Brévets, pour remplacer les Officiers des corps qui viendront à manquer.

Il doit avoir dans ſa Place, comme je l'ai marqué, un Intendant, ou Commiſſaire-Ordonnateur & ſes Sécretaires, munis de tous les ordres néceſſaires pour pouvoir exercer la charge d'Intendant; deux Commiſſaires de Guerres, un Tréſorier & ſes Commis, & une ſomme aſſez conſidérable en caiſſe pour payer la garniſon pendant trois mois, les travaux durant le ſiége, & pour ſatisfaire aux petites gratifications qu'on doit faire aux Officiers bleſſez, & aux ſoldats qui ſe ſont diſtinguez dans quelques occaſions; un Commiſſaire des vivres, & deux ou trois autres Commiſſaires avec leurs Boulangers, & tous les fours & inſtrumens néceſſaires à la Boulangerie; un Prévôt, dix Archers, avec un Exécuteur de la haute Juſtice.

Un Directeur de l'Hôpital & deux Commis, un Médecin pour les places au-dessous de six bastions, & deux ou trois pour celles qui sont au-dessus ; un ou deux Apotiquaires & leurs Garçons, avec leurs boutiques garnies de tous les remédes, & les drogues nécessaires à la Médecine & la Chirurgie, bien choisies & de bonne qualité.

Un Chirurgien Major, & dix ou duoze Fraters fournis de tous les instrumens nécessaires à leur Art.

Un Infirmier & deux Aides, deux Aumôniérs, un Cuisinier & ses Aides, huit ou dix Valets, cinq ou six Servantes pour blanchir le linge, & avoir soin des malades & des blessez, & sur tout une grande quantité de vieux linges & de charpis.

Je ne parle point de la quantité de fascines, de gabions, de madriers ; de bois de remontage : paniers d'osier, palissades toutes éguisées, avec leur trous & leurs chevilles toutes prêtes, chevaux de Frise, piquets pour les embrâsures, & quantité d'autres choses dont on doit faire une grande provision avant l'ouverture de la tranchée. Je n'entre point aussi dans le détail des vivres & des autres munitions nécessaires, soit de guerre ou de bouche, parce que les Tables

de

de M. de Vauban que l'on trouvera vers la fin de ce Traité, en donneront une parfaite connoiſſance, & de tout ce qui eſt néceſſaire pour bien munir une place ſelon ſa capacité, & je croi qu'il n'y a rien à ajouter.

Si-tôt qu'un Gouverneur ſe voit inveſti ou prêt de l'être, il fait une revûe lui-même bien éxacte de ſa garniſon, afin de connoître poſitivement ce qu'il a de troupes en état de ſervir. Il fait pareillement un état de tous les Bourgeois, Artiſans & gens de travail, pour pouvoir s'en ſervir pendant le ſiege, ſelon qu'il en aura beſoin, ſoit pour la défenſe de ſa place, ou pour les employer aux retranchemens ou autres ouvrages, & même aux mouvemens de l'Artillerie pour ſoulager ſa garniſon. Il fait faire des inventaires fidéles de tous les bleds, & des proviſions que les habitans auront chez eux; & tient un bon ordre pour empécher que la conſommation ne s'en faſſe avec trop de profuſion, en réglant pour chaque famille ce qui ſera néceſſaire pour ſa ſubſiſtance.

Il fait faire auſſi des états des bateaux, des toiles, cordages, outils, fer, vieux linges, huiles, poix, gaudrons, plombs, rémedes, Medecins, Chirurgiens, Apotiquaires, & géneralement de toutes

les choses qui peuvent contribuer à faire une bonne défense, ou au soulagement de sa garnison, afin de s'en servir dans le besoin. De toutes ces choses le Subdélegué de l'Intendant ou un Commissaire doit avoir des mémoires; & il prend un soin particulier pour empêcher qu'elles ne soient emploïées ou consummées par les habitans, & mises à un autre usage qu'à celui du service : mais on doit les payer raisonnablement aux particuliers qui les auront fournies.

On destine un nombre de Bourgeois ou d'Habitans qui sont chargez pour prendre garde au feu, & même d'éteindre celui qui viendra des bombes, & des boulets rouges. On les distribue par troupes en différens quartiers avec des Chefs à chaque troupe; & pour en venir plus aisément à bout, on a la précaution de faire mettre dans le milieu des rues quantité de tonneaux remplis d'eau : on peut même faire dépaver des rues; ou bien les couvrir de fumier, pour diminuer l'effet des bombes.

Comme il y a ordinairement des Couvens de Religieux dans les places, on s'en sert pour y mettre les blessez & les malades de la garnison, en leur fournissant des lits, des vivres, des rémedes, observant que chacun de ces Couvens

prenne

prenne soin d'un Régiment ou d'un Bataillon, ensorte que les Religieux soient obligez de retirer les malades & les blessez de leur maisons ou de leurs postes, en les faisant porter dans leurs Couvens sitôt qu'ils seront blessez, ou qu'on leur aura donné avis de leurs maladies, par les gens que le Subdélegué ou le Commissaire aura établis pour cela, & qu'on doit destiner dès le commencement du siége. Il les distribuera à chaque maison Religieuse avec des brancars ou voitures disposées pour en faire les transports, prenant garde qu'ils ne soient tourmentez, que le moins qu'il se pourra, afin d'éviter par ce moyen l'embarras d'un Hôpital, qui venant à se remplir, comme il arrive toûjours en de pareilles occasions, peut causer beaucoup de corruption, & donner de la consternation à une place assiégée. Lorsque tous les malades & les blessez seront ainsi dispersez, ils en seront mieux soigneés, & les Sacremens leur seront plus aisément administrez : outre que cette occupation convenable à des Religieux les rendra utiles pendant le siége, & soulagera beaucoup l'Hôpital. Mais afin que cela se puisse exécuter plus exactement, il seroit bon de tenir deux Religieux de chaque Couvent aux postes

où

où seront les Régimens & les Bataillons qui seront affectez à leurs Couvens, afin qu'à mesure qu'il y aura des blessez, ils les puissent assister à la mort, s'ils ètoient blessez mortellement, & faire porter les autres tout aussi-tôt dans leurs maisons, pour y être pansez & secourus promptement par les Chirurgiens qui seront aussi destinez dès le commencement du siége.

Si-tôt qu'un Gouverneur est assûré que sa Place sera assiégée, il fait combler, autant qu'il lui est possible, les chemins creux & cavez qui sont aux environs, couper les hayes, & râser les maisons les plus voisines de la Place qui peuvent favoriser les approches, afin d'en éloigner les ennemis; & comme il y a peu de Places qui n'ayent quelques endroits plus foibles que les autres, & qu'il lui est de la derniere importance d'en ôter la connoissance à ceux qui l'assiégent, il prend la précaution de faire tenir dès le jour de l'investiture pendant la nuit à ces endroits deux ou trois cens hommes couchez sur le ventre, hors des palissades avec des fusils. On les dispose en demi-cercle, les deux premieres troupes de chaque extrémité étant comme attachées aux palissades,

&

& le reſte par pelotons de ſix tout au plus, ſeront éloignez des autres de vingt ou trente pas chacun, ce qui doit embraſſer un grand terrain. Toutes ces petites troupes ainſi diſpoſées ayant de quoi faire à leurs compagnons un ſignal dont ils ſeront convenus, demeurent dans un grand ſilence juſqu'au jour, & ne s'ébranlent que lorſqu'ils auront vû paſſer quelqu'un. Les premiers qui s'en ſeront apperçûs feront le ſignal en ſe levant, les autres feront la même choſe en ſe reſſerrant tous, & marchant aux paliſſades. Ils prendront ſans difficulté ceux qui ſeront paſſez, comme dans un filet, ſans que leurs eſcortes puiſſent les empêcher; & cela ſe peut faire ſans rien hazarder: car, ſuppoſé que les ennemis marchent avec une grande eſcorte, ils s'en apercevront, & ſe retireront aiſément.

Si on ne vouloit ſe ſervir de ce moyen, il eſt abſolument néceſſaire de mettre de petits partis ſur le ventre devant les chemins couverts, à cent pas des paliſſades, pour les mêmes raiſons. On doit pareillement tenir une petite troupe de Cavalerie de chaque côté de la place, pour faire pendant la nuit une patroüille qui puiſſe ſoutenir ces détachemens d'Infanterie dans le beſoin.

Ré-

Régles pour la Garnison d'une Place.

AVant que d'aller plus loin, il convient de donner quelques régles pour le nombre des troupes qui doivent composer la garnison d'une place, par rapport à son étendue & à ses ouvrages. Les sentimens sont fort différens sur cette matiere. J'ai vû d'habiles gens la régler à six cens hommes par bastion. M. de Montécuculi prétendoit qu'on devoit mesurer la circonférence de la ligne extérieure du rempart, & compter un soldat par chaque pas, ou deux cens pour chaque bastion. Je ne voi pas sur quel fondement il faisoit cette régle: mais si on la suivoit, un Gouverneur n'y trouveroit pas son compte. Ou bien il vouloit qu'on fît ce calcul sur les corps de gardes qui seront nécessaires, & desquels on doit tirer les sentinelles, les patrouilles, les rondes, & les Officiers, ensorte que les troupes eussent deux jours de repos. Cette derniere maxime étoit celle de M. de Vauban, que je vais met

mettre dans son jour, comme étant celle que probablement on doit suivre. Il régloit la Garnison d'une place pour faire une bonne défense, sur le pied de cinq cens hommes par bastions royaux, six cens par ouvrages à corne, & cent cinquante par demi-lunes, ou par redoutes détachées qui peuvent souffrir le canon, & augmentoit à proportion des ouvrages qui ne sont pas ordinaires. Il régloit la Cavalerie ou les Dragons à cent, par mille hommes d'Infanterie, & sur ce pied il comptoit presque un quart de sa Garnison hors du service ordinaire. Dans ce nombre il faisoit entrer les blessez, les malades, les déserteurs, &.ce qu'il faut pour le service de l'Artilllerie, pour les travaux ordinaires dans les postes, pour aider dans les magazins, pour en tirer les munitions, les transporter & les charrier au commencement du siége, & leur donner des Chefs, qui ne fussent employez qu'à cet usage tant que le siége dureroit. Il tiroit des troupes tout ce qui s'y trouvoit de Fourbisseurs, d'Armuriers, de Charpentiers, de Serruriers & de Tourneurs, pour appliquer chacun à son métier; ce qui fait encore une diminution considérable. Il les joignoit à ceux qui se trouvoient dans la place, & en formoit des compagnies,

en

en mettant des Chefs à leur tête, pour les établir dans les lieux assûrez, afin qu'ils pussent travailler plus aisément. C'est une précaution des plus nécessaires, & à quoi le Gouverneur d'une place doit avoir le plus d'attention: autrement sa garnison se trouveroit bien-tôt sans armes.

Le reste de l'Infanterie se doit diviser en trois parties, dont on destine l'une à être en garde, l'autre au bioüac, & la derniere en repos. Il fait la même destination pour la Cavalerie. Celle qui est en garde prend la droite ou la gauche, ou un autre poste, selon qu'on le trouvera à propos. Celle qui est de bioüac est dispersée par des brigades sur les places & les carrefours de la ville, pour prendre garde au feu, & empêcher qu'il ne s'y fasse d'assemblées tumultueuses, & l'autre restera en repos. La Cavalerie tient de chevaux sellés pendant le jour; & lorsqu'il s'agira d'un sortie considerable, elle montera toute à cheval. La garde d'Infanterie & le bioüac se tiennent sous les armes, & les gens de repos les prennent aussi, & s'assemblent devant leurs casernes ou logemens, où ils se tiennent sans marcher, pour empêcher qu'il ne se passe rien de contraire au service dans la place, &

se

ſe tiendront prêts à ſecourir les remparts, s'il en eſt beſoin.

On ſépare les troupes de garde en trois, dont les deux tiers ſont deſtinés à ſoutenir les attaques, & l'autre à occuper les poſtes non attaqués. On fait du bioüac la même diviſion que de la garde, & il prend poſte ſur les remparts immediatement derriere elle, & dans les endroits les plus à portée de la ſecourir.

On ſubdiviſe encore la garde, en trois, dont deux parties ſont deſtinés à faire feu pendant les deux premieres heures de la nuit, & ſeront relevés par l'autre tiers, & de deux heures en deux heux les tiers ſe ſuccederont les uns aux autres, tant que la nuit durera; il ſuffit pendant le jour d'entretenir le feu par huit ou dix hommes qu'on poſte dans les angles ſaillants du chemin couvert, qui auront vûe ſur les attaques. Ceux-ci ſeront relevés de deux heures en deux heures. On fait pour l'ordinaire un feu continuel pendant la nuit, parce qu'on ſuppoſe que la tranchée chemine; & ſur tout devant tout le front attaqué. Mais de jour il ſuffit d'avoir ſes armes toutes prêtes, & tirer lorſqu'on voit remuer, & ſeulement à ce qu'on voit. Cette diſpoſition doit être ſuivie juſqu'à ce

qu'on

qu'on ſoit contraint par la diminution de la garniſon, de la changer. Je croi que ce petit abregé ſuffira pour donner une idée pour la diſtribution des troupes pendant le ſiége. Je paſſe aux autres précautions qu'un Gouverneur doit prendre.

Il doit s'étudier à connoître ſi les habitans lui ſont affectionnés, & au Roi; & ſelon qu'il en ſera aſſuré, augmenter la garde du dedans de ſa place, ou la diminuer; s'il a connoiſſance que quelqu'un faſſe des menées contre ſes intentions, il les doit faire ſortir de ſa place, ou les faire garder; principalement s'il ſoupçonne qu'ils ayent connoiſſance de quelque défaut de la place, de crainte qu'étant dehors ils n'en donnent avis. Il tâche de découvrir ſi les ennemis n'ont point d'intelligence avec quelqu'un. Si la place eſt nouvellement conquiſe, il doit faire faire une viſite exacte dans toutes les maiſons, pour voir s'il n'y a pas d'armes cachées, & défendre aux habitans, quelque allarme qu'il arrive, de ſortir de leurs maiſons, ni de faire aucune choſe ſans ſes ordres. Si au contraire les habitans ſont de même nation & affectionnés, on leur doit laiſſer leurs armes, & les employer autant qu'on pourra à la garde de la place, & même

les

les laiſſer aller tirer aux remparts, s'ils en ont envie.

On doit tenir au haut de la tour deux ou trois perſonnes pendant le jour & la nuit pour découvrir ce qui ſe paſſe aux environs de la place, & avertir en cas que le feu ſe mette en quelque endroit de la ville.

Le Gouverneur d'une place aſſiégée doit commencer par ſe faire un arrangement, dont il confie l'éxécution à pluſiers Officiers, & charge chacun de quelque détail particulier, afin d'établir un ordre qui ſoit facilement éxécuté. Il n'eſt pas poſſible qu'il faſſe tout par luimême il doit même éviter autant qu'il peut, tous les petits détails ſans cependant les perdre de vûë, afin d'avoir le tems de s'occuper à des choſes plus importantes.

Lorſqu'il aura réglé, comme je viens de le marquer le ſervice des troupes, il donne un ordre pour les Officiers de jour, qui doivent prendre leur parti d'eux-mêmes dans l'occaſion, ſans attendre le commandement du Gouverneur, qui pourroit arriver trop tard. Il choiſit un Officier actif & entendu, pour faire la fonction de Major Général; ſouvent c'eſt la Cour qui le nomme, & on prend d'ordinaire le Major du plus ancien Régiment

giment de la garnison. C'est lui qui donne tous les jours l'ordre aux troupes: il fait garnir les attaques du chemin-couvert, & des autres ouvrages; il veille à la sûreté des magazins : il fait tous les détachemens imprévûs qu'il faut faire des troupes & des travailleurs dont on a besoin, fait faire & fournir toutes les fascines & les gabions nécessaires. il entre généralement dans tous les détails; il en tient un Journal, en rend compte au Gouverneur, & l'avertit des choses essentielles, qu'il est à propos d'éxécuter. Il donne par écrit aux Officiers de jour l'état des troupes qui sont dans chaque poste, les instruit de la disposition que le Gouverneur a faite, l'avertit de ce que l'ennemi peut entreprendre la nuit ou le jour, & des signaux que l'on doit faire, dont on donne avis à tems aux troupes, de crainte de surprise & de confusion. Il doit assister à tous les Conseils de guerre.

Le Lieutenant de Roi est ordinairement chargé de faire éxécuter toutes les dispositions nécessaires pour la défense des ouvrages de dehors, à moins qu'on n'en charge quelque Officier Général, comme il s'en est vû quelque exemple. Le Major de la place assisté des Aides-Majors, est chargé du détail du dedans,

con-

contient les bourgeois, prend chez eux tout ce qu'il trouvera néceſſaire à la défenſe de la place, & il en tient un regiſtre. Il y a des corps de gardes où il prend des détachemens, pour faire éxécuter tout ce qui eſt ordonné; il a ſoin de faire lever les ponts, ouvrir les portes pour les ſorties, & pour d'autres expéditions; il viſite ſouvent les atteliers, & les travaux, pour en rendre compte au Gouverneur.

Celui-ci fait aſſembler tous les jours les principaux Officiers des corps, pour convenir avec eux de ce que l'on doit faire pour la défenſe; pour augmenter les troupes de quelque poſte, former un projet, changer les batteries, perfectionner quelque ouvrage; ce que le Major Général met par écrit, & il fait éxécuter tout ce qui a été réſolu. Les Majors de brigades, les Majors des Régimens, & Aides-Majors de la place, les Ingénieurs, les Officiers d'artillerie, les Commiſſaires des guerres, & les Commis des vivres ſe rendent exactement chaque jour chez le Gouverneur, où le Major Général diſtribue l'ordre à chacun, ſuivant le detail qui le regarde. Il donne par écrit aux Majors des brigades les détachements qu'ils doivent faire, l'heure, & l'endroit où ils doi-

vent s'assembler, & le nom de l'Officier qui les doit commander.

Les Régimens & les autres corps doivent envoyer tous les jours chez le Gouverneur un Officier avec un Sergent & un Caporal, pour y recevoir les ordres qu'il est obligé de donner de moment à autre.

Le Gouverneur doit avoir auprès de lui des gens de confiance pour donner de tems en tems avis à l'Armée de sa situation. Mais comme ce moyen n'est pas sûr, on doit convenir des signaux qu'on peut régler sur un nombre de coups de canon tirés pendant la nuit, ou par des falots aux clochers, en certain tems de la nuit, qui peuvent être aperçûs de l'Armée, ou de la place la plus proche qui y répond. Ces signaux sont d'une conséquence infinie pour les assiégés qui prennent leur parti suivant la connoissance qu'ils leur donnent de la proximité ou de l'éloignement du secours.

Après toutes ces précautions qui sont absolument nécessaires, le Gouverneur prend de justes mesures pour la distribution des munitions de guerre & de bouche; c'est à quoi il doit avoir une attention particuliere. Il donne pour cet effet des ordres bien positifs, afin qu'on ne

ne fasse aucune distribution sans ordre, & qu'on lui rende un compte exact de ce qui s'en fera jour par jour; principalement pour ce qui regarde la poudre, & le plomb, comme étant ce qu'il y a de plus important.

De la distribution des Postes.

SI tôt qu'un Gouverneur voit sa place investie, il tient tout le monde dans l'exercice des emplois qu'il a destinés à chacun durant le siége; il fait connoître les postes aux principaux Officiers, qui après en avoir pris possession, les font voir aux Officiers subalternes, afin que lorsqu'on en fera la distribution, ils ayent moins de peine. Il fait prendre les armes sans s'émouvoir : il fait monter les Officiers d'Artillerie aux batteries, & la Cavalerie à cheval. Il ordonne aux petits corps de gardes qui sont dehors, d'être alertes aussi-bien qu'à l'Infanterie qui sera dans les logemens avancés, pour les soutenir. On met la Cavalerie dans les chemins-couverts, afin qu'elle soit plus à portée de sortir s'il est nécessaire. Dans cette situation on doit laisser aprocher l'enne-

mi ſans l'inquiéter du canon, afin que ſi dans ces entrefaites les petites gardes avancées peuvent attirer quelques troupes de curieux, comme il arrive ſouvent, elles puiſſent débuſquer ſur eux, & les pouſſer, obſervant de ne point s'engager de ſorte qu'on puiſſe être coupé par la Cavalerie ennemie.

Le Commandant de l'Artillerie établit pluſieurs ateliers & des Maîtres Ouvriers à chacun pour les conduire. Il y place de petits corps de garde pour veiller & empêcher qu'ils ne ſoient interrompus.

Il ne faut d'abord tirer que fort peu de canon, & même avec de petites piéces, ou de groſſes foiblement chargées, afin que l'ennemi ne ſe campe pas ſi loin, qu'on ne puiſſe le canonner facilement quand il aura pris ſes quartiers, & l'obliger de décamper après avoir fait quelque perte conſidérable, comme on l'a déja fait voir dans l'attaque des places.

Le Gouverneur fait tout ſon poſſible pour ſavoir le jour que les ennemis ouvriront la tranchée, de quel côté, & s'il y a une ou deux attaques. On pourra cependant s'en appercevoir par les mouvemens qu'ils feront en portant des faſcines, ou l'on en peut être averti par des

des eſpions, qu'on ne doit point épargner dans de pareilles occaſions. Pour lors on doit mettre preſque toutes les piéces de canon de la place à barbette, entre les batteries qu'on aura faites, les groſſes ſur les remparts, & les Cavaliers, & les petites dans les ouvrages de dehors. On y peut joindre auſſi quelques mortiers. On jette à l'entrée de la nuit quantité de balles compoſées de feux d'artifices qui brûlent ce qu'elles rencontrent, & éclairent la terre de l'endroit où elles tombent près d'une portée de mouſquet; ce qui fait qu'à leur lueur, on découvre les travailleurs & ceux qui les ſoutiennent, comme en plein jour, & donne la facilité de pointer le canon, & de tirer facilement ſur eux. Ce moyen eſt très capable de faire perdre bien du monde aux aſſiégeans, & de retarder les travaux. On s'en peut ſervir depuis le commencement du ſiége juſqu'à la fin; & lorſque les ennemis ſont plus près, les aſſiégez peuvent les jetter avec la main ſur les glacis, ou dans les foſſez.

On ſe ſert outre cela de tourteaux gaudronnez, que l'on met dans des réchaux à parapet, diſperſez le long des chemins couverts & des autres ouvrages. On jette auſſi de ces tourteaux

devant les travaux des ennemis, & des barils foudroyans, que des soldats portent en avant, ausquels ils mettent le feu, & dans ce moment on fait cesser tous les feux de la Place. La clarté de tous ces feux fait découvrir plus facilement les boyaux & tranchées que les ennemis poussent en avant, & les mouvemens qu'ils font pour les attaques. Pour lors on les augmente sur tout le terrain par où ils sont obligez de déboucher. La mousqueterie dont on dirige tout le feu sur la tête des travaux, fait un grand effet & les recule.

On peut encore se servir du canon pendant la nuit, en arrêtant un coin de mire sous la culasse, & en avoir un autre où il y ait plusieurs petits crans. On examine le jour le cran, avec lequel on pointe juste la piéce pour s'en servir la nuit. Mais comme il ne suffit pas de pointer à la même hauteur pour tirer juste, il faut encore retenir la piéce par sa droite & par sa gauche, avec deux piéces de bois bien droites, larges de six pouces, épaisses de quatre, & de la longueur de la platte-forme. On les cheville également & parallelement, suivant la distance des deux roües pour les contenir dans leur recule, afin que la piéce puisse se remettre en batterie

dans

dans la même ſituation qu'elle a tiré, & que ſon boulet frappe le même objet où elle a été pointée pendant le jour.

Mais comme les aſſiégeans auront des moyens pour rendre à la fin ces feux inutiles, & par conſéquent l'artillerie pendant la nuit; lorſque les aſſiégez verront que tout ce qu'ils ont oppoſé n'aura pû empêcher les ennemis de mettre leur canon & leurs mortiers en batterie, ni d'avancer leurs tranchées, pour lors ils ne doivent plus s'opiniâtrer canons contre canons, parce que le leur ſeroit démonté en très-peu de tems, & mis hors de ſervice pendant tout le ſiége, le fort emportant toûjours le foible. Au contraire en le retirant de bonne heure, on peut s'en ſervir bien plus utilement dans la ſuite. On évite encore par ce moyen la ruine entiére des ouvrages. Tous les gens du métier ont pû remarquer dans pluſieurs ſiéges, que les aſſiégeans ceſſent de tirer aux endroits qui ne leur font point de mal, ſans s'informer s'ils ne pourront pas leur en faire dans la ſuite. Cependant pour incommoder les ennemis, on place de petites piéces de canon dans l'angle ſaillant des baſtions qui enfilent leurs boyaux (& ils ſont difficilement démontés par leurs batteries) & généralement dans tous les

endroits d'où l'on pourra voir les batteries & les tranchées à revers, ſans être vû du canon des aſſiégeans. On les doit changer ſouvent de place pour intriguer les ennemis. On en peut mettre dans les angles de la contreſcarpe du côté de l'attaque, qui prendront des revers dans les travaux des ennemis. On doit avoir pris la précaution pour cet effet, de faire faire des plattes-formes qui ſoient aſſez élevées, pour qu'on puiſſe tirer par deſſus les parapets, ſans qu'il ſoit beſoin d'embraſures ; & que les aſſiégeans ne puiſſent démonter ces ſortes de piéces, qu'on nomme volantes, qui donnent ſi ſouvent le change à l'ennemi, qu'il ne ſçauroit fixer ſes batteries pour les détruire.

Il eſt bon d'obſerver que l'on doit réparer les endroits où il y avoit du canon, que celui des ennemis auroit pû détruire, & y rétablir des batteries. On prend pour cet effet le tems que les aſſiégeans travaillent à raprocher leurs premieres batteries. L'on ne doit point ſuivre un mavais uſage qu'on a pratiqué quelquefois, de ne les point rétablir ſi-tôt qu'elles étoient ruinées. Il faut le faire tant qu'il y aura du canon, ou des affuts dans la place.

On doit ſe ſervir des mortiers pour jetter

jetter des bombes dans les tranchées, & ſur tout dans les batteries pour tâcher d'en démonter les piéces, ou pour mettre le feu aux poudres; ce qui arrive fort ſouvent, lorſqu'on a des Bombardiers adroits. On les peut placer le long des courtines, dans les baſtions & dans les autres ouvrages. On les tire derriere les parapets ſans les endommager. Il faut, autant que l'on peut, les diſperſer, afin que les ennemis ayent plus de peine à les découvrir. On peut ſe ſervir de petits mortiers pour jetter de groſſes grenades; on doit ſur tout faire un grand uſage des pierriers, pour jetter des pierres dans les tranchées, quand elles ſont près de la place, ce qui incommode beaucoup ceux qui ſont dedans, & principalement pendant la nuit, par la difficulté de s'en garantir.

Des Sorties.

ON peut beaucoup retarder les travaux des aſſiégeans, & par conſéquent tirer un ſiége en longueur par de fréquentes ſorties, lorſqu'elles ſont faites à propos, & par de bonnes troupes. Le Gouverneur d'une place ſe régle pour

les faire, sur la maniere dont sa place est attaquée. Elle peut l'être par des lignes paralleles, qui est la meilleure & la plus sûre; ou simplement par des zigzag, ce qui ne se pratique qu'aux places de peu d'importance, & où il y a une foible garnison.

Lorsqu'on est attaqué par des paralleles, les sorties sont dangéreuses, & on court risque de n'en tirer que peu d'avantage, & une grosse perte. Cependant on juge souvent de la vigoureuse défense d'une place, par les sorties d'éclat qu'on fait pendant un siége, ce qui tourne à la réputation du Gouverneur, & non à l'utilité du Prince; puisqu'il est certain que le retardement qu'on cause à l'ennemi, ne peut entrer en comparaison avec la perte qu'une garnison fait dans de pareilles occasions, & qu'il est nécessaire de conserver les troupes pour la défense du chemin couvert & des autres ouvrages. Cependant les grandes & fréquentes sorties ont été fort en usage dans la derniere guerre: ce qui fait présumer que ceux qui se sont servis de ce moyen pour faire tirer un siége en longueur, en ont reconnu l'utilité, & doit rendre fort circonspect à décider sur un sujet où les opinions sont partagées, même parmi des gens fort ex-

expérimentez dans la défense des places. On pourroit cependant se conformer aux maximes du Maréchal de Vauban, qui a assûré plusieurs fois n'avoir jamais vû que les sorties aïent fait de grands effets, contre les attaques bien conduites. Les raisons qu'il en apportoit étoient, que si on sort de loin, pour entrer dans les travaux des assiégeans, ils ramenent toûjours les troupes sorties jusques dans les chemins couverts, & tuent pour l'ordinaire quantité de monde; & que si les tranchées des ennemis sont près, on fait encore moins d'effet, parce qu'ils sont bien-tôt assemblez, & ne manquent jamais de les repousser avec perte. Il n'est que trop certain qu'un homme perdu de la part des assiégez, égale ou surpasse la perte de 6. ou 7. hommes des assiégeans. Il ne prétendoit pas pour cela s'opposer absolument à l'usage des sorties: mais il ne vouloit pas qu'elles fussent fréquentes; & vouloit au contraire qu'on n'en fit qu'avec beaucoup de circonspection, & toûjours par surprise, en prenant bien son tems pour tomber brusquement sur l'ennemi, & en se ménageant beaucoup sur la retraite, dont on doit bien s'asûrer en cas de besoin. Il convenoit qu'on doit inquiéter les travailleurs le plus que l'on

Maximes du Maréchal de Vauban.

 peut

peut pendant la nuit, & faire pour cet effet de petites ſorties de huit ou dix hommes choiſis, qui ſe coulant ſur le ventre, donnent l'allarme en faiſant grand bruit, & en jettant quelques grenades, après quoi ils doivent ſe retirer fort vîte. Cela peut donner aux travailleurs des tranchées des prétextes de s'enfuir, ſans qu'il ſoit aiſé de les en empêcher, ni de les raſſembler de toute la nuit, & cauſe un retardement bien conſidérable. Mais comme à la fin il eſt à préſumer que les aſſiégeans s'accoûtument à ces fauſſes ſorties, & qu'il peut arriver par conſéquent que les travailleurs ne s'en ébranlent pas, lorſqu'un Gouverneur s'en apperçoit, il fait pour lors ſuccéder une ſortie ſérieuſe, laquelle renverſe ſans difficulté les travailleurs & ceux qui les ſoutiennent; & il a ſoin de faire retirer enſuite les troupes derriere les paliſſades, ſans s'opiniâtrer au combat, de peur d'avoir bien-tôt toute la tranchée ſur les bras.

Il ſeroit avantageux, après que les troupes ſont entrées, de jetter quelques balles à feu, & de faire un grand feu de canon dans le moment ſur les ennemis qui ſeront en déſordre. Pour cela on ne poſtera ce canon que pendant la nuit, & l'on aura ſoin de retirer pen-

dant

dant le jour celui qui fera à barbette, pour ne pas l'expofer aux batteries des affiégeans. C'eft la conduite que M. de Vauban veut qu'on obferve dans les forties, jufqu'à ce que la tranchée ne foit plus qu'à trente ou quarante pas des paliffades, afin que les troupes ne courrent pas rifque d'être coupées. Pour lors n'aprehendant plus les mêmes inconvéniens, & aidés de leurs chemins couverts, & de tous leurs ouvrages, les affiégés peuvent tenter quelque chofe de plus confidérable, foit de combler une partie des tranchées, ou d'encloüer le canon de quelques batteries. Jufques là le parti le plus fage à prendre, eft de fe contenter, felon lui, de donner quelques allarmes, de renverfer ce qu'on rencontre, & de faire une fage & prompte retraite.

On peut encore faire quelques autres chicannes: comme par exemple, de pofter pendant la nuit des rangs de tonneaux ou de gabions depuis l'angle faillant de la contrefcarpe, en s'avançant dans la campagne de trente ou quarante pas, afin d'enfiler le matin la tranchée, & d'empêcher qu'on n'y travaille pendant le jour. On peut mettre derriere ces tonneaux ou gabions des fuseliers, & même une petite piéce de canon, dont

les assigeans n'oseroient tenter de se rendre maîtres, sans s'exposer à être passés par les armes. On doit remplir ces tonneaux ou gabions, de matieres combustibles, afin de les pouvoir brûler, si les ennemis venoient pour s'en saisir; ce que l'on ne peut cependant mettre en usage que lorsque les embrasures des batteries ennemies ne sont pas tournées de ce côté-la.

Voilà à peu près la methode dont on peut se servir pour ce qui regarde les sorties que l'on fait, lorsqu'une place est attaquée par des paralleles: car si elle ne l'étoit que par des tranchées en zig zag, un Gouverneur hazarde de faire de plus grandes sorties au commencement d'un siége, parce que dès qu'on a renversé la tête d'une tranchée conduite de cette maniere, on la nétoye facilement, ne trouvant guere de résistance qu'aux places d'armes, qui n'arrêtent pas une sortie vigoureuse. Mais lorsqu'on fait de telles entreprises, les troupes doivent être accompagnées de travailleurs, avec des outils, pour abatre les tranchées, à mesure que les gens armés en chassent les ennemis, & l'on doit porter des clouds d'acier pour encloüer le canon.

Avant que de faire une sortie, on dis-

diſpoſe des troupes dans des lieux qui la peuvent favoriſer, en tirant ſur les ennemis qui voudroient s'y oppoſer, & l'on doit faire mettre pareillement de l'Artillerie en état, en lieu où elle puiſſe faire un grand feu, lorſque les troupes rentrent; ce que doit faire auſſi l'Infanterie qui eſt ſur les remparts du corps de la place, des demi-lunes, des contreſcarpes & des dehors; parce que d'ordinaire les aſſiégeans pourſuivent vivement, & avec beaucoup de troupes, celles qui ſont ſorties; & approchant des ouvrages de la place, ils en reçoivent un dommage bien conſidérable.

Les petites ſorties ſe doivent faire pendant la nuit, ne ſe faiſant que pour retarder le travail des ennemis, & parce qu'ils ne peuvent connoître ſi elles ſont fauſſes ou ſérieuſes, & le nombre des troupes dont elles ſont compoſées. Au contraire les grandes ſorties ſe doivent faire en plein jour, parce que tout le feu qu'on aura préparé de la place peut agir pour les favoriſer. L'expérience a fait connoître qu'elles réüſſiſſent mieux à la pointe du jour qui eſt le tems où d'ordinaire les tranchées ſont plus négligées, par la fatigue que les ſoldats ont eue pendant la nuit, dont la plûpart s'en-

s'endorment plus aisément, ou vers le midi, parce que c'est le tems que les Officiers Généraux donnent à manger aux Officiers de la tranchée, & que la garde de la Cavalerie est à pied, ayant ses chevaux débridés. Il peut arriver que tout ce qui est dans la tranchée étant surpris, les gens sortis fassent bien du désordre, avant que les Officiers soient retournez à leurs postes, afin de rassembler les troupes pour s'y opposer.

Il n'est pas nécessaire de faire remarquer que ce seroit fort mal prendre son tems que de tenter de pareilles entreprises à l'heure qu'on releve la tranchée, puisqu'on auroit affaire aux troupes qui la descendent, & à celles qui la montent: mais, comme on l'a déja remarqué, ces sorties ne peuvent gueres réussir, lorsque les tranchées sont fort éloignées, par la raison que les troupes peuvent être coupées par la cavalerie ennemie: un Gouverneur prudent doit ménager son monde, & ne l'expose pas mal à propos.

Mais pour donner quelques régles sur ce sujet, les bonnes & véritables sorties ne se doivent tenter que lorsque les tranchées sont à cent ou six vingt pas des palissades. La maniere de les exécuter, est de faire sortir les troupes destinées

tinées de la contreſcarpe par la tête, & par les deux flancs, qui voient la tranchée par la droite & par la gauche, afin de couper par ce moyen la tranchée par le milieu ; & que celles qui attaquent par la tête, puiſſent renverſer toutes les troupes qui ſont devant elles. Celles du reſte de la tranchée les voyant ainſi mêlées, ne peuvent gueres ſecourir les leurs.

On doit avoir des troupes deſtinées à marcher droit aux batteries, leſquelles tâchent de brûler, ou de rompre les affuts, & d'encloüer le canon. On peut encore prendre un boulet, le mettre dans la forme d'un chapeau, & faire entrer l'un & l'autre dans le canon à force ; il ne pourra plus abſolument ſervir.

J'ajoûterai encore à ceci une idée pour la diſpoſition d'une ſortie. On doit régler le nombre des troupes ſur celles qu'on croit que les ennemis auront dans les tranchées. On fait marcher à la tête des gens commandez un ou deux bons Sergens, & douze Grenadiers, ſoutenus par deux Officiers, deux Sergens, & trente Grenadiers, qui ſont ſuivis par vingt hommes armés de cuiraſſes, de hallebardes & de piſtolets. On fait ſuivre cinquante hommes armés de

de fleaux, au bout desquels on met une boule de fer, qui a huit têtes semblables à de clouds, & de faux emmenchées à revers, ce qui fait un furieux effet contre les soldats qu'ils rencontrent. Ceux-là doivent être soutenus de cent Fuseliers, ou Grenadiers, & ceux-ci de deux cens autres avec de la Cavalerie, dont le nombre sera réglé selon celui qu'on aura dans la place. Si les assiégeans font plusieurs attaques, on peut faire de pareilles sorties en même tems ; mais il faut disposer sagement la retraite, & donner le commandement de ces entreprises à des Officiers de tel caractere, qu'ils n'ayent point trop de feu ; mais que leur valeur soit accompagné de sang froid, de prudence & de sagesse.

De la défense du Chemin-Couvert.

VOilà un précis de la conduite qu'un Gouverneur ou Commandant de place doit tenir avant qu'il soit investi, & pendant qu'il est assiégé, jusqu'à ce que les ennemis soient à portee d'attaquer le Chemin-couvert, dont il doit envisager la perte comme le prélude de

celle

celle de ſa place. C'eſt pourquoi il faut qu'il mette en uſage tout ce qu'il a de vigueur & de chicannes pour la retarder. Dans cette vue il doit avoir pris de longue main les meſures néceſſaires pour y faire une vigoureuſe réſiſtance. Mais avant que d'entrer dans le détail des diſpoſitions qu'on fait dans de pareilles occaſions, je croi qu'il ne ſera pas hors de propos d'expoſer les différentes opinions de pluſieurs Officiers Généraux habiles & expérimentez ſur la défenſe du Chemin-couvert.

Celle du Maréchal de Vauban étoit, que pour les places dont l'ennemi peut envelopper la tête des attaques, on ne doit point le défendre de pied ferme; parce que dès que l'ennemi a gagné le haut du parapet, il peut plonger dans le Chemin-couvert, enfiler les défenſes, & envelopper en même tems ceux qui le défendent. Le ſecond inconvénient qu'il y trouve, eſt que le feu des remparts, tant du corps de la place que des autres ouvrages, demeure ſans action, & par conſéquent nuiſible, puiſqu'il feroit autant de mal à ceux qui défendent qu'à ceux qui attaquent. Par ces raiſons il conclud, qu'on ne doit laiſſer que très peu de monde dans les principaux angles ſaillans, dès que l'ennemi

nemi est à portée de se pouvoir jetter dessus ; ou qu'on y voit de la disposition ; & donner ordre en ce cas aux troupes qui seront dans le Chemin-couvert de faire leurs décharges bien à propos, quand l'ennemi marchera pour attaquer, & se retirer ensuite par la droite & par la gauche, ou par le fond des fossez quand ils sont secs, en se rangeant le long du bord pour se couvrir, à mesure que l'ennemi presseroit, afin de l'exposer, autant qu'il est possible, au feu des remparts, qui ne sauroit manquer de lui causer de grandes pertes ; & que lorsqu'il sera affoibli & en désordre, les troupes qu'on aura disposées reviennent à leurs postes, pendant que d'autres sortent dehors par la droite & par la gauche, & prennent les ennemis en flanc, en même tems que les troupes qui seront revenues dans le Chemin-couvert, les aideront par le feu & par les coups de main à les chasser.

Mais au contraire si l'ennemi est obligé de faire ses attaques par des avenues moins étendues que le front de la place, comme par une digue ou chaussée, ou que la place soit environnée d'un avant-fossé qui ne se puisse traverser que par des ponts, & qu'enfin il ne puisse abor-

der

der le glacis qu'en défilant; pour lors si le Chemin-couvert étoit doublement palissadé & bien traversé, M. de Vauban convient qu'on peut hazarder de soutenir la défense de pied ferme, mais jamais autrement.

Quoique ces raisons paroissent plausibles, & qu'on se sente obligé de s'y conformer, par la déférence qu'on doit à la grande expérience, & à l'habileté de celui qui soutient ce sentiment; cependant on ne prit point ce parti dans la défense de Lille en 1708. L'avis contraire appuyé de bonnes raisons par un Officier Général qui eut ordre de s'y jetter, & qui avoit beaucoup d'expérience dans l'attaque & la défense des places, prévalut sur celui de M. de Vauban qui fut cité par les autres Officiers Généraux; & l'on prétendit que ce fut à lui qu'on dût la forte résistance que les Alliez trouverent dans les sept attaques qu'ils furent obligez de faire pour se rendre maîtres du Chemin-couvert, & dans lesquelles ils perdirent plus de monde que dans une bataille.

On avoit fait planter des doubles palissades sur tout le Chemin-couvert du front attaqué à quatre pieds de distance des autres, & d'un pied & demi plus

basses

basses. On posta dans les places d'armes & dans les angles saillans, autant de troupes qu'ils en purent contenir sans embarras, & on laissa tout ce qui étoit entre deux sans troupes, & exposé au feu des remparts. On y avoit pris la précaution de ne point mettre de troupes sur les remparts vis-à-vis les places d'armes du Chemin-couvert & des angles saillans, afin que les soldats qui y étoient postez ne fussent point incommodez du feu du corps de la place. On avoit mis de gros détachemens dans les ouvrages qui étoient vis-à-vis des angles saillans, dans le dessein de les faire sortir sur les ennemis, en même tems que ceux qui étoient dans ces angles, qui devoient les attaquer si-tôt que deux fourneaux qu'on avoit pratiqués dessous chacun d'eux, l'un devant l'autre, auroient sauté. Cette disposition fut si bien exécutée, & réussit si parfaitement, que les ennemis furent repoussez de tous les côtés avec une très-grosse perte, excepté d'un angle saillant où ils se logerent, parce que les troupes qu'on avoit ordonnées pour soutenir celles qui étoient dans cet angle, furent contremandées. C'est à ceux qui voudront faire quelque usage de ces Mémoires, à prendre leur partie sur ces exem-

exemples lorſqu'ils ſe trouveront dans l'occaſion de les pratiquer. Pour moi, je n'ai pas aſſez de témérité pour vouloir décider lequel eſt le meilleur. Je me contente de marquer pluſieurs précautions qu'on peut prendre, & les chicannes qu'on peut mettre en uſage pour faire acheter à un ennemi l'avantage de ſe voir maître du Chemin-couvert.

On peut pratiquer des fléches à tous les angles ſaillans, comme on fit à Ypres en Flandres. Ces fléches donnent bien de la peine. Ce ſont de petits ouvrages avancez dans la campagne de huit ou dix toiſes, dont la tête peut contenir quinze ou vingt hommes. Leur parapet & celui de la communication doit être paliſſadé comme celui du chemin couvert, & fait de même. On y peut mettre des arquebuſes à croc, & de petites piéces de canon, afin d'en tirer continuellement ſur la tranchée. On peut auſſi y pratiquer des puits pour conduire des galleries, & faire ſauter des fourneaux aſſez avant dans la campagne. Outre tous ces avantages, ces chicannes produiront encore celui d'obliger les aſſiégeans à aller bride en main, & à partir de loin pour attaquer la contreſcarpe, ce qui eſt la choſe du monde la plus dangéreuſe, parce qu'étant obligez

bligez d'essuyer long-tems un très-grand feu, ils s'éclairciroient considérablement avant que d'y parvenir. Il est nécessaire ontre cela d'avoir de doubles palissades, qu'on ne doit poster que lorsque l'ennemi est à portée d'attaquer le chemin couvert, pour lui en dérober la connoissance; ce qui ôte l'envie aux assiégeans de se jetter dedans. Il y en a qui sont d'avis, de faire devant les palissades un petit fossé d'un pied & demi de large, & de trois pieds de profondeur, afin d'empêcher l'effet des grenades.

Les assiégez peuvent encore mettre à six pieds de la premiere palissade, des caissons à deux toises de distance en terre, de six à sept pieds. Ce sont de petits coffres de deux ou trois pieds de long, & d'un & demi de large, qu'on remplit de poudre, ausquels on met le feu quand on veut, par le moyen des saucissons que l'on conduit avec des auges dans le Chemin-couvert. On les peut faire sauter d'un coup, ou l'un aprés l'autre.

Mais si on veut mettre des places d'armes hors d'insulte, & disputer long-tems le Chemin-couvert, le meilleur moyen est d'y pratiquer de bonnes lunettes bien revêtus, qui sont proprement de bonnes redoutes à pouvoir contenir

cent

cent cinquante hommes, avec un Chemin-couvert à l'entour, qui ſervira de ſecond feu aux deux branches voiſines de la contreſcarpe. Ces lunettes doivent être enterrées comme celles qui ſont à Luxembourg, afin de mieux râſer le glacis, & de n'être pas en proye au canon des aſſiégeans, qui ſeront obligez de les attaquer dans les formes avec le canon & le mineur ; ce qu'on ne peut faire que pied à pied. Les ennemis trouveront de grands obſtacles pour s'en approcher, & pour s'en rendre maîtres, rencontrant dans l'étendue des deux branches du Chemin-couvert de cette lunettte des troupes pour la ſoutenir. Elle doit être ouverte du côté de la place, d'où l'on fait ſortir au beſoin plus de troupes que l'ennemi n'en peut préſenter, lorſqu'il veut l'attaquer par les faces, ce qui l'oblige à attaquer en même-tems le Chemin-couvert de cet ouvrage, afin de pouvoir l'envelopper. Le Gouverneur qui a un grand intérêt à défendre cet ouvrage, remplit d'un grand nombre de troupes le terrain qui voit à revers la lunette, & ſon Chemin-couvert ; ce qui le met hors d'inſulte d'un coup de main, oblige l'ennemi à une diſpoſition ſérieuſe, & à l'ouvrir de toutes parts avec le canon. Lorſqu'un

Gouverneur l'a ſoutenue autant qu'il a pû, il ſonge à l'abandonner. Il n'y laiſſe que peu de monde pour inquiéter l'ennemi, & le tenir en reſpect, & ſe met en état de la faire ſauter par des fourneaux qu'il aura fait préparer ſous tout le terrain où l'ennemi peut ſe loger. Ces ouvrages ſont d'autant meilleurs, que l'ennemi doit ſe rendre maître du Chemin-couvert de la place en même-tems, autrement il ne pourroit garder une lunette dont il ſe feroit emparé, parce que les aſſiégez feroient encore aſſez en état d'y faire marcher des troupes pour les en chaſſer.

Outre les caiſſons dont j'ai parlé, on peut encore pratiquer ſous le parapet du Chemin-couvert, des fougaſſes enfoncées de huit ou dix pieds, allant ſous le glacis de quinze ou dix-huit. La fougaſſe eſt un diminutif d'un fourneau, qui doit avoir ſon entrée par le Chemin-couvert. Dans les places de conſéquence, & régulierement fortifiées, il y a une principale gallerie qui a ſes entrées dans le fond du foſſé, & une quantité d'autres qui communiquent à la principale, ce qui eſt une chicanne preſque inépuiſable, pourvû qu'il y ait beaucoup de poudre dans la place. Les communications doivent être enfilées au-

autant qu'il se pourra, de quelques endroits de la place, afin d'empêcher les ennemis de s'en servir pour faire la descente du fossé. De cette parallele, ou gallerie, on pousse quantité de rameaux le plus avant que l'on peut sous le glacis. Dans la longueur de ces premiers rameaux, l'on en fait encore d'autres à droite & à gauche, directement sous les palissades, & l'on tient toûjours les fourneaux prêts à charger, afin de les faire sauter avec le logement que les ennemis auront fait dessus, lorsqu'on le jugera à propos, & lorsqu'on s'est servi inutilement des coups de main pour empêcher qu'on ne s'y loge.

Voilà à peu près les précautions que l'on doit prendre pour se préparer à une vigoureuse résistance au Chemin-couvert: mais lorsque l'ennemi sera prêt de l'attaquer, ce qu'on reconnoît par ses aprêts, & les mouvemens qu'il fera dans ses tranchées, c'est pour lors qu'on se doit bien tenir sur ses gardes, afin de n'être pas surpris. On observe pour cet effet un grand silence: on jette pendant la nuit quantité de feux d'artifices, éloignés le plus que l'on peut de la palissade, afin de voir venir les ennemis plus loin, & de pouvoir les choisir. On doit avoir des gens sûrs, soit Officiers

ou Sergens, dans tous les endroits où l'on se propose de faire joüer des fougasses, caissons ou fourneaux, s'il en reste encore d'avancés, afin de soutenir les mineurs qui sont proposez pour y mettre le feu, & de les faire sauter bien à propos.

On tient sur les remparts les batteries de canon, de mortiers & de pierriers en état d'agir vigoureusement, lorsqu'on le trouvera à propos: le rempart doit étre bordé d'infanterie pour faire un grand feu. Les troupes qui défendent les palissades, doivent soutenir, sans s'ébranler, les premiers détachemens des ennemis, qui ne pouvant les emporter d'emblé derriere des doubles palissades qui sont entieres, leur feront peu de mal, & au contraire en receveront beaucoup, étant découverts depuis la tête jusqu'aux pieds, & les assiégés montrant à peine le haut du chapeau. Les grenades des assiégeans ne feroient pas aussi grand mal, si on pouvoit pratiquer un petit fossé, comme je l'ai dit & celles des assiégés ne peuvent manquer d'en produire, étant jettées au milieu d'une grosse troupe, comme est d'ordinaire celle des attaquans. Les premiers détachemens des assiégeans sont suivis d'autres, & ceux-ci de bataillons entiers, lorsque la rési-

stance

ſtance eſt opiniâtre. C'eſt dans ce tems-là que les aſſiégés, qui ne ſe ſont pas propoſé de tenir contre une multitude d'ennemis qui ſe poſtent ſur tous les angles de la contreſcarpe, comme c'eſt le droit du jeu, les voyant de revers, doivent faire joüer leurs fourneaux ou fougaſſes, & leurs caiſſons, après avoir fait une décharge à bout touchant, & ils ſe retirent pour laiſſer la liberté d'agir au feu des remparts, qui doivent avoir dans une pareille occaſion de petites piéces de canon aiſées à remuer, avec leſquelles on fait un feu continuel pendant l'attaque. Ce feu joint à celui des autres endroits éclaircit beaucoup les aſſiégeans. Après qu'ils l'auront eſſuyé un tems conſidérable, le Gouverneur peut tenter de faire une ſortie pour tâcher de chaſſer les ennemis des logemens qu'ils n'auront encore qu'ébauchés, & de les combler. Si cette tentative réüſſit, les troupes ſe remettent derriere les paliſſades, & s'y doivent ſoutenir juſqu'à ce que les ennemis les en délogent encore, afin de tenir bon le plus qu'elles pourront, ne devant jamais ſe laſſer de les incommoder.

Mais comme l'on doit ſuppoſer en même-tems qu'ils rétabliront à la fin leurs logemens, après en avoir été repouſſés pluſieurs fois, & qu'ils s'y ſou-

tiendront, les assiégés de leur côté feront la même chose dans les endroits du Chemin-couvert qui ne sont pas occupés par les ennemis, & dans tous les petits postes, traverses, & places d'armes. Ils se pourront poster sur ceux des assiégeans, soit pour les inquiéter, ou pour en renverser une partie, & les obliger par cette manœuvre à les venir attaquer, & a prende pied à pied tous ces logemens qui les incommodent; ce qui ne sçauroit manquer d'alonger considérablement le siége, & de faire perdre beaucoup de monde aux assiégeans. Cependant lorsqu'ils s'en sont rendus les maîtres à force d'attaques & de monde, il ne reste plus aux assiégés d'autre ressource que celle de faire sauter la contrescarpe avec les palissades, & les logemens qui seront dessus; & cela par le moyen de la gallerie parallele au revêtement du fossé, s'il y en a une.

On peut encore faire une nouvelle chicanne en se logeant sur les décombres qu'auront fait les fourneaux, par le moyen de certaines palissades dont on doit avoir fait provision, attachées de quatre en quatre, ou de six en six, avec des arcboutans en dedans pour aider à les soutenir. C'est ce qui se pratiqua au siége de Candie.

Chacune de ces paliſſades doit avoir quatre crampons & quatre crochets, afin de pouvoir les attacher les unes avec les autres, à meſure qu'on les poſe. On peut en moins d'un quart-d'heure en poſer une centaine, pourvû qu'on s'entende bien.

De la défenſe du Foßé.

CEs logemens étant pris & repris pluſieurs fois, demeurent à la fin aux aſſiégeans, & il eſt à ſuppoſer qu'ils s'y fortifient, & qu'ils y établiſſent des batteries pour ruiner les ouvrages qui leur ſont oppoſés : pour lors un Gouverneur ſe réduit à s'oppoſer à la deſcente du foſſé & à ſon paſſage. S'il eſt plein d'eau on peut ſe ſervir pendant la nuit de quelques batteaux armés pour faire un grand feu dans les endroits où les ennemis font les deſcentes. On peut même mettre ſur ces bateaux quelques petites piéces de canon toutes montées ſur des affuts marins, pour tirer ſur ceux qui jettent des faſcines dans le foſſé afin de le combler ; ces ſoldats étant d'ordinaire armés contre le mouſquet.

Les piéces de canon qu'on aura con-

ſervées dans les flancs ſeront très-utiles pour la défenſé du foſſé rempli d'eau ; car les ennemis étant obligés de faire des ponts de faſcines, avec des épaulemens pour ſe couvrir de ce flanc, ces travaux ſeroient bien inquiétés. Si les écluſes retiennent une grande quantité d'eau, on n'en doit laiſſer qu'une partie dans le foſſé ; & lorſque l'on voit que le pont de faſcines ſera avancé, on pourra lâcher les ecluſes, qui rendant de l'eau avec abondance, feront ſoulever les faſcines, & entraîneront, ou renverſeront le pont.

On ſe ſert de feux d'artifice, de bombes, & de grenades, pour ruiner ou brûler les ponts & les galleries autant qu'on peut ; mais quand les ennemis ſont en état d'attacher le Mineur, & que leurs logemens ſont faits, on peut hazarder un bon Sergent, avec quelques Grenadiers bien déterminés & armés à l'épreuve du mouſquet, pour tâcher d'égorger les Mineurs, ou du moins pour leur faire abondonner leur travail par le moyen des grenades qu'ils jettent dans leurs logemens, en cas qu'ils ne puiſſent les tuer, ou les enlever. De telles entrepriſes dans un foſſé plein d'eau ne ſe pouvant faire qu'avec de petits bateaux, on pourroit faire me-

ner par des gens détachés un petit brûlot, pour mettre le feu au pont des ennemis, s'il y avoit apparence que cela fût pratiquable. On peut encore avoir recours à des bombes, que l'on attache au bout d'une chaîne de fer assez longue, pour les faire descendre sur les logemens des Mineurs, & dont les fusées fussent chargées, & ajustées de maniere, qu'elles fissent leur effet à point nommé, en tombant sur les logemens, pour que les Mineurs n'ayent pas le tems de se sauver, & qu'ils se trouvent écrasés sous les ruines de leurs logemens. Cela se peut pratiquer à la défense de tous les dehors, comme à celle des bastions. On ne sauroit trop s'attacher à retarder le travail des Mineurs, parce qu'il n'y a que les fourneaux qui puissent ouvrir une place revêtue; la voye du canon pour faire une bréche pratiquable, étant bien longue & bien incertaine. Voilà les chicannes que l'on peut mettre en usage pour ce qui regarde les fossés remplis d'eau, & qui peuvent se pratiquer, de même pour les fossés des ouvrages détachés, & pour ceux des demi-lunes.

A l'égard de la défense d'un fossé sec, la premiere attention qu'on doit avoir est de ne pas laisser surprendre les bré-

ches des deux bastions, parce que l'ennemi peut feindre de n'en vouloir qu'à la descente du fossé, tandis qu'il se prépare à emporter les bastions. C'est dans ce dessein qu'il n'oublie rien pour rendre les bréches praticables. Le Gouverneur prévient cette surprise en s'opposant à la descente du fossé, par le feu des traverses qu'il y a fait pratiquer, ou par celui des tenailles ou fausses brayes, s'il y en a. S'il n'y en a pas, on fait de bons logemens vers les flancs des bastions, si enfoncez, que les ennemis, qui dans ce tems-là sont logez sur le bord du fossé, ne les puissent voir. On y peut mettre de petites piéces de canon, qui jointes à celui qui doit être caché derriere l'orillon, & qu'il est facile de conserver, donneront bien de la peine aux assiégés au passage du fossé, & pourront empêcher les Mineurs de s'attacher, tant que ces logemens subsisteront. C'est pourquoi on les doit défendre jusqu'à l'extrémité, parce que lorsque les assiégeans s'en seront rendus maîtres, ou les auront détruits, ils seront sûrs du passage du fossé, & libres d'attacher le Mineur aux bastions. Mais comme les assiégés ont le même avantage pour soutenir ces retranchemens que leurs ennemis, pour le

le coup de main, parce qu'ils ne sauroient les attaquer que par un front égal à la largeur du fossé, & que les assiégés pouvant être secourus à tout moment de tout ce qui leur est nécessaire, par la fausse porte, qu'il faut avoir derriere l'orillon, c'est l'endroit d'une place où les assiégés peuvent, & doivent faire le plus de résistance. Ces logemens peuvent encore être contreminés comme les autres, en mettant des caissons enterrés devant, ausquels on mettra le feu, comme à la contrescarpe. Si les assiégeans pour les emporter plus facilement, jettent un gros corps de troupes dans le fossé, les fourneaux, fougasses, ou caissons qu'on y peut pratiquer, joüant à propos, & étant soutenus par les feux d'enhaut, soit d'artifice, ou de sacs de poudre déliés, de bombes, de grenades, de la mousqueterie du bastion opposé, & des logemens, tout cela ne peut que produire un étrange désordre, & une grosse perte aux assiégeans.

On peut se servir encore d'autres moyens pour inquiéter les ennemis dans le travail qu'ils font pour la descente du fossé; c'est d'envoyer la nuit des détachemens de cinq ou six hommes pour écouter aux endroits où les assiégeans travaillent à percer le révêtement du fossé; & lorsque

que ces petites détachemens s'appercevront qu'ils auront fait un trou, ils feront une décharge dedans, & se retireront à côté pour recharger. Comme ils ne courreront aucun risque, ils peuvent recommencer la même manœuvre jusqu'à ce que les assiégeans ayent un poste dans le fossé.

On peut faire encore dans un fossé sec des traverses & des logemens, ou autrement caponieres, qui sont des ouvrages qu'on fait dans la terre, ou proprement un fossé couvert de piéces de bois & de planches, sur lesquelles on jette de la terre. Dans ces ouvrages on met des Mousquetaires, qui tirent par des créneaux faits de maniere que l'on a de la peine à connoître les lieux d'où sort le feu. On le défend par des coffres, par des coups de main, par le moyen de l'Artillerie qu'on met dans les flancs bas, par des mines ou fougasses; & ces chicannes se doivent mettre en usage dans les défenses des fossez des ouvrages couronnez, à cornes, & demi-lunes; ce que je marque, afin de ne point retomber dans les redites, parce que l'attaque de ces ouvrages détachez doit être la même de celle du corps de la place; & consequemment la défense doit être semblable.

Si

Si les assiégez ont conservé quelques fourneaux sous le chemin couvert, aux endroits où les assiégeans auront établi leurs batteries pour battre en bréche, ce qui est absolument nécessaire, & se peut faire, à moins que les ennemis ne les ayent découverts, comme il est de leur intérêt de le faire, il sera tems de les faire sauter ; & c'est la derniere ressource des assiégez pour causer du dommage aux ennemis sur le chemin couvert.

Les assiégeans font ordinairement sauter le revêtement du fossé par trois ou quatre endroits, comme je l'ai marqué dans l'article des attaques, afin de pouvoir faire sortir beaucoup de troupes de front ; & ils s'emparent à la fin, malgré la résistance que les assiégez peuvent faire, de tous les logemens, & de toutes les chicannes du fossé, parce qu'on doit enfin céder à la force & à la multitude. C'est pour lors qu'ils se mettent en état d'attacher le mineur aux ouvrages dont ils sont obligez de se rendre maîtres, avant que d'attaquer le corps de la place. Je suppose que les ennemis se seront emparez des ouvrages couronnez, ou à cornes, s'il y en a du côté de l'attaque, & qu'ils auront fait pour y parvenir, les dispositions dont je

viens de parler : ils doivent alors prendre leurs mesures pour l'attaque de la demi-lune qui couvre la courtine, entre les deux bastions du front attaqué. Les assiégez disputent, autant qu'ils peuvent, le passage du fossé ; & en même-tems ils travaillent à contreminer la demi-lune, afin de tâcher de découvrir les mineurs des ennemis, & de faire ensorte d'aller au-devant d'eux pour évanter leurs mines. Ceux qui sont chargez de cet ouvrage, doivent cesser leur travail lorsqu'il les entendent venir, avant qu'ils ayent achevé leurs mines, & peuvent les attendre pour les tuer. Lorsqu'on voit que le mineur commence son trou dans un fossé sec, on y peut faire jetter quelques sacs de poudre, y faire rouler des grenades & des bombes, & y jetter du bois gaudronné & tout allumé, pour y mettre le feu ; & y en jetter beaucoup, afin que la fumée & le feu empêchent le mineur de travailler.

De la défence de la Demi-Lune.

C'Est pour la défence de la Demi-Lune & de son fossé, qu'un Gouverneneur doit rassembler tout le feu qui peut voir cet ouvrage. Si le fossé est plein d'eau, il interrompt la construction du pont que les ennemis y font, par un feu continuel de mousqueterie, de grenades, d'artifice, de bombes & de canon tiré à cartouche, placé dans les faces des bastions, des tenailles ou fausse braye, s'il y en a, qui voyent ce fossé.

Mais comme malgré ces chicannes qui ne servent qu'à gagner du tems, il est bien difficile d'empêcher à la fin les Mineurs de faire joüer leurs mines, & qu'ensuite les assiégeans ne se logent sur le haut de l'angle de la Demi-Lune, ou sur les débris de l'effet de la mine, un Gouverneur qui veut se défendre pied à pied, a pris la précaution de pratiquer un retranchement à la gorge de cette Demi-Lune; & lorsqu'enfin l'ennemi debouche de ses tranchées pour donner l'assaut à la bréche, on fait rouler dans

le

le moment plusieurs bombes, dont les fusées sont racourcies de la moitié, afin qu'elles crévent plûtôt ; & en même tems ont fait un gros feu de tous les endroits du corps de la place, qui découvrent la bréche. Si malgré cette résistance l'ennemi s'opiniâtre dans cette attaque, les assiégez se présentent alors aux deux faces des bastions qui défendent la Demi-Lune, pour faire dessus un feu continuel. On se sert des piéces de canon qu'on a pris la précaution de mettre dans les flancs des bastions. On les tire à cartouche, & dans le haut de la bréche de la Demi-Lune, lorsque le terrain le permet. Si malgré ce feu violent les ennemis continuent leurs attaques, on met alors le feu aux fourneaux préparez sous ce terrain, & l'on place avec beaucoup de diligence des chevaux de Frise sur tout le front de la bréche. Les assiégez se placent derriere ; & après avoir fait une décharge de leurs armes, ils prennent des faux à revers, des crocs, des pertuisannes, pendant que d'autres troupes se jettent dans le reste des faces de cet ouvrage, pour faire feu sur celles qui remplissent la bréche, où l'on peut opposer un plus grand front de troupes que l'ennemi

mi n'en ſauroit préſenter. Pour lors les troupes de la Demi-Lune protégées par ce feu ſupérieur, peuvent renverſer par des coups de main celles qui ſe préſentent pour y pénétrer, & les forcer à ſe jetter en déſordre dans les tranchées. Mais ſi malgré tous ces efforts, les ennemis, à force de monde, obligent les aſſiégez d'abandonner la Demi-Lune, & de ſe retirer dans le réduit qu'ils auront pratiqué à la gorge, le Gouverneur doit faire tout ſon poſſible pour les en chaſſer, avant qu'ils y ſoient établis par aucun logement. C'eſt pour cet effet qu'il doit tenir quelques détachemens de troupes choiſies à portée de faire cette expédition dans le même moment que la Demi-Lune ſera emportée; & dès que celles qui étoient chargées de la défendre en auront été chaſſées; c'eſt le moment d'y réuſſir, plûtôt que d'attendre plus long-tems, parce qu'on trouve ordinairement les ennemis qui y ſont entrez en déſordre. Mais après qu'on l'a défendue pied à pied, & qu'on a fait tous ſes efforts pour la conſerver, ſi l'on eſt enfin obligé abſolument de l'abandonner, il ne faut pas manquer de la faire ſauter par les fourneaux que l'on a dû pratiquer,

&

& qui doivent toûjours être chargez, & prêts pour cet effet. Il ne faut pas cesser de faire un grand feu de canon & de mousqueterie du rempart de la place qui protege la Demi-Lune, parce que les ennemis ne pouvant être couverts par aucun logement, y feront une perte considérable avant que d'y être établis.

Les Mineurs ne doivent mettre le feu aux fourneaux qu'à mesure que les ennemis occupent le terrain de cette Demi-Lune, qui sera tellement bouleversée, & battue du feu des bastions, de la courtine, des tenailles, ou fausse-braye, s'il y en a, qu'il sera impossible à l'ennemi de découvrir où seront établies les communications qui la défendent; & il est important de les soutenir, pour empêcher que les assiégeans ne les embarassent par leurs travaux, & n'y surprennent les troupes.

Souvent il y a des réduits construits dans les Demi-Lunes, qui sont revêtus, & où il y a un fossé, principalement dans celles qui couvrent les portes des places. S'il n'y en a point, on y pratique un retranchement. On doit défendre l'un ou l'autre le plus que l'on peut, parce que tant que les assiégez en seront les maîtres, les ennemis ne

pourront

pourront faire de batteries dessus, pour battre en bréche la partie de la courtine que la Demi-Lune couvre, ce qui prolongéra le siége, & fera perdre plus de monde aux assiégeans.

De la défense des Contre-Gardes, ou du corps de la place.

SI les bastions de la place sont enveloppés de Contre-Gardes, comme à Landau, & au Neuf Brisach, qui couvrent des tours bastionnées, & comme M. le Duc de Savoie en avoit fait faire à la citadelle de Turin, devant les véritables bastions & les demi-lunes, ce qui est une excellente fortification; puisqu'elle donne moyen de soûtenir un assaut pareil à celui qu'on soutiendroit au corps de la place, & sans courir risque qu'elle soit emportée. Si donc un Gouverneur a l'avantage d'en avoir à la place qu'il défend, les assiégeans seront obligez de les attaquer avec les mêmes mesures qu'on attaque le corps de la place; c'est-à-dire, de faire la descente du fossé, de le combler & d'essuyer toutes les chicannes dont j'ai parlé, pour s'en rendre maîtres; de commen-

cer

cer par y faire bréche avec le canon ; d'y attacher le mineur pour rendre la bréche plus praticable ; d'y donner ensuite un assaut ; de s'y retrancher, s'ils réussissent ; d'y faire monter du canon, & d'y établir des batteries pour battre en bréche les bastions, ou les tours bastionnées de la place. Tout cela est une affaire difficile pour les assiégeans, & leur cause une grande perte avant qu'ils en soient venus à bout ; & fait comprendre combien l'on doit estimer une pareille fortification, pourvû qu'on se soit précautionné pour se mettre en état de la bien disputer ; c'est-à-dire, que la garnison soit encore assez forte pour le faire : car nous avons vû pendant cette guerre des Gouverneurs de places, employer tant de chicannes pour défendre leurs dehors & leur chemin-couvert, faire un si grand nombre de sorties pour se les conserver long-tems, & affoiblir si fort leurs garnisons, qu'ils ne se sont plus trouvez en état de soutenir leurs Contre-gardes : d'autres au contraire faire bien moins d'éforts pour défendre leurs dehors, afin de pouvoir les soutenir avec beaucoup d'opiniâtreté. Les avis sont partagez sur l'une ou l'autre conduite, que deux Officiers Généraux ont tenue dans la défense d'une

place de réputation en Allemagne. Il ne ſeroit pas prudent de décider lequel des deux partis il convient de prendre dans une pareille occaſion. Je me contenterai de marquer qu'il ſeroit à propos de ménager la garniſon d'une place, de maniere qu'on pût bien défendre ſes dehors, & ſe trouver en état de bien diſputer des ouvrages auſſi conſidérables que ſont les Contre-Gardes. Un Gouverneur peut y réuſſir en ne faiſant des ſorties que bien à propos, en défendant ſes dehors pied à pied par des chicannes, comme traverſes, retranchemens, fougaſſes, caiſſons, & les autres moyens dont j'ai parlé auparavant.

Landau defendu en 1702. par M. de Mélac: & par M. de Laubanie en 1704.

Si un Gouverneur a aſſez de troupes pour défendre les Contre-gardes de ſa place, il obſervera les mêmes meſures pour le faire, qu'on trouvera ci-après, pour ſoûtenir l'aſſaut des baſtions; & que je ne marque point ici, pour ne pas tomber dans des répetitions inutiles. J'ajoûterai ſeulement un moyen dont on pourroit ſe ſervir dans ces occaſions.

Ces ſortes de fortifications ſont ordinairement accompagnées, comme à Landau & au Neuf Briſach, de tenailles qui couvrent la courtine, & qui ſont entre les deux baſtions, devant leſquels ſont les demi-lunes. Dans le moment

que

que les aſſiégeans ſe diſpoſent à attaquer les Contre-gardes, il faudroit mettre dans les tenailles du front attaqué, autant de Grenadiers qu'elles pourroient en contenir, ſans confuſion, afin que par le moyen d'une communication que l'on pratiqueroit quelque tems auparavant, de cette tenaille à la Contre-garde, ou aux deux ſi elles ſont attaquées en même tems, comme cela ſe pratique d'ordinaire, les aſſiégeans y étant entrés, & travaillant à s'y établir, on prît ce tems, qu'ils ſont dans une eſpéce de confuſion, comme ils ne peuvent manquer d'y être, pour faire ſortir par la droite & par la gauche ces Grenadiers, qui entrent par les communications dont je viens de parler, par les côtés des Contre-gardes, & en ſurprenant les ennemis, ils les prennent par les flancs, & ne manquent pas de les ébranler. Alors ſoutenus par des troupes qu'on fait ſortir en même tems des baſtions ou des tours baſtionnées, il eſt preſque certain qu'ils viendront à bout de chaſſer ceux qui ſeront dans les Contre-gardes, & qu'ils donneront bien de la beſogne aux aſſiégéans. Mais lorſqu'après ce moyen, ou d'autres qu'on aura employés, on eſt obligé abſolument de les abandonner, on ſe ſervira de la derniere reſſource,

qui

qui est d'avoir dans ces Contre-gardes des fourneaux prêts & chargés, afin de les faire sauter. Mais il faut faire en sorte, si cela se peut, d'en conserver quelques-uns, pour les faire jouer, lorsque les assiégeans auront établi dessus des batteries pour battre en bréche le corps de la place; ce qui pourra se faire lorsqu'il n'y aura pas d'eau dans le fossé. On doit dérober, autant que l'on pourra aux ennemis, la connoissance de l'endroit où ils sont placés, aussi-bien que les saucissons, parce que les assiégeans ne manquent pas d'interroger les prisonniers qu'ils font dans l'attaque d'un ouvrage, pour tâcher de découvrir les fourneaux. Il y a encore une autre attention à avoir, c'est de ne faire les communications de la tenaille aux contre-gardes, que lorsque les assiégeans seront prêts de les attaquer, parce qu'autrement elles seroient vûes des ennemis, qui les détruiroient à coups de canon. Ce qui leur pourroit donner quelque connoissance du dessein, & leur faire prendre des mesures pour en empêcher l'éxécution.

Les assiégés qui n'ont plus que le corps de la place à défendre, se servent de toutes les chicannes qu'ils peuvent mettre en usage pour incommoder les ennemis

mis dans le fossé, comme celle de jetter des bombes du haut de leurs murailles, & d'en porter où l'on veut, dans une auge faite de trois planches clouées ensemble, qu'on peut conduire où l'on souhaite par le moyen d'un bâton qui y est attaché pour la hausser ou baisser.

Il seroit à souhaiter qu'il y eût dans une place assiégée des galleries le long des faces des bastions, sur tout quand elles peuvent être vûës jusqu'au pied par le canon des assiégeans, qui est en batterie sur le fossé, parce qu'on pourroit crever en très-peu de coups la gallerie, qui se trouvant comblée de debris, deviendroit inutile aux assiégés. On pratique d'ordinaire pour y descendre, trois petits escaliers en escargot, qui ont leur entrée sous le parapet; & c'est par le moyen d'une pareille gallerie qu'on peut beaucoup inquiéter les Mineurs des assiégeans, interrompre leurs travaux, & les contraindre à employer du tems à mettre leurs mines en état de faire leur effet.

On peut racommoder pendant la nuit quelques endroits du flanc, ou de la face du bastion qui puissent voir le logement du Mineur, afin de mettre une piéce de canon sur un affût marin, qui le renverse, après qu'on aura jetté

aux

aux environs de ce logement quantité de feux d'artifice, pour donner la facilité aux canoniers de pointer leurs piéces dans cet endroit.

On peut encore pratiquer des trous dans l'épaisseur de la muraille du flanc du bastion, opposé à celui qu'on attaque, les élargissant par le dedans, assez pour pouvoir contenir un homme à son aise, & les réduisant presqu'à rien au dehors, afin qu'il ne soit pas apperçû, & qu'il puisse voir tout ce que les ennemis feront dans le fossé. Il faudra bien se garder de tirer de ces trous, parce qu'on les rendroit bien-tôt inutiles avec du canon. Pour éviter cet inconvénient, on y met un homme intelligent, sans armes, pour remarquer tous les mouvemens des ennemis, & sur tout pour connoître le tems qu'ils chargent leurs fourneaux, ce qui se peut discerner aisément par la quantité de soldats qu'on voit porter, les uns des sacs à terre remplis de poudre, & les autres du bois pour étançonner les fourneaux. C'est dans ce tems-là qu'on ne doit point épargner les feux d'artifice, les bombes, ni les grenades; & qu'on doit mettre, s'il se peut, tout le fossé de ce côté-là en flamme; ce qui doit produire un grand desordre parmi les assiégeans. Par

le moyen de ces trous, on verra encôre quand les Mineurs se retireront pour faire sauter leurs fourneaux, ce qui donnera le tems aux assiégez de se retirer de leur côté, & de se défendre, quand on les voudra attaquer. Après avoir donné ces remarques pour faire connoître de quelle maniere les assiégez se servent des feux d'enhaut, il est à propos de faire voir les moyens qu'on met en usage pour défendre la gallerie derriere l'épaisseur de la muraille, s'il y en a.

Précautions contre les Mines.

LE plus expédient est, au lieu d'attendre les Mineurs des assiégeans, d'aller à leur rencontre; & lorsqu'il n'y aura plus que deux ou trois pierres pour percer la muraille, on doit se hâter, pour les prévenir, afin de pouvoir les tuer à coups de pistolet, les chasser, ou les obliger de recommencer; au lieu que les attendant, & faisant une ou deux fougasses, dans la moitié ou les deux tiers de l'épaisseur de la muraille, elles créveront à coup sûr la gallerie, & étoufferont ceux qui seront dedans. Les assiégeans ne manqueront pas de revenir

à

à ce trou pour y jetter des bombes & des grenades, & chaſſer ceux qui ſont dans la gallerie: cela doit avoir été prévû par les aſſiégez, qui pour ſe ſoûtenir, feront des épaulemens qui traverſeront la gallerie, afin de ſe mettre derriere, pour éviter les éclats des bombes & des grenades. Mais comme ils ne ſçauroient réſiſter long-tems contre la fumée qui les étoufe à la fin, malgré le vinaigre qu'ils prennent de tems en tems, ils doivent avoir recours à leurs ſoupiraux qui aboutiſſent au haut du parapet, & doivent être couverts de madriers, afin d'empêcher que les débris du canon ne les empliſſent. L'on jettera pas ces ſoupiraux du gaudron, de la poudre, & force grenades; & enfin tout ce qui peut remplir la gallerie de feu, & de fumée, & empêcher les ennemis de s'y ſoutenir, quand les Mineurs de la place en feront ſortis.

S'il n'y a point de gallerie, on employe d'autres moyens pour découvrir les endroits où les Mineurs des ennemis travaillent. Lorſque les baſtions ſont creux, on les rencontre aiſément; mais quand ils ſont pleins, on les peut découvrir en voyant de la lumiere, ou en entendant du bruit par des trous qu'on fait dans la terre deſſus, deſſous, & aux cô-

 tés,

tés, avec des tarrieres, & de long forets d'acier, dans lesquels on passe ensuite des cannes creuses pour mieux entendre. On peut y mettre encore aux endroits suspects une aiguille frotée d'Aimant; ou bien on place des tambours d'espace en espace sur tout le terrain des deux bastions attaquez, sur lesquels on met plusieurs petits pois secs, des dez, ou des petites boulles de liége enfilées dans des crins de cheval; & si le frémissement que le travail du mineur excite dans la terre, fait remuer ces petits corps, ou même la corde du tambour, on juge du lieu où l'on travaille à la mine, & l'on fait des puits, ou des contremines pour découvrir le rameau des Mineurs, qu'on fait périr par des feux d'artifice, de la poudre ou des grenades, ou bien on rend leurs mines inutiles en y jettant de l'eau.

De la defense de la Bréche.

CEpendant malgré toutes les précautions que je viens de dire, qui ne tendent qu'à gagner du tems, en prolongeant la défense, & qu'on met encore plus volontiers en usage, lorsqu'on

qu'on attend des ſecours, il eſt bien difficile d'empêcher l'ennemi de ſe mettre en état de faire des mines pour rendre praticables les bréches qu'il aura faites avec le canon. Que fera donc le Gouverneur d'une place? Il prend toutes les meſures convenables pour la bien défendre. Il doit, pour le pouvoir riſquer, avoir un ou deux retranchemens ſur les baſtions attaquez, ou au moins un à la gorge; autrement il ne ſeroit pas prudent de le faire. Il prend des précautions pour qu'on ne puiſſe reconnoître l'état de ſa bréche: Il la fait réparer pendant la nuit avec de la terre & des paliſſades) il la fait nétoyer en ôtant les décombres, & les fait porter ailleurs; il la fait eſcarper; pratique quelques fougaſſes; fait mettre des chevaux de Friſe, des chauſſes-trapes, & des planches remplies de clouds, qu'on enterre, & les fait remplir de matieres combuſtibles, pour les allumer lorſqu'il ſera tems. A l'égard des retranchemens, il les fait aſſez éloignez de la mine de l'ennemi, pour n'en être pas enlevez, & ne les fait pas faire ſi hauts, qu'ils puiſſent être ruinez par le canon qui bat les premieres défenſes, ou mettre l'ennemi à couvert; ni ſi bas auſſi qu'ils ſoient commandez par la premiere bréche. Il fait

enſorte qu'ils ſoient bien flanquez, & qu'ils battent le lieu qu'on abandonne. Il diſpoſe des feux de canon à la bréche, & de mouſqueterie dans les flancs oppoſez aux bréches. On a grand ſoin d'éclairer pendant la nuit par des feux d'artifices les foſſez & les bréches, étant néceſſaire d'être inſtruit à tout moment de ce que les ennemis peuvent faire. Si le foſſé eſt plein d'eau, on jette pendant la nuit des crocs, ou des ancres ſur les ponts de faſcines des aſſiégeans, qui ſont attachez à des cordages, & que l'on tire avec des cabeſtans ou à force d'hommes, qu'on place pour cette manœuvre dans les flancs des baſtions, de la courtine, ou de la tenaille.

On peut encore enterrer pluſieurs petites piéces de canon chargées à cartouche, & pointées de haut en bas, de maniere qu'elles puiſſent battre toute la ſurface du terrain. On en place d'autres dans les retranchemens & les traverſes, qui défendent tout le front des bréches. On met le reſte du canon partie ſur des affûts, & ſur des piéces de bois aux endroits où il n'empêche pas les troupes d'agir; & il doit être pointé ſur les bréches & ſur le terrain où les ennemis ſont obligez de ſe découvrir. On diſpoſe enſuite les troupes pour la défen-

ſe

se de la bréche, lorsqu'on voit que les assiégeans seront prêts de faire joüer leurs mines. On en peut faire trois corps séparez: on en poste un vis-à-vis de la bréche, & les deux autres à droite & à gauche: mais on les fait tenir un peu éloignez, afin que les ruines ne puissent pas les incommoder. On tient tout prêts les soldats qui doivent se porter sur la bréche. Ce sont des Cuirassiers armez de pertuisanes, & de faux emmenchées à revers. Si-tôt que les mines auront fait leur effet, ils y marchent, parce que c'est le tems que les assiégeans prennent pour donner l'assaut. D'autres doivent être destinez à y jetter des grenades, de pots à feu, des caques ou sacs déliez & pleins de poudre, ausquels les grenades & les bombes mettent le feu; & l'on doit disposer ces choses de maniere qu'on s'en puisse servir sans confusion & sans embarras. Il faut aussi avoir tout prêts des chevaux de Frise armez, pour les faire rouler au bas de la bréche, afin d'en rendre l'accès plus difficile. Ces gens armez ne doivent se présenter sur la bréche, que lorsque les ennemis seront à portée de la pertuisane, afin de n'être pas exposez au feu du canon des assiégeans, ni à celui de quel-

que mine qui n'aura pas fait son effet en même tems que les premieres.

Si on a conservé quelques piéces de canon dans le flanc opposé, ou qu'on en ait pû établir d'autres, on les tiendra chargées à cartouche, afin que pendant l'action elles puissent tirer fréquemment sur les assiégeans, lorsqu'ils se présenteront pour monter à la bréche. On pourra aussi y placer des Mousquetaires. Quoique dans ces occasions les assiegeans fassent un feu violent de toutes les tranchées, il ne faut pas que les assiégez prennent le change, en tournant leur feu dessus; mais ils doivent s'attacher uniquement aux troupes qui attaquent les bréches. On fait porter les armes & les munitions nécessaires pour cette défense, & on les distribue avec ordre, dans les endroits où les troupes sont postées. Il est bon de placer devant tout le front des retranchements, un rang de palissades qui arrêtent tous les premiers coups de main; & l'on y pratique des barrieres, pour le passage des troupes qui doivent se poster sur le haut des bréches, pour les défendre. On fait charger à propos les fourneaux qu'on aura fait pratiquer sous le terrain jusqu'au pied des bréches, afin de renverser les endroits

où

où les assiégeans voudront s'établir, lorsqu'ils en seront maîtres

C'est dans cette disposition que le Gouverneur d'une place doit attendre l'ennemi lui-même ; & c'est la seule occasion dans un siége où il doit combattre en personne, & où il doit emploier la valeur de tout ce qui lui reste de meilleur dans sa place, pour empêcher que les ennemis ne l'emportent.

Il est bien difficile, lorsque ces dispositions seront bien faites, & sans confusion, & que ces moyens seront employés bien à propos que les assiégeans ne soient repoussez, quelques troupes qu'ils ayent employées à cette attaque ; & qu'ils ne fassent une perte si grande, & si considérable, qu'ils soient obligez de se retirer, & qu'enfin ils ne se rebutent ; & souvent à un tel point, qu'ils prennent le parti d'abandonner une pareille entreprise, comme on l'a quelquefois vû arriver. Bien que ces exemples soient rares, un Gouverneur doit toûjours espérer ce qui arrive quelquefois, & faire tous ces efforts pour y parvenir, afin de s'immortaliser par une action glorieuse.

Mais si ces premieres défenses ne peuvent lui procurer un succès si heureux, elles peuvent au moins ralentir l'impé-

tuosité des ennemis, & lui donner le tems de réparer ses bréches avec des tonneaux, des barils, des palissades, & d'autres matériaux qui y sont propres. Mais il ne doit pas perdre un moment, car comme c'est dans de pareilles extrémitez qu'un homme de cœur doit se signaler, il n'oublie rien de tout ce qui est praticable, pour empêcher que l'ennemi n'emporte sa place d'assaut, ou même qu'il s'établisse par aucun logement sur les ruines de ses bastions.

Enfin, lorsque les assiégeans ont vaincu tous les obstacles qu'on leur a opposés par toutes ces défenses, ils en viennent aux mains avec les troupes qui défendent la bréche. Le Gouverneur doit soutenir ce combat avec beaucoup de fermeté & d'opiniâtreté, & jusqu'à telle extrémité qu'il ne lui reste aucune ressource, que celle de se retirer avec ce qu'il a conservé de monde, dans le retranchement, qui sera fait de maniere, qu'il y puisse encore soutenir un assaut, s'il a assez de monde; à moins qu'il n'en soit empêché par la considération qu'il a pour les habitans de la place, afin de leur épargner les suites fâcheuses qui leur arrivent, lorsqu'une place est emportée d'assaut, ou que par les ordres qu'il a reçûs de la Cour, il ne soit

obligé

obligé de ſauver les troupes qui lui reſtent, & qui ont ſouvent expoſé leur vie, comme il arrive dans le cours d'un long ſiége. Mais ſi de pareilles raiſons ne le retiennent il peut hazarder une action derriere ce retranchement; & après y avoir fait les derniers efforts, ſe retirer avec ce qui lui reſtera de troupes dans un réduit, qu'il pourroit avoir diſpoſé dès le commencement du ſiége, & y faire ſa Capitulation. C'eſt alors, pour peu qu'il l'obtienne raiſonnable; ce qu'il peut eſpérer, ſi l'ennemi qui l'attaque eſt généreux & touché de ſa valeur; c'eſt, dis-je, alors qu'il n'auroit plus rien à ajoûter à ſa gloire, & mériteroit ces éloges ſi légitimes qu'on donne à la valeur.

De la Défenſe par le moyen d'un foſſé que l'on remplit de feu derriere la bréche.

J'Ajoûterai encore aux moyens que je viens d'expoſer, une eſpéce de défenſe qui a réuſſi en quelque endroits, & qu'on pourroit tenter de mettre en pratique, qui eſt de faire un foſſé profond devant tout le front de la bréche, & de

largeur raisonnable, lequel, on remplit de grosses piéces de bois, en y mettant des choses combustibles, afin d'y pouvoir mettre le feu aisément lorsqu'on le trouvera à propos. On fait pour cet effet auprès du fossé un grand amas de bois, afin qu'on soit continuellement en état d'entretenir le feu, si-tôt qu'on l'y aura mis; ce qui se doit faire dès le moment que l'on aura pris le parti d'abandonner la bréche. Dès que les ennemis seront montés dessus, ils trouvent un obstacle invincible qui les arrête si absolument, qu'ils sont contrains de se retirer, ou de recommencer une autre attaque, pourvû qu'il y ait dans la ville assez de bois pour entretenir ce feu; ce qui ne sera pas difficile, parce que dans une semblable occasion on ne fait point de difficulté de démolir plusieurs maisons pour se servir des bois de charpente; & lorsque ce n'est qu'une Citadelle, on ne doit point balancer à se servir des bois de charpente des casernes, lesquelles même sont presque inutiles pendant le siége, à cause de la grande quantité de bombes qu'on y jette. On ne doit point envisager ce qu'il en couteroit pour les rebâtir, puisqu'on s'en trouveroit bien dédommagé, si par un pareil moyen, on conservoit une place, qui par sa situation

peut

peut être d'une grande conséquence. Mais afin de pouvoir pratiquer un pareil fossé, il faut que les bastions soient pleins, & n'y travailler que sur la fin du siége, afinque les ennemis n'en soient pas avertis par desprisonniers ou des espions; parce qu'ils pourroient prendre des mesures pour rendre ce stratagême inutile, en s'attachant à faire des bréches à la courtine du front attaqué, son rempart n'ayant pas assez de capacité pour y pratiquer la même chose. L'on doit outre cela faire un retranchement derriere le fossé enflammé, & sur les flancs, afin d'y pouvoir poster de l'Infanterie, qui feroit un feu continuel sur ceux qui entreroient dans le bastion, ou qui voudroient tenter d'éteindre le feu du fossé, & avoir des gens cachés qui jettent continuellement du bois. On y doit mettre aussi quelques petites piéces de canon pour le défendre. Et si les toits des maisons qui sont aux environs, sont assez élevés, on y logera autant qu'on pourra des Mousquetaires, pour faire un feu continuel sur le bastion.

Il est ordinaire lorsqu'une Armée nombreuse attaque une place de conséquence, d'y faire deux ou plusieurs attaques pour occuper & fatiguer les assiégés. Ils sont pour lors obligés de gar-

nir également les postes d'Artillerie & de troupes. Mais si un Gouverneur est dans l'incertitude de la fausse ou de la vraye attaque, il défend d'abord l'endroit le moins accessible de la place, en même tems que les autres, jusqu'à ce que l'ennemi en soit rebuté; alors il diminuë avec prudence les troupes de cette attaque pour les poster où elles seront plus utiles. Lorsqu'on voit jour à retarder une des attaques par la défense vive de quelque poste avancé, rien ne met plus-tôt les assiégés en état de connoitre la véritable attaque.

Il arrive souvent que les travaux des deux attaques étant également avancés, les assiégeans peuvent les pousser en même tems, & qu'ils font des efforts des deux cotés, afin de partager les forces de la garnison, & de pénétrer dans quelque endroit : on doit alors disposer les défenses de maniere qu'il y ait suffisamment de troupes dans les postes, & d'autres à portée des attaques pour soutenir l'endroit le plus menacé. Le Gouverneur ne pouvant être par tout, il doit charger ceux qui commandent dans ces postes, de l'avertir de ce qui s'y passe, afin qu'il fasse sur le champ les détachemens nécessaires pour leur défense.

Si l'ennemi change une des attaques, à cau-

à cause de la difficulté qu'il trouve à la pousser, le Commandant porte ses forces & son Artillerie des autres côtés ; mais il seroit dangereux de dégarnir absolument les postes de la premiere attaque, où l'ennemi peut revenir pendant la nuit pour surprendre les assiégés.

Précautions pour la défense d'une Citadelle.

LOrsqu'on défend une ville qui a une Citadelle ou château, ce qui est ordinaire, pour peu qu'une ville soit de quelque importance, on s'y retire après la capitulation, & on observe la même conduite pour la distribution des vivres & des munitions de guerre, qu'on a gardée pour la défense de la ville. Mais on doit prendre des mesures pendant le siége de la ville pour y faire transporter de bonne heure, non seulement tout ce qui sera nécessaire pour sa défense, par rapport à sa grandeur & à ses fortifications ; mais encore afin de ne rien laisser dans la ville qui puisse servir à l'ennemi. Il seroit même à propos que tout y fut transporté cinq ou six jours avant la reddition de la ville, quand même on seroit obligé d'en tirer tout ce qui con-

conviendroit pour le reste du tems qu'on pourroit se soutenir dedans. Ce seroit à la vérité un peu plus de peine & de soins, mais ils ne seroient pas à comparer avec l'avantage qu'on tireroit de cette précaution, & le dommage qu'on receveroit, si on laissoit à l'ennemi quelque chose qui pût lui servir à pousser son entreprise ; outre qu'on ne sauroit avoir trop de munitions, lorsqu'on veut faire une bonne défense. On doit bien prendre garde de ne pas tomber dans l'inconvénient où se sont vûs quelques Commandans de places, lesquels ayant attendu à l'extrémité à faire ces transports dans leur Citadelle, y ont trouvé des oppositions de la part des Bourgeois, qui se voyant à la veille de changer de domination, empêcherent qu'ils ne tirassent de chez eux les vivres dont ils avoient besoin ; les troupes n'étant plus en état de le faire par la force, comme elles auroient pû faire quelques jours auparavant.

Le nombre des troupes étant fort affoibli par la défense de la ville, ce qui en reste doit être bien ménagé, dans la vuë de disputer pied à pied les ouvrages de la Citadelle. Il arrive quelquesfois, comme nous l'avons vû dans cette derniere guerre, qu'on est surpris dans une

place,

place, avant qu'elle soit pourvuë de toutes les munitions nécessaires pour sa défense: ce qui oblige le Gouverneur de tirer une partie de celles de la Citadelle. Il faut prendre soin de cacher aux troupes cette extrémité dont les assiégeans seroient bien-tôt informés par les déserteurs, ou par les prisonniers.

On diminuë le feu de la mousqueterie & du canon, qu'on réserve pour les approches, & pour les actions de main. On garde un bon ordre pour la distribution des munitions, & l'on use d'une grande œconomie pour celles des vivres. Il seroit à souhaiter qu'il y eût un dépôt d'argent assez considérable pour payer les troupes & les travaux : rien n'anime plus le soldat, que lorsqu'il trouve sur le champ sa récompense. Au défaut de l'argent, le Gouverneur en fait faire de sa vaisselle, ou l'on donne des billets de Trésoriers, ou des piéces de cuivre qu'on fait payer comptant après le siége.

Le Gouverneur se voyant à l'extrémité, en donne avis au Général qui commande les troupes de son parti, ou à ses Supérieurs, avec lesquels il doit être convenu de quelques marques secrétes, pour reconnoître les lettres véritables d'avec les fausses. Il assemble

le

le Conseil, y répréſente la néceſſité & l'état de la place; il dreſſe un mémoire des défenſes qu'on a faites, des ſoldats morts, tués ou bleſſés, malades, perdus, & de tout ce qui manque, & le fait ſigner à tous les Officiers, & aux principaux habitans.

De la capitulation d'une Place.

QUand il eſt enfin forcé de ſuccomber & de ſe rendre, il fait la Capitulation de la place la plus avantageuſe qu'il peut, tant pour ſa garniſon, que pour les habitans. Il ne faut pas oublier de bien marquer que la garniſon ſera conduite & ménée vie ſauve, en toute ſûreté à la plus prochaine ville, dont on ſera demeuré d'accord, par le plus court chemin.

Pendant le tems de la Capitulation, il faut bien ſe garder de laiſſer approcher aucunes troupes, ni qui que ce ſoit des bréches ou des portes. On trouvera dans mes Mémoires un exemple qui fait bien connoître combien l'on doit être en garde contre une pareille ſurpriſe. On donne & on reçoit des ôtages pour

pour la ſûreté des conventions qui ſeront arrêtées. Un Gouverneur doit avoir des munitions de guerre & de bouche pour trois jours ; autrement, ſelon les régles de la guerre ; il n'eſt pas reçû à capituler ; & l'on ne peut, ſans contrevenir à la Capitulation, faire une garniſon priſonniere, quand on eſt convenu du contraire.

Le jour & l'heure que la garniſon doit ſortir de la place, lorſque les chariots ou bateaux, dont on eſt convenu, ſont entrez, on y fait charger les malades & les bleſſez en état d'être tranſportez, auſſi-bien que les bagages ; & l'on ſort dans le meilleur ordre que l'on peut, mettant les anciens Régimens à la tête & à la queüe &, les autres au milieu avec les bagages. Si on a de la Cavalerie, on la partage de même en trois, pour la tête, le centre & la queüe. Le Gouverneur marche à la tête du premier bataillon, le Lieutenant de Roi à la queüe de l'Infanterie, le commandant de l'Infanterie, dans le milieu, celui de la Cavalerie à la tête & les Officiers ſuivans, à la queüe & au centre.

On détache des Cavaliers & des pelotons d'Infanterie, pour marcher le long des bagages, aider ceux qui ſont chargez de les eſcorter, à empêcher qu'on

qu'on ne pille rien. L'artillerie accordée par la Capitulation, marche après le second bataillon; & lorsqu'on est arrivé à la place dont on est convenu, on y doit faire recevoir l'escorte des ennemis le mieux qu'il sera possible, remercier les Officiers qui la commandent, & les prier de renvoyer les ôtages qu'on a laissez pour la sûreté de leur escorte, & des chariots qu'on a donnez.

De tous les expédiens qu'on vient de proposer pour la défense d'une place, il y en a beaucoup dont on ne peut faire aucun usage en certaines places, où la disposition des ouvrages ne le permet pas, & où les choses essentielles manquent. Mais rien ne peut empêcher le Commandant de les pratiquer, lorsqu'il est expérimenté, & qu'il y a tout ce qui lui convient pour sa défense.

On doit remarquer encore, que les places ont des défenses différentes suivant leur situation, & qu'on les soutient avec plus ou moins de forces. L'expérience & la valeur d'un Gouverneur lui font prendre le meilleur parti, & lui font trouver dans l'occasion des ressources pour réparer les accidents qui arrivent, & profiter des fautes de l'ennemi.

Quoiqu'on ne soûtienne presque plus d'assauts

d'aſſauts aux bréches du corps de la place, dans la crainte d'expoſer des troupes qui ont bien fait leur devoir, & les habitans à être emportez de vive force, cela ne doit pas empêcher qu'on ne prenne les mêmes précautions, que ſi on avoit ce deſſein : elles ſervent toûjours à retarder la priſe de la place, & donnent le tems d'en faire lever le ſiége, ou d'y jetter des ſecours, comme nous en avons un exemple dans le ſiége de Lille, où le Maréchal de Bouflers ayant tout diſpoſé pour ſoutenir un aſſaut aux baſtions attaqués, obligea le Prince Eugene de faire bréché à la courtine, pour éviter la réſiſtance qu'il auroit trouvée aux premieres attaques; ce qui lui coûta du tems.

Malgré les conſidérations qu'un Gouverneur a pour ſauver ſa garniſon & les habitans, il eſt quelquefoiss obligé de ſoutenir un aſſaut. Ce qui l'y doit enengager, c'eſt lorſqu'il a affaire à un ennemi qui ne veut pas lui accorder une Capitulation auſſi honorable, que mérite la défenſe vigoureuſe qu'il aura faite. Il doit alors tout riſquer, pour ne pas permettre qu'une garniſon qui s'eſt ſignalée par pluſieurs actions de valeur, ſorte d'une place ſans recevoir les honneurs, qu'un ennemi, ſi dur qu'il ſoit, ne peut refuſer à la valeur. Au

Au reste, le Gouverneur ou Commandant d'une place assiégée doit paroître, pendant le tems de la défense, avec une contenance assûrée, sans inquietude, & l'esprit libre. Il doit entretenir sa garnison dans cette disposition, vivre honnêtement avec tous les Officiers, marquer cependant quelque préference à ceux qui se sont distinguez par leur application & leur valeur: mais ne donner sa confiance qu'a un petit nombre; s'ouvrant cependant assez aux Officiers distinguez, pour qu'ils n'ayent pas sujet de se plaindre de lui. Il est nécessaire qu'il parle souvent aux soldats pour les animer, & les obliger à bien faire leur devoir. Il doit être libéral envers tous; mais principalement envers ceux qui se sont distinguez, afin de donner de l'émulation aux autres. Il doit fermer la bouche à tous ceux qui parleront de se rendre, si ce n'est après avoir fait une vigoureuse résistance, afin qu'on soit content à la Cour des Officiers & des troupes qui composent sa garnison; & qu'il puisse être en état de leur procurer des graces, pour lesquelles il ne doit point épargner ses peines ni ses sollicitations. C'est le seul moyen, comme je l'ai déja dit, de pousser la défense de sa place jusqu'aux plus nobles efforts, à moins qu'il n'eût

des

des ordres précis d'en uſer autrement : il doit s'y conformer, & en faire part au Conſeil de Guerre, lorſqu'il croira qu'il ſera tems de les mettre en exécution. Rien n'eſt plus important pour le ſervice, que de donner au Commandant d'une place, le pouvoir de faire des graces à ceux qui ſe diſtinguent par des actions de valeur, & de nommer aux emplois vacans. Nous avons des exemples récens de Commandans d'un caractere diſtingué, comme de Maréchaux de France, qui ont nommé pendant un ſiége des Officiers Généraux, dont la nomination a été confirmée par la Cour. Cette prérogative qu'on confie à un Commandant excite tout le monde à ſe diſtinguer, comptant que ſa récompenſe eſt prochaine, & lui ſera donnée, ſans qu'il ſoit obligé de la ſolliciter, par celui qui eſt témoin de ſes actions.

Enfin, le Commandant ou Gouverneur d'une place doit avoir en dépôt un Mémoire détaillé du fort & du foible de ſa place, auquel les principaux Officiers puiſſent avoir recours pour s'en ſervir, en cas qu'il ſe trouve hors d'état de commander, ou qu'il ſoit tué.

De la défense d'une Place située sur le Roc.

IL me reste à dire un mot de la défense des places qui sont situées sur le Roc, & qui ne peuvent être disputées avec tant d'industrie. L'opiniâtreté est une des qualitez les plus nécessaires à un Gouverneur, pour y faire une longue défense. Il doit mettre toute son habileté en œuvre dans le commencement du siége, & se servir de son Artillerie & de sa mousqueterie. Car, comme dans cette sorte de situation il n'y a point ordinairement de dehors, ni beaucoup d'ouvrages, il y a aussi bien peu de défenses. Elles se réduisent presque à de petits flancs, où l'on ne peut mettre du canon en batterie que dans le commencement : mais il faut réserver les bombes, les grenades, les feux d'artifice & les pierres, pour jetter sur l'ennemi lorsqu'il est arrivé au pied du Roc, qui se trouvant escarpé, met une place à couvert de toutes sortes d'insultes. Les Mineurs même seront bien embarassez pour l'effet de leurs fourneaux, quand ils trouveroient de la faci-

facilité à les faire; parce que l'effet de la poudre se portant ordinairement à l'endroit le plus foible, les fourneaux ne manquent pas de se jetrer en dehors, ne pouvant enlever ce qui est dessus; ensorte que les assiégeans se trouvent presque dans l'impossibilité de pouvoir prendre ces sortes de places, lorsqu'elles sont entiérement escarpées & hors d'escalade, quelque industrie qu'ils puissent mettre en usage, si le Gouverneur a la constance de ne point s'ébranler à toutes les sommations, sollicitations, & menaces qu'on lui peut faire de se rendre. Mais il doit, pour ne s'y pas voir réduit, ménager ses vivres & ses munitions avec une grande œconomie, & sur tout ses citernes, qui doivent être toûjours à couvert de l'effort des bombes. Pour ne point donner de terreur à sa garnison, & la ménager, il doit tenir tout ce qui n'est point de garde, & actuellement occupé à la défense, dans les soûterrains, qui sont absolument nécessaires dans ces sortes de places; autrement les troupes seroient bien-tôt accablées par les bombes & les pierres, que les assiégeans ne manquent pas de jetter en abondance, n'y ayant que ce moyen pour réduire ces places. On met seulement dans les postes né-

 cessaires

ceſſaires à garder, quelques ſoldats pour avertir le Gouverneur de ce qui ſe paſſe aux attaques, & pour jetter des bombes, des grenades, des feux d'artifice & des pierres, ſur les logemens des ennemis qui ſont les plus prés de la place afin de les inquieter, & d'en faire périr autant qu'il eſt poſſible. Mais encore une fois, il faut, pour ſe défendre avec opiniâtreté, qu'il y ait des ſoûterrains; ſans cela la garniſon ſeroit bien-tôt écraſée par les bombes des aſſiégeans; & ces ſortes de places n'ayant pas beaucoup de capacité, les magazins des vivres & des poudres ſeroient bien-tôt détruits, s'ils n'étoient pas dans des lieux à toute épreuve; c'eſt ce qui oblige ſouvent les places de cette nature à ſe rendre très vite, bien qu'elles paroiſſent inacceſſibles.

Quoique nous aions tâché de ne rien omettre de la conduite qu'un Gouverneur doit tenir, & que nous ayons marqué tout ce qu'on peut mettre en pratique pour défendre une place avec valeur, avec opiniâtreté, & avec ſageſſe, je ne doute pas cependant qu'il n'y ait encore bien des obſervations à faire ſur une matiere ſi étendue. C'eſt à un Commandant expérimenté de prendre ſon parti ſuivant les différentes ſituations où il ſe

trouve,

trouve. Ceux qui ſont chargez d'une ſi importante commiſſion, pourront ſuppléer par leur habilité & leur expérience à ce qui manque ici. On connoîtra ſeulement par le détail que je viens de donner, que quoique ce ne ſoit pas une petite entrepriſe, de prendre une place bien fortifiée & bien munie de tout ce qui lui eſt néceſſaire, défendue par une garniſon brave, & commandée par un homme de valeur & d'experience : cependant il n'y a point de place imprenable dans le ſiécles où nous ſommes; parce qu'on a trouvé ſi bien l'art de les mettre en poudre, par la grande quantité d'artillerie avec laquelle on les attaque, qn'il eſt impoſſible d'y réſiſter, à moins qu'elles ne ſoient ſecouruës. Cette maniere d'attaquer les places, qui n'a commencé que du Regne de Louis XIV. & qui a été ſuivie & miſe en pratique par ſes ennemis, fait qu'il n'y a preſque point de place de France, ni même en Europe, où il ne ſoit néceſſaire de travailler pour réparer le défaut qu'elles ont de ſe trop montrer, de la maniere qu'on les attaque. Elles ſont beaucoup meilleurs quand les fortifications ne ſe montrent point, ou le moins qu'il eſt poſſible.

J'ajoûte aux régles que je viens de donner pour la garnison des places menacées, les Tables que M. le Maréchal de Vauban a faites, pour les munir de vivres, & de munitions nécessaires à leur subsistance, par rapport à leurs forces, & au tems où leurs défenses peuvent être poussées. *

Des actions par Surprise.

ON peut tenter des actions par Surprise sur des Villes, Places fortes, & Camps-volans, sur des quartiers séparés d'une Armée, soit de Cavalerie ou d'Infanterie, sur des Forts & des Redoutes, ou pour s'emparer de quelques ponts, dont les passages sont de conséquence.

Celles qui se font sur des villes ou places fortes, se font par intelligence avec la bourgeoisie, ou avec quelques Officiers de la garnison. Si c'est avec les habitans, ce sera avec quelques particuliers, ou avec le plus grand nombre. Les enemiers n'y peuvent être portés que par l'espérance de quelque gain, ou pour se soulager de quelque déplaisir qu'ils auront reçû ; & les autres, parce qu'ils sont las de la domination sous la-

quelle

GARNISON d'une place selon le nombre de ses *Bastions*.

TABLE CONTENANT LA FORCE DES GARNISONS, ET LES Munitions de bouche necessaires aux places de Guerre, pour une defense de trois mois.

GARNISON d'une place selon le nombre de ses *Bastions*.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.	11.	12.	13.	14.	15.	16.	17.	18.
Infanterie; dont $\frac{3}{4}$ ou $\frac{2}{3}$ de François.	2400	3000	3600	4200	4800	5400	6000	6600	7200	7800	8400	9000	9600	10200	10800
Cavalerie.	240	360	360	420	480	540	600	660	720	780	840	900	960	1020	1080
LES VIVRES.															
Une provision pour trois mois de Froment.	*septiers* 1440	1610	1920	2160	2400	2640	2880	3120	3360	3600	3840	4080	4320	4560	4800
de Seigle.	720	840	960	1080	1200	1320	1440	1560	1680	1800	1920	2040	2160	2280	2400
Pois pour 3. jours la sem. à un quarteron par ration.	128	161	193	226	257	289	322	354	386	419	451	484	514	546	578
Fêves pr. 2. jours la sem.	85	107	128	150	170	192	214	235	257	278	300	322	341	362	3[illegible]4
Lentilles pr. 2. jours	83	103	124	144	166	186	206	227	247	268	288	308	331	352	372
Ris.	10	12	14	17	19	22	24	26	29	31	34	36	38	41	43
Orge mondé.	10	12	14	17	19	22	24	26	29	31	34	36	38	41	43
Orge en grains pour des tisannes, & pr. la Volaille.	92	115	138	161	185	208	230	253	276	299	322	344	370	392	415
Sel. *Minots*	85	106	126	146	170	191	212	232	252	272	293	313	341	361	383
Poivre. *liv.*	92	115	138	161	185	208	230	253	276	299	322	344	370	392	415
Cloux de Gerofle.	22	25	29	32	36	40	43	47	50	54	58	61	65	68	72
Canelle.	10	12	14	17	19	22	24	26	29	31	34	36	38	41	43
Muscade.	10	12	14	17	19	22	24	26	29	31	34	36	38	41	43
Aulx, à 2. têtes par jour pour chaque homme, les bottes à 20. têtes.	8442	10130	11819	135[illegible]7	15196	16884	18572	0261	21937	23626	25314	27002	28691	30379	32068
Oignons à 2. pr. jour à chaque homme; les torches à 20. têtes.	8442	10130	11819	13507	15196	16884	28572	20261	21937	23626	25314	27002	28691	32379	32068
Lard salé à demi quarteron par ration pr. 5. jours de la sem. *Quint.*	276	342	413	481	552	620	689	756	826	894	962	1031	1104	1172	1242
Bœuf à $\frac{1}{2}$ liv. pr. ration, 5. jours de la semaine.	1106	1382	1658	1934	2213	2489	2765	3041	3317	3593	3869	4146	4426	4702	4990
Mouton à un liv. par jour pr. chaque Officier, contant 200. & autant pr. les blessés & malades.	312	394	479	563	624	706	787	872	958	1042	1126	1184	1248	1350	1428

	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18
Fromage pour les 2. jours maigres à un quarteron par jour à chaque Soldat. *Quint.*	220	275	330	385	439	494	550	605	660	715	770	826	879	934	989
Morue & Stokfiche. . . .	276	348	420	492	564	636	708	780	852	924	99[illegible]	1068	1140	1212	1284
Morue verte.	376	348	420	492	564	636	708	780	852	924	996	1068	1140	1212	1384
Harangs forets. *Caques*	92	116	139	163	186	209	233	256	280	302	326	349	372	395	418
Harangs blancs. . . .	92	116	139	163	186	209	233	256	280	302	326	349	372	395	418
Beure salé ou fondu, à demi quarteron par ration pendant deux jours de la semaine. . . . . *Quint.*	92	118	140	164	187	210	234	257	281	303	328	350	373	396	419
Bonne huile de noix ou de navettes pour éclairer, & pour les soupes des jours maigres. . . . . *Pipes.*	10	12	14	17	19	22	24	26	29	31	34	36	38	41	43
Noix. . . . *Septiers.*	22	25	29	32	36	40	43	47	50	54	58	61	65	68	72
Pruneaux pour les malades. . . . . . . *Pipes.*	6	7	8	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	22
Huile d'olive de bonne qualité.	12	14	17	19	22	24	26	29	31	34	36	38	41	43	46
BOULANGERIE.															
Fours de 10. ou 12. pieds de diamétre.	4	4	5	5	6	6	7	7	10	10	11	11	12	12	12
Moulins à Cheval, capables de moudre six septiers de bled par jour.	3	4	5	6	7	8	9	10	10	11	11	12	12	12	12
Moulins à bras, capables de moudre un septier de bled par jour chacun.	17	19	22	24	26	29	31	34	36	38	41	43	46	48	50
BOISSON.															
Vin à une chopine de Paris par jour, trois fois la semaine, le muid estimé à deux cens quatre-vingt pintes. *Muids.*	216	268	320	373	430	482	535	588	641	694	745	792	859	912	946
Bierre, trois fois autant que de Vin.	648	804	960	1119	1290	1446	1605	1764	1923	2082	2238	2397	2577	2736	2838
Eau-de-vie à distribuer deux petites mesures par jour, de celles qu'on vend un sou aux Soldats.	72	90	108	126	144	162	180	198	216	234	252	270	288	306	324

FOURRAGES.	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18
Rations de foin en bottes de 20. liv. *Bottes.*	28836	35964	43200	50436	57564	64800	72036	79164	86400	93636	100872	108000	115128	122364	129574
Rations de paille en bottes, de 5. liv. pesant.	28836	35964	43200	50436	57564	64800	72036	79164	86400	93636	100872	108000	115128	122364	129574
Avoine à $\frac{3}{4}$ de boisseau par ration, ou 3. picotins.	912	1145	1368	1495	1824	2057	2290	2513	2736	2863	2990	3349	3648	3881	4109
Meubles de l'Hopital.															
Lits garnis de leurs chalits, Paillasses, Matelas, Traversins, & Couvertures.	160	200	240	280	320	360	400	440	480	520	560	600	640	680	720
Couvertures de rechange, ou pour doubler quand il fait froid.	80	100	120	140	160	180	200	220	240	260	280	300	320	340	360
Draps. *Paires.*	320	400	480	560	640	720	800	880	960	1040	1120	1200	1280	1360	1440
Paires de draps pour ensevelir les morts.	240	300	360	420	480	540	600	660	720	780	840	900	960	1020	1080
Chemises de rechange.	320	400	480	560	640	720	800	880	960	1040	1120	1200	1280	1360	1440
Nappes.	40	50	60	70	80	90	100	110	120	130	140	150	160	170	180
Serviettes.	32	40	48	56	64	72	80	88	96	10	112	120	128	136	144
Fagots pour l'Hôpital.	2400	3000	3600	4200	4800	5400	6000	6600	7200	7800	8400	9000	9600	10200	10800
Bois de corde. *Cordes.*	120	150	180	210	240	270	300	330	360	390	420	450	480	510	540

ADVERTISSEMENT SUR CES III. TABLES.

Il faut remarquer que dans ces Tables on suppose qu'il n'y a point d'autres dehors que les demi-lunes & les chemins couverts; car à mesure qu'il y aura d'autres ouvrages de dehors à deffendre, il faudra augmenter tout à proportion.

2. Dans l'estimation des vivres &c. on a augmenté un 5me pour les Officiers des Troupes, les Valets, l'Hopital, les Ingenieurs, Canoniers, Mineurs, Charpentiers, Charrons, Armuriers & autres gens necessaires à la defense des Places, & qui ne sont pas comptés dans le nombre des Troupes, où il n'y a que les Soldats & les Cavaliers. Dans les pois, féves, aux, & oignons, on compte un 6ne. pour le dechet; & pour le lard & le bœuf on ne comte qu'un 10me. pour le dechet.

On ne marque point la quantité de veau & de volaille qui seroit necessaire pour les blessés & malades; mais il seroit bon d'en faire nourir autant qu'on peut chez les particuliers, dans les fossés & les dehors de la place; dans les Cloitres, & par tout ailleurs où il y aura lieu convenable.

Pour les fruits & les herbes potageres, il faut tacher d'en avoir selon que la saison & le tems permettront, & ce qui s'en pourra cultiver dans les Jardins.

En marquant le nombre des fours necessaire à une place, on suppose en même tems non seulement les logemens necessaires aux Boulangers, & les Bureaux necessaires pour la distribution du Pain, mais aussi les ustenciles & autres choses necessaires, comme des petrains, chaufours, etaux, pelles, fourgons, tables, mais à petrir, chaudieres, bois, fagots &c. en quantité suffisante pour employer un nombre convenable de Boulangers.

Pour ce qui regarde le Vin outre ce qu'on en marque ici, on doit faire ensorte que les Cabarets en soient bien pourvus. Et si c'est un Païs où le Vin est plus abondant que la Bierre, il faut se pourvoir de Vin au lieu de Bierre.

quelle ils ſe trouvent, & pour rentrer ſous celle de leur Prince naturel. Si l'intelligence eſt avec la garniſon, elle doit être avec le plus grand nombre, ce qui n'eſt pas ordinaire; ou avec les troupes d'une nation particuliere, s'il y en a de pluſieurs dans la place; ou avec quelque Officiers ou ſoldats particuliers. Si c'eſt avec le plus grand nombre de la garniſon, ce ſera, ou parce qu'elle aura de l'inclination pour quelque Chef du parti que l'intelligence favoriſe; ou parce qu'elle aura fait quelque ſédition dans la place, dont elle appréhende le châtiment. Si c'eſt avec les troupes d'une nation particuliere, elle y ſera portée; ou parce qu'elle eſt maltraitée les autres nations, ou parce qu'elle a plus d'inclination pour un autre parti que pour celui qu'elle ſert. Si c'eſt avec des Officiers particuliers, ce ſera pour avoir réçû quelque mauvais traitemens de ceux qui commandent, ou pour quelque injuſtice qu'ils auront eſſuyée de la Cour, ou pour avoir été corrompus par les aſſurances qu'on leur aura données d'un emploi conſidérable, ou pour quelque groſſe ſomme d'argent.

On peut encore tenter de pareilles entrepriſes ſur une place, lorſque la garniſon eſt foible, & qu'on eſt inſtruit

que la garde s'y fait mal, ou qu'on y a reconuu quelque défaut de conséquence.

Pour éxécuter le dessein qu'on a sur une place, lorsqu'on a des intelligences avec le plus grand nombre, soit de la garnison ou des habitans; il ne faut concerter qu'avec les principaux d'entre eux, le jour qu'on trouvera à propos de marcher vers la place, afin qu'ils prennent les armes daus ce tems-là, & qu'ils se mettent en état d'introduire les troupes qu'on sera convenu d'y envoyer. Mais avant que de s'y livrer, il est nécessaire d'avoir en ôtage quelques-uns des principaux d'entr'eux, dans la crainte d'une trahison, comme on en a vû un exemple dans l'année 1708. à l'occasion de Fribourg, que le Marechal de Villars voulut surprendre. On fut averti de la trahison assez-tôt pour s'en garantir, comme on peut voir dans mes Mémoires.

Peut-être que des habitans dans la crainte de retomber quelque jour sous la puissance de ceux dont ils voudront pour lors secoüer le joug, ou par quelques autres considérations, voudront cacher la part qu'ils auront eû à cette trahison; pour lors on tombe d'accord avec eux d'apporter des petards ou des échel-

échelles, & l'on convient des lieux où on les posera, afin de faire croire que c'est par surprise, & non par intelligence qu'on s'en sera rendu maître.

Si l'intelligence n'étoit qu'avec quelques habitans, ou quelques gens de la garnison, on doit bien examiner les raisons qu'ils auront pour prendre un tel parti, afin d'être bien certain qu'ils ne veulent pas tendre quelque piége. On doit aussi bien examiner les expédiens qu'ils proposeront pour vous introduire dans la place.

Si ce sont des gens de guerre, ou les bourgeois qui font la garde, ils peuvent vous favoriser en vous laissant appliquer un petard, ou poser des échelles aux lieux où ils seront de garde, ou bien on demeurera d'accord d'une porte, ou autres postes, ausquels, lorsqu'on y donnera l'allarme, ils accoureront, & chasseront ceux qui ne seront pas du complot.

Si ce sont des bourgeois qui n'ont point d'armes, on peut leur en envoyer dans des muids, dans des marchandises, ou dans des charettes chargées de bois, de foin, ou d'autres choses, afin qu'ils s'emparent de quelque poste, lorsque les troupes appelées paroîtront devant la place ou la ville; & s'ils sont assez

forts, ils pourront ſe rendre maîtres de la garniſon.

Si on n'avoit intelligence qu'avec quelques bourgeois, ils pourroient, ſi leurs maiſons joignoient les murailles, ou qu'elles en fiſſent partie, donner entrée pendant une nuit obſcure, par quelques fenêtres, ou des ouvertures qu'on feroit à la muraille; & même, quoique la maiſon en fût un peu éloignée, ils pourroient pratiquer un conduit par deſſous terre à la muraille, & donner entrée par cet endroit aux troupes qu'on croiroit néceſſaires. Cette ouverture ſe peut faire en faiſant un trou à la muraille, ou en la faiſant ébouler par quelque petite mine. Mais cela ne peut arriver aux places fortifiées régulierement, puiſqu'on n'y ſouffre point de maiſons, non ſeulement ſur les remparts, mais encore qui en ſoient aſſez près pour tenter une pareille entrepriſe, l'épaiſſeur du rempart étant d'ailleurs un obſtacle invincible.

Les bourgeois peuvent encore la favoriſer, en aſſemblant peu à peu dans leurs maiſons un nombre conſidérable de gens, ou de ſoldats du parti qui veut tenter l'entrepriſe, ou en empoiſonnant les puits ou citernes, s'il y en a peu, qui ſoient mal gardés, & qu'il n'y ait

pas

pas d'autre eau, ce qu'un ſoldat peut éxécuter auſſi bien & mieux qu'un bourgeois. Au reſte, je ne dis pas ceci pour qu'on mette en pratique une choſe ſi déteſtable, mais afin que les Gouverneurs ou Commandans des places s'en garantiſſent par le bon ordre qu'ils y doivent apporter. Après tout, comme il eſt difficile que ces entrepriſes puiſſent réüſſir, on ne les tente que rarement, & on ne doit jamais le faire.

Si l'intelligence n'étoit qu'avec quelques Officiers, il ſeroit néceſſaire qu'ils fuſſent des principaux de la garniſon. Ces officiers peuvent gagner quelques ſoldats; & lorſqu'ils ſeront de garde, faire poſer pour ſentinelles ces ſoldats gagnés, à l'heure dont on ſera convenu. Ceux-ci laiſſeront mettre les échelles, ou appliquer quelques petards.

Un ſeul ſoldat peut difficilement livrer une place, ne ſçachant ni l'heure ni le lieu où il ſera mis en faction: il peut cependant par quelque ſignal, comme en tournant la méche, ou en touſſant un certain nombre de fois, faire connoître le lieu, & le faire remarquer à quelqu'un qu'on tiendroit pour cet effet ſur le bord du foſſé, & qui en iroit donner avis à un corps qui ſe ſeroit avancé près de la place.

Un habitant ou un soldat pourroit encore donner entrée à des troupes, en ouvrant quelque fausse porte, ou quelque grille de fer, ou égout qu'un Gouverneur auroit négligé.

Pour ce qui est des entreprises qu'on peut faire sans intelligence, on se sert toûjours des échelles, ou des petards, ou de tous les deux ensemble afin de faire diversion. Mais ces sortes de surprises ne se peuvent tenter, que lorsque la garnison de la ville, de la place, ou du poste est foible, ou lorsqu'on aura remarqué que quelque endroit n'est pas flanqué, ni vû des sentinelles, soit pour en être éloigné, ou lorsqu'on en est à couvert par quelque tour, ou avance de muraille. Il faut pour cela être bien informé de la hauteur de la muraille, afin d'y proportionner les échelles, parce que si elles étoient trop courtes elles seroient inutiles, & si elles étoient trop longues, outre qu'elles seroient plus embarassantes à transporter, elles pourroient être vûës des sentinelles ou des rondes, & seroient faciles à renverser. On les fait d'un bois léger, & le plus fort qu'on puisse trouver; assez larges pour monter deux hommes de front. Le Sapin est le bois le plus propre. Il est bon qu'elles soient peintes de gris cendré, afin qu'elles puissent être moins apper-

çuës. On en peut faire qui entrent les unes dans les autres ; & même lorſque les murailles ſont d'une grande hauteur on en fait de corde qu'on accroche, à l'aide des échelles de bois qu'on éléve avec des piquets, ou avec les échelles mêmes qu'on fait d'un bois fort, & qui étant pointu par un bout, & creux de l'autre, ſe met l'un dans l'autre.

Quand on fonde ſon entrepriſe ſur l'effet du petard, il faut qu'on ſoit inſtruit qu'il y a peu de fermeture à la place, ou qu'elle eſt mal gardée. Il faut être bien informé de la diſtance qu'il y a d'une porte à une autre ; combien il y a de barrieres, de ponts-levis, & de herſes ; de leur épaiſſeur & de leur force. Il eſt bon auſſi de ſçavoir de quelle maniere elles ſe ferment, & comment elles ſont défendues par dedans & par dehors ; quelle eſt la largeur du foſſé ; s'il eſt ſec, ou plein d'eau. On doit faire porter quantité de haches, de tenailles, de marteaux, pieds de chevres, crics, & rouleaux, pour ſoutenir les herſes, pour couper les paliſſades, enlever les portes de deſſus leurs gonds, arracher les verroux ou ſerrures ; enfin de quoi rompre tous les obſtacles que l'on peut trouver. Il faut avoir des petards proportionnés à l'effet qu'ils doivent faire ; c'eſt-à

 dire

dire, à la force des portes, ponts-levis, ou barrieres, & en avoir quelques-uns de plus qu'il n'eſt néceſſaire.

La maniere qu'on a mis en uſage, dont on s'eſt le plus ſouvent ſervi pour ces ſortes d'entrepriſes, & qui a ſouvent le mieux réüſſi, c'eſt de prendre la précaution d'envoyer de bons ſoldats, & même des Officiers déguiſés en païſans, ou en femmes, pour ſe ſaiſir de la garde & d'une porte, en même tems qu'un corps qu'on a poſte aux environs, marche à un ſignal convenu, pour les ſoutenir. Cela ſe peut faire plus facilement aux villes de grand abord, & ſur tout les jours de marché. On doit mener avec ſoi quelques charettes qu'on fait arrêter ſur les pont-levis, & deſſous les herſes, afin d'empêcher qu'on ne leve les premiers, & qu'on n'abatte les autres. Les lieux où il y a des pèlerinages, ſont plus ſujets à de ſemblables ſurpriſes, étant plus facile d'y faire entrer quantité de bons ſoldats ſous l'habit de Pelerins & de femmes.

On peut encore tenter ces entrepriſes ſur les places frontieres, où il arrive ſouvent des fourrages des contributions. On peut ſous ce prétexte mettre dans des chariots dont les côtés & le deſous ſont couverts de foin & de paille, des ſoldats de réſo-

réſolution bien armés, leſquels doivent être conduits par des Officiers en habit de païſans à la maniere du paysd'où l'on tire ces contributions, leſquels ſont ſuivis d'un gros corps de troupes, mais qui ne ſe doivent mettre en marche qu'à la chûte du jour, afin de n'arriver à la porte marquée qu'à la pointe du jour du lendemain. On doit laiſſer entrer quelques-uns des chariots dans leſquels ſeront les troupes deſtinées pour ſe jetter ſur la garde de la porte, pendant que d'autres ſe tiendront ſur le pont-levis, pour empêcher qu'on ne le leve, & d'autres ſous la herſe. Sitôt qu'on eſt maître de la garde, quelqu'un doit monter ſur le rempart, pour faire le ſignal convenu aux troupes qui doivent être cachées à portée de la place, leſquelles marchent à toute bride à la porte On fait pour lors avancer les chariots dans la ville, pour débaraſſer les portes, afin que les troupes puiſſent paſſer plus aiſément. Elles doivent être fortes à proportion de celles qui ſeroient dans la place, du nombre deſquelles il faut être bien inſtruit. On envoye pluſieurs détachemens qui ont été réglés auparavant, les uns ſur les remparts, les autres pour s'emparer des principaux poſtes; & le gros des troupes marche ſur la grande place. On en

envoye d'autres chez le Gouverneur & aux casernes, afin de s'en saisir, d'empêcher celui qui commande de donner ses ordres, & de retenir les soldats de la garnison dans les casernes.

Le Prince Eugene.

Quoique cette tentative ait été faite plusieurs fois dans la derniere guerre par un Général d'une grande réputation, & d'un grand mérite, sans avoir réüssi, je n'ay pas laissé de la proposer ici, afin que les Commandans des places se tiennent sur leurs gardes dans de pareilles occasions, en suivant exactement ce qu'on a vû dans l'article des précautions à prendre sur la sureté des places.

On peut tenter encore de surprendre une place située dans des lacs ou des marais, lorsque dans un grand hyver les glaces portent, ou qu'une grande innondation rend les marais navigables. Si on l'entreprend à la faveur des glaces, on doit porter quantité d'échelles pour les pôser en diférens endroits, & des haches pour couper les fraises ou pallissades, avec des grenades à la main, dont on doit avoir une grande quantité dans ces sortes d'occasions.

Si on fait cette tentative à l'occasion des inondations, on doit avoir un grand nombre de bateaux fort plats, afin qu'ils ne tirent gueres d'eau, & à la pointe

de

de chaque bateau il doit y avoir une échelle pour appuyer contre la muraille. Mais il est nécessaire pour une entreprise de cette nature, que la place sur laquelle on la veut tenter, tirant sa principale défense de ces eaux, soit mal fortifiée.

On peut entreprendre sur les places maritimes, si les murailles en sont basses, si elles sont mal fournies d'artillerie, & si la mer bat au pied, & a assez de fond pour y faire approcher quelques bâtimens, à la faveur desquels on puisse jetter du monde dedans.

Dans toutes ces entreprises, il est absolument nécessaire de sçavoir le nombre des habitans, & des troupes de la garnison; la force & la situation des corps de garde, les lieux où l'on pose les sentinelles; l'ordre des rondes & des patroüilles, si les remparts sont accessibles de tous côtés, & s'ils peuvent se défendre contre la ville, les principales places & les ruës; & sur tout s'il y a de l'intelligence entre les soldats & les bourgeois, afin de tâcher de profiter de l'occasion, & de mettre quelqu'un dans son parti.

Le tems favorable pour mettre en exécution les entreprises dont je viens de parler, est depuis minuit jusqu'au jour; tant parce que c'est celui où les soldats sont las & endormis, que parce qu'il faut se

mettre

mettre en marche la nuit pour n'être point découvert dans la route; ou bien, si on peut, il faut se servir d'un grand broüillard; mais le tems de la nuit est le plus sûr.

Après que celui qui a fait le projet de l'entreprise, aura pris toutes les instructions nécessaires, & toutes les mesures convenables, il en doit faire la disposition par écrit, & bien examiner s'il n'y a rien à ajoûter ou à retrancher. Il doit sur tout observer un grand secret; & pour cet effet il ne doit y avoir que peu de gens qui sachent son dessein; encore faut-il qu'il les connoisse bien, & qu'il ne puisse absolument se dispenser de le leur confier. Il donnera des ordres pour assembler le plus secrétement qu'il pourra, les troupes qui lui seront nécessaires. On les fait ordinairement venir de différens endroits, & on leur donne un ou plusieurs rendez-vous, sans qu'elles puissent sçavoir, ni même se douter à quoy on les veut employer: elles doivent toutes y arriver à la même heure, ou à peu près. On doit prendre la précaution d'avoir de bons guides, tant pour chaque corps de troupes, que pour les chariots, mulets ou chevaux, pour porter les échelles, petards, armes, ou autres choses nécessaires à l'entreprise.

On doit, quand on ſera prés de la place ſur laquelle on a un deſſein, laiſſer aſſez éloignés les chevaux ou les mulets, auſſi-bien que la cavalerie; afin que le haniſſement des chevaux ne les faſſent pas découvrir. Il faut avoir une grande attention, afin qu'il ne s'échappe aucun ſoldat, & qu'il n'en reſte aucun derriere. On doit pour cet effet en donner un certain nombre à chaque Officier, pour qu'il y ait l'œil, & qu'il en puiſſe répondre, dans la crainte que quelqu'un étant pris, il ne découvre le projet; ou bien que l'eſpoir de quelque récompenſe, n'oblige quelque autre qui s'échaperoit, à en donner avis aux ennemis. On doit même pour cette raiſon arrêter tous les paſſans, ou autres que chaque corps trouvera dans les chemins.

Si la place qu'on projette de ſurprendre, eſt ſi avant dans le païs ennemi qu'on ne puiſſe y arriver en un jour, & une partie de la nuit, il ſera pour lors difficile de réüſſir dans cette entrepriſe, ſi l'on n'a quelqu'un aſſez près de la place qui puiſſe faire tous les préparatifs neceſſaires pour l'exécution, & retirer des gens qu'on leur envoyera peu à peu par divers chemins. Ainſi en uſa Ludovic de Barigues ſous le regne de Henri II. lorſqu'il forma une entrepriſe ſur la Citadelle

de

de Milan, ce qui eſt traité fort amplement dans les Mémoires de M. de Villars, & dans la vie du Duc d'Albe.

Pour ce qui eſt d'une entrepriſe qu'on peut faire ſur une Armée, il eſt néceſſaire de ſçavoir au juſte la ſituation de ſon camp, s'il eſt retranché ou non, la quantité des troupes dont elle eſt compoſée, ſoit Cavalerie, ou Infanterie, Régiment par Regiment, & Bataillon par Bataillon, en quoi conſiſte ſon artillerie, l'endroit où elle eſt placée, la diſpoſition du camp, en connoître parfaitement toutes les avenues, celles des gardes, tant du dedans que du dehors, les lieux où ſont poſtés les corps de garde, les vedettes ou ſentinelles, afin de faire tout ſon poſſible pour les éviter, ou pour les ſurprendre, & de ne point donner d'allarmes à l'ennemi, qu'on ne ſoit au milieu de ſon camp. Mais ſi-tôt qu'on connoîtra qu'il ſera averti, on doit l'attaquer le plus bruſquement que l'on pourra, afin de ne lui pas donner le tems de ſe former. Si le Camp que l'on veut ſurprendre eſt retranché, on doit avoir la précaution de faire porter aux troupes un grand nombre de faſcines pour combler les foſſés, quelques ponts-volans, & des échelles pour les franchir plus aiſément. On doit faire auſſi proviſion

de

de grenades à main, & avoir quantité de haches, si on a connoissance que les retranchemens soient palissadés. On peut même mener avec les troupes quelques petites piéces de canon de campagne, qui peuvent cependant rarement servir pendant la nuit.

Si on veut surprendre quelques Forts ou Redoutes, on pourra prendre les mêmes mesures & les mêmes précautions qu'aux Camps retranchés.

Si l'on n'a dessein que sur un quartier particulier d'Infanterie ou de Cavalerie, & qu'il soit dans un païs fouré, on prendra les mêmes précautions que pour une place de guerre; & s'il est dans un païs ouvert, on s'y comporte suivant sa force, la situation de son camp, & la garde qu'on y fait.

Pour venir à bout de détruire ou de rompre un pont qui soit important à l'ennemi, & qu'il est d'une grande conséquence de lui ôter, il faut savoir s'il est bien fortifié des deux côtez. Si cela est, on doit tacher de se rendre maître de l'un des deux, ou même de tous les deux, s'il est possible; ou si on ne trouve pas la chose practicable, on tâchera de le ruiner avec quelques brûlots, si le pont est fait avec des bateaux; ou l'on tentera d'en faire couper les cordes, aus-

quelles

quelles chaque bateau & tout le pont est attaché, par quelques bons nageurs ; ou en lâchant au fil de l'eau, si la riviere sur laquelle il est, est bien rapide, quelques bons bateaux chargés de pierres, qui puissent le rompre par leur choc. Les troupes ennemies qui garderoient la tête du côté qu'on a dessein de l'attaquer, n'ayant plus la même communication, il seroit aisé de les forcer dans le poste qu'elles garderoient, parce que ne voyant plus d'espérance d'être secourues, elles ne pourroient résister.

Si le pont est sur pilotis, on pourroit faire descendre dessous dans des bateaux couverts, des hommes de résolution, pour les scier, ou les froter de poix & d'autres matieres qui nourrissent le feu, & par ce moyen brûler le pont.

On peut encore faire faire un petit corps de maçonnerie dans des bateaux qui auront une mine dans le milieu, chargée au-dessus des plus grosses piéces qu'on pourra trouver, & faire ensorte que par le moyen d'une piéce de bois qui heurtera contre le haut du pont, & contre les pilotis, on lâche un ressort qui mettra le feu à la mine, laquelle fera son effet, en même tems que les bateaux passeront sous le pont, ce qui le feroit indubitablement sauter. Mais on

si on ne s'assuroit pas tout à fait sur le ressort, un bon nâgeur peut conduire ce bâteau, l'attacher ou l'accrocher à un pilotis, puis ayant mis le feu à un saucisson, prendre le tems de se sauver à la nâge. On pourroit encore conduire ce bâteau chargé avec d'autres bâteaux; & ainsi ceux qui seroient dedans, après avoir attaché le bâteau sur lequel seroit la mine, pourroient y mettre le feu, & se sauver ensuite sans péril; mais cela ne se peut exécuter que la nuit.

Voilà un petit abregé des entreprises qu'on peut tenter sur l'ennemi par surprise. Je ne le donne que pour aider ceux qui pourront avoir des occasions de s'en servir, & pour leur en tracer au moins une légére idée. Ce que j'en ai dit n'étant pas assez étendu pour comprendre tout ce qu'on peut tenter par ce moyen; les Mémoires qui précédent ce Traité, fournissent quelques exemples de ces entreprises bien détaillées, ausquels on pourra avoir recours dans de pareilles occasions.

J'ai crû qu'il seroit à propos de mettre à la suite de tous ces détails, & de ces maximes, un abregé des fonctions des Gens de guerre dans tous les Grades. Quoiqu'il paroisse que tout ce que j'en ai dit dans les récits des actions que

j'ai donnez dans mon Histoire soit suffisant, ce précis neanmoins pourra être de quelque utilité, & l'on sera peut-être bien aise de le trouver ici, pour y avoir recours dans l'occasion. L'avantage d'avoir de suite & réuni tout ce qui a rapport à ce sujet, fera tolérer quelques redites qu'on n'a pû éviter, sans rendre ce Traité imparfait.

FIN du Tome premier.